



HAL
open science

De la Cuba esclavagiste à Notre Amérique

Sylvie Bouffartigue, Sandra Hernandez, Renée Clémentine Lucien

► **To cite this version:**

Sylvie Bouffartigue, Sandra Hernandez, Renée Clémentine Lucien (Dir.). De la Cuba esclavagiste à Notre Amérique. , 21, 2015, TEXTURES. <hal-02977270>

HAL Id: hal-02977270

<https://hal.science/hal-02977270v1>

Submitted on 10 Nov 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

TEXTURES

N° 21

**De la Cuba esclavagiste
à Notre Amérique**



**Colloque
International**

**Vendredi 16 Janvier 2015
La Sorbonne**
Salle Debry
Institut d'Études Ibériques
et latino-américaines
31, rue Gay-Lussac
75005 Paris

**Samedi 17 Janvier 2015
Université de Lyon 2**
Amphi Beauvéniste
Campus Berges du Rhône
7, rue Raulin
69007 Lyon

Organisatrices :
Sylvie Bouffartigue
sylvie.bouffartigue@univ-savoie.fr
Sandra Hernandez
sandra.hernandez@univ-lyon2.fr
René-Clementine Lucien
renee.lucien@paris-sorbonne.fr



ACTES du COLLOQUE INTERNATIONAL
16 et 17 janvier 2015
Paris-Sorbonne/Lyon 2



Université Lumière Lyon 2
Laboratoire "Langues et Cultures Européennes"

UNIVERSITÉ
LUMIÈRE
LYON 2
UNIVERSITÉ DE LYON

OCTOBRE 2015

Revue TEXTURES

N° 21

ACTES du COLLOQUE INTERNATIONAL

organisé les 16 et 17 janvier 2015

Paris-Sorbonne / Lyon 2

De la Cuba esclavagiste à Notre Amérique

Sous la direction de Sylvie Bouffartigue, Sandra Hernández, Renée
Clémentine Lucien

Avec la collaboration d'Alvar de La Llosa

Laboratoire "Langues et Cultures Européennes"

Université Lumière Lyon 2

Nous adressons nos meilleurs remerciements aux laboratoires qui nous ont soutenus :

- Langues et Cultures Européennes (LCE, EA 1853), Université de Lyon 2, qui nous a permis de réaliser cette publication et d'organiser le colloque à Lyon le 17 janvier 2015 (Berges du Rhône) ;

- Centre de Recherche sur les Mondes Ibériques Contemporains (CRIMIC, EA 2561), pour l'organisation du colloque à Paris le 16 janvier 2015, Institut d'Etudes Ibériques (31, rue Gay Lussac) ;

- GRIHAL (Groupe de Recherche Interdisciplinaire sur les Antilles Hispaniques et l'Amérique Latine, www.griahal.free.fr).

Nos remerciements les plus sincères à :

- Françoise Moulin Civil, Rectrice de l'Académie de Lyon, fondatrice et directrice du GRIHAL ;
- Ralf Zschachlitz, directeur de LCE.

Les organisatrices

Sylvie Bouffartigue, Sandra Hernández, Renée Clémentine Lucien



L'affiche et la couverture ont été réalisées par SPH Communication.

De la Cuba esclavagiste à Notre Amérique

TABLE DES MATIÈRES

<i>Remerciements</i>	1
Introduction par Françoise MOULIN CIVIL <i>De la Cuba esclavagiste à Notre Amérique</i> : les singularités de l'histoire cubaine	7
<i>De la Cuba esclavagiste...</i>	9
José Antonio PIQUERAS La plantación esclavista y sus condiciones políticas en Cuba	11
Consuelo NARANJO OROVIO Mémoires de la révolution de Saint-Domingue : symbole de liberté et de terreur à travers les récits et les images aux Antilles	29
Renée Clémentine LUCIEN Relaciones entre negros de plantación y marginados, cimarrones y apalencados	41
Elsa CAPRON Mujeres esclavas en las plantaciones cubanas del siglo XIX : ¿qué realidades?	51
Magali KABOUS DURETZ El contexto social de <i>Cecilia Valdés</i> y sus relecturas durante el siglo XX. Entre parodia herética y apología politizada	67
Sylvie MÉGEVAND Au temps de l'esclavage : réflexions sur l'iconographie <i>costumbrista</i> cubaine (période 1840-1870)	81
David CASTANER De l'utopie des plantations à l'abolition de l'esclavage : représentation des esclaves et des affranchis dans la peinture cubaine...	93
... à Notre Amérique	111
Paul ESTRADÉ Réflexions sur le concept martinien de « Notre Amérique » : genèse, portée et mise en œuvre, héritage	113
Sylvie BOUFFARTIGUE Notre Amérique : un projet pour le XXI ^e siècle ?	125
Alvar DE LA LLOSA José Martí, América Latina y las Conferencias de Washington: panamericanismo y relaciones internacionales	141
Jean LAMORE Intuición y premisas de « Nuestra América » en unos apuntes de viaje de Martí	157
Hervé LE CORRE Ecrire le paysage, inscrire le politique. Los « Apuntes de viaje » de José Martí	169
Sandra MONET-DESCOMBEY HERNÁNDEZ Abolicionismo y antisegregacionismo en los textos de José Martí	181

DE LA CUBA ESCLAVAGISTE A NOTRE AMERIQUE : LES SINGULARITES DE L'HISTOIRE CUBAINE

Françoise Moulin Civil

*Professeure à l'université de Cergy-Pontoise
Rectrice de l'académie de Lyon, chancelière des universités*

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, l'histoire de Cuba s'inscrit dans une linéarité reconnaissable, assimilable à l'histoire d'autres pays de la Caraïbe et, plus largement, de l'Amérique Latine, et pourtant, dans le même temps, elle s'impose par la force de sa singularité. Précoce point d'ancrage entre l'Ancien et le Nouveau Monde, l'archipel cubain, certes à son corps défendant, constitua néanmoins le laboratoire génésique de la "découverte", de la conquête et de la colonisation et, en partie à cause de cette antériorité capitale, resta jusqu'en 1898, un inexpugnable bastion : l'ultime colonie -avec Porto Rico et les Philippines- à s'affranchir du joug espagnol. Cette histoire bouleversée s'écrit aussi sous le signe des flux et des brassages par lesquels les échanges humains, ethniques et culturels, tout autant que les relations commerciales et les enjeux géostratégiques, ont façonné durablement un monde sans cesse tiraillé par des forces contraires, voire antagonistes. A cette instabilité chronique des hommes et des événements ont répondu -pour leur donner corps et sens- des imaginaires modélisants, capables de trouver dans les continuel soubresauts de l'Histoire un fil unificateur et intégrateur qui, en quelque sorte, fasse système.

Dès lors, l'objet multiple de ce colloque international, organisé successivement à Paris et à Lyon, en janvier 2015, ne manquait pas de sens en embrassant près de quatre siècles d'histoire cubaine, depuis l'instauration de la plantation esclavagiste jusqu'à l'abolition de l'esclavage et l'avènement de la pensée démocratique martinienne. Les textes ici réunis sont l'œuvre de très grands spécialistes de l'histoire, de la littérature et de l'iconographie cubaines. Leur densité, tout autant que la clarification des faits et des concepts qui y est à l'œuvre, sont à même d'apporter un certain nombre de clés de compréhension, non seulement aux étudiants des concours à qui ils sont prioritairement destinés, mais encore à tous ceux qui manifestent de l'intérêt pour un processus historique complexe. L'une des grandes forces de ce travail, somme toute collectif, est de dessiner pour chaque question traitée l'ensemble des contextes, qu'il s'agisse des

conditions politiques ayant présidé à l'émergence de la plantation esclavagiste (José Antonio Piqueras), de la réalité quotidienne et tourmentée des femmes esclaves (Elsa Capron), des relations entre noirs des plantations et esclaves marrons (Renée Clémentine Lucien) ou encore de la façon dont la peur du noir se propagea à travers les Antilles, particulièrement depuis Saint-Domingue et sa révolution (Consuelo Naranjo Orovio). Du monde violent de l'esclavage et du long chemin vers l'émancipation ont laissé trace et témoignage les dessinateurs et graveurs qui, particulièrement au XIX^e siècle, ont saisi les scènes d'un monde encore figé et pourtant voué à finir (Sylvie Mégevand, David Castaner). Tel est aussi le cas emblématique de la littérature. A cet égard fait figure de parangon du roman anti-esclavagiste la Cecilia Valdés de Cirilo Villaverde, motif initial d'une longue série de relectures et de réécritures (Magali Kabous).

Le XIX^e siècle fut évidemment, pour Cuba, le siècle des guerres d'indépendance, de l'abolition de l'esclavage, des mouvements réformistes, autonomistes et indépendantistes, tout cela dans un contexte de très grande effervescence intellectuelle. La figure, la pensée, l'œuvre et les hauts faits de José Martí illustrent à la perfection le tournant que prennent les événements à la toute fin du siècle et leur inscription dans le monde désormais ouvert et rédempteur de l'Amérique Latine que le texte martinien consacre (Paul Estrade). Encore fallait-il, pour en comprendre la portée et l'intensité, replacer l'essai de Martí dans la genèse de son œuvre protéiforme, y compris dans ses journaux de voyage (Jean Lamore, Hervé Le Corre), mais aussi dans le contexte des relations conflictuelles avec les Etats-Unis (Alvar de la Llosa). Enfin, il n'était pas inutile de traquer dans l'ensemble de ses textes, en particulier poétiques, les marques de son engagement abolitionniste et antiségrégationniste (Sandra Hernandez), voire de capter la projection d'une œuvre majeure qui, au XXI^e siècle, garde toute son acuité et son actualité (Sylvie Bouffartigue).

Faire œuvre utile était assurément l'objectif que s'étaient fixé les trois organisatrices du colloque : Sylvie Bouffartigue (Université de Savoie), Sandra Hernandez (Université Lumière Lyon 2) et Renée Clémentine Lucien (Université Paris-Sorbonne). L'objectif est amplement dépassé. Le livre met à disposition du lecteur une somme considérable d'érudition et de réflexion permettant d'embrasser de façon globale les processus de continuité et de rupture qui font de l'histoire de Cuba une histoire singulière dans le contexte unique d'une Caraïbe proprement transculturelle.

De la Cuba esclavagiste...

LA PLANTACIÓN ESCLAVISTA Y SUS CONDICIONES POLÍTICAS EN CUBA*

José Antonio Piqueras

Universitat Jaume I
(*Historia Social Comparada, Unidad Asociada al CSIC*)

1. Explorando la plantación

La palabra, de uso reciente en las Antillas hispanas, no pertenece al vocabulario español ni al francés en el sentido que aquí se le otorga. La realidad de la plantación, en cambio, era bien conocida y se remonta en el Caribe a la llegada de los españoles al Nuevo Mundo. En su acepción de hacienda o empresa agrícola sujeta a determinadas condiciones, que a continuación pasaremos a describir, es voz de procedencia inglesa. Difundida desde el siglo XVII en los dominios que los británicos establecieron en las Islas de Barlovento y al sur de Nueva Inglaterra, *plantation* designa en las colonias la puesta en cultivo de tierras que antes no lo estaban; esto es, alude a la preparación del terreno, a la siembra y a la acción de plantar tallos o estacas de nuevas especies. La temprana especialización en tabaco, en azúcar y otros frutos subtropicales, así como la importancia económica que alcanzaron estos cultivos destinados a la exportación, llevó a identificar el término con una explotación agraria de naturaleza eminentemente comercial que en ausencia de trabajadores en disposición de contratarse eran servidas por esclavos africanos. Este último factor, característico de una larga época, se revela accesorio siempre que se supla con trabajadores abundantes sujetos a una disciplina centralizada.

La palabra “plantación” apenas se utiliza en la literatura social y económica relativa a las Antillas españolas hasta que en las décadas de 1950 y 1960 comenzó a buscarse una explicación a un modelo socio-económico histórico que traspasaba fronteras imperiales, idiomas y vocabularios, y empezó a generalizarse su uso¹. En Cuba se habló siempre de *ingenios de fabricar azúcar*, de haciendas de café o *cafetales*, de *algodonales* y *cacaotales* en momentos exploratorios de cultivos a finales del siglo XVIII; las vegas de tabaco se consideraron cosa aparte. En el *Diccionario provincial casi razonado de voces y frases cubanas*, cuya primera edición data de 1836, Esteban Pichardo registra que en la parte oriental los franceses llegados de la isla vecina habían

* Este texto se inscribe en los proyectos de investigación HAR2012-36481 (Dirección General de Investigación Científica y Técnica, MINECO), P1.1B2012-57 (Universitat Jaume I) y Programa Prometeo 2013/023 de la Generalitat Valenciana para Grupos de Excelencia.

¹ MINTZ, Sidney W., “The Culture History of a Puerto Rican Sugar Cane Plantation: 1876-1949”, *The Hispanic American Historical Review*, 33: 2 (1953), pp. 224-251. WOLF, Eric R. y Sidney W. MINTZ, “Haciendas and Plantations in Middle America and the Antilles”, *Social and Economic Studies*, 6: 3 (1957), pp. 380-412.

introducido la palabra *habitación*. El *ingenio*, señala Pichardo, es la hacienda de más consideración “por sus costos, productos, fábricas y número de gente, por los ramos que abraza con establecimientos diversos”, indicios de una realidad compleja en relación al mundo agrario tradicional. A lo largo del siglo XIX, en la parte occidental de la isla se difundió el término *finca* para referirse a toda suerte de heredad rústica agraria –aunque comprendía los *potreros*, terreno cercado destinado al pasto, cría y ceba de ganado–, y se reserva *hacienda* para designar *hatos* y *corrales*, grandes superficies de ganado mayor y menor en régimen extensivo. Los dueños de las fincas rústicas, sin distinción, se titulan *hacendados*.²

La voz *ingenio* procedía del portugués *engenho* y aludía al artefacto utilizado en la producción de azúcar, el molino de caña, que era movido mediante engranajes con los que se lograba transmitir la fuerza –humana, animal o hidráulica– a los rodillos que estrujan la planta para extraer el jugo. Más adelante, se llamó “trapiches” –la denominación histórica que se había acuñado en el Mediterráneo para designar el complejo azucarero– a las haciendas pequeñas, a las que en la era del vapor continuaban sirviéndose de bueyes para triturar la caña y a aquellas que por su rudimentaria tecnología solo producían un azúcar de piedra con muchas impurezas a partir de las primeras mieles cocidas (raspadura o panela).

Las plantaciones en el Caribe se asemejan entre sí, y se diferencian de acuerdo con las respectivas historias coloniales. La inversión externa predominante, la subordinación de los plantadores al comercio y las finanzas de las respectivas metrópolis, el absentismo de la isla de una gran mayoría de los grandes plantadores, son rasgos comunes en las Indias Occidentales británicas, pero no lo fueron en las Antillas españolas ni en su momento en las francesas. En Cuba, hasta fecha reciente, los autores han resistido categorizar el mundo de los ingenios dentro del sistema de plantación. Se pretextaba la existencia de amplias superficies excluidas del cultivo azucarero, la presencia notable de cafetales hasta casi mediados del XIX, la conservación de pequeñas fincas y de cierto número de sembrados de subsistencia en manos de guajiros, el dominio de la ganadería en el centro-oriente, que se enseñoorea de la región de Camagüey hasta 1868; es decir, todo aquello que alejaba la isla del modelo monoprodutor. También existía una población blanca en proporción inusual en las colonias británicas, francesas y holandesas, islas, por definición, negras; también se contaba en la Mayor de las Antillas con numerosas personas libres de ascendencia africana que han desarrollado una cultura específica. En suma, existía una diversidad social y racial que se refleja en las costumbres, en la mentalidad y en las letras.

Cada historia es distinta, lo sabemos. Mas las diferencias enumeradas resultan secundarias en comparación con los rasgos esenciales que el ingenio cubano comparte con el sistema de plantación. La pretensión de singularidad a todo trance, entre el afán de distinguirse y la reminiscencia de una forma de pensar criolla –heredada de los tiempos coloniales, que se ve a sí misma eminentemente blanca en tanto vehículo de civilización– omite que Cuba tenía una extensión superior a las restantes Antillas juntas,

² PICHARDO, Esteban, *Diccionario provincial de voces cubanas*, Matanzas, Imp. de la Marina Real, 1836, p. 139 (“Ingenio”). En la tercera edición (La Habana, Impr. del Gobierno, 1861) se introduce la voz “Finca”.

poseía un volumen de recursos naturales incomparable con los de estas, disponía de amplias llanuras y su proceso de aprovechamiento intensivo fue tardío, comenzó a finales del siglo XVIII: pudo ocupar y explotar las tierras de más fácil acceso en torno a La Habana, Trinidad, Matanzas, Santiago y Bayamo, después unió la región de Matanzas a la capital y prosiguió hacia el este por la llanura de Colón y hacia el sur en la región de Las Villas, reservó Puerto Príncipe para el último cuarto del siglo XIX y todavía pudo expandirse por el noreste de la isla en las primeras décadas del XX. Estas últimas fases ya no descansaron sobre trabajo esclavo sino sobre asalariados, a partir de 1913 en su mayor parte trabajadores haitianos y jamaíquinos. Naturalmente, las economías de plantación y las sociedades a que éstas dan lugar tienen sus peculiaridades, pero los rasgos comunes son dominantes. La plantación cubana, por sus dimensiones, los recursos a los que tiene acceso, por la experiencia acumulada en el siglo anterior en las islas vecinas, se dota de una configuración interna racional conforme a sus fines y posibilita que conserve esa configuración por largo tiempo, lo que no era posible en los pequeños dominios de otras naciones, con suelos agotados y barridos por la erosión.

En suma, la plantación cubana del siglo XIX fue el exponente más evolucionado y sofisticado del sistema de plantación en el Caribe y posiblemente de América. En 1877, la isla proporcionaba una quinta parte del total de las exportaciones de América Latina y gracias al azúcar se situaba en segundo lugar en cuanto al valor de exportación por persona. En 1890, a cinco años de iniciarse la última guerra de independencia, escalaba al primer puesto de exportación per cápita, unas cinco veces el promedio latinoamericano, medido en dólares³. Todo esto implicaba una acumulación extraordinaria de capitales que permitieron la expansión del negocio, la diversificación de activos en el extranjero –en la metrópoli, Gran Bretaña, Francia y los Estados Unidos–, la remodelación de ciudades y la construcción de mansiones y de edificios públicos conforme a la proyección que querían dar de su opulencia; más tarde, en las dos décadas finales del siglo, hizo posible financiar la transformación industrial que dio lugar a los colosos ingenios-centrales azucareros; el proceso se reprodujo y acrecentó después de 1902, y entre 1914 y 1920⁴.

El desarrollo y esplendor de la plantación azucarera cubana tuvo lugar en condiciones coloniales. A pesar de las condiciones coloniales. Sería más adecuado decir que el prodigioso desarrollo de la plantación en Cuba debía mucho a su condición colonial: el secreto de su pujante economía consistía en el aprovisionamiento constante y a gran escala de trabajo esclavo, sorteando la hostilidad desplegada por la nación dueña de la escuadra naval más importante del mundo, Gran Bretaña, y cuando la esclavitud se encontraba en declive o desaparecía de la mayor parte de los países americanos. Había, además, un segundo factor favorable: la elevada productividad de la plantación cubana estaba en relación directa con la reposición de cautivos africanos en edad laboral óptima⁵. La reposición no confiaba en el crecimiento vegetativo de los

3 BULMER-THOMAS, Víctor, *La historia económica de América Latina desde la independencia*, México, Fondo de Cultura Económica, 1998, p. 89.

4 GUERRA SÁNCHEZ, Ramiro, *La industria azucarera de Cuba*, La Habana, Cultural, 1940, pp. 63-72.

5 GARCÍA, Gloria, “El auge de la sociedad esclavista en Cuba”, en Instituto de Historia de Cuba,

siervos, de manera que los consumía en el proceso productivo para sustituirlos por jóvenes en condiciones de proporcionar la mayor capacidad física. Las políticas de “buen trato” destinadas a preservar la salud y prolongar la vida útil del trabajador, en su caso, no siempre, comenzaron a tomarse en consideración a partir de la década de 1840, cuando se hizo más difícil reponer esclavos al mismo ritmo en que se agotaban o lo demandaba la expansión de la geografía del azúcar y el tamaño de las plantaciones.

Crecimiento económico gracias a la condición colonial... Resulta una paradoja conforme a las teorías de la explotación. Vayamos un poco más allá de lo que muestra la superficie. Tres países conservaron la esclavitud intensiva de fines productivos hasta fechas muy avanzadas del siglo del progreso: los Estados Unidos (1865), Cuba (1886) y Brasil (1888). Estados Unidos dispuso de un modelo de acopio y reproducción de esclavos que fue desarrollado antes de la prohibición del comercio atlántico de africanos en 1807. Brasil, país soberano como el anterior, pudo sortear la presión británica mediante acuerdos parciales y aprovechó la dilatada longitud de sus costas y una serie de circunstancias políticas, diplomáticas y comerciales, hasta que en 1850 la situación se hizo insostenible ante la presencia naval inglesa frente a sus puertos; para entonces había hecho una reserva muy considerable de brazos y se avino a cerrar el tráfico de africanos. Cuba se benefició de la protección de una potencia media que suscribía tratados de represión de la trata (1817 y 1835) y a continuación incumplía la prohibición y la persecución del tráfico clandestino a la vez que sus autoridades amparaban los desembarcos de las expediciones negreras. Entre 1821, año en el que entró en vigor la prohibición del comercio atlántico de esclavos, y 1867, en que cesó de forma más o menos efectiva, ingresaron en la isla un monto de africanos no inferior a 541.000, verificado con fuentes históricas⁶. Cuba también obtuvo ventajas de la canalización de sus frutos hacia el mercado norteamericano y del interés británico de que la isla no saliera de la soberanía española para convertirse en territorio o en estado de la Unión americana. En consecuencia, Gran Bretaña se prodigó en las denuncias de la trata y destinó cruceros a perseguirla en el Atlántico, pero nunca situó una flota potente frente a las costas cubanas ni amenazó con un bloqueo marítimo o con declarar las hostilidades, como hizo con Brasil hasta forzar la prohibición y persecución del comercio de esclavos con África, en 1850.

Es razonable conjeturar que una Cuba independiente se hubiera visto empujada a suscribir los convenios de prohibición de la trata, como sucedió con España, Portugal, Francia, Holanda, Dinamarca y Brasil, y hubiera sido obligada a suspender el comercio atlántico. Tan obvio les pareció a un sector de grandes hacendados criollos, que cuando creyeron que España cedería a la presión británica, en 1841 y en 1854, alentaron la cesión de soberanía a los Estados Unidos, aún cuando eso significara conservar la esclavitud al precio de sacrificar el comercio atlántico de africanos, cuyas consecuencias podían paliarse compitiendo en el mercado esclavista interno norteamericano.

Mientras hubiera plantaciones con esclavos, el colonialismo español se convirtió en condición esencial de la prosperidad económica de la isla. Los dueños de

Historia de Cuba. I, La colonia. Evolución socioeconómica y formación nacional de los orígenes hasta 1867, La Habana, Editora Política, 1994, pp. 246-251.

⁶ *The Trans-Atlantic Slave Trade. A Database*, <http://www.slavevoyages.org> [consultado el 15.2.2015].

las riquezas se veían excluidos del gobierno y las libertades públicas eran suprimidas o se encontraban muy restringidas. Es algo que desagradaba a buen aparte de las clases acomodadas, que en el mejor de los casos aspira a un *self-government* peculiar, del estilo de las asambleas elitistas implantadas en el Caribe por los ingleses; sus jóvenes ilustrados censuran la opresión y reclaman nuevos espacios en los años 1820 y 1830.

2. Analizando la plantación

Vayamos a los conceptos. ¿Qué es, entonces, una plantación? Una plantación es un sistema de producción agraria que se basa en la ocupación de un territorio, por lo general, de gran extensión, aunque esto no es lo esencial por ejemplo en la producción de café. La plantación es una unidad de producción especializada en un producto o un número corto de frutos cuya organización está orientada a la producción masiva para su exportación a mercados amplios y, en consecuencia, alejados. Se concibe como una empresa económica compleja porque en la fase en la que hacemos referencia integra el cultivo y la fabricación, al modo de la moderna agro-industria, y hace un empleo intensivo de fuerza laboral, que por su número y porque lo exige la coordinación de las tareas sucesivas, se encuentra sujeta a una dirección centralizada y disciplinada. La plantación colonial se caracteriza también por la naturaleza esclava del trabajo que utiliza, en ausencia de mano de obra en disposición de ser contratada. En definitiva, es una unidad económica y un espacio social, un lugar de producción y un ámbito de experiencias humanas.

Esa pluralidad de condiciones invita a contemplar el estudio de la plantación en ocho grandes apartados, que no agotan la exploración:

1) Concebida como unidad económica, una plantación implica territorio, capital, tecnología, trabajo y producción⁷. El territorio ha sido variable en su extensión y su disposición se ha adecuado a las condiciones orográficas y a la división de las grandes explotaciones ganaderas que las preceden. Los hatos eran fincas circulares que en los siglos XVIII y XIX son demolidos y dejan paso al “corte de ingenio”, una subdivisión en varias parcelas, todavía de dimensiones considerables, a las que se procura asignar los recursos que le serán precisos para su nueva función: acceso a un curso de agua, área de bosque y prado natural (en otro caso, pronto se transforma el arbolado en sabana). La historia del ingenio es la historia de los recursos naturales sobre los que se establece, del consumo de los recursos y de las decisiones que conducen a construir el territorio de una determinada forma, la historia del paisaje que resulta de esta acción humana específica⁸.

El ingenio cuenta con una determinada distribución del espacio: los campos de caña pueden ocupar inicialmente una tercera o una cuarta parte del total; cuando es posible, los campos se organizan a partir de cuatro ejes perpendiculares que salen del *batey* o área principal; con el tiempo, el cañaveral va extendiéndose a costa de

7 El mejor análisis histórico en: MORENO FRAGINALS, Manuel, *El Ingenio. Complejo económico social cubano del azúcar*, La Habana, Ciencias Sociales, 1978, 2 vols.

8 Véase FUNES MONZOTE, Reinaldo, *Del bosque a la sabana. Azúcar, deforestación y medio ambiente en Cuba. 1492-1926*, México, Siglo XXI, 2004.

otros aprovechamientos, llegado un punto, esta expansión, junto con el agotamiento del suelo, pone en riesgo la continuidad del cultivo al dificultar el abastecimiento de determinados insumos (madera y pasto para los animales). Los ingenios disponen de una superficie de bosque en tendencia menguante, lo que obliga a introducir innovaciones en el consumo de energía (bagazo –la caña estrujada por el molino– y hornos de bagazo verde, para acortar la espera en su utilización). Reservan también un espacio a *sitios* de cultivo, donde sembrar yuca, batata, malanga, plátano y otras viandas que complementen la dieta y permitan reducir los costes externos de aprovisionamiento. Cuentan con potreros, pastos para el ganado menor, porcino y sobre todo bueyes, indispensables para mover las carretas que trasladan la caña al molino y extraen las cajas de azúcar hacia los embarques y las terminales del ferrocarril. Por último, está el batey. Es la zona donde confluyen los caminos y se levantan las casas del molino, calderas y purga, la fábrica de azúcar propiamente dicha; el almacén, la carpintería, la herrería, el tejtar; las cabañas de los esclavos, sustituidas en los años 1840 por barracones de mampostería; la enfermería, si la hubiere; el criadero, donde se atienden los niños de corta edad mientras sus madres atienden el trabajo. Junto al batey se encuentra la vivienda principal y las reservadas a los mayores y a los técnicos. En un lugar visible, más tarde a la entrada del barracón, se localiza el tumbadero, el espacio destinado a los castigos, en el que se azota a la vista de la dotación y donde se halla depositado el cepo en el que el esclavo sancionado queda inmovilizado por el cuello y las extremidades hasta cumplir el castigo⁹.

Un batey es un núcleo habitado pero no constituye un pueblo, no tiene ninguna de sus características, ni en cuanto a traza ni por servicios. Por carecer, la mayoría se halla privado de la iglesia o la capilla católica que tuvieron en la primera época.

La evolución del ingenio en Cuba en los años 1840-1870 trajo consigo la redimensión de las plantaciones y el incremento del número de esclavos en cada una de ellas. Si a finales del siglo XVIII es habitual encontrar ingenios de 150 a 200 esclavos y los mayores alcanzan los 400 y 500, a mediados del siglo XIX estas últimas cifras se han hecho frecuentes y puede haberlos de 700 y por encima de esta cifra. En consecuencia, se hacía necesario un mayor control sobre el trabajo y una mejor coordinación de las funciones, por lo que el ingenio, que siempre tuvo una concepción empresarial, hubo de dotarse de técnicas de organización más sofisticadas.

2) Lugar y expresión de vida social, la plantación nos invita a observar la existencia de la dotación de esclavos, el grupo humano más numeroso y singular que habita el ingenio. Sin embargo, no es el único: en él también reside cierto número de trabajadores libres y los encargados –el mayoral y el administrador–, a los que a partir de 1847 se incorporan asiáticos contratados, sometidos por un tiempo limitado a obligaciones semejantes a la de los esclavos¹⁰. La dotación, calificada por los dueños y encargados de “negrada” o “negros”, conceptuada durante un tiempo por la

⁹ A partir de CANTERO, Justo G., *Los ingenios de la Isla de Cuba*, láminas de Eduardo LAPLANTE. Edición de Luis Miguel García Mora y Antonio Santamaría. Aranjuez, Fundación Mapfre Tavera/ Ediciones Doce Calles/ CSIC/ Ministerio de Fomento, 2005. Sobre la vivienda esclava: PÉREZ DE LA RIVA, Juan, *El barracón y otros ensayos*, La Habana, Ciencias Sociales, 1975.

¹⁰ PÉREZ DE LA RIVA, Juan, *Los culies chinos en Cuba (1847-1880). Contribución al estudio de la inmigración contratada en el Caribe*, Ciencias Sociales, La Habana, 2000.

historiografía de “africanos”, ha de ser contemplada en su extraordinaria diversidad étnica de procedencia: con lenguas, sistema de valores, creencias y actitudes ante la autoridad, el trabajo, el sometimiento, el manejo de armas o la guerra muy distintos, arrancados unos de medios rurales y otros de sociedades urbanas¹¹. Será conveniente, en suma, indagar en sus orígenes y en el proceso que llevan a cabo de *transculturación*, el concepto que el antropólogo cubano Fernando Ortiz acuñó para referir la reelaboración cultural que el criollo afrodescendiente hace de sus tradiciones y de sus experiencias recientes.

3) Propiedad ajena, sometidos a la voluntad de dueños y mayores, el control y la disciplina condicionan el devenir cotidiano de los esclavos, de la misma manera que se hacen presentes los resquicios para burlar esas obligaciones y recrear espacios propios. A los castigos físicos y psicológicos se oponen los estímulos que oscilan entre un trato mejor y la concesión de un trozo de tierra para que cultive o cuide algún ganado (el *conuco*), a la posibilidad de tomar mujer, en el varón, y de ser destacada a la casa principal o ser llevada a la ciudad, en las mujeres jóvenes, donde la perspectiva de disponer de una vida mejor resulta atractiva. Todos los intentos del Estado de regular y limitar los castigos, ante el temor de que la reacción a los mismos favoreciera las revueltas, se zanjaron sin resultados. La *Instrucción para la educación, trato y ocupaciones de los esclavos*, dictada el 31 de mayo de 1789 por el rey, el mismo año en que autorizaba la libre importación de africanos, estipulaba el descanso dominical, la obligación de los amos de educarlos en la religión católica y proporcionar misa semanal, la obligación de facilitar alimentos y vestimenta como se acostumbraba para los libres, la exigencia de que se emplearan con preferencia en el campo; se prevenía la existencia de enfermerías y de dormitorios separados por sexos, se recomendaba el matrimonio entre esclavos y se imponía la prohibición de separar a los casados si uno de ellos era vendido, se remitían los delitos graves de los esclavos a la justicia ordinaria y se penalizaba a los dueños si se excedían; se fijaba en 25 el número de azotes con los que podían castigarse las faltas leves¹². Las protestas que levantó entre los propietarios y en los cabildos condujo a su no aplicación y a que se elevaran protestas a la Corona. Los hacendados sostuvieron que los esclavos, inclinados al tumulto, “se desentenderán de la subordinación [...] [y] abandonarán las haciendas” si se limitaban los castigos. En 1794 el Consejo de Estado acordó que la real cédula quedara en suspenso, sin aplicarla ni derogarla. Los hacendados habaneros hicieron creer a Humboldt, en la visita del sabio alemán de 1804, que se hallaba en vigor y era la demostración del carácter humanitario de la esclavitud española. El ilustrado prusiano, aún condenando la esclavitud, difundió a los cuatro vientos la supuesta suavidad del régimen esclavista español. En 1799, el Real Consulado de Agricultura y Comercio de La Habana recordaba al ministro la realidad de la plantación y el peligro de regular los castigos o prescindir “del resorte del

11 GUANCHE, Jesús, *Africanía y etnicidad en Cuba. Los componentes étnicos africanos y sus múltiples denominaciones*, La Habana, Ciencias Sociales, 2009. BARCIA, Manuel, *West African Warfare in Bahia and Cuba: Soldier Slaves in the Atlantic World, 1807-1844*, Oxford y Nueva York, Oxford University Press, 2014.

12 “Real Cédula sobre educación, trato y ocupaciones de los esclavos” de 31 de mayo de 1789. En LUCENA SALMORAL, Manuel, *Los Códigos Negros de la América española*, Madrid, Unesco y Universidad de Alcalá, 1996, pp. 279-284.

miedo”: “en la soledad de un ingenio, no hay más magistrado que el amo”¹³.

4) La alimentación y la salud se convierten en condiciones de primer orden en el sostenimiento de una plantación en la medida en que los esclavos, de regular, no disponen de medios de subsistencia por sí mismos ni pueden adquirirlos en el mercado; son los dueños los que deben atender estas necesidades, lógicamente también en su provecho. Las patologías llevadas desde África y las adquiridas en el contacto con otros grupos humanos, las dolencias más habituales de acuerdo con el esfuerzo exigido y sus tratamientos, condicionan la supervivencia del grupo. El apartado del sustento nos invita a examinar la creación de nuevos hábitos y las características de los nutrientes en relación con la energía humana demandada, las consecuencias de los desequilibrios alimentarios y la forma más o menos natural de suplirlo¹⁴.

5) Las creencias espirituales africanas llevadas consigo, adaptadas, sincréticas en muchas ocasiones, proporcionaban explicaciones mágicas de cuanto los rodeaba, daban sentido a los hechos que escapaban a un control racional y transmitían un orden y una confianza que desafiaba la imposición de un sistema ajeno, convirtiéndose en elemento nuclear sobre el que se creaba cultura.

6) La historia de la plantación está recorrida por la rebeldía, la huida para hacerse cimarrón, la insurrección colectiva. La resistencia era la más común de las modalidades de protesta y se reviste de manifestaciones muy variadas¹⁵.

7) La descendencia y la formación de familias. Atiende a la creación de un núcleo monoparental y la recreación de determinados valores que con frecuencia han sido asociados a la familia cristiana, aun cuando la unión más frecuente es la consensuada. Comprende el aspecto de la procreación y de la interrupción voluntaria del embarazo, frecuente entre esclavas, y la generación de lazos afectivos que se refuerzan con un entramado de personas próximas que asumen compromisos de tutelaje (padrinos)¹⁶.

8) Está, por último, el ámbito de las relaciones sexuales. Es una cuestión que ha sido pasada por alto por la historiografía –con la excepción de Moreno Fragnals– y que tiende a ser asociada a una mirada morbosa o condescendiente. Interesados en trabajadores de edad productiva, las plantaciones cubanas reunieron una proporción de varones que antes de 1818, con frecuencia, se situaba en el 80% y no era inusual que llegaba al 100%¹⁷. La ratio se fue corrigiendo: en 1839 es del 75%, en 1855 del 66% de

13 Reproducido en SACO, José Antonio, *Historia de la esclavitud* [1875], La Habana, Imagen Contemporánea, 2006, vol. V, p. 105.

14 LÓPEZ DENIS, Adrian, *Disease and Society in Colonial Cuba, 1790-1840*, Tesis doctoral, Ann Arbor, ProQuest, 2007. SARMIENTO, Ismael, “Del ‘funche’ al ‘ajiaco’: la dieta que los amos imponen a los esclavos africanos en Cuba y la asimilación que éstos hacen de la cocina criolla”, *Anales del Museo de América*, 16 (2008), pp. 127-154.

15 Entre otros: GARCÍA, Gloria, *Conspiraciones y revueltas. La actividad política de los negros en Cuba (1790-1845)*, Santiago de Cuba, Ediciones Oriente, 2003; BARCIA, Manuel, *Seeds of Insurrection. Domination and Resistance on Western Cuban Plantation, 1808-1848*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 2008.

16 BARCIA ZEQUEIRA, María del Carmen, *La otra familia. Parientes, redes y descendencia de los esclavos en Cuba*, La Habana, Casa de las Américas, 2003. MERIÑO FUENTES, María de los Ángeles y Aisnara PERERA DÍAZ, *Para librarse de lazos, antes buena familia que buenos brazos. Apuntes sobre la manumisión en Cuba*, La Habana, Ciencias Sociales, 2009.

17 TORNERO, Pablo, *Crecimiento económico y transformaciones Sociales. Esclavos, hacendados y*

la población adulta. Pero todavía en 1845 el capitán general Leopoldo O'Donnell escribía al Gobierno que había visitado ingenios de 400 y hasta 700 esclavos en los que no había una sola mujer¹⁸. La represión sexual y las prácticas en cautividad daría lugar a una serie de expresiones y supuestos, también de mitos y leyendas sobre la conducta de los negros, que supera la frontera de la esclavitud e impregna las sociedades de herencia esclava, como apunta Moreno Friginals¹⁹. De la misma manera, la escasez de mujeres, el deseo que concitaban y sus respuestas han configurado estereotipos, mezcla de sensualidad y lascivia, que persiguen a estos grupos hasta nuestros días.

3. Origen y despegue de la plantación en Cuba

La plantación, ensayada en las Antillas españolas en el siglo XVI, comienza a prosperar en Cuba en la segunda mitad del XVIII. La temprana despoblación y una serie de circunstancias relativas a la primera geografía americana del azúcar, relegaron la isla a un lugar secundario en el imperio español hasta que en el siglo XVII irrumpen en la región diversas potencias europeas y amenazan los intereses hispanos. Cuba se convierte desde entonces en una colonia de funciones defensivas del mar interior del Golfo-Caribe, y La Habana, mirando al Atlántico, se erige en puerto de escala de la flota. Punto de reunión de los navíos que iban a emprender el retorno a la metrópoli, la sede de la Capitanía y gobierno general se aseguró largos periodos de estadía de la marinería, hasta siete mil hombres a los que se debía proporcionar sustento y alojamiento en un periodo que oscilaba entre varias semanas y tres meses. Durante la espera, se practicaban las oportunas reparaciones a las embarcaciones y antes de partir se les surtía de vituallas para la travesía. Estas circunstancias explican la especialización de la región habanera en servicios y el predominio de *hatos* ganaderos –haciendas de vacunos–, *corrales* y *potreros*, de pequeños *sitios de labor* donde se siembran vegetales y tubérculos y de *vegas* tabaqueras²⁰.

Los excedentes de la parte central y oriental de la isla, en particular de carnes saladas y animales vivos, eran destinados al comercio de contrabando con las colonias extranjeras a medida que éstas fueron implantándose en la región. La proximidad y los intercambios que burlaban el monopolio español acercaron a los productores ganaderos a las nuevas economías de plantación de Jamaica y Saint-Domingue, de las que se convirtieron en auxiliares en contra de los intereses de las autoridades y de los hacendados de la región habanera, puesto que los segundos demandaban el mismo tipo de bienes para sus ingenios. Quiere esto decir que esas regiones, al igual que sucede con Puerto Rico respecto a las Islas de Barlovento y de Santo Domingo en relación a la parte francesa de La Española, por medio de su función especializada y subsidiaria, forman parte desde fecha temprana de sistemas de plantación que se sitúan en las fronteras externas del imperio español, con las que lindan, de los que obtienen beneficios sin

comerciantes en la Cuba colonial (1790-1840), Madrid, Ministerio de Trabajo y Seguridad Social, 1996, pp. 120-130.

18 MARRERO, Leví, *Cuba: Economía y Sociedad*, Madrid, Playor, 1983, vol. IX, p. 181.

19 MORENO FRIGINALS, Manuel, *El Ingenio*, II, pp. 38-40.

20 El primer desarrollo insular en: DE LA FUENTE, Alejandro, *Havana and the Atlantic in the Sixteenth Century*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2008.

experimentar la plantación en su suelo, es más, retrasando la implantación de ingenios azucareros porque los ganaderos y el comercio de contrabando están supeditados al crecimiento de las economías a las que sirven.

En definitiva, las características de la colonia, sin yacimientos de metales preciosos ni producciones agrarias significativas, con un comercio legal escaso, aparte del aprovisionamiento de la flota, no generaba ingresos fiscales suficientes para sostenerse. Para sostener los gastos, desde el siglo XVI y hasta 1806, la Corona española subsidiaba la isla con generosas remesas de plata procedentes de Nueva España, el *situado*.

En esta larga primera época, Cuba carecía de plantaciones pero no de esclavos africanos. Los trabajos ordinarios, las obras de construcción y los servicios demandaron una fuerza laboral sometida. Al igual que sucedía en otras regiones hispanoamericanas, muchos de los esclavos que eran trasladados desde África fueron destinados a las ciudades, donde había una demanda constante para las tareas domésticas y las actividades artesanales. Al no contarse con población blanca en grado suficiente, resultaba conveniente enseñar un oficio a algunos esclavos a fin de que los desempeñaran. La rentabilidad del esclavo urbano con oficio, fuera éste cualificado o reuniera un conjunto de habilidades –lavanderas, planchadoras, cocineras–, dio lugar a la figura de los *ganadores* o esclavos *dados a ganar*, esto es, siervos ofrecidos por sus amos en alquiler a otros propietarios o alentados a buscar por sí mismos con quien contratarse por un jornal. Los esclavos alquilados se obligaban a entregar una parte del salario a su dueño mientras retenía otra para ellos, con la que satisfacían su sustento y en muchos casos pagaban el alojamiento, e incluso ahorran, lo que les confería cierto grado de autonomía y la posibilidad de negociar con su dueño la compra de la libertad.

Los “negros horros” –de ahorrados–, libertos, constituyeron una creciente clase popular de *pardos y morenos*, esto es, mulatos y negros libres. De nuevo el lenguaje reclama su protagonismo: durante siglos, racializada la esclavitud en el Nuevo Mundo, en el lenguaje común, “esclavo” y “negro” fueron vocablos tomados el uno por el otro y en las designaciones fue frecuente decir “negro” para referirse al cautivo. De forma que para distanciarse de la más ínfima de las condiciones, el africano y el afrodescendiente libres tomaron nuevo nombre que evitara la confusión; en adelante no serían negros sino morenos, y los de sangre mezclada pasaban a ser mulatos y cuando se integraban en corporaciones civiles y militares, pardos. La gente libre “de color” constituyó la base del artesanado de la ciudad, integró batallones de milicias y creó cofradías religioso-asistenciales.

La proporción de “libres de color” en el conjunto de la población de la isla fue en aumento en las décadas finales del siglo XVIII. Su crecimiento, en ausencia de un aprovechamiento agrario pleno antes del despegue de la plantación, se debió a que continuaba haciéndose reserva de un número elevado de esclavos en las ciudades y proseguía la costumbre de enseñarles un oficio, con las consecuencias que hemos descrito²¹. A ello se unen las crecidas tasas naturales de reproducción entre los “libres de color”, sector que cuenta con una proporción elevada de mujeres, percibe mejores

21 MORENO FRAGINALS, Manuel, “Peculiaridades de la esclavitud en Cuba”, en *Órbita de Manuel Moreno Friginals*, La Habana, Ediciones Unión, 2009, pp. 154-167.

expectativas de vida y suele abandonar las prácticas eugenésicas que entre los esclavos eran habituales para limitar la natalidad.

El panorama social comienza a cambiar a medida que se introduce y se desarrolla el sistema intensivo de plantación, después de 1790. La tendencia demográfica en ascenso de los libres de color comienza a revertir cuando el comercio de africanos es declarado ilegal en 1821 y se encarece el precio del esclavo debido a los mayores costes de la trata clandestina, así como por el aumento de la demanda. El 1774 el porcentaje de negros libres es el 18% de la población, en 1792 asciende al 20%, en 1827, en plena expansión de la moderna plantación, los negros y mulatos libres son el 15%. Es cierto que todavía son cifras muy superiores a las de otras islas azucareras: en Saint-Domingue, en vísperas de la revolución de los esclavos, la “gente de color”, que tan destacado protagonismo tuvo en los acontecimientos que comienzan en 1789, era solo el 5,3% de la población. Pero sus experiencias habían sido muy distintas: Saint-Domingue prácticamente nace como colonia de plantación mientras Cuba cuenta con un pasado esclavista apenas asociado a fines agrarios productivos y, como hemos visto, muy orientado a funciones urbanas en las que la manumisión por autocompra resarcía al dueño del capital invertido después de décadas de obtenerle provecho personal y pecuniario. En paralelo al descenso de la proporción de libres de color, aumentaba en la isla la presencia esclava: del 26% en 1774, al 41% en 1827. En la última fecha, la población de Cuba es mayoritariamente negra, casi un 56%, el máximo porcentual registrado en los censos.²² Este es el rostro estadístico de la plantación. Pero, ¿cómo surgió y que características adoptó en Cuba?

Una antigua tradición ha reducido la causa del descubrimiento de las ventajas de la plantación azucarera y de los restantes frutos tropicales a un episodio: la ocupación de La Habana por los ingleses durante once meses, entre 1762 y 1763. Los ingleses llegaron con la pretensión de quedarse y se apresuraron a importar esclavos en gran número desde las islas vecinas, desvelando a los criollos y a los comerciantes peninsulares los misterios de la producción masiva cuando se disponía de fuerza de trabajo en abundancia, en contraste con las restricciones del colonialismo español: “con sus negros y su libre comercio habían hecho más en un año los ingleses que nosotros en los sesenta anteriores”, escribe tiempo después Arango y Parreño, portavoz de los hacendados, la incipiente “sacarocracia” cubana²³. Una vez recuperada la isla, el camino de la prosperidad se pudo franquear cuando los criollos y sus socios peninsulares obtuvieron del rey la cédula de 27 de febrero de 1789 por la que se autorizaba a todos los súbditos de la monarquía española a conducir de su cuenta esclavos africanos a una serie de puntos de América, entre los que se hallaba el puerto de La Habana. Si el problema había sido la ausencia de brazos abundantes y baratos, el ejemplo británico y la concesión real señalaron el camino de la prosperidad.

Las evidencias históricas, sin embargo, indican un proceso algo diferente.

22 La distribución de población por condición y “color”, en: LA SAGRA, Ramón, *Historia económico-política y estadística de la Isla de Cuba*, La Habana, Impr. Viudas de Arazoza y Soler, 1831, s/p (Censos).

23 ARANGO Y PARREÑO, Francisco, “Discurso sobre la Agricultura en La Habana y medios de fomentarla”, en *Obras*, La Habana, Imagen Contemporánea, 2005, I, p. 147.

Comencemos por observar que en las dos décadas que preceden a la toma de La Habana por los ingleses el número de ingenios en la región que se extiende desde las afueras de la ciudad pasa de 43 a 98. La demolición de corrales ganaderos, esto es, la liberación de suelo para hacer sembrados, deja libre para el cultivo de la caña una extensión varias veces la superficie de la isla de Barbados. Quiere esto decir que los hacendados y comerciantes, los primeros dedicados en pequeña escala al azúcar y con intereses preferentes en el tabaco, habían advertido el provecho que ofrecía la producción de dulce y habían comenzado a orientar sus inversiones a la caña. Hay que tener presente, también, que la fundación de un ingenio reclamaba un desembolso realmente cuantioso, muy superior al de la mayoría de los restantes cultivos. A la adquisición de terreno se unía el desmonte y la preparación del suelo antes de ser sembrado, la selección de cañas, la construcción del batey y la importación de molinos, calderas de cobre, herramientas y otros utensilios, el acopio de bueyes, carretas, etc., además de lo más costoso: la compra de esclavos para las tareas preliminares y las específicas del ingenio en explotación. Cuba, a diferencia de lo sucedido en las restantes islas, contaba con una clase acomodada que a lo largo del siglo XVIII acumula capitales suficientes para acometer la empresa de fundar ingenios con sus propios medios, sin acudir a inversores de la metrópoli, sin tomar grandes sumas a préstamo, aunque hubo quien lo hizo y no fueron pocos los que después, una vez fundados, se endeudaban para sostener los gastos anuales —la refacción—, deuda liquidada con los comerciantes cuando realizaban la cosecha, la zafra. Mas, ¿cómo se acumularon los capitales y cómo se transitó de alimentar a una nutrida marinería y vender cueros y pequeñas partidas de tabaco, a una agricultura comercial?

El fomento del cultivo del tabaco por la Corona con fines de recaudación fiscal del producto elaborado tuvo en Cuba tres hitos a comienzos del siglo XVIII: el estanco (1717), que si bien creaba un monopolio y tasaba los precios garantizaba la adquisición de la cosecha, la creación de la Real Factoría de Tabaco de La Habana (1727) y la constitución en 1739 de la Real Compañía de Comercio de La Habana para la provisión de hoja a la Fábrica de Sevilla. En poco tiempo, el cultivo se entendió entre pequeños vegueros, muchos de ellos inmigrantes de las Islas Canarias, y entre medianos y grandes propietarios que se servían de un número apreciable de esclavos para adelantar los trabajos. La Corona favoreció estas actividades arrendando esclavos que previamente había comprado y almacenaba para destinarlos a obras públicas, los llamados *esclavos del rey*. El negocio fue próspero y posibilitó el encumbramiento de la primera aristocracia cubana, que fue tabaquera, y la familiaridad con la cultura agraria y el manejo de esclavos de campo²⁴.

A los capitales generados por el tabaco y el comercio se unieron los beneficios del *situado* mexicano, las remesas de plata con las que se pagaba la guarnición militar, la milicia local, las expediciones navales a la metrópoli y, sobre todo, se acometían las obras de fortificación y las construcciones de navíos en el nuevo arsenal de La Habana, el segundo más importante de la monarquía. Casi todos los ingresos se gastaban en la isla. Y como las remesas no siempre llegaban a tiempo, e incluso se interrumpían en

24 LE RIVEREND, Julio, *Historia económica de Cuba*, La Habana, Instituto Cubano del Libro, 1971, pp. 90-107.

periodos de guerra, los comerciantes locales anticipaban las sumas a cambio de crecidos intereses y de concesiones privilegiadas que les hacían ganar mucho más. Los capitales así reunidos buscaron acomodo en actividades lucrativas, y a nadie escapaba la prosperidad de las Antillas extranjeras, que en varias décadas se habían convertido en ejemplo prodigioso del nuevo colonialismo agrario de base fisiócrata. De ahí que las inversiones comenzaran a dirigirse hacia el azúcar, como hemos visto. La Corona dio facilidades para su exportación con destino a la metrópoli. ¿Era suficiente? El problema no tardó en presentarse. ¿Eran esclavos, como repitieron los apoderados de los hacendados en Madrid, lo que faltaban para que el despegue tuviera lugar? La presencia en las ciudades de un número elevado de estos, empleados en tareas domésticas, en trabajos artesanos y en servicios de la calle, la relativa facilidad de manumisión, indican que no existía una gran demanda de siervos en el campo. El valor del esclavo de campo viene dado por su rendimiento en mercancías y el valor que estas alcanzan, pero también depende del mercado del que dispongan los bienes creados, pues sin facilidad de circulación toda inversión en factores productivos –tierra, instalaciones, artefactos y esclavos– dará como resultado un exceso de frutos en relación a la demanda, su almacenamiento y la caída del precio, con la consiguiente quiebra de los ingenios a los pocos años. Veamos, entonces, lo que sucedió. La coyuntura y la perspectiva global solicitan nuestra atención.

El surgimiento de la plantación en Cuba ha de ser situado en un contexto determinado que ayuda a explicarlo y favorece su éxito fulgurante. A finales del siglo XVIII una serie de grandes transformaciones tuvieron lugar en América del Norte y en Europa, en esta última con su epicentro en Francia. La región insular del Caribe formó parte de los cambios y después de 1791, a raíz de las luchas de los esclavos en Saint-Domingue, originó una tercera experiencia que dio nuevo significado al concepto “revolución”. Todo esto sin menoscabo de que se intensificara la circulación de ideas filosóficas, científicas, económicas y políticas por el continente americano, en su mayoría bajo gobierno español, en un movimiento crítico que antecede a la gran revuelta de 1810.

Los procesos se encadenaron de tal forma entre 1776 y 1804, que aún no se habían apagado en un punto cuando se iluminaba el siguiente y, entre tanto, las conexiones entre ellos y las influencias mutuas de todo tipo anunciaban el nacimiento de una era distinta, de la que todos estos fenómenos eran sus exponentes. Las revoluciones políticas y sociales en las dos orillas del Atlántico dominan la escena. En paralelo iba produciéndose una transformación silenciosa en el orden económico, un cambio que culminaba la época del mercantilismo que caracteriza el último siglo y medio, la etapa de los mercados reservados y de los monopolios bajo privilegio. Ese nuevo orden ha de descubrir por sí mismo las consecuencias del incipiente mundo industrial, la conquista de mercados pretendidamente más abiertos y la ampliación de las esferas de negocio que de salida a los capitales acumulados y los multipliquen. Porque de manera simultánea, con la progresiva reducción de la agricultura de subsistencia –autosuficiente– y el desarrollo de la división social del trabajo en las sociedades más evolucionadas, división tanto más notoria en el ámbito urbano, en las

manufacturas y en los servicios, el tamaño del mercado (la demanda global de bienes) crece, y no deja de hacerlo en adelante. Únicamente los episodios bélicos son percibidos como amenazas, antes de que se descubra la existencia de crisis financieras e industriales intrínsecas al nuevo sistema que todavía no tiene nombre y que varias décadas después dará en ser denominado “capitalismo”. Es en ese contexto de cambio en el que emerge una nueva economía en el mundo colonial hispano.

Conocemos el marco general de las transformaciones. Hubo algo más preciso que contribuyó a la emergencia de la plantación. Nos referimos a tres factores en el contexto internacional que serán altamente beneficiosos para los hacendados cubanos. Por orden sucesivo son: 1) La demanda de derivados del azúcar por los Estados Unidos a partir de 1776 en sustitución del comercio que antes realizaba con las Indias Occidentales británicas, demanda que también favoreció a Saint-Domingue; el mercado angloamericano es todavía reducido pero anuncia un nuevo actor económico y político regional a la vez que abre una ruta que ya nunca cesará. 2) La revolución de los esclavos en la vecina colonia francesa y el hundimiento de su agricultura, cuando era el mayor productor del mundo de azúcar y el mayor proveedor de este fruto a los mercados europeos; es una llamada de atención sobre el peligro de sociedades basadas en sistemas tan antagónicos pero muchos lo ven como una oportunidad; en Cuba se habla directamente de una señal de la Providencia, naturalmente favorable a ellos. Y 3) la coyuntura de guerra que entre 1793 y 1814 trastoca todas las condiciones del comercio y eleva los precios de los artículos; el incremento de los márgenes de beneficios, aún debido a causas circunstanciales, es siempre un aliciente que atrae inversiones al sector.²⁵

La última de las consideraciones citadas incide en una tendencia constante en el último siglo, línea advertida por los dueños de capitales ingleses, franceses y holandeses que invierten en negocios de las Antillas, por los comerciantes daneses y hanseáticos que se sirven de los anteriores para no quedar al margen, y como hemos visto, por los propios dueños de capitales establecidos en Cuba, que desde 1740 se interesan más por el azúcar que por cualquier otra novedad. Los altos funcionarios de la Corte española llegaron a una conclusión semejante en 1762 cuando recomendaron hacer de las Antillas hispanas lo que sus vecinos habían llevado a la práctica con tanto provecho: fomentar las haciendas agrícolas especializadas, facilitar la introducción de tecnología y herramientas y llevar cuantos esclavos africanos absorbieran las islas. El problema, desde el punto de vista de la Corona española, es que su mercado para frutos coloniales era bastante limitado, bien porque la demanda en otros puntos de América era improbable ya que se producían frutos muy semejantes, bien por el tamaño de la población española y el nivel medio de renta, bien porque carecía de los circuitos de comercialización europeos que se disputaban franceses y británicos. Las concesiones para producir más serían vanas sin conceder autorización para comerciar con el extranjero, y eso era algo absolutamente vedado en el sistema mercantil colonial, no solo por España, por cualquier potencia de la época.

25 En extenso, PIQUERAS, José Antonio, “El experimento cubano: plantación, hacienda y guerra, 1760-1820”, en GELMAN, Jorge, Enrique LLOPIS y Carlos MARICHAL (coords.), *Iberoamérica y España antes de las independencias, 1700-1820*, México, Instituto Mora, 2015, pp. 225-263.

La tendencia que tantas expectativas creaba en torno a los negocios de ultramar consistía en el aumento de la demanda de productos coloniales y el paulatino descenso de precios de estos artículos, antes considerados de lujo y ahora abaratados en la medida en que crecía su oferta mundial. La reducción del precio relativo tuvo una incidencia muy notable en la modificación de los hábitos alimentarios, con la elaboración de jaleas y mermeladas, en la repostería, en la utilización de derivados para fabricar rones convertidos en alcohol de consumo doméstico y en moneda muy apreciada en el comercio de esclavos africanos. Todo eso tenía lugar en coincidencia con la popularización de bebidas estimulantes de sabor amargo —el café, el té, el cacao—, bebidas de ingesta caliente que no solo reconfortan y ayudan a vencer los nuevos ritmos laborales y de la vida social en general, sino que sustituían el consumo en la dieta popular de otros carbohidratos y nutrientes de precio más elevado, en particular en las nuevas sociedades industriales.²⁶

4. Una nueva plantación para una nueva economía

La producción masiva capaz de atender la demanda creciente requería de sistemas de producción adecuados. La plantación era una unidad productiva y social, un ámbito de trabajo y de vida, ampliamente conocida en el Caribe desde el siglo XVI. La plantación que desde un poco antes de 1750 se difunde en Cuba es semejante a las existentes en las Antillas francesas y británicas, por recordar a las más adelantadas. En cambio, la plantación que se renueva y se modifica en Cuba, aproximadamente entre 1790 y 1830, responde a un modelo diferente, inédito. Así que también aquí el mismo vocablo —ingenio, plantación— sirve para designar una realidad nueva que conserva rasgos de la realidad que antes reclama la denominación y une elementos que son propios del moderno sistema industrial que reconocemos sin dificultad en los países que se estaban industrializando, como Gran Bretaña, Bélgica, el este de los Estados Unidos, algunos Estados alemanes o Francia. Entre 1830 y 1880/1886 la plantación constituye en Cuba modernas agroindustrias, combinados de campos de cultivo de caña y fábricas de transformación en las que se extraen del jugo los azúcares solidificados y purificados en mayor o menor grado. Después de 1791-1804, de la revolución de los esclavos en Haití que sacude el orbe colonial y la geografía esclavista, entre el ejemplo y el temor, efectivo o instrumentalizado o ambas cosas,²⁷ la plantación no puede ser concebida como antes, requiere de una organización interna que extreme el control sobre la dotación, en especial en las de gran tamaño y aquellas que albergan un número crecido de “bozales”, africanos de nación.

La nueva esclavitud posee a partir del siglo XIX una doble característica distintiva: *a)* su asociación a una economía nueva en Europa, de la que es parte y de la que participa en ocasiones como adelantada; y *b)* la consideración del esclavo conforme a su papel en el régimen productivo. El esclavo se transforma entonces en mercancía-

²⁶ MINTZ, Sydney W., *Dulzura y poder. El lugar del azúcar en la historia moderna*, México, Siglo XXI, 1996.

²⁷ GONZÁLEZ-RIPOLL, M^a Dolores y otros, *El rumor de Haití. Temor, raza y rebeldía, 1789-1844*, Madrid, CSIC, 2004; FERRER, Ada, *Freedom's Mirror. Cuba and Haiti in the Age of Revolution*, Nueva York, Cambridge University Press, 2014.

factor de producción y como tal es valorada, no por su utilidad hipotética sino por los bienes que a lo largo de su vida laboral se espera que proporcione. En una lógica de escasez de mano de obra, el dueño debería cuidar una inversión costosa y difícil de sustituir. Pero los elevados beneficios extraídos de las mercancías producidas y las expectativas de acrecentarlos actuaron en un sentido distinto en cuanto al esclavo-fuerza de trabajo.

A partir de la década de 1790 comienza una nueva era para la esclavitud, se produce una nueva fase, aquella que Dale Tomich ha llamado “segunda esclavitud”, de la que Cuba, Brasil y el Sur de los Estados Unidos son sus principales exponentes.²⁸ La expansión de la nueva fase de la esclavitud después de 1800 forma parte de una renovada división internacional del trabajo que trae consigo el capitalismo triunfante. Ese capitalismo requiere y potencia formas variadas de trabajo para poner en exploración nuevas regiones como premisa del desarrollo industrial y de la extensión de los mercados. Formas distintas de trabajo para producir bienes distintos, de manera simultánea e interrelacionada en economías de vocación global, relacionadas e integradas. Es el desarrollo industrial el que requiere materia prima producida a bajo coste, y es el desarrollo de la industria el que posibilita que junto a la mano de obra esclava se aplique la más moderna tecnología, en el caso del azúcar, transformando el proceso de fabricación. La *segunda esclavitud* acaba convirtiéndose en demandadora de moderna tecnología y la mayor capacidad productiva, en el caso de las plantaciones de azúcar y café, ha de resolverse empleando más mano de obra esclava en la fase del cultivo para surtir la renovada capacidad productiva de los costosos equipos industriales. El resultado es una reactivación de la trata de africanos. Cuba ejemplifica a la perfección el proceso.

La clave del negocio eran los mercados exteriores; en correspondencia, esas naciones iban a reclamar franquicias para sus artículos. En 1789 se había autorizado la libre importación de esclavos a los súbditos españoles, mas no era sencillo improvisar una flota ni entrar en una actividad mercantil dominada por británicos, norteamericanos, portugueses y franceses. Así que a fin de facilitar el comercio de africanos, los hacendados cubanos obtuvieron en 1792 una concesión real por la que se admitía la entrada de buques extranjeros en sus puertos a condición de que llevaran esclavos y compraran frutos, primera experiencia de comercio directo que rompía el pacto colonial. En 1793, hallándose España en guerra con Francia, se autorizó a las embarcaciones extranjeras que llevaran víveres a La Habana a extraer frutos libres de derechos fiscales. Una vez España cambió de aliados y entró en guerra contra Inglaterra, en 1796, se autorizó a los barcos de naciones aliadas y neutrales a conducir a La Habana esclavos, víveres y tejidos, y a exportar productos con las ventajas indicadas.²⁹ La inmensa mayoría de los barcos neutrales fueron de los Estados Unidos, que en poco tiempo pasó a disponer de la cuarta mayor flota mercante del mundo. Por encima de los dos tercios

28 TOMICH, Dale, “The ‘Second Slavery’: Bonded Labor and the Transformations of the Nineteenth-Century World Economy”, en *Thought the Prism of Slavery. Labor, capital, and World Economy*, Rowman & Littlefield Publishers, Lanham-Oxford, 2004, pp. 56-71.

29 FISHER, John R., *El comercio entre España e Hispanoamérica (1797-1820)*, Madrid, Servicio de Estudios del Banco de España, 1993, pp. 47-53.

de los navíos dedicados al comercio con y desde Cuba eran de esa nacionalidad. La mayor parte de los frutos cubanos, después de tocar puertos norteamericanos, se destinaba a su reexportación a Europa.

Cuba obtuvo mercados en una época en que sus competidores se veían sacudidos por la guerra y las revoluciones, en que conocían la supresión de la esclavitud (Saint-Domingue y Guadalupe) o la ocupación extranjera (Martinica), y además encontraba la posibilidad de corresponder con la compra de mercancías que abarataba los fletes al redondear el viaje. La supresión de la trata por Inglaterra y los Estados Unidos en 1807 puso en manos de los comerciantes negreros insulares, todavía con escasa experiencia, una flota que se ofrecía a cambiar de abanderamiento: bajo pabellón español, con el capitán y parte de la tripulación extranjera, continuaban el negocio.

En 1814, concluida la guerra, España volvió a prohibir el comercio directo de las colonias con el exterior. Había sido admitido desde 1792 y con mayor amplitud desde 1796, lo habían tolerado las Cortes de Cádiz con carácter excepcional. La prohibición de comerciar con el exterior constituía para Cuba una catástrofe después de veintidós años de tolerancia. Sin embargo, en 1815 se levantó la prohibición para esta isla, lo que le permitía dar salida a sus cuantiosas cosechas de azúcar, mieles y café. Mientras en la Península el absolutismo restaurado se imponía con mano firme, Fernando VII aprobaba en 1819 la libertad de comercio para Cuba. Culminaba una serie de reformas iniciadas en 1815: la libertad de montes y plantíos, que ponía fin al privilegio de la Armada sobre los bosques y favorecía su tumba para nuevos cultivos; la supresión del estanco del tabaco y la supresión de la Factoría, que dejaba a la libre iniciativa su producción y elaboración, pero también definitivamente desprotegía a los vegueros frente a la avidez de tierras próximas a los puntos de embarque de los hacendados del azúcar; la división de las grandes haciendas ganaderas para facilitar tierras nuevas; el reconocimiento como propiedad particular lo que hasta entonces habían sido mercedes, concesiones con derecho a usufructo.³⁰

Las novedades tecnológicas aplicadas a la fabricación del azúcar conocieron un notable impulso entre 1815 y 1820 en torno a la introducción del vapor como fuente de energía y de otros adelantos. En 1837 se inauguraba la primera línea férrea del imperio español y de Hispanoamérica, entre el corazón azucarero de Güines y el puerto de La Habana.

El nuevo sistema exigía numerosos trabajadores. Antes de 1789 habían ingresado legalmente en Cuba unos 84.875 africanos, a razón de unos 950 por año de media. Entre 1789 y 1820 arribaron unos 285.795, unos 9.500 anuales de media, aunque a partir de 1815 no bajaron nunca de los 12.000 por año. El número de esclavos, por la lógica del proceso, se multiplicó de forma exponencial: en el censo de 1775 eran 44.336; en 1817 la cifra asciende a 239.000; en 1841 son 436.000; luego se mantiene con una media nunca inferior a 370.000; en 1867 son 402.167. Las cifras de la trata clandestina, como los censos de población esclava de Cuba, son objeto de ocultamiento y falsificación deliberada. En 1880 cuando se aprueba la ley de abolición, que en realidad prorroga la esclavitud con el nombre de patronato, su número está próximo a

30 BALBOA NAVARRO, Imilcy, *De los dominios del rey al imperio de la propiedad privada. Estructura y tenencia de la tierra en Cuba (siglos XVI-XIX)*, Madrid, CSIC, 2013, pp. 153-230.

200.000; en el momento de su extinción definitiva, en 1886, permanecían en cautividad unos 25.000 hombres y mujeres.³¹

A lo largo de esos casi cien años, el número de esclavos radicados en el campo osciló. La esclavitud había tenido en Cuba un carácter mayoritariamente urbano durante un largo periodo de tiempo y conservó ese sello hasta mediados de la década de 1830. El censo de población de 1841 refleja por vez primera que los trabajadores de campo son el 55% de los esclavos; en 1862 son el 79% del total. También hacia 1830 los ingenios, hasta entonces equilibrados con los cafetales en volumen de siervos, pasan a acaparar el mayor número de esclavos rurales, uno de cada dos. En 1862 el azúcar reúne casi la mitad de los esclavos de la isla. Se aprecia con nitidez un doble movimiento: su concentración en el medio rural a medida que se hace más difícil la reposición de mano de obra mediante el comercio de africanos y no es suficiente la importación de asiáticos contratados, y la concentración en el ingenio en detrimento de los cafetales, los sitios y estancias, que todavía en 1841, con las vegas de tabaco, reúnen en conjunto uno de cada tres esclavos.³²

Ese esplendor basado en una explotación humana extrema y continuada tuvo una vertiente política. Hacia 1789 habían convergido las aspiraciones de las élites cubanas y los intereses de la Corona, momento en que comienzan las primeras concesiones importantes. El consenso en la Corte entre ministros y apoderados de los hacendados tuvo su correspondencia en La Habana en la conciliación entre las élites azucareras y mercantiles y las dos principales autoridades españolas, el Gobernador-Capitán general y el Intendente de Hacienda, conciliación que se mantuvo en términos cordiales al menos entre 1787 y 1834. De otra forma, más escogida, continuó hasta mediados de siglo: desde 1825 a 1851 desempeñó la intendencia Claudio Martínez de Pinillos, criollo, hijo de un español enriquecido con el comercio de esclavos africanos y ennoblecido por el rey Fernando VII con el título de Conde de Villanueva, blasón que heredaría el intendente, a su vez premiado por la Isabel II en 1845 con la Grandeza de España, el mismo año en que era designado senador vitalicio, incorporándose a esta función al cesar en su puesto en La Habana. El Senado, elitista y por designación real, consagró entre 1845 y 1868 los vínculos entre la aristocracia criolla, los nuevos nobles de extracción mercantil (y a menudo negra) y la Corona española.

31 VALLE HERNÁNDEZ, Antonio, “Nota sobre introducción de negros bozales en la isla de Cuba, y el estado actual y distribución de las gentes de color, libres y esclavos en ella”, en Documentos de que hasta ahora se compone el expediente que principiaron las Cortes Extraordinarias sobre el tráfico y esclavitud de los negros, Madrid, Imprenta de Repullés, 1814, pp. 118-119. LA SAGRA, Ramón, Historia económico-política y estadística de la Isla de Cuba. PIQUERAS, José Antonio, “Censos lato sensu. La abolición de la esclavitud y el número de esclavos en Cuba”, *Revista de Indias*, 251 (2011), pp. 193-230.

32 Resumen del censo de población de la Isla de Cuba a fin del año de 1841, La Habana, Imprenta del Gobierno, 1842. Noticias estadísticas de la Isla de Cuba en 1862, La Habana, Imprenta del Gobierno, 1864.

MÉMOIRES DE LA RÉVOLUTION DE SAINT-DOMINGUE : SYMBOLE DE LIBERTÉ ET DE TERREUR À TRAVERS LES RÉCITS ET LES IMAGES AUX ANTILLES*

Consuelo Naranjo Orovio
Instituto de Historia-CCHS, CSIC, Madrid

En fonction des groupes récepteurs, la révolution de Saint-Domingue de 1791 a provoqué des réactions très différentes. Alors que les esclaves des autres territoires reçurent les échos de la révolution comme un chant de liberté, les gouvernements alarmés conçurent et mirent en marche toutes les mesures à leur portée pour contenir et isoler les révoltés. La peur de l'expansion des idées révolutionnaires fut encore plus importante dans les territoires où l'esclavage était le moteur de l'économie. Le caractère anticolonial et antiesclavagiste de la révolution de Saint-Domingue fit trembler les piliers du monde qui observa comment l'ordre économique et social succombait, sous les coups du soulèvement des esclaves de 1791, dans un petit territoire qui était alors le principal producteur mondial de sucre.

La terreur que suscita ce projet subversif, anticolonial et antiesclavagiste, provoqua la diffusion d'une image tragique et cruelle de la révolution. Pour empêcher l'émulation, on tenta d'isoler et d'éviter que les idées ne se propagent. À l'ombre du fantôme révolutionnaire, surgirent diverses réponses et projets destinés à créer une barrière de protection afin de l'isoler tant idéologiquement que physiquement. Les images chargées d'horreur commencèrent à circuler par le biais de gravures, de rumeurs, de nouvelles et de livres de mémoires qui véhiculaient des messages de barbarie, de destruction, de haine et de mort¹. L'esclavage transforma les esclaves et, d'une certaine façon, la population de couleur en un élément séditieux, en un ennemi potentiel dont les maîtres devaient se défendre constamment. Les images des ex esclaves présentés comme des anthropophages, des barbares et des pirates transcendèrent et firent rapidement partie des imaginaires et des cultures populaires, alimentant de la sorte la méfiance qui existait déjà face à ces populations de culture, d'origine et de couleur différentes. Dans l'envers du monde colonial et esclavagiste, la population noire et mulâtre, esclave et libre, de différents territoires, reçut avec enthousiasme et espoir l'annonce de la révolution de Saint-Domingue. Symbole de la lutte et de la liberté, cette révolution insuffla dans la population noire de la fierté et du courage, puisqu'elle réveillait les consciences et la capacité que possédaient les esclaves

* Ce travail s'inscrit dans le projet de recherche HAR2012-37455-C03-01(MINECO). Une version antérieure a été publiée dans *Imaginos del miedo. Estudios desde la historia* (Berlin, 2013).

¹ GEGGUS, David Patrick (1997): "Slave resistance in the Spanish Caribbean in the Mid.1790s", Gaspar, David BARRY and GEGGUS, David Patrick (eds.), *A Turbulent Time. The French Revolution and the Greater Caribbean*. Indiana: Indiana University Press, 1997. GEGGUS, David Patrick (coord.) *The Impact of the Haitian Revolution in the Atlantic World*, Columbia, University of South Carolina Press, 2001. GEGGUS, David Patrick, *Haitian Revolutionary Studies*, Bloomington, Indiana University Press, 2002.

à se révolter². Un mythe naissait, un symbole avec différentes significations selon le récepteur et en fonction de l'usage qui en serait fait.

Dans cette étude, nous analyserons les réactions que provoquèrent l'alarme et la peur ; l'une d'elle fut de réduire la révolution à un soulèvement d'esclaves barbares et à le présenter comme un fait qui agressait la civilisation. Les nouvelles, la rumeur, les gravures et les livres contribuèrent à élaborer un discours fondé sur l'opposition civilisation/barbarie et la confrontation des catégories blanc/noir. Dans ce discours, la population noire fut présentée comme barbare et sauvage ; cela lui ôta tout courage et capacité pour lutter pour ses droits. C'est sur le mépris à l'égard de l'inférieur, du non-civilisé, que s'édifia la peur. Un des aspects de la recherche que nous réalisons est d'étudier, dans le contexte de la Révolution haïtienne et des années qui suivirent, comment le mot "noir" subit un processus de re-sémantisation quand on lui appliqua des significations politiques et sociales, et que des expériences politiques le dotèrent d'un caractère polysémantique. Parallèlement à ce concept, il y en a deux autres, opposés, deux contre-concepts asymétriques : civilisation/barbarie, dans lesquels furent incorporées et d'où furent extraites diverses antinomies. Dans ce processus de juxtaposition blanc/noir et civilisation/barbarie, l'idéal blanc s'imposa comme l'une des prémisses de l'identité antillaise.

Une fois diffusée la nouvelle de la révolte des esclaves de 1791, les gouvernements tentèrent de créer un cordon sanitaire qui les protégeât à la fois de la contagion des idées révolutionnaires et des assauts et crimes des révoltés, et les isolât des rebelles. Crainte de la contagion idéologique, terreur face à une possible altération de l'ordre, alarme face à une possible invasion des troupes de Toussaint Louverture ou de l'armée de Dessalines..., toutes les craintes se répandirent comme de la poudre et, encouragées par les récits des réfugiés de Saint-Domingue et de Santo Domingo, elles renforcèrent les icônes de la barbarie. Par ailleurs, on profita de l'alarme pour dicter des édits (*bandos*) et des dispositions contre les nègres marrons, contre les esclaves fugitifs dont la capture devait servir d'exemple, puisqu'ils étaient considérés comme un danger permanent pour les plantations et en général pour la population. Cela fit qu'en de nombreuses occasions ils furent considérés simplement comme des barbares et des criminels et furent dépouillés du courage de s'être révolté, ou de toute autre qualité implicite chez un individu qui lutte, au minimum, pour sa liberté.

Dans les documents d'époque, des rapports des gouverneurs aux dépêches des représentants diplomatiques, jusqu'aux mémoires écrites par des témoins de la révolution de Saint-Domingue, il suffisait d'employer un mot, "Noirs", pour faire allusion aux événements sans leur donner de l'importance. L'intensité des mots "Noirs" ou "africains" devint si forte que par eux-mêmes, ils expliquaient les événements. Avec les événements d'Haïti, le mot Noirs, comme synonyme d'esclaves, acquit de nouvelles significations. Et si certains étaient déjà considérés comme des barbares ou des primitifs, dans le contexte révolutionnaire, parler des "Noirs" c'était évoquer la terreur, la mort et la désolation. Faire allusion aux "Noirs" c'était un processus complexe qui

2 FERRER, Ada, "Noticias de Haití en Cuba, 1791-1804", *Revista de Indias*, núm. 229, Madrid, CSIC, 2003, pp. 675-694.

renvoyait à la barbarie et opposait la révolte de Saint-Domingue à la civilisation. Ainsi, dans de nombreux textes, il n'était pas nécessaire d'expliquer l'antagonisme entre barbarie et civilisation puisque cela était explicite, du fait de l'allusion au "Noir" comme représentant de la terreur, des massacres et des incendies. L'opposition surgit à nouveau quand on oppose les Noirs aux Blancs: les premiers attaquent et détruisent, les seconds fuient. Peu à peu, les images, les écrits, les nouvelles et les rumeurs s'imposèrent et renforcèrent la stigmatisation de ce groupe dont il n'était pas nécessaire de rappeler ni la provenance, ni la condition antérieure. De cette façon, le terme intégra de nouveaux contenus et fut peu à peu resémantisé par le rappel de la provenance et d'un supposé héritage biologique des populations noires. Une fois les révoltés réduits à des criminels et à des sauvages, leur conduite fut expliquée par leurs origines qui déterminaient la capacité de délinquance de certaines populations et leur barbarie. Le pouvoir atteint par le mot "noir" – comme dans le cas d'Haïti, qui a été étudié par A. Ferrer –, fut tel qu'en l'employant, il évoquait tout ce qui avait eu lieu, taisant les succès remportés et n'alimentant que la terreur. La seule allusion aux Noirs évoquait les aspects les plus violents de la révolution, l'hostilité entre Blancs et Noirs, reproduisant la violence implicite de la société esclavagiste. Le terme "noir" recréait la situation sans qu'on eût besoin de plus d'explications ; d'où la brièveté de beaucoup de rapports et des notes qui, dans de nombreux cas, ne s'attardent pas à expliquer les nouveaux événements.

Dans les textes qui circulèrent, nous assistons, d'une part, à la construction de la peur et d'autre part à celle du rejet. La terreur provoque le rejet et la condamnation de la population noire productrice de la peur et icône de la terreur. Et puisque la population noire se transforme en un symbole de la déstabilisation et de la mort – mort de la population et du système politique et économique qui vivait grâce à l'esclavage –, on procède à sa criminalisation. Les nouvelles transmises par les premiers qui avaient réussi à fuir Saint-Domingue et la colonie espagnole de Santo Domingo, rapportaient l'horreur vécue, les assassinats, les incendies, les vols, les viols... Les récits s'additionnaient, circulaient avec une rapidité surprenante, se renforçant de la sorte les uns les autres, consolidant l'épouvante, confortant l'imaginaire et la légende qui se construisit autour de la révolution de Guarico. Les bateaux et les goélettes, qui apportaient des vivres pour porter secours aux habitants de Santo Domingo, contribuèrent à ce que les événements circulent avec rapidité à travers toute la Caraïbe et à créer un état de panique et d'alerte. Le 26 janvier 1801, le gouverneur et capitaine général de Caracas, Manuel de Guevara, notait, à la suite de l'arrivée des troupes de Toussaint Louverture dans la capitale de Santo Domingo, qu'il fallait tout faire pour empêcher que les habitants ne "se rendent par la faim aux ennemis"³.

En 1791, dans une lettre envoyée au comte de Floridablanca, José María Chacón, le gouverneur de Trinidad lui transmettait l'état d'esprit des habitants face aux nouvelles qui arrivaient dans l'île, au sujet de la révolution des esclaves dans la colonie française. Préoccupé, le gouverneur commentait :

3 Archivo General de Indias (AGI) Estado, 59, N. 14 / 3 / 17: número 9. Carta enviada desde Caracas el 24 de Enero de 1801 por Manuel de Guevara Vasconcelos.

[...] Là-bas on sait que dans les îles voisines chaque jour il y a des morts. Et les colons qui veulent vivre en paix passent à Trinidad pour s'y réfugier, augmentant de la sorte [...] le danger où ils placent l'île. Ils sont utiles en soi et à cause des esclaves qu'ils apportent, mais ils me transforment en une sentinelle vigilante, chargée d'observer et de suivre les traces et la conduite de chacun d'entre eux⁴.

Les documents font part de l'insécurité dans laquelle on vécut pendant une longue période, durant laquelle les ennemis furent multiples, ou c'est du moins ainsi que les autorités espagnoles le percevaient. En 1793, Chacón écrivait au comte d'Aranda en lui faisant part de la préoccupation que lui causait l'état d'insécurité de l'île de Trinidad qui n'avait ni troupe, ni port, ni fortifications..., exposée aux attaques des ennemis de l'Espagne⁵. En 1800, depuis l'autre île voisine, Cuba, le gouverneur, le marquis de Someruelos, remettait à Madrid un rapport dans lequel il informait les autorités espagnoles des rumeurs incessantes d'attaques que, selon les sources, les Anglais ou les troupes de Toussaint Louverture préparaient contre Cuba et Porto Rico⁶. En 1803, Valentín de Foronda, consul d'Espagne à Philadelphie, exprimait sa crainte face aux échos répétés d'une invasion de Porto Rico que les Anglais préparaient depuis Trinidad avec l'aide de Français et d'Étatsuniens⁷.

Dans l'île d'Hispaniola, la cession à la France de la partie espagnole par le Traité de Bâle en 1795 stupéfia la population. Latentes à cause de la présence française, les rumeurs concernant la fin de l'esclavage se propagèrent très rapidement. En novembre 1795, le président de la Real Audiencia de Santo Domingo, José Antonio de Urizar, communiquait aux autorités espagnoles l'existence d'imprimés distribués par les Français qui reconnaissaient la liberté de tous les esclaves de la partie espagnole de l'île⁸. Diverses entités espagnoles envoyèrent à Madrid des messages semblables. L'un d'entre eux fut remis au gouvernement espagnol par le prêtre de Santo Domingo, Juan Caballero Terreros, en novembre 1795. Dans sa lettre, effrayé, il écrivait que les Français avaient proclamé la liberté des esclaves qui « commencent déjà à vouloir se battre pour leur liberté, alors que ce lieu manque de tous les moyens de défense, puisqu'il n'a ni troupes, ni armes, ni munitions [...] et en même temps ils répartissent leurs vils papiers de proclamations imprimés, donnant à connaître leurs vertus qui sont la liberté, l'égalité et la fraternité en les comparant aux vertus Théologiques et affirmant que chacun vivra dans la religion qui lui conviendra plaît le plus »⁹.

4 [...] Allí se sabe que en las islas vecinas hay muertas todos los días. Y los colonos que quieren vivir en paz pasan a Trinidad a refugiarse, aumentando con ellos [...] el peligro en que ponen a la isla. Son útiles por ellos mismos y por los esclavos que aportan, pero me convierten en un centinela vigilante, encargado de observar y seguir las huellas y la conducta de cada uno » in AGI, Estado, 66. Carta remitida el 28 de junio de 1793.

5 AGI, Estado, 66. Carta remitida el 30 de enero de 1793.

6 Archivo Histórico Nacional, Madrid (AHN), Sección Estado Legajo 6366, caja 1, exp. 15. La Habana 15 de julio de 1800.

7 AHN, Sección Estado, Legajo 6175, caja 2, exp. 127. Carta de Valentín de Foronda al secretario de Estado, Pedro Cevallos, el 16 de marzo de 1805 desde Filadelfia.

8 AGI, Estado 13, N. 15. Carta remitida por José Antonio de Urizar en noviembre de 1795.

9 DEL MONTE Y TEJADA, Antonio, *Historia de Santo Domingo*, Santo Domingo, Imprenta de García Hermanos, 1890. Cfr. TOLENTINO, Hugo, "El fenómeno arcial en Haití y en la República Dominicana", en *Problemas dominico-haitianos y del Caribe*. México, Facultad de Ciencias Políticas y Sociales, 1973, pp. 111-144. "ya comienzan a querer disputar su libertad, careciendo este lugar de todos los medios de defensa, pues ni tropa, ni armas, ni municiones [...] al mismo tiempo van derramando sus papelones de proclamaciones impresas, dando a conocer sus virtudes que son la libertad, igualdad y

La pression atteignit un tel niveau que les habitants de Santo Domingo décidèrent d'envoyer une représentation au Cabildo pour y exposer la crainte que provoquait parmi eux l'unification du territoire, au moment même où les Blancs habitant le Guarico fuyaient vers l'Ouest, la partie espagnole, pour échapper à l'attaque des Noirs et des gens de couleur. Les mots de certains d'entre eux rendent compte de la peur de la transformation du système économique et social sur lequel reposait, ce que, eux, considéraient être la paix des populations.

La panique gagna la population blanche quand, en 1800, le commissaire français Roume de St. Laurent, sous la pression du général Toussaint Louverture, accepta d'appliquer le traité de Bâle et procéda à l'occupation du territoire espagnol. Un an plus tard, l'armée de Toussaint arrivait à Santo Domingo. La peur effrénée provoqua de la part des habitants une demande d'intervention directe du roi d'Espagne, afin d'empêcher la mort « de nombreuses familles dans les calamités de l'angoisse lamentable et de la terrible menace dans lesquelles ils se trouvent »¹⁰. Dans son *Historia de Santo Domingo*, publiée à La Havane en 1853, l'historien dominicain Antonio del Monte y Tejada rapporte l'état d'esprit de la population :

Je me souviens de la confusion, de la terreur, de la surprise avec laquelle tous contemplaient ces Noirs embrigadés avec leurs harnachements et leurs insignes militaires et civils, tout comme l'abattement des esprits quand on vit flotter sur la tour principale de la forteresse le drapeau tricolore et non l'espagnol, alors que le chef des Noirs Toussaint Louverture remplaçait à la tête du gouvernement le Capitaine général Don Joaquín García¹¹.

Les scènes d'épouvante se répétèrent dans toute l'île, et tous ceux qui eurent l'occasion de fuir vers d'autres lieux le firent, en particulier vers Cuba, Porto Rico et le Venezuela. La crainte d'une possible contagion filtre des témoignages des habitants, face à l'arrivée des Noirs haïtiens qui contamineraient avec « leurs systèmes et leur sempiternelles révolutions ces districts, lieux et villages »¹². À côté de ces récits qui furent les plus abondants, qui circulèrent le plus et furent les plus répétés par l'historiographie, il existe des témoignages de ceux qui virent en Toussaint Louverture un libérateur. Pour tous, l'arrivée de l'armée de Toussaint représentait la fin d'un système. Il ne fait aucun doute que son message anti-esclavagiste et ses idées sur l'égalité attirèrent un important secteur de la population hispanique. En se référant au traitement réservé au Général lors de son arrivée en 1801, Doña Francisca Valerio déclare : "[...] Le 3 janvier le rebelle Toussaint entra dans notre ville, il ne manqua que le recevoir sous le Dais, car d'après moi on en aurait fait tout autant pour notre

fraternidad comparándoles con las virtudes Teologales y publicando que cada uno vivirá en la religión que mejor le agradare”.

10 “de numerosas familias en las calamidades del lamentable desconsuelo y terrible amago en que se hallan”.

11 *Opus cit.*, DEL MONTE Y TEJADA, *Historia de Santo Domingo*, 1890, p. 170. recuerdo la confusión, el terror, la sorpresa con que todos contemplaban á aquellos negros regimentados con sus arreos é insignias militares y civiles, así como el abatimiento de los espíritus cuando se vio desplegada en la fortaleza del Homenaje la bandera tricolor en lugar de la española, sustituyendo en el gobierno al Capitán General Don Joaquín García, el jefe de los negros Toussaint Louverture ».

12 RODRÍGUEZ DEMORIZI, Emilio, *La era de Francia en Santo Domingo*, Ciudad Trujillo, Editora del Caribe, 1955a, p. 26. “sus sistemas y continuas revoluciones a estos sanos partidos, lugares y poblaciones”

monarque"¹³.

Comme nous l'avons déjà remarqué, les nouvelles et les images circulèrent avec une rapidité étonnante. Parmi les œuvres qui, dès les premières années, aidèrent à propager les idées et les icônes de la peur, on trouve le livre sur la vie de Dessalines, publié en français en 1804 et traduit en espagnol un an plus tard. En 1806, il fut publié au Mexique par Juan López Cancelada, éditeur de la *Gaceta de Nueva España*, sous le titre de *Vida de J. J. Dessalines, jefe de los negros de Santo Domingo. Con notas muy circunstanciadas sobre el origen, carácter y principales atrocidades de los principales jefes de aquellos rebeldes desde el principio de la insurrección de 1791* [Vie de J. J. Dessalines, chef des noirs de Santo Domingo. Avec des notes très circonstanciées sur l'origine, le caractère et les principales atrocités des principaux chefs de ces rebelles depuis le début de l'insurrection de 1791]. L'intention de l'éditeur est expliquée dans l'introduction de l'œuvre : « curiosité pour connaître les *monstres* qui jouent le rôle principal sur la scène », et dont les portraits, qu'un ami commerçant lui fournit facilités, sont reproduits (il se réfère à Biassou y Dessalines). Dans cet ouvrage, l'auteur fixe les images antinomiques entre le monde civilisé de l'homme blanc et le monde de ces êtres primitifs, les noirs esclaves, plus proches des animaux sauvages, tels que les tigres et les lions. La férocité et la bestialité des Noirs auxquels le livre fait constamment allusion, fut la cause de la révolution qui éclata dans le monde que, par contraste, il représente plaisant. L'asymétrie des concepts civilisation/barbarie se concentre dans les images représentant la violence et, à l'opposé, celles qui représentent la tranquillité et le calme. Au fur et à mesure que nous avançons dans le livre, le déterminisme apparaît, inscrit dans la géographie et le climat qui servent à l'auteur à démontrer la barbarie naturelle des Africains. Conditionnés par le climat, les esclaves africains étaient la proie de « toute la férocité, de toute la barbarie du climat où ils étaient nés », étant de la sorte dans l'incapacité d'accéder à la civilisation.

En plus des rapports des gouverneurs et autres autorités espagnoles, ou des témoignages des émigrés et les nouvelles que colportaient les commerçants, il y eut aussi celles des agents de propagande. Gaspar de Arredondo y Pichardo, qui face à la progression de l'armée de Dessalines avait fui Santo Domingo en 1805 pour s'établir dans la ville de Puerto Príncipe à Cuba, reproduit avec horreur les événements vécus depuis l'arrivée de Toussaint Louverture en 1801. Dans son récit, écrit en 1814, l'auteur déclare son objectif : préserver la mémoire du « massacre de milliers de Dominicains dans la région de Cibao » perpétré par l'armée haïtienne, « [...] tel est l'effroyable récit du génocide à Moca et à Santiago, écrit par un survivant »¹⁴.

13 RODRÍGUEZ DEMORIZI, Emilio, *Invasiones haitianas de 1801, 1805 y 1822*, Santo Domingo, Academia Dominicana de la Historia, 1955b, p 71. « [...] El día 3 de enero entró el levantado Toussaint en nuestra ciudad, que sólo faltó recibirlo debajo del Palio, porque según entiendo a nuestro monarca no se le hubiera hecho más ».

14 En la portada de la edición consulta (cuarta edición, 2005) que fue publicada en una serie dedicada a Bicentenario, sobre el título de la memoria de Gaspar de Arredondo y Pichardo figura "Bicentenario del Degüello". ARREDONDO Y PICHARDO, Gaspar, *Memoria de mi salida de la Isla de Santo Domingo el 28 de abril de 1805*, Santo Domingo, Vetas editoriales, 2005. "[...] Este es el espeluznante relato del genocidio en Moca y en Santiago, escrito por un superviviente"

En plus des récits sur les faits, des portraits des dirigeants révolutionnaires circulèrent. Ils furent employés de différentes façons, en fonction de leur récepteur. Images vénérées parmi la population noire, elles furent aussi utilisées pour démontrer les différences entre les Blancs et les Noirs, en soulignant l'aspect physique comme preuve de la sauvagerie et de la férocité des Noirs révoltés. Comme l'a étudié Ada Ferrer, dès les premières années de la révolution d'Haïti, à La Havane des portraits de Toussaint Louverture, Dessalines, le roi Christophe (Henri 1er d'Haïti) ou ceux de certains Noirs membres des forces auxiliaires que les Espagnols avaient recrutées pour combattre les Français avant 1795, tel Juan Francisco, circulèrent. La présence de ces gravures parmi les documents confisqués à la population noire (esclave ou libre), au cours des perquisitions effectuées par les autorités suite à la connaissance ou la supposition d'une révolte, démontre non seulement la circulation des idées et des nouvelles, mais la connaissance qu'on avait de celles-ci et de quelle façon les idées et les images contribuèrent à renforcer la lutte des Noirs¹⁵. Sur ce sujet, nous voudrions seulement rappeler que tout au long du XIX^e siècle, particulièrement dans la première moitié, les juges ordinaires (*alcaldes*) et les propriétaires des moulins à sucre dénoncèrent plusieurs conspirations d'esclaves à Santo Domingo, à Cuba et à Porto Rico. Les études les plus récentes ont montré que les autorités étaient convaincues que la poudre révolutionnaire s'était répandue dans toute la zone, et avait atteint et encouragé les esclaves à se soulever¹⁶.

Concernant le cas de Cuba, où le système esclavagiste était en pleine expansion, Gloria García a analysé les diverses conspirations et révoltes dans les plantations possédant des esclaves où des Noirs et des Mulâtres libres furent les protagonistes, l'accueil réservé à ces rebellions par les gens de couleur dans les villes, ainsi que l'existence de réseaux d'esclaves et de noirs libres qui travaillaient indépendamment ou en relation à l'organisation de ces révoltes. De tous les soulèvements réels ou non, le plus important fut celui de la Escalera en 1844. Sur tous, l'ombre d'Haïti planait. Pendant longtemps, Haïti fut la référence pour la population noire, et un fantôme pour les élites et les autorités coloniales¹⁷. À Santo Domingo entre 1791 y 1802, éclatèrent plusieurs révoltes d'esclaves qui conservent une étroite connexion avec ce qui s'est passé dans la proche colonie française¹⁸. Le renversement du pouvoir colonial et la lutte contre ce même pouvoir et contre le système esclavagiste furent le drapeau de ces premières révoltes. Dans certaines d'entre elles, leurs acteurs réclamèrent l'union avec Saint-Domingue. La révolte la plus importante se produisit

15 GONZÁLEZ-RIPOLL, M^a Dolores, Naranjo Orovio, Consuelo, Ferrer, Ada, García, Gloria y Opatrný, Josef, *El rumor de Haití en Cuba: temor, raza y rebeldía, 1789-1844*, Madrid, CSIC, 2004, pp.179- 231

16 GEGGUS, David Patrick (1997): "Slave resistance in the Spanish Caribbean in the Mid.1790s", Gaspar, David Barry and Geggus, David Patrick (eds.), *A Turbulent Time. The French Revolution and the Greater Caribbean*. Indiana: Indiana University Press, 1997.

17 *Opus cit.*, GARCÍA, Gloria, *El rumor de Haití en Cuba: temor, raza y rebeldía, 1789-1844*, Madrid, CSIC, 2004, pp. 233-320.

18 FRANCO PICHARDO, Franklin J., *Negros, mulatos y la nación dominicana*. Santo Domingo, Editorial Alfa & Omega, 1984. DEIVE, Carlos Esteban, *Los guerrilleros negros: esclavos fugitivos y cimarrones en Santo Domingo*. Santo Domingo, Fundación Cultural Dominicana, 1989. LORA HUGI, Quisqueya, "El sonido de la libertad: 30 años de agitaciones en Santo Domingo (1791-1821)", *Clio*, núm. 182, 2011, pp. 109-140.

dans l'usine à sucre de Boca Nigua en 1796, que le gouverneur Joaquín García nomma le "son de la liberté". Dans la déclaration que le gouverneur fit après l'étouffement de la révolte, il commentait : "les groupes de noirs s'échappèrent des plantations voisines dès qu'ils entendirent le son de la liberté". Dans ses paroles, il fait référence aux débuts de la révolution des esclaves de 1791, établissant une métaphore qui relie ces événements avec les révoltes de certaines dotations d'esclaves de la partie espagnole de Santo Domingo. Les « sons » évoquent le début de la révolution de Guarico, l'appel des tambours qui invitèrent les esclaves à la révolte depuis les montagnes, le 14 août 1791, à partir de l'action du "sorcier ou prêtre", l'esclave Boukman, qui, au cours de la cérémonie de Bois Caiman, débuta la révolte à travers un pacte de sang. L'emploi de cette métaphore établit un trait d'union entre les deux événements, à savoir, la révolution de Saint-Domingue et les révoltes des esclaves de Boca Nigua. Pour certains, il peut s'agir d'un processus de légitimation, pour d'autres, tel Joaquín García, il sert à retirer toute légitimité à la lutte pour la liberté. La métaphore de Joaquín García nous transmet l'impression de légèreté et de rapidité avec lesquelles cette révolution et ses idées se propagèrent, avec tout juste des sons ; des sons chargés, comme les images et les récits, de significations multiples. Mais, en plus, cette métaphore peut cacher une délégitimation de la révolution. Dès son commencement, la révolte des esclaves de Saint Domingue était reliée aux traditions africaines, son origine dans la cérémonie de Bois Caiman, le sacrifice des cochons noirs, la religion vodou, la mort de Boukman, etc.... Dès le début, ces images transmirent la différence entre cette révolution et les révolutions qui se produisaient dans l'Atlantique. D'une certaine façon, leur forte charge culturelle leur retira toute légitimité face aux autres révolutions basées sur des théories politiques qui étaient le produit d'une tradition de la pensée occidentale. Le caractère accidentel, la superstition et la magie qui entourèrent la révolution haïtienne servirent à la vider de tout contenu politique et social et à la reléguer à un plan secondaire.

À Porto Rico, la peur provoqua aussi des situations de panique dans certaines plantations. Le 12 juillet 1809, le propriétaire Andrés de la Rosa, à Aguadilla, alerta les autorités face au soupçon d'une révolte d'esclaves de plusieurs plantations. Selon lui, les esclaves avaient décidé de se soulever contre leurs maîtres puisque le bruit courrait qu'en Espagne, la liberté avait été concédée aux esclaves mais que la mesure ne s'appliquerait pas à Porto Rico. Au-delà de l'exactitude de la nouvelle, ce qui est intéressant, c'est qu'à partir des événements de Guarico, la population se méfia de toute attitude qu'elle observait ou soupçonnait au sein de la population noire, et tout particulièrement parmi les esclaves¹⁹. Un des résultats de cette tension fut l'Édit contre la race africaine décrété par le gouverneur Juan Prim à Porto Rico en 1848. La "race africaine" devenait une catégorie réunissant toute la population non blanche de l'île, les esclaves comme les libres, les Noirs, les mulâtres ou les *pardos*. Cette catégorie raciale qui prend la forme d'une catégorie sociale et culturelle, contenait une série de caractéristiques et de symboles différenciateurs et stigmatisants à l'encontre de ces

19 BARALT, Guillermo A., *Esclavos rebeldes: conspiraciones y sublevaciones de esclavos en Puerto Rico (1795-1873)*, Ediciones Huracán, Río Piedras, 1989. DÍAZ SOLER, Luis M., *Historia de la esclavitud negra en Puerto Rico*, Editorial de la Universidad de Puerto Rico, Río Piedras, 1981.

populations, tout en réaffirmant juridiquement la supériorité d'un Blanc face à un Noir. Cet édit stipulait que tous les délits commis par des Noirs seraient jugés militairement ; en outre, il édictait que n'importe quel Africain "qui prendrait les armes" ("*hiciese armas*") contre un Blanc, même si cela était justifié, serait fusillé s'il était esclave et aurait la main coupée s'il était libre. D'autres articles autorisaient le maître à tuer l'esclave en cas de soulèvement.

Dans toutes les îles, le mécanisme suivi après la détention des chefs présumés, fut identique. Après avoir été jugés, les principaux accusés furent condamnés aux peines les plus lourdes afin que cela serve d'exemple. Vraies ou fausses, les rumeurs de complot nous renvoient aussi à la terreur dans laquelle vécut une partie de la population, et à la manipulation de la peur par les autorités et les élites locales. Encourager la peur servit à maintenir le contrôle et perpétuer le pouvoir colonial et l'esclavage. Haïti était tellement puissant qu'il suffisait de l'évoquer pour rendre présente la peur chargée de toutes les icônes. Le « fantôme de la négritude » parcourut les îles comme un élément d'assujettissement et de contrôle pendant longtemps. Même au XX^e siècle, à certains moments, ressortir ce fantôme et la « peur du Noir » servit à des fins politiques concrètes (par exemple pendant ce qui est convenu d'appeler la « guerre des races » à Cuba en 1912)²⁰.

Les réponses à la révolution furent diverses, de l'établissement de population sur les zones côtières non protégées, là par où les agents révolutionnaires pouvaient pénétrer (en de nombreuses occasions, on pensa que cela arrivait ainsi) pour faire le prosélytisme de la révolte haïtienne parmi les esclaves des plantations, jusqu'à la promulgation des décrets qui réduisaient la capacité de mouvement des révoltés. À Santo Domingo, la révolte de 200 esclaves qui se soulevèrent dans *l'ingenio* de Boca Nigua, fut étouffée par les troupes espagnoles qui poursuivirent les esclaves, lesquels furent traqués, et durent s'enfuir dans les montagnes. La majorité d'entre eux fut capturée et exécutée. La cruauté des châtiments est partie prenante de la violence du monde colonial où, pour maintenir l'ordre et le contrôle, ce type de châtiments était courant. Dans son ouvrage *la Cesión de Santo Domingo a Francia*, Rodríguez Demorizi reproduit plusieurs moments de cette période et recueille le témoignage de certains protagonistes, tel celui du gouverneur Joaquín García, pour qui l'influence des Noirs sur les "gens de couleur" de l'île devenait plus néfaste, puisqu'elle était « chaque jour plus osée et incapable de maintenir l'obéissance et de conserver la société avec d'autres hommes autres que ceux de leur espèce et c'est là un exemple fatal qui ne restera pas circonscrit à l'intérieur de cette Colonie »²¹. Pour les autorités, ces faits étaient la preuve qui démontrait le besoin de créer un cordon sanitaire qui isolerait les hommes et les idées, afin d'éviter la contagion.

20 HELG, Aline, *Our Rightful Share. The Afro-Cuban Struggle for Equality, 1886-1912*, North Carolina, The University of North Carolina Press, 1995. NARANJO OROVIO, Consuelo y GARCÍA GONZÁLEZ, Armando, *Medicina y racismo en Cuba. La ciencia ante la inmigración canaria, siglo XX*, La Laguna, Tenerife, Casa de la Cultura Popular Canaria, 1996.

21 RODRÍGUEZ DEMORIZI, Emilio, *Cesión de Santo Domingo a Francia*, Santo Domingo, Impresora Dominicana, 1958, p. 405. "cada vez más atrevida e incapaz de la obediencia y de la sociedad con otros hombres que con los de su especie y éste es fatal ejemplo que no se quedará circunscrito en el recinto de esta Colonia"

Le 28 janvier 1801, deux jours après que Toussaint Louverture soit entré dans la capitale de Santo Domingo, le gouverneur et capitaine général du Venezuela, Manuel de Guevara Vasconcelos, remit un rapport au secrétaire d'État à la Guerre, dans lequel il alertait des funestes conséquences que la révolution de Guarico pourrait provoquer en d'autres lieux. L'important c'est le contrepoint que l'auteur du rapport établit entre la révolution et le système social et politique des nations civilisées : il présente une affaire qui intéresse plus la politique savante des Cabinets et les fondements et systèmes de chaque Gouvernement, et qui par conséquent exige que l'on profite le plus rapidement des moments pour le détruire et étouffer une flamme qui peut dévorer cette partie du continent et causer un bouleversement général propre à déstabiliser le système de la Société dans toutes les Nations Civilisées²².

Le jeu des images opposées s'enrichit avec l'emploi d'autres icônes qui de la même façon reflètent l'opposition civilisation/barbarie-révolution. Les révoltés apparaissent dans une position subordonnée face à la République française, à la Mère patrie ou la Métropole européenne, qualifications qui apparaissent dans les rapports envoyés de la Capitainerie de Caracas à Madrid.

À Santo Domingo, la métaphore de barbarie, du monde animal qui attaque et harcèle la civilisation, est portée par le "noir mangeur d'hommes" ("*negro comegentes*")²³. Ce phénomène que certains historiens ont analysé comme une manifestation du banditisme, contient plusieurs éléments d'analyse qui le rendent très intéressant. D'une part, il renvoie à la construction du nègre marron comme un individu qui a brisé l'ordre naturel, un individu dangereux qui devient délinquant et dont l'exemple est, en plus, nocif pour les esclaves. L'ordre social (esclaves et maîtres) est en relation avec l'ordre naturel (civilisation, ville, champ cultivé face à la forêt et à la campagne sauvage) ; cette relation se brise quand certains de ses éléments s'altèrent. La fuite des esclaves vers la forêt, la jungle ou les montagnes où ils organisent leurs villages de marrons (*palenques*), représente le retour du "sauvage domestiqué" à son état animal. Pour cette raison, ils furent traités comme des délinquants qui agressaient la civilisation. Une image du nègre marron incarnant une menace fut peu à peu élaborée, un sujet dont les idées portaient atteinte à l'ordre établi. Cette caractérisation fut renforcée par d'autres éléments négatifs quand on imputa au marron des délits concrets comme des assassinats ou des vols. Dans ce processus de criminalisation du marron, il passa d'individu dont les actions devaient être contrôlées par les autorités à un sujet dangereux dont la société devait se défendre. Toute la société devait être impliquée dans sa condamnation et son châtiment puisque ses agissements, ses crimes et ses vols affectaient tout un chacun : les propriétaires agraires (*hacendados*), les paysans, riches

22 AGI, Estado, 59 N. 14 / 2 / 4: "presente un asunto que mas interese a la politica savia de los Gavinetes y a los fundamentos y sistema de cada Gobierno, ni que por consiguiente exija con mas rapidez aprovechar los momentos en destruirlo y sofocar una llama que puede devorar esta parte de la tierra firme y causar un trastorno general que desconcierte el sistema de la Sociedad en todas las Naciones Civilizadas".

23 GONZÁLEZ, Raymundo, "El comegente, una rebelión campesina al final del período colonial", *Homenaje a Emilio Cordero Michel*, Santo Domingo, Academia Dominicana de la Historia, 2004, pp. 175-234.

ou pauvres. La criminalisation de sa conduite apparaît dans certains épisodes de l'Histoire. À Santo Domingo, les autorités profitèrent de la recherche de ces hommes pour persécuter et capturer tout Noir étranger qu'elles trouveraient fugitif dans les montagnes, et pour contrôler les marrons. L'occasion permit d'étendre la pénalisation de la conduite violente de ces individus à d'autres hommes noirs, en établissant un parallèle entre marrons et délinquants. Un autre récit, qui fait partie des témoignages qui aidèrent à nourrir un imaginaire national en République dominicaine, dans lequel les Haïtiens ont une présence singulière, c'est celui que livre *Las Virgenes de Galindo o la invasión de los haitianos sobre la parte española de Santo Domingo*. Cet ouvrage, écrit en 1860 par Félix María del Monte, un émigré de Santo Domingo à Porto Rico, et publié en République dominicaine en 1885, recrée l'invasion des Haïtiens en 1822. C'est une légende historique, racontée en vers, où sont reproduites les images de la terreur qui furent diffusées dans la Caraïbe, à la suite de la révolution de Saint Domingue : la violence déchainée par les sanguinaires ex-esclaves. Les événements du Guarico, auxquels l'auteur fait allusion, servent de toile de fond et de cadre comparatif pour présenter les scènes sanglantes qui eurent lieu lors de l'invasion haïtienne de Santo Domingo en 1822. En 1791, comme en 1822, les images sont semblables : les incendies, les viols, les vols et la destruction causées par le "sauvage haïtien". L'horreur, la violence, la férocité, la superstition... accompagnent constamment les Haïtiens, qualifiés dans certains vers de "bédouins haïtiens". À travers ce parallèle, l'auteur rappelait l'origine africaine de la population esclave d'Haïti, mais, en plus de cette origine africaine, en faisant appel au désert, il ajoute une nouvelle signification, celle du primitif, opposant ce lieu naturel et sauvage à l'espace contrôlé et civilisé par l'homme blanc. L'image du sauvage, maintenant située dans le désert, renforce le stéréotype du sauvage africain apporté en Amérique. La répétition du stéréotype de la barbarie apparaît continuellement tout au long des vers ; à côté de celle-ci, la parole écrite témoigne et établit la patrie, comme le montre Del Monte dans son œuvre :

La patria se ha perdido:
Triunfó el bárbaro Haitiano
Mis fuerzas han huido;
Y ya débil, y anciano;
Tal vez no tenga mísero;
Ni tierra que labrar

La patrie est perdue :
Le barbare Haitien a triomphé
Mes forces m'ont abandonné
Et maintenant, faible et âgé
Misérable je n'aurais sans doute
Plus de terre à labourer

Mais en plus de ces images, ce qui est intéressant dans ce livre c'est l'objectif de sa conception. La terreur, comme inspirateur constant du récit, laisse des traces et crée un sentiment de danger et de crainte qui se projette au-delà des événements narrés. L'auteur, témoin des événements de 1822, prend prétexte du viol et de la mort de trois filles de la famille Galindo, pour présenter un tableau d'horreur dans lequel les événements de Saint Domingue sont transférés au moment de l'invasion de Santo Domingo en 1822, récupérant le passé ressenti dans le présent. Tout cela sert de toile de fond et d'argument à Félix María del Monte pour servir son propos, en alertant ses concitoyens d'une possible invasion haïtienne. L'histoire lui sert de base légitimatrice de la narration présente et c'est à elle et à la mémoire qu'il fait appel, comme moyen de

contention et de prévision.

Au-delà de cette histoire, ce qu'il nous enseigne c'est que l'évocation de la peur, sans savoir d'où elle provenait, ni les visages qu'elle pouvait avoir, fut utile pour consolider le pouvoir d'une élite et pour créer des identités. L'identité des uns se renforça à partir de la négation des autres, en faisant dépendre le futur de la « patrie » de la menace et de la peur. L'instrumentalisation de la peur du Noir, du fantasme de la négritude, contribua à construire un Autre que l'on devait craindre, à alimenter la sensation de danger qui était nécessaire pour maintenir le contrôle dans une société esclavagiste basée sur la violence, et où règne l'antagonisme.

Les proclamations de liberté, d'égalité et de fraternité de la Révolution française, qui recueillies par les chefs esclaves, succombèrent face aux images de violence, de haine et de mort. Vis-à-vis du monde occidental, la mémoire de la révolution de Saint Domingue commença sa longue marche sur des chemins très différents de ceux des autres révolutions. Son caractère épique et héroïque se réduisit aux espaces des groupes d'esclaves où un discours caché commençait à encourager la lutte pour la liberté. Ainsi, la référence à Haïti, la rumeur d'Haïti transforma la relation entre maître et esclave. La peur établit de nouvelles règles du jeu et de nouvelles façons de se regarder sur une scène nouvelle d'où il était impossible de revenir en arrière.

(Traduction : Alvar de la Llosa²⁴)

24 NdT : pour désigner les individus d'origine africaine, nous avons employé la graphie moderne « Noirs », mais volontairement « noirs » dans la traduction de documents d'époque.

Traduction revue par Sandra Hernandez et Janice Argailot.

RELACIONES ENTRE NEGROS DE PLANTACIÓN Y MARGINADOS, CIMARRONES Y APALENCADOS

Renée Clémentine Lucien

Université Paris-Sorbonne, CRIMIC EA2561, IBERHIS, GRIHAL

Si bien el fenómeno del cimarronaje y apalencamiento fue diacrónicamente corolario de la práctica del trabajo forzoso en las Antillas, desde que los europeos pisaron la tierra antillana, y en los primeros palenques se juntaron indígenas taínos y negros, en la fase de la economía plantacionista, no se concibe la marginalidad del negro esclavo sin relacionarla con la condición de los esclavos de campo y barracones. Todos padecían la cruel explotación y el que no se escapaba de la tutela del mayoral soñaba a menudo con huirla. La resistencia a una condición de esclavo cada vez más coercitiva fue acarreado una subida del “Péril Noir”.

En la estructuración cronológica del investigador francés Alain Yacou, la conflictividad de la población servil se despliega en dos ciclos¹. Un primero entre 1795 y 1830 corresponde a las repercusiones de la revolución de los negros de la colonia francesa vecina de Saint-Domingue, afirmando los miembros del Real Consulado de La Habana que desde el desastre de aquella revolución, el orden colonial había padecido un como cataclismo. El segundo, de 1830 a 1843, hay que vincularlo con la tremenda insurrección de los siervos en Jamaica. Esta isla británica se había convertido en un foco de agitación escalofriante para la administración española puesto que había despertado el fantasma de Saint-Domingue. Cabe recalcar que el peligro negro que alcanzó su punto más álgido en los años 1842-43 por la preocupante repetición de rebeliones en la zona occidental de Cuba indujo un irreprimible temor y de tanto miedo como experimentó el hacendado Don José Pizarro y Gordín, en una carta del 20 junio de 1844, suplicó a las autoridades españolas que se pusiera coto a la africanización de la colonia: “No más africanos, excmo. Señor”.

Por supuesto dicha conflictividad no dejó de cohesionar a las dotaciones que seguían bajo la autoridad de los hacendados y sus mayores en el recinto de las plantaciones, y categorías de esclavos que decidían ponerse al margen de un sistema socio-económico, para decirlo como Manuel Moreno Friginals², controlado por las autoridades coloniales, el Capitán General, las jurisdicciones locales, aconchabadas con los ingenieros sacarócratas y comerciantes de la colonia.

Esa condición de marginales, de cimarrones y apalencados, tenía sendas especificidades, y si todos los fugitivos buscaban ponerse a salvo de la adustez del trato

1 YACOU, Alain, “Esclavagisme et péril noir à Cuba”, *Rétablissement de l’esclavage dans les colonies françaises. Aux origines de Haïti*, dir. Bénôt Yves, Dorigny Marcel, Ed. Maisonneuve et Larose, 2003, p. 324-326.

2 MORENO FRAGINALS, Manuel, *El Ingenio. Complejo económico-social cubano del azúcar*, La Habana, 3 vols., Editorial de Ciencias Sociales, 1978.

de los esclavistas, forjaron organizaciones en relación con la duración de la fase de marginalidad y la localización de los núcleos de resistencia.

Aclaraciones semánticas:

En América, la voz “cimarrón”, tan antigua como el ímpetu de libertad de los seres vivos, incluso los animales, encaja en una antropología histórica de la renuencia al sojuzgamiento, que abarca primero a los taínos cubanos, luego a los negros recién llegados a la isla. Al ganado doméstico que fugaba a las montañas en la Hispaniola se le tachó de cimarrón. Luego, los colonizadores llamaron cimarrón a los indios taínos que habían escapado de las encomiendas; y ya en 1530, los negros fugados empezaron a ser designados como “cimarrones”. A los esclavos rurales que huían de la plantación hacia el monte se les decía cimarrones, pero al esclavo doméstico que escapaba de uno u otro poblado, le llamaban “huído”.

“Palenque” fue el nombre que se aplicó al sitio fortificado, erecto por los cimarrones para resistir las acometidas de las autoridades que iban acorralándolos. Al conjunto de cimarrones en un palenque, se les denominaron negros apalencados. La toponimia registra en la actualidad muchas localidades bajo el nombre de “Palenque” en México, Guatemala, Panamá, Colombia, Perú, o hace vigente la memoria histórica del apalencamiento en lugares que deben su nombre a aquellos refugios amparados por empalizadas, como lo testimonia en Cuba Maluala. En las áreas americanas donde se desarrolló la marginalidad elegida por los esclavos, las palabras que se usaron tenían su etimología en la voz usada en las colonias españolas. La voz inglesa “maroon”, como la francesa “marron”, proceden de la española “cimarrón”.

Según el investigador cubano José Juan Arrom, “cimarrón” es una voz de campo semántico amplio y así es como la define diacrónicamente, insertándola en el marco de una marginación debida a la resistencia al poder:

Hecha carne doliente al escapar los indígenas antillanos de los desafueros de la conquista, y luego prolongada en el perenne afán de fuga de los esclavos traídos de África, su sola mención evoca siglos de explotación e injusticia y también de continuas y audaces rebeliones.³

Si bien es cierto que los esclavos que se atrevieron a ponerse al margen de ingenios, plantaciones eran clasificados como cimarrones o apalencados según criterios distintivos hartos conocidos, la definición propuesta por José Juan Arrom de esta palabra establece una relación de continuidad entre “cimarronaje” y “apalencamiento”. Cimarrón podría aplicarse a los fugitivos atrincherados en sus palenques. Ambas voces ya utilizadas desde la conquista para designar a indios en el primer siglo de colonización antillana por los españoles y luego a los negros fugados de las haciendas se vinculan estrechamente con el desafío no sólo al amo, al mayoral, sino al partido del rancheador contratado para perseguirlos y a los oficiales del ejército bajo mando del gobernador, el Capitán General.

Gabino la Rosa Corzo, mayor investigador acerca de ambos fenómenos desde

³ ARROM, José Juan, “Cimarrón: apuntes sobre sus documentaciones y su probable origen”, *Revista española de antropología americana*, vol. XIII, Ed. Univ. Complutense Madrid, 1983.

una perspectiva histórica y arqueológica así los define:

Los fenómenos del cimarronaje y del amotinamiento de dotaciones completas ocupan un lugar destacado en la historia de la lucha de clases en Cuba, pero el apalencamiento, aunque guarda una estrecha relación con las formas anteriores, debe diferenciarse de manera más significativa, dada la extraordinaria y casi desconocida connotación que tuvo en la sociedad colonial⁴.

Los criterios de definición en los Reglamentos, por ejemplo el llamado Reglamento de Arango del 23 de diciembre de 1796, o sea posterior a los acontecimientos de Saint-Domingue y Jamaica, incluye en la categoría de apalencados a “los que en número de siete lleguen a reunirse”. Y dado el alto grado de peligro que se les atribuía, se preveía su detención y escarmiento, con registro estricto y mensual de su existencia examinados por el Consulado y los Síndicos. A tres leguas de distancia de una hacienda, el negro detenido era dado por cimarrón⁵.

Por más señas, el relato de la vida del esclavo prófugo y el imaginario colonial fueron forjándose desde el prisma lleno de prejuicios de los hacendados, de los intelectuales criollos impregnados del ideario de las Luces no siempre filantrópico, al cual se suma el de los rancheadores, de los cuales destaca Francisco Estévez, quienes fungían como perseguidores de esclavos e instrumentos de la coacción ejercida por la plantocracia aliada con el poder peninsular.

En cuanto al palenque, en que se detiene Gabino la Rosa Corzo como fenómeno histórico de la colonia esclavista que fue Cuba, generalizado y permanente cuando se despegó el sistema plantacionista de producción cafetalera y azucarera fundamentado en el empleo cada vez más ingente de esclavos africanos, el Capitán General de Cuba recibió del Gobernador de Santiago de Cuba, Eusebio Escudero, diestro en la persecución de esclavos rebeldes del monte en el Oriente cubano entre 1816-1821, e imposibles de reducir, un plan por detallado en que definía el palenque:

Se ha dado el nombre de palenque a aquellas cuevas o espesuras donde se refugian esclavos y se reúnen con principalísimo objeto de safarse (sic) de los trabajos de los amos. En ellos forman sus establecimientos de casas provisionales, y de aquellas provisiones más necesarias para el sustento, como son al negro los plátanos, el ñame, las malangas, frijoles y otros granos. Eligen su capitán al que generalmente se subordinan todos. Las faltas de carnes las suplen con puercos cimarrones... jutías y pescas de los ríos⁶.

Para sobrevivir, los apalencados iban en busca de instrumentos de cocina, sal, armas, municiones. Entonces asaltaban los ingenios de sus amos, aprovechando la ocasión para liberar y amotinar a otros esclavos, de ser posible a mujeres porque carecían de oportunidades de encontrarlas debido a la baja tasa femenina en las plantaciones.

4 LA ROSA CORZO, Gabino, “Los palenques en Cuba: Elementos para su reconstrucción histórica” *La esclavitud en Cuba*, La Habana, Instituto de Ciencias Históricas, Editorial Academia, 1986, p. 89

5 LUCENA SALMORAL Manuel, *Regulación de la esclavitud negra en las colonias de América Española, 1503-1886*, Universidad de Alcalá, Universidad de Murcia, 2005, p. 272-276.

6 LA ROSA CORZO, Gabino, *Ibid.*, p. 91.

Topografía y arqueología de núcleos de cimarronaje y apalencamiento cubanos conectados con esclavos de plantaciones

Las denuncias registradas por el Real Consulado de La Habana y la Junta de Fomento entre 1800 y 1850 dibujan el perfil topográfico y arqueológico de los núcleos de cimarronaje y apalencamiento conectados con esclavos de plantaciones.

Los lugares montañosos y los núcleos de cimarrones asentados en zonas de humedales costeras y pantanos obviaban modalidades de supervivencia y de trato entre prófugos marginalizados y esclavos de las haciendas y plantaciones. En cuanto al lugar de asentamiento de los cimarrones, debido al marco insular, el lugar donde se radicaba abarcaba todo el espacio que fuera inexpugnable, entonces apartado de las vías de acceso, y no era necesario que se ubicara en lo alto de algún cerro.

Gabino la Rosa se enfocó en el diario del rancheador Francisco Estévez, quien da testimonio, el 30 de abril de 1839, de lo imposible que era el acceso a los humedales y lo incapturables que resultaban los cimarrones de la Ciénaga, refugiados en los manglares de la costa occidental de Cuba, donde estudios arqueológicos demuestran que por ser imposible la práctica de la agricultura como en los palenques del monte, los prófugos lograban nutrirse de pesca, caza y de la fauna de manglar, en particular la jutía ahumada⁷. La importancia de las costas bajas y pantanosas que sirvieron de escondite, la llanura cárstica de Guanahacabibes, aislada en el extremo oeste más occidental de la isla, entre bosques, matorrales de costas arenosas y manglares, sin corrientes fluviales de agua, fue subrayada por este mismo rancheador, capitán de partido quien las describió en su diario de abril de 1839 como inexpugnables. Pero ciertos hábitos adquiridos en las haciendas cubanas y en África, como fumar tabaco, consumir azúcar para resistir el cansancio, tomar alcohol, no podían satisfacerse en esas zonas costeras húmedas, por lo que los cimarrones mantenían trato con los esclavos de las plantaciones para trocar carne de jutía, miel, cera de colmenas silvestres, a cambio de sal, colchas, tabaco y aguardiente. En lo que se refiere al robo de que se les acusaba, una conducta severamente castigada en las sociedades africanas, da muestra de la capacidad de adaptación de los negros prófugos y marginales a un territorio nuevo y una condición inaudita que les dictaba un *ethos* de la supervivencia, que procedía sin duda de la conciencia que conservaban del desarraigo traumático de su tierra original, de la explotación inherente a la esclavitud, por lo que pasaron a ser, en cierta medida, acosadores de los hacendados. Imposibilitados por los prejuicios imperantes acerca del salvajismo de los negros de sacar tales conclusiones del imparable tropismo de los esclavos hacia el apalencamiento, los hacendados en general y los propietarios del sur de La Habana, en particular, en un documento dirigido en 1848 al Real Consulado se lamentaban de que “eran un pernicioso ejemplo porque causan la desmoralización de las dotaciones, además de robos que constantemente practican para subsistir”, y apenas los hacendados podían reprimir a sus esclavos porque, animados por sus hermanos de las ciénagas, resultaban “tan envalentonados que llegan al extremo de que saben amenazar con irse a la costa.”

⁷ LA ROSA CORZO, Gabino, “Aproximaciones antropológicas a las bandas cimarronas de las ciénagas de Cuba”, *Cuba Arqueológica*, www.cubaarqueologica.org, última consulta 26/01/2015.

Al respecto, de mucha trascendencia resulta la exploración de la plantación cafetalera, Santa Ana de Biajacas, por la investigadora Theresa A. Singleton, de Mawell School University of New York, llevada a cabo en relación con investigadores de La Habana, del Departamento de Geociencias del Instituto Superior Politécnico⁸. Se situaba en Mayabecque en el oeste de Cuba, en la jurisdicción de Matanzas. Los resultados de las excavaciones arqueológicas aunados a los datos que se pudieron sacar de los archivos dejados por el Capitán General, permiten esbozar la fisonomía de lo que pudo ser esta plantación. Antes de que se viniera abajo la economía cafetalera en 1836, por la competencia de Brasil sobre todo, las dotaciones se repartían entre la producción cañera y cafetalera.

La región de Matanzas concentraba las plantaciones azucareras más ricas y extensas con dotaciones que alcanzaban entre 300 y 500 esclavos. La plantación de Biajacas cuyo dueño era un sacerdote llamado O’Farrill, por lo que se la llamaba *la plantación del padre* fue productora de café entre 1817 y 1846 pero sin ser nunca productora de azúcar.

En 1837, un año de alto crecimiento del cimarronaje, el supervisor José de León Ramos había caído en la cuenta de que esclavos cimarrones habían mantenido un trato con los esclavos que seguían en el recinto de dicha plantación. Amedrentado, Ramos fue a informar a las autoridades locales, quienes encargaron a fuerzas policiales una acometida a los fugitivos. Después de investigar, el comandante de la policía le escribió al gobernador de Matanzas que los cimarrones ya se habían zafado sin dedicarse a destrucciones, es decir la búsqueda de víveres, herramientas y el reclutamiento de nuevos rebeldes. Los cimarrones huyeron sin que la policía pudiera detenerlos. Este caso plantea la cuestión del papel que desempeñaron los esclavos de la plantación al brindar amparo a fugitivos refugiados en cuevas, guaridas en las cercanías de Biajacas. La cercanía de mogotes o sea de acantilados abruptos, de cuevas, simas de difícil acceso abrigan a los esclavos marginales, según lo fue estudiando el historiador Gabino la Rosa Corzo.

Según la tesis aducida por la investigadora, la muralla de mampostería de 3,35 m de altura del recinto de la plantación de una superficie de 6862 m², hubiera servido para proteger las actividades de los cimarrones sin que el dueño se diera la menor cuenta de lo que estaba ocurriendo. Constaba aproximadamente de treinta conucos o bohíos, muy próximos unos a otros, pequeñas barbacoas cubiertas de palmas en que los siervos resguardaban sus cosechas, distinguiéndose de las plantaciones con barracones colectivos para contener a la dotación o del modelo con conucos sin ningún recinto.

¿Por qué el hacendado había mandado erigir esta muralla? Controlar los quehaceres habituales de los esclavos, impedir que se escabulleran de noche o darse a la fuga juntándose con otros marginados? O para mantener una distancia entre los sitios donde vivía la población servil y la morada principal del vecino? Para precaverse contra la intrusión de fugitivos indeseables que saquearan la plantación. Y lo que se advertía es que los esclavos habían invertido el papel protector de la muralla para convertirla en

⁸ SINGLETON, A. Teresa, « La vie à l’intérieur d’une enceinte de murailles. Archéologie d’une communauté d’esclaves à Cuba », *Archéologie de l’esclavage colonial*, dir. André Delpuech et Jean-Paul Jacob, Paris, La Découverte, 2014.

medio de introducción de sus hermanos marginados, quienes se habían fugado de su plantación. Hay que tener en cuenta que los esclavos se daban al comercio, comprando productos a los vendedores que se movían de una plantación a otra, de manera informal o a veces clandestina. La muralla sin duda pretendía poner traba a dichos intercambios comerciales de los esclavos claustrados.

Las investigaciones pusieron de relieve algo anómalo, que demuestra la interconexión entre los esclavos de la plantación y aquellos que se introducían dentro del recinto y la porosidad entre lo interior vigilado y lo exterior marginal. Avala esta hipótesis el ejemplo de la tenencia de machetes por los esclavos. En Biajacas, machetes y otras herramientas se almacenaban en un taller exterior para que se quedaran fuera de alcance de los esclavos. Sin embargo, se descubrieron numerosos machetes dentro del recinto, seguramente armas reunidas por los esclavos a espaldas de mayores y del amo.

Pero los esclavos cimarrones no pudieron permanecer tan duraderamente en Biajacas como otros lo lograron en el Oriente de la isla. Si consiguieron escapar a los rancheadores y al ejército, fue por la ayuda de sus congéneres de las plantaciones, como lo prueba el ejemplo de Biajacas. Por último eran capturados o se entregaban por fatiga o elegían el suicidio por ahorcamiento.

En lo del cimarronaje y apalencamiento, fue distinta la fisonomía del oriente cubano –Santiago de Cuba y Guantánamo– donde el cultivo de café creció por el empeño de los plantadores llegados de la cercana colonia francesa de Saint-Domingue por la sublevación de sus esclavos en 1791.

Otro sistema de subsistencia cimarrona desarrollaron los apalencados del Oriente quienes, a la larga, apuntaban a pasar desapercibidos por las autoridades coloniales y a la par consolidaron una forma de estabilidad en un mismo lugar y tácticas defensivas. Alain Yacou apunta que cuando los plantadores franceses, tráfugos de Saint-Domingue, se pusieron a extender sus cafetales en los cerros donde se habían asentado los apalencados del oriente, los negros cimarrones comprometidos en una larguísima guerra que transcurrió entre 1812 hasta la víspera de la Guerra de independencia de los Diez Años en 1868, llevaron a su punto álgido la resistencia. Un ejemplo de ello fue el del palenque El Frijol, epónimo de la Sierra de asentamiento de los marginales a quienes los Alcaldes de la Santa Hermandad de Santiago de Cuba designaron como “enemigos del orden social” en particular por la interconexión entre ellos y los otros esclavos. El gobernador de Santiago de Cuba, Eusebio Escudero llevó a cabo una verdadera propaganda, echándoles la culpa a los apalencados, más de trescientos negros, de asaltar las haciendas, sembrando el terror y comerciando como se les daba la gana. Mantenían, según él, vínculos con rebeldes de Jamaica y Haití, lo cual, según comenta Gabino la Rosa nunca fue apuntalado. Los prófugos de El Cedro, en la Sierra Maestra, en el nacimiento del Río Guamá, acosados por rancheadores y militares, dieron a conocer su existencia.

Historia de la regulación de los esclavos marginales y su potencial vínculo con sus hermanos claustrados

Otro elemento de la historia del desafío de los esclavos que da testimonio de los lazos que mantenían negros de plantación y marginados cimarrones y apalencados es la regulación de la condición de negros cimarrones y apalencados por la Corona española.

Gabino la Rosa enfatiza que ya en 1748, una Real Cédula proclamaba medidas para erradicar un palenque en Cabo Cruz, en la punta suroeste. Cuanto más aumentó la introducción de esclavos africanos más fue incrementando el número de palenques denunciados y acosados por las autoridades locales y de la Habana. La regulación concebida para controlar al esclavo localizado fuera de su dotación y del barracón de la plantación, y su potencial vinculación con los de adentro, evidencia una incoercible inquietud de los esclavistas cubanos y de la metrópoli.

El 30 de diciembre de 1832, el Capitán General Mariano Ricafort recibió una comunicación procedente de Santiago de Cuba:

Uno de los cuidados que nos ocupan a este gobierno es el medio de suprimir los excesos de los negros cimarrones que escapando de las fincas de sus amos se reúnen en los desiertos y formando palenques más o menos numerosos y sorprendiendo los vecindarios de vecinos poblados y las haciendas pudientes, cuya esclavitud desprevenida, huye dispersa y deja aquellas abandonadas [...]⁹

La saña contra los apalencados se legitimaba, según las autoridades metropolitanas y locales, por representar ellos un reto inaceptable al orden colonial y esclavista.

Elegimos detenernos en el reglamento de cimarrones del 1 de diciembre de 1845¹⁰, promulgado 1 año después de la conspiración de la escalera de 1844, “el año del cuero”, que puede calificarse de maniobra de las autoridades aconchabadas con los hacendados para llevar a cabo una tremenda represión ejercida en la colonia contra esclavos negros, libres de color, con la evidente meta de detener a la vez la ascensión de sujetos mulatos y amordazar cuanta veleidad subversiva existiera en la isla antillana. Cabe añadir la cada vez más difícil introducción de negros en Cuba por la represión de la trata, la vigilancia ejercida por los británicos, por lo que el fenómeno de los palenques se volvió un tema de constante preocupación para el sistema plantacionista. El Real Consulado en 1848, en un acta decretó que “uno de los deberes de la junta era la extinción de los palenques”, a los gobernadores provinciales se les instaba a que informaran si en su jurisdicción se conocían palenques y casos de cimarronaje.

Aquel reglamento, reformado por la Junta de Fomento, del que participaban poderosos hacendados y que respaldaba los intereses de la plantocracia, se dio a conocer en La Habana en 1846. Es significativo del trato diferenciado al que sometía a cimarrones y apalencados, en plan de castigos y precauciones, comida, enfermedad, cabalgadura cuando el esclavo detenido no podía caminar.

⁹ LA ROSA CORZO, Gabino, *op. cit.*, p. 95.

¹⁰ LUCENA SALMORAL, Manuel, *op. cit.*, p. 319-323.

Cabe recalcar el control y el castigo supuestamente estricto de los incumplimientos de las pautas y cortapisas del reglamento de 1845 por los amos, mayores y otros contraventores. El papel concedido a las diputaciones provinciales, las juntas, el Capitán General, la Junta de Fomento pone de relieve el objetivo del reglamento de asentar un control mucho más abocado a la recuperación de una fuerza de trabajo que se ponía cada vez más revoltosa e iba encareciendo por las condiciones de la trata.

Por lo tanto, el pago a cualquier aprehensor y a las partidas de rancheadores para un cimarrón simple, “que pernocta fuera de su casa sin licencia de su amo”, y con quien se topaba a una legua del lindero de la finca del amo, ascendía a 4 pesos fuertes. La cantidad cobrada se conformaba a la peligrosidad de la acometida, puesto que para asaltar un palenque, era necesario permiso legal del Gobierno Superior Civil, a cambio de 20 pesos si el prófugo se dejaba detener si resistir, 32 pesos en caso de defenderse con arma blanca, y 50 si el apalencado detentara arma de fuego y lo hubiera usado contra sus perseguidores.

Los cimarrones se remitían al depósito de La Habana en caso de no ser identificados y no conocer a sus dueños, en las diputaciones de las cuales dependían. Si no pudieran ser entregados a algún amo, se los subastaban. En 1800, se creó un depósito en La Habana, en 1821 en Matanzas, en 1822 en Bayamo, en 1837 en Trinidad, en 1843 en Cárdenas.

En cambio todos los apalencados detenidos tenían que ser remitidos al depósito general de La Habana, es decir que de lo que se trataba ya no era sólo un asunto judicial sino más bien del gobierno. Si el esclavo no valía más cualitativamente que un animal de acarreo, un producto de compra y venta, el apalencado le planteaba al esclavista un problema político, económico y social porque con la frecuencia del fenómeno, peligraba la paz y el sosiego por los supuestos estragos y también sentimientos de rechazo al sistema esclavista plantacionista que exacerbaban entre resentidos todavía sojuzgados.

Todo estaba reglamentado, las cuadrillas de rancheadores, las armas de que se valían: en el Reglamento de Santiago de Cuba de 1814, se les permitían machetes, pistolas, garrotes, y trabuco pero había que evitar heridas mayores que estropearan en demasía a los negros. La muerte del esclavo era una pérdida económica para la plantación.

Incluso, se aplicaba multa a los amos por caso de disimular la infracción del prófugo, a los culpables de fraude por usurpación de propiedad de esclavos capturados, en fin el objetivo era impedir que desembocara la rebeldía en ruina de los amos.

Los partidos de rancheadores y sus capitanes, definidos como mercenarios al servicio de los plantadores, no cejaban en su voluntad de poner coto a la existencia del cimarronaje y apalencamiento pero, paradójicamente se enfrentaban con los dueños de la mercancía humana y los mayores tanto más cuanto que, por su brutalidad expeditiva estropeaban, mataban a los negros acorralados, lo cual les merecía quejas dirigidas a las autoridades. El encarnizamiento del capitán de partido Francisco Estévez, según destaca en el diario de un rancheador, obcecado por el anhelo de capturar a la jefa de un palenque, La Melchora, atestigua el protagonismo de algunas mujeres en este fenómeno

de resistencia.¹¹

Según un informe de la Oficina de contaduría de la Real Junta de Fomento, que establecía un cómputo de esclavos cimarrones al fin de cada mes, en el quinquenio 1829-1833, se produjo un ingente aumento apuntalado por los números establecidos por las jurisdicciones de las provincias. Eso era corolario del aumento de la población servil en Cuba y también de las dificultades crecientes a las que se iba confrontando la economía de plantación. Francisco Estévez asaltó 5 palenques entre el 11 de enero de 1837 y 31 de diciembre (Sierra Pimienta, 30 prófugos), el de Río San Francisco (90 capturados). Pero, en total, fueron la mayoría los cimarrones detenidos y los apalencados mucho menos.

La Junta de Fomento, la Sociedad Económica, comprometidos en la optimización del trabajo de la mano de obra esclava orientaron la legislación acerca de las cuadrillas destinadas a la persecución, asaltos de palenques, y dejaron archivos para un mayor conocimiento de la represión de los prófugos, que vivían al margen de las plantaciones, en 62 palenques en todo el territorio entre 1800 y 1850.

Conclusión

Espacios de sociabilidad que brindaban a negros de varias naciones, bozales, esclavos criollos, fugitivos de distintas plantaciones, la oportunidad de compartir una vida de desafío a las autoridades coloniales y metropolitanas, los palenques más duraderos llegaron a constituir espacios utópicos de liberación de los siervos cubanos. No por casualidad, en los discursos identitarios que no dejaron de desarrollarse en el mundo caribeño, entre los poetas, novelistas y ensayistas que se empeñaron en reivindicar la libertad y dignidad del negro antillano todavía menospreciado por el peso de la tara que fue la esclavitud, el cimarronaje encaja en una simbología de la emancipación cultural y política.

11 VILLAVERDE, Cirilo, *Diario del Rancheador*, La Habana, Editorial Letras Cubanas, 1962. El director de cine cubano Sergio Giral rodó tres películas basadas en los temas del cimarronaje y apalencamiento, *Maluala*, *El otro Francisco* y *Rancheador*, de 1976, inspirada en el texto de Villaverde. Declaró en una entrevista que “[...] me decidí por un cine que me diera la posibilidad de desarrollar y rescatar el papel del negro en la historia de Cuba; el racismo contemporáneo se debe a la esclavitud africana en el Nuevo Mundo [...] La búsqueda de la libertad siempre ha sido un constante en mi cine. González, Mercedes Eleine, *Entrevista a Sergio Giral*, *Cubaencuentro*, Miami, 23/09/2011, última consulta, 26 de enero de 2105.

MUJERES ESCLAVAS EN LAS PLANTACIONES CUBANAS DEL SIGLO XIX : ¿QUÉ REALIDADES ?

Elsa Capron

Université de la Réunion

Introducción

Intentar resumir la vida de las esclavas en las plantaciones cubanas entre 1789 y 1886 es, desde luego, tarea imposible, esencialmente, aunque no sólo por las diversidades que existieron a lo largo de casi un siglo. Diversidades en función, primero, del espacio considerado –región occidental, central u oriental– segundo, del tamaño y grado de mecanización de cada plantación y, tercero, del momento estudiado pues ciertos parámetros que tuvieron consecuencias de alguna trascendencia en la vida de los esclavos sufrieron variaciones, como por ejemplo el número de esclavos por plantación o el precio de los africanos. De modo que hallamos realidades vividas por los esclavos, hombres y mujeres, forzosamente muy diferentes según se examine el principio de la era plantacional, los años 1840-1860 o las últimas décadas de la institución esclavista con su desmoronamiento progresivo, según se trate de los trapiches de tracción animal con escasa mano de obra o de los nuevos ingenios con sus numerosas dotaciones, según se esté en la zona de La Habana-Matanzas o en aquella de los pueblitos de la región de Puerto Príncipe.

No obstante, más allá de tales diversidades, cabe recordar que dominó la estructura de la plantación –y en particular la del ingenio– en la parte occidental de la isla desde finales del siglo XVIII y que fue moldeando el resto del territorio y la sociedad cubana del siglo XIX.

Ser esclavo de plantación¹ significaba, para aquellos infelices en su aplastante mayoría llegados de África, trabajar dentro de “una organización de carácter carcelario y con fines productivos.”² Por lo tanto, nos parece necesario empezar insistiendo en las características de una esclavitud compartida por ambos sexos antes de destacar dos realidades que interesaron específicamente a las mujeres y desempeñaron un papel ambivalente en su vida cotidiana puesto que pudieron bien agravarla bien aliviarla : primero, su enorme inferioridad numérica en el contexto plantacional como consecuencia de la política esclavista, segundo, la maternidad, inherente a su sexo.

Su existencia o supervivencia diaria, e independientemente del sexo y, en gran

1 MORENO FRAGINALS, Manuel. « Aportes culturales y deculturación », *Caminos, Revista Cubana de Pensamiento Socioteológico*, nº24-25, 2002. Considerando las antiguas colonias europeas del Caribe y Brasil, afirma el autor que “ las más serias y documentadas estimaciones cuantitativas imputan al azúcar un 65% del total de africanos importados. Los otros cultivos de plantación absorben un 15% más.” p.1. (la paginación remite a la versión electrónica)

2 *Idem.*

parte, de la edad de los esclavos, venía acondicionada por las realidades típicas de la gran plantación occidental, consecutivas del arranque y del auge plantacional cubanos de finales del siglo XVIII :

1. el agotamiento físico por los horarios de trabajo. A lo largo del siglo XIX se extendieron hasta rebasar las 18 horas diarias durante la mitad del año y eran muy contados los días de descanso –a menudo sólo la mitad del domingo en época de zafra y ni todos los domingos– de modo que los esclavos vivían o más bien sobrevivían permanentemente exhaustos. Si en 1846 las autoridades reconocían tal exceso, exponiendo que “estas horas podrán arreglarse de manera que, en lugar de descansar solas 4 horas diarias y 6 en tres días, cuando las tareas son dobles (...)”³ en 1851 todavía afirmaba Fredrika Bremer, tras su visita de varios meses por la zona occidental de la isla en 1851 : « Hay plantaciones en Cuba en las que los esclavos trabajan veintiuna horas al día. »⁴
2. la nula o inútil asistencia médica cuando enfermaban : H. Bernardo de Chateausalins, médico que pasó por muchas plantaciones cubanas de occidente hacia las décadas 1820-1830 redactó un *Vademecum de los hacendados cubanos* publicado en 1848 en el que señalaba “ La suerte de los negros esclavos tocante a su salud que tanto importa conservar es despreciada en sumo grado (...) así es que en muchos casos estos infelices llegan a la enfermería a exhalar el alma.”⁵
3. la mala o insuficiente alimentación y ropa como lo ilustra la causa de una sublevación en 1838 en el ingenio *Manaca*, Trinidad, pues « está demostrado que de todos los males causados es el culpante el amo del ingenio pues que los tenía en el último estado de hambre y miseria (...) »⁶
4. la violencia física ejercida por mayores y contramayores pues siempre según Chateausalins “ muchos esclavos mueren bajo el látigo en el castigo llamado *bocabajo*”⁷ y /o por compañeros de condena además del miedo constante por la amenaza de castigos arbitrarios o la separación siempre posible de los miembros de una familia, por ejemplo como consecuencia de una redistribución de la mano de obra entre varias fincas del mismo propietario, de una venta o de las mudanzas estacionales de éste entre campo y ciudad.
5. el enorme y crónico déficit de mujeres que hacía muy poco frecuentes las parejas esclavas en las plantaciones.

Simultáneamente, el contexto global en las plantaciones era caracterizado por :

1. el aumento creciente y enorme del número de trabajadores asignados a las grandes plantaciones del oeste y luego del centro, con *dotaciones*⁸ que contaban

3 MARRERO y ARTELES, Leví. *Cuba, economía y sociedad*, Miami, Editorial Playa, 14 volúmenes, 1972-1988.

4 BREMER, Fredrika, *Cartas desde Cuba*, Ciudad de La Habana, Editorial Arte y Literatura, 1995. p.99.

5 ORTIZ Fernando, *Los negros esclavos*, La Habana, Editorial de Ciencias Sociales, 1996, pp.165-167.

6 Biblioteca Nacional José Martí (BNJM) Colección Manuscrita (CM) Bachiller, nº187, doc. 4, Reservado. Sin embargo, Moreno Fragnals señala que, por lo general, el alimento les era suministrado a los esclavos de plantación en cantidad suficiente : « su abundancia procuraba una cierta sensación de hartazgo », in « *Aportes culturales y deculturación* », *op. cit.* p.5

7 ORTIZ, Fernando. *op. cit.* p.171

8 La *dotación* designa el conjunto de los trabajadores esclavos de una plantación (sinónimo : *negrada*)

- varios centenares de esclavos;⁹
2. la consecutiva aplastante mayoría de población de origen africano de procedencia múltiple entre los esclavos pues el suministro de mano de obra servil se verificaba mediante el tráfico, legal y clandestino : según los datos reunidos por el demógrafo J. Pérez de la Riva en 1827, el 90 % de los esclavos era africano ; en 1841, el 77,4 % lo era ; en 1846, lo seguía siendo el 68,7 % y en 1861, los bozales constituían todavía el 51,7 % del conjunto esclavo.¹⁰
 3. el doble objetivo de máxima rentabilidad y seguridad que halló su plena expresión en el encierro del esclavo, de día, dentro de los límites de la propiedad y de noche, entre muros de *barracón*.¹¹

Esos rasgos definatorios de la plantación de finales del siglo XVIII y siglo XIX dedicada a producciones destinadas a la exportación contribuyeron a hacer extremadamente difícil para cualquier esclavo de ese tipo de fincas tanto la perspectiva como la realización de la muy deseada *manumisión*.¹² En efecto, en ciertas zonas y épocas, a la ausencia de *conuco*¹³ se añadía una dificultad extrema, por los ritmos ininterrumpidos de trabajo, para encontrar tiempo y fuerzas con vistas a reunir la suma necesaria a la autocompra. Además las plantaciones se hallaban, si no siempre lejos de los poblados y lugares adonde acudir para pedirle protección al Síndico procurador de esclavos en caso de abuso, de hecho, aisladas : emprender, sin previa autorización, por lo demás muy improbable, el viaje hasta la localidad o la ciudad, equivalía a pasar por *cimarrón*¹⁴, con las funestas consecuencias que no podía faltar de traerle semejante tentativa al temerario esclavo.

Compartiendo pues la misma miseria, mujeres y hombres trabajaron juntos en los *cafetales* donde al parecer se dedicaban a idénticas faenas que consistían en recoger, separar, poner a secar, clasificar, almacenar los granos¹⁵ ; juntos trabajaron en los *ingenios*¹⁶, aunque en éstos existiera una mayor división sexual de las labores. En efecto, por lo general, ponían a las mujeres a chapear, o sea, a limpiar el terreno de sus

9 Una nueva jurisdicción, correspondiente a nuevas plantaciones y nombrada *Partidos del campo* aparece en el censo de 1792 en el departamento occidental y reúne a 23 530 esclavos y en el censo de 1817, la designan como *Partidos Rurales* y concentra entonces 70 001 esclavos. (*en Cuadro estadístico de la siempre fiel Isla de Cuba correspondiente al año de 1792 y al año de 1817*)

10 PEREZ DE LA RIVA, Juan. *El monto de la inmigración forzada en el siglo XIX*. La Habana, Editorial de Ciencias Sociales, 1979.

11 El *barracón* era una construcción de madera o mampostería de forma rectangular con una puerta central que era cerrada por las noches y varios cubículos que hacían de cuartos de dormir con muy poca ventilación (sólo tragaluces muy altos) donde se hacinaban los esclavos ; se generalizó su uso en las plantaciones grandes por razones de seguridad de los amos pero a veces se prefirió el sistema de *bohíos* familiares.

12 *Manumisión* es el proceso mediante el que el esclavo se convierte en *liberto*, o sea, en persona libre, por la autocompra.

13 *Conuco* era el pequeño terreno prestado por el dueño para beneficio del esclavo.

14 *Cimarrón* designaba al esclavo huido –adjetivo inicialmente aplicado a los animales del monte, como el puerco salvaje–, oponiéndose al puerco doméstico.

15 SALAS Y QUIROGA, Jacinto. *Viajes*, La Habana, Consejo Nacional de Cultura, 1964, p.183 y VILLAVERDE, Cirilo. *Cecilia Valdés o la loma del ángel*, La Habana, Instituto Cubano del Libro, 1972, tomo 2, pp. 89 y 102.

16 El *cafetal* es la plantación de café, el *ingenio*, la de caña de azúcar.

yerbas y bejucos antes de la *tumba* y de la *quema*¹⁷; a descargar las carretas, a secar las cañas machacadas, a reunir y recoger el bagazo y llevarlo al trapiche para servir de combustible ; ellas también participaban en la fabricación del azúcar, en la molienda y en las tareas¹⁸ realizadas en la *casa de calderas*¹⁹ pero son escasas las menciones de mujeres cortadoras de caña –si se exceptúa el caso experimental del ingenio *La Ninfa* de Arango y Parreño con su dotación exclusivamente constituida por mujeres.²⁰

Hombres y mujeres padecieron entonces conjuntamente esas espantosas condiciones de trabajo y de vida en las plantaciones, amplia y desgraciadamente comprobados por las altísimas tasas de mortalidad (que venían a incrementar suicidios, automutilaciones que degeneraban y postración desesperada que desembocaban en la muerte), unas tasas de mortalidad abundantemente evocadas por los viajeros y los residentes, criollos, españoles o forasteros.²¹ Eran tales en los ingenios²² que un médico español los calificó, ya a finales del siglo XVIII, de “infiernos en vida.”²³

Ahora bien, a estas condiciones generales de esclavitud había que agregarles una circunstancia peculiar cuando se era del sexo femenino puesto que en la Cuba decimonónica y casi hasta la abolición de la institución esclavista ello fue, en la gran mayoría de los casos, sinónimo de situación de ultraminoría. La ausencia de documentos para el conjunto del periodo estudiado hace imposible evaluar con precisión la cantidad de esclavas que fueron destinadas a las plantaciones ; es también delicado ponderar la evolución de su número aunque a partir de las observaciones de los contemporáneos, de las listas de dotaciones y los censos puntuales que surgen en los archivos se dibujen tendencias.

Éstas convergen hacia la conclusión de que, comparadas con el número de hombres, las mujeres fueron muy pocas en las plantaciones : el historiador cubano Moreno Friginals afirma que existió sólo “un promedio de un 12% de mujeres en los ingenios de nueva planta a principios del siglo XIX”²⁴; Domingo del Monte, en 1839, avanzaba las proporciones de 1 mujer por cada 3 hombres en los ingenios y 1 por cada

17 *Tumbar* significa aquí quitar los árboles del terreno ; luego se procede a las *quemadas*, a veces sucesivas, hasta que el terreno quede listo para ser sembrado.

18 BREMER, Fredrika, *Op.cit.* La autora describe las actividades laborales de las esclavas en los ingenios que visita en 1851 en las páginas 75,76, 88 y 89.

19 MORENO FRAGINALS Manuel, *El ingenio*, La Habana, Ediciones Ciencias Sociales, 1978, Tomo 3, p. 123. “*Casa de calderas*, llamada también *casa de pailas*. Edificación contigua al trapiche –el molino para extraer el jugo de la caña– donde se llevaba a cabo el proceso de evaporación. En las *casas de calderas* de los ingenios semimecanizados se situaban : las *canoas* de recibir las *clarificadoras*, los *trenes de evaporación*, las *resfriaderas* y el *tingladillo*.”

20 *Idem.* Tomo 2, p.16.

21 MARRERO y ARTILES Leví. *op. cit.* vol. IX, pp. 181,189,190. Humboldt da, para los primeros años del siglo XIX, una tasa anual de mortalidad de 10 a 12 % para los bozales, tasa que según él podía a veces alcanzar un 15 o un 20 %. En 1854 Cristóbal Madán estima que ésta oscila entre un 5 y un 10 %.

22 Moreno Friginals recapitula “en los años de máxime barbarie, se estimó en un 10 % anual ; hacia la década de 1840, se calculó en un 5 % y después, en la segunda mitad del siglo se computó en un 3 %” *op. cit.* Tomo 2, p.15.

23 BARRERA Y DOMINGO, Francisco. Reflexiones histórico físico naturales médico quirúrgicas. Prácticos y especulativos entretenimientos acerca de la vida, uso, costumbres, alimentos, vestidos, colores y enfermedades a que propenden los negros de Africa venidos a las Américas. Havana, 23 de julio de 1798. La Habana, Ediciones C.R, 1953. La expresión es suya.

24 MORENO FRAGINALS Manuel, *El ingenio*, tomo 2, p.39.

1,5 hombres en los cafetales,²⁵ coincidiendo en su estimación con el cónsul inglés y superintendente de esclavos David Turnbull quien afirmaba en 1840 que “the proportion between the sexes is nearly 3 to one,” para concluir “the planters people their estates with one sex only, to the total exclusion of females.”²⁶ No pretendían lo contrario los funcionarios coloniales pues en 1845, el capitán general O'Donnell declaró en un informe secreto dirigido a Madrid que las mujeres eran tan escasas que en algunos ingenios de 400 y hasta 700 esclavos todos eran varones.²⁷ En 1849, el capitán general Roncali también aseguraba que “examinando en detalle todas las fincas, no se encontraría una sola que llegase a contar tal número de mujeres (aquí se refiere a la proporción antes mencionada de 1 por cada 1,9 hombres), y muy pocas donde estuviesen como 1 a 3.”²⁸ Todavía en 1854, el esclavista Cristóbal Madán consideraba que el número de mujeres esclavas era “insignificante”²⁹ en las fincas de Cuba – incluyendo necesariamente bajo este término las plantaciones de la isla. De modo que, aunque se suela a veces considerar –siguiendo en eso a Moreno Friginals– que “entre 1791-1822 sólo había un 15,94% de mujeres en los ingenios, (pero que) entre 1823 y 1844 ya eran un 34,15% y entre 1845 y 1868 ya llegaban a un 44,54 %”³⁰ (del total de los esclavos), no nos podrán sorprender ciertos datos que tienden a relativizar esta imagen de uniforme progresión efectiva hacia el equilibrio sexual en los ingenios.

La relatividad de esta efectiva progresión la ilustran unas proporciones sexuales –o mejor dicho las desproporciones– como aquellas de la dotación del ingenio *Santa Rosalía*, en Cumanayagua, región de Cienfuegos invadida por la plantación. En efecto, para una época tan tardía como 1872, entre los 152 esclavos registrados sólo 52 mujeres aparecían –un 35% del total– mientras que en 1879, tras un cambio de propietario, entre los 185 esclavos se hallaban 79 mujeres –un 43%. En 1882, de los 161 esclavos, sólo 58 eran mujeres, o sea, un 36% y en 1887, o sea un año después de la abolición de la esclavitud, de los 105 trabajadores “de color” del mismo ingenio, 72 eran hombres y sólo 35, mujeres.³¹

Esta enorme inferioridad numérica no cuestiona sin embargo la presencia femenina en las plantaciones : el censo de 1862 con su *Distribución de la población esclava por lugar de residencia*, revela que, de las 148 149 mujeres esclavas que había en la isla, el 50,3% de ellas, es decir, unas 74 560, estaba trabajando en plantaciones, de las cuales 62 962 vivían en ingenios, o sea, el 42,5% del total de esclavas.³²

Aunque para la época anterior desconocemos la proporción exacta de trabajadoras de plantaciones, el cómputo de 1862 significa que la condición de “esclava

25 TORRES CUEVAS Eduardo y REYES Eusebio. *Esclavitud y sociedad*, Ediciones Ciencias Sociales, 1985, p.186.

26 TURNBULL David. *Travel in the West Cuba, with notices of Porto Rico and the slave trade*. London, 1840, p.61.

27 MARRERO Leví, *Op. cit.*, vol IX, p.181.

28 Biblioteca Nacional de Madrid, Sección de Manuscritos. *Capitán General Federico Roncali, conde de Alcoy, al Ministro de Estado de Indias*, La Habana, 4 de abril 1849.

29 MARRERO Leví, *Op. cit.* vol IX, p.104.

30 GHORBAL, Karim. *La política llamada del “buen tratamiento” : reformismo criollo y reacción esclavista en Cuba, 1789-1845*, Debates, 2009. Se basa en MORENO FRAGINALS Manuel, *Op. cit.* tomo 2, p.86.

31 BNJM, CM Lobo, n° 173.

32 Noticias Estadísticas, *Distribución de la población en los pueblos y fincas de la isla*, 1862.

de campo” resultó afectar, a partir de los años 1860,³³ a una ligera mayoría de las esclavas de la isla,³⁴ de modo que la situación de constante inferioridad numérica en relación con la masa esclava masculina marcó de manera necesariamente determinante la existencia de muchas de las esclavas de Cuba de los siglos XVIII y XIX, es decir, de todas aquellas de las plantaciones.

Desde luego, este desequilibrio en el reparto sexual de las fincas dedicadas a los cultivos de exportación también impactó a los hombres que convivieron o más bien sobrevivieron con ellas en ingenios y cafetales, pues “Jamás se ha cuidado de que venga un número competente de negras y el resultado infalible es el de un celibato violento y forzado entre los negros (...)”³⁵ subrayaba desde 1808 el obispo Díaz de Espada. Esa privación de mujeres suscitaba alborotos a veces colectivos y violentos, tanto más cuanto que la competencia entre los varones era dura, también por los diferentes estatutos y las jerarquías en la finca. Así, en 1798, 38 esclavos de un ingenio de Peñalver, en el Mariel, explicaron su huida “porque el mayoral los maltrataba y vivía amancebado con una negra y perseguía otras.”³⁶ De la misma manera, en 1827 los esclavos del cafetal *El Carmen*, en Güira de Melena, se elevaron contra su mayoral porque “éste sólo quiere andar con negras”.³⁷

Los ejemplos anteriores sugieren que el reducido número de esclavas fácil y lógicamente las convertía en víctimas de las presiones y acosos masculinos : una escalofriante declaración, hacia finales del siglo XVIII, del marqués de Cárdenas de Monte Hermoso, en que planteaba “la imposibilidad de que los esclavos queden a solas con el cadáver de una negra porque pueden ejercer con el mismo el acto sexual”³⁸ expresa hasta qué extremo fueron las pocas mujeres de las plantaciones objeto de obsesivos y enfermizos deseos. Un informe de julio de 1799, tras recalcar que en numerosos ingenios no se encontraba una sola hembra, muestra preocupaciones similares antes de concluir por “el temor de que la ida de un grupo de esclavos al pueblo vecino origine desórdenes y violaciones.”³⁹

Dentro de semejante contexto, conquistar y conservar los favores de una de las pocas mujeres acrecentaba a menudo afanes masculinos vehementes así como lo patentizan los expedientes criminales archivados. En los casos presentados a continuación, la mujer rechazó las propuestas –pronto transformadas en obligación– de tener relaciones sexuales y resultó víctima de las violentas reacciones sin duda exacerbadas por las rivalidades existentes que su rechazo acarrió.

En 1836, en el cafetal *Sta Clara*, el mandinga Macedonio, tras herir a Juan José, gangá, mató a su mujer Lucía, conga, porque “la llamó distintas ocasiones y nunca

33 Para la época anterior desconocemos la proporción exacta de trabajadoras de plantaciones para la totalidad del territorio.

34 Esta situación aparece, dicho sea de paso, en completa contradicción con el discurso de los contemporáneos que por una parte subrayaba la fuerte visibilidad de las esclavas urbanas y por otra lamentaba la ausencia de mujeres esclavas dentro del ámbito rural.

35 BNJM, CM Morales, T80, Tomo 1, n°25.

36 BNJM, CM Morales, T80, tomo 1, n°10. *Sublevaciones de negros*.

37 GARCIA RODRIGUEZ, Gloria. *Op.cit.* p. 153.

38 MORENO FRAGINALS, M. *Op. cit.* Tomo II, p.40. Se basa el historiador en ANC, Fondo Real Consulado, legajo 93, expdte 3938.

39 *Idem*.

quiso ir (a acostarse con él) (...) que vista su negativa fue para donde ella estaba con la idea de llevarla a la cama y (...) negándose esa última a ir a la cama del confesante a la que quería llevarla y por lo que ella se fajó (...) se agarraron a golpes (...) y la apretó en términos de quedar ahogada.” En su declaración precisa el esposo que ella estaba “resentida” porque él “le había quitado se comunicara con su compañero Juan José, gangá, con que hacía mucho tiempo llevaba relaciones ilícitas”.⁴⁰

En 1823,⁴¹ el caso de María Antonia, esclava conga sundia de 26 años asesinada por su esposo mandinga Miguel, de ochenta años –a quien ella no quería pues su amo se lo había impuesto– se inscribe también dentro del marco de las frecuentes peleas entre hombres por conseguir a las escasas mujeres e intentar permanecer con ellas. En efecto y según sus propias declaraciones repetidas por el esposo interrogado, María Antonia era, en aquel ingenio de la familia Sotolongo, la amante de otros cuatro hombres, negros y blancos, pues ella le expuso a su esposo Miguel que “Ambrosio (negro contramayoral) te está engañando a ti y Don Félix (el mayordomo blanco) también, y que el mayoral que había en el ingenio que llamaban Don Pedro de Silva⁴² y otro maestro de azúcar que había (también blanco) todos querían la tal negra.”⁴³ Quizá lo más llamativo sea que, lejos de intentar negar sus múltiples relaciones María Antonia parecía jactarse de semejante situación y enumerar adrede la lista de sus pretendientes.

En 1855, en un caso comparable, pero con desenlace menos dramático, José María, un mulato libre contratado para la *zafra*⁴⁴ del ingenio *Manacas*, en Santa Isabel de las Lajas, zona de Cienfuegos, intentó asesinar a la mulata esclava María Andrea. Ésta, oriunda de Curazao, era enfermera del ingenio. Consta en el expediente que estando “ella en su cama, José María tratando de seguir las amistades y ella manifestándole repugnancia, él se impacientó, le tiró un bofetón a la cara, cayó al suelo y entonces sacó el cuchillo y dio el golpe.”⁴⁵

Tales sucesos, que casi siempre acabaron muy mal –como otros muchos que ocurrieron a lo largo del periodo no sólo en plantaciones sino en los demás establecimientos agrícolas o en los poblados– ponen de manifiesto las relaciones entre ambos sexos, complicadas por las pocas mujeres y los celos que ellas provocaban, deliberadamente o no, entre los numerosos hombres. Lo que no deja de revelar también situaciones ambiguas ya que no siempre presentan a la mujer en posición de víctima.

En efecto, aparece, clara o indirectamente, que en varias ocasiones las esclavas intentaban y conseguían sacar provecho de unas rivalidades por las que sus amantes tenían que competir mucho, por ejemplo haciéndoles regalos como pañuelos, zapatos –muy codiciados pues los esclavos no tenían calzado en el campo– o cualquier presente susceptible de ganar sus favores y de consolidar la relación cuando por fin la esclava la

40 ANC Fondo Miscelánea de Expedientes, legajo 651, expdte B.

41 La fecha, 1823, es importante puesto que según Moreno Fragnals la distribución porcentual por sexos para el periodo que abarca 1791-1822 era de 85,03 varones por 14,97 hembras –proporción que concierne a la población esclava africana de las plantaciones cubanas. « Aportes culturales y deculturación », p. 3.

42 El uso de “don” antes del nombre indica que se trata de un individuo blanco.

43 ANC Fondo Miscelánea de Expedientes, legajo 2780, expdte Bq.

44 La *zafra* designa la cosecha de la caña.

45 ANC Fondo Miscelánea de Expedientes, legajo 2859, expdte D.

aceptaba. Hasta les llegaban a prestar dinero sus compañeros sexuales⁴⁶ –aunque, muy interesante, la situación inversa también se daba y a veces hasta con hombres blancos como en el caso de la esclava Prágedes de quien dice un compañero que “varias veces le oyó decir (a ella) que un hombre blanco le debía una onza y tres doblones pero que ignora cómo se llame ni dónde viva.”⁴⁷

En los tres casos anteriormente citados la mujer se negó a aceptar el acto sexual con su pareja –con el objetivo declarado de entregarse a otro en el primer caso, de hacer alarde de sus varios pretendientes en el segundo, y sin otro motivo explícito que aquel de su expresa voluntad en el último– demostrando así su capacidad de resistencia a la dominación masculina. Paralelamente, al menos para María Antonia y María Andrea, surgen estrategias personales si se examina(n) el/los compañero(s) elegido(s).

De hecho, así como un contramayoral, aunque esclavo, estaba en posición de aliviar la carga de trabajo, un mayoral tenía el poder de quitar un castigo, un operario blanco, el de brindarle ciertas ventajas ayudándola por ejemplo a comprar su libertad – sin hablar de la perspectiva de hijos mulatos que contarían con mayores posibilidades de obtener la libertad ya por el apoyo de su madre, ya por su color más claro.

De la misma manera, preferir a un hombre libre del exterior de la finca en vez de buscarse a una pareja entre sus compañeros esclavos del ingenio, como en el caso de la enfermera María Andrea, proporcionaba *a priori* más facilidad –para conseguir libertarse y salir definitivamente del ingenio– que aquella que hubiese prestado un hombre esclavo, aunque por lo visto María Andrea cambió de parecer y quiso ponerle un término a la relación con José María.

Quizá otro factor explicativo de la elección del mulato libre por la esclava radique en el hecho de que ella también fuese mulata : un cónyuge negro hubiese significado *atrasar* en términos de estatus pues a lo largo del periodo de la colonia y hasta después mientras más blanco se era, más alejado del estigma de la esclavitud y pues más susceptible de ascender en la sociedad ⁴⁸.

Además, ya que María Andrea no trabajaba en las faenas del ingenio sino en la enfermería, ella ocupaba una posición más alta dentro de la jerarquía interna del ingenio que aquella de trabajadora de campo : al asociarse con un simple cortador de caña, de cierta forma se hubiese rebajado.

Todas esas consideraciones debieron de intervenir en favor de José María a la hora de decidirse María Andrea por un compañero –aunque después lo quiso dejar– pues no se debe perder de vista que los esclavos en general y las esclavas en particular adoptaron naturalmente estrategias encaminadas a mejorar su suerte o, al menos, minorar sus penas. Para ello, bien se ve que entre las pocas vías que se presentaban, las mujeres de las plantaciones supieron a veces valerse de la oportunidad que les brindaba su situación de “bien” escaso y apetecido de todos.

Tales consideraciones no deben sin embargo llevar a una lectura deformada de

46 BNJM CM Lobo n°212. Ricardo, esclavo alquilado, huyó del ingenio *Sta Rosalía*, zona de Cienfuegos y el administrador de la finca señala que “este mes, le desconté 2 pesos que por su orden entregué a Josefa conga.” No se sabe sin embargo si se trata del reintegro de un préstamo.

47 ANC Fondo Miscelánea de Expedientes, legajo 2890, expdte G.

48 Moreno Friginals ya en su obra *El Ingenio* habla de “pigmentocracia.”

la realidad : las muy perseguidas esclavas, si a veces lograban sacar ciertos “privilegios” de su sexo, difícilmente podían eludir el servicio sexual que cualquier hombre trataba de arrancarles por las buenas o por las malas ya que, al fin y al cabo, en el recinto de la plantación no regía más ley que la de la fuerza. De modo que no era fácil escapar de la codicia de los hombres, en particular si eran detentadores del poder de los dominantes y, más aún, blancos : “llegan a interesar tanto las negras a los europeos, excitándoles pasiones las más ciegas y desordenadas, que se apoderan de ellas y por consiguiente imposibilitan los pocos matrimonios que pudieran hacerse.”⁴⁹

El artículo titulado *Instrucciones que ha dejado un mayoral de azucarería a sus herederos*, publicado en el *Papel periódico de La Habana* en 1791, ilustra abierta y cínicamente cómo actuaba el personal masculino blanco con las esclavas en las plantaciones : “Cuidado con no tocar a las negras aunque no seáis casados ; pero sí podréis traer a casa a una o dos que mejor os parezcan para vuestra asistencia y cuidado, y si los maridos lo repugnan, buscarle el cuesco a la breva, con pretexto de otra falta, castigo y prisiones por el término de vuestra voluntad : ya sabéis que los presos no necesitan mujeres que duerman con los demás en el calabozo.”⁵⁰

Prueba de la persistencia de tal comportamiento, *El Reglamento que deberá observarse para los administradores de los ingenios para su mejor bien*, publicado en las *Memorias de la Sociedad Económica* en 1836, intenta atajar en su décimo párrafo los impulsos de los hombres blancos y/o libres hacia las esclavas : “velará el administrador escrupulosamente en que los operarios ni gente de fuera de ninguna clase tengan relaciones con los negros ; y respecto de las negras debe ser mucho más celoso y eficaz por las malas consecuencias que esto puede atraer al dueño por los desórdenes que son inevitables cuando no se corta semejante trato.”⁵¹

Pero quizá el caso más llamativo de esas incursiones del grupo de los amos entre las esclavas sea aquel de Esteban Santa Cruz de Oviedo, propietario de numerosas plantaciones. En 1862, decía de él la esclava María de la Cruz desde su cafetal *Suerte* : “que al mismo tiempo que con ella, ha tenido relaciones con la mulata Paulina, las negras Asunción y Rufina, las mulatas Paula y Florentina. Que con Paulina tiene dos hijos y uno con Asunción y también ha tenido hijos con las negras de la dotación Micaela y María del Rosario y otras que no recuerda. Que tiene hijos con Natalia, Adelaida, Jacoba y otras del cafetal *Carmen*.”⁵²

La enorme inferioridad numérica del sexo femenino, que reinó en la aplastante mayoría de las dotaciones de las plantaciones cubanas como fruto de la conjunta política de negreros y hacendados hasta muy entrada la década de los 30, trajo respuestas específicas de las esclavas, hostigadas hasta por el personal libre y /o blanco de las fincas azucareras y cafetaleras, y acarreó desastrosas consecuencias para los esclavos, privados de compañeras u obligados a compartirlas.

Sin embargo, a partir de los años 1840 la situación se fue modificando de

49 BNJM, CM Morales, T80, Tomo 1, n°25. Fragmentos de 1808. Obispo Díaz de Espada.

50 ORTIZ, Fernando. *Op. cit.* p.137.

51 Instituto de Lingüística y Literatura, La Habana, *Memorias de la Sociedad Económica*, 1^{er} volumen, número 2, 1836.

52 *Ibidem*.p.183

manera más visible y el aumento progresivo pero efectivo de la cantidad de esclavas y con él, el paso –ya iniciado en algunas que otras propiedades desde finales de los años 20 pero no repentino ni general– de lo que Moreno Fragonal nombró la “plantación cárcel” a la “plantación sociedad,”⁵³ tuvo que ver con el cambio de percepción que manifestaron los hacendados respecto a la maternidad esclava, una nueva percepción que obedecía, una vez más, a sus intereses económicos y financieros bien entendidos.

Es de recordar que, al principio de la era plantacional en la isla, había sido considerada la procreación esclava por los esclavistas como un problemático desembolso de parte del amo –y así lo expresara de manera sintética el eminente y pudiente representante de los hacendados criollos, Francisco Arango y Parreño en 1811 : “La esclava preñada y parida es inútil muchos meses y en este largo periodo de inacción su alimento debe ser mayor y de mejor calidad. Esta privación de trabajo, este aumento de costo en la madre salen del bolsillo del amo.(...) y todo forma un desembolso de tanta consideración para el dueño que el negro que nace en la casa le ha costado más, cuando puede trabajar, que el que de igual edad se compra en pública venta”.⁵⁴

Sin embargo, hacia 1845, por los serios ataques, en particular británicos, contra la trata de esclavos africanos, llegaron a presentar las mujeres esclavas un atractivo potencial reproductivo. Además, esa introducción de esclavas respondía a un segundo objetivo que también limitaba –aunque no tan directamente– los gastos del dueño : una mejor proporción de mujeres en las plantaciones disminuía el descontento de los hombres forzados al celibato, lo que para el propietario traía varios beneficios.⁵⁵ De ahí su mayor incorporación a las plantaciones para intentar equilibrar los sexos y lograr una reproducción de negros *criollos* que por esos años resultaba más barata que la compra del esclavo bozal.

Pero, para que el mejor reparto entre los sexos propiciara el crecimiento vegetativo esclavo positivo que ahora necesitaban los hacendados, hacían falta otras transformaciones. Era preciso mejorar las condiciones de vida de madre e hijo, reduciendo la mortalidad a la vez que se favorecía la natalidad. Ahora bien, varios observadores –y con ellos los hacendados cubanos– se convencieron de que la muy débil tasa de natalidad entre los esclavos cubanos de campo no sólo se debía a la escasez de mujeres : era evidente que, cuando las había, éstas no querían procrear. Por lo tanto, toda evolución hacia la política llamada “del buen trato” encaminada a reponer las *negradas* de las plantaciones pasaba en prioridad por modificaciones relativas a la maternidad y se dirigía a las esclavas.

De hecho, éstas se hallaron de repente por aquellos años en el centro de las preocupaciones esclavistas. Primero, estaba la cuestión del embarazo : el médico de

53 MORENO FRAGINALS, Manuel. *Cuba/España, España/Cuba. Una historia común*. Barcelona, Crítica, 1995, p.171.

54 ARANGO Y PARREÑO, Francisco. *Obras*. Volumen II, p.161.

55 En efecto, cuando este descontento estallaba en rebeliones siempre significaba, además del peligro físico directo para los dominantes, un costo para el hacendado –por los heridos, los huidos, los muertos, los autos criminales y la justicia que había que pagar. De modo que la presencia de un mayor número de mujeres también constituía una medida que contribuía a la paz y policía interior de la plantación –el rico hacendado Domingo de Aldama lo expresó claramente en uno de sus informes dirigidos al gobernador capitán general de la isla Gerónimo Valdés.

plantaciones, Honorato de Chateausalins aseguraba que “es cosa muy frecuente entre las negras esclavas temer y aun aborrecer el estado de preñez hasta abortar por medio de algunas yerbas acres que conocen y cuya propiedad abortiva es siempre infalible.”⁵⁶ Las condiciones de vida de las mujeres durante su embarazo explican sobradamente su negativa a engendrar :

(...) los abortos y hemorragias uterinas son la consecuencia del manatí, del látigo muy crudo y del machete.

Los malos tratamientos de las negras durante su preñez originan otros males (...) Algunas veces (...) sucede que la negra llega a la enfermería para abortar y a menudo después de haber malparido.

Las causas más comunes del mal parto de las negras son (...) labor violenta, caídas, golpes, especialmente los dados con el manatí, esfuerzos para cargar y descargar alguna cosa pesada, y finalmente todas las enfermedades del feto.⁵⁷

Luego, se planteaba el momento del parto y después, la crianza del hijo, a propósito de la cual el mismo médico añadía que : “Las negras en general tienen poco apego a sus crías, con especialidad las solteras (...) poco les importa la existencia de un ser que les parece debe cuidar su amo.”⁵⁸ Concluía el científico que al rechazar las esclavas la reproducción, se negaban a perpetuar la cadena de la esclavitud, en su modalidad particularmente cruel e inhumana que era la de las plantaciones :

El extremado rigor de sus amos, los injustos castigos de los mayores y contramayores durante la preñez, los trabajos que exigen de ellas en este estado tan penoso, el abandono y descuido de sus crías y muchos otros motivos las animan a este acto de desesperación y crueldad (el aborto) (...) su estado de miseria y servidumbre no deja de contribuir mucho a este abandono y la repugnancia de criarlos para verlos esclavos destinados a trabajar toda su vida y contribuir a la fortuna de su amo a quien por lo común aborrecen son también causa de su apatía.⁵⁹

Para los hacendados era pues imprescindible invertir estas prácticas maltusianas de las esclavas de campo y convertir un estado objetivamente horroroso en un periodo que presentase para ellas algo deseable ; con tal finalidad, la *Sociedad Económica de Amigos del País* en sus *Memorias* de 1836 les dedicó unas líneas a las esclavas embarazadas, aconsejándoles a sus dueños limitaran sus fatigas : “La negra desde que llega a los 5 meses de embarazo debe estar libre de faenas y estando próxima al parto debe aplicarse a trabajos donde no haga esfuerzos ni movimientos violentos que puedan malograr el feto. Tampoco debe hacer faenas en los 6 primeros meses de la lactancia de la criatura, con lo que se estimulará a la procreación, como que sin ella no pueden reponerse los que mueren.”⁶⁰

En aquel momento, ya era explícita la toma de conciencia de lo valiosos que podían ser los vientres de las esclavas para alimentar el sistema esclavista pero fue en 1841, cuando, a petición del capitán general de la isla Gerónimo Valdés, nació un

56 ORTIZ, Fernando. *Op. cit.* p.171

57 *Ibidem*

58 *Ibidem*

59 *Ibidem*

60 Instituto de Lingüística y Literatura, La Habana, *Memorias de la Sociedad Económica*, 1^{er} volumen, número 2, “Reglamento que deberá observarse para los administradores de los ingenios para su mejor bien”

*Proyecto de sistema de higiene compatible con la conservación y el aumento de los esclavos destinados al servicio de las fincas*⁶¹ a partir de las redacciones producidas por once magnates del azúcar sobre estas dos cuestiones.⁶²

Todas las respuestas coincidieron en la necesidad de aliviar a las esclavas preñadas y administrarles un tratamiento especial destinado a estimular los embarazos, favoreciendo su buen desarrollo, por ejemplo ahorrándoles penosas actividades. Es lo que propone Ignacio Herrera : “Desde el momento que la negra participa al mayoral que se halla encinta, se la destina a los trabajos más ligeros y siempre en las casas o en sus cercanías sin exigirles tarea determinada.”⁶³ Otros insisten en evitarles hasta el trabajo habitual bien desde el principio, bien desde el quinto mes de gravidez : J. Muñoz Izaguirre declara que “ desde el primer periodo del embarazo ya debe tratarse a la mujer con marcada deferencia y luego que llegue al quinto mes, exceptuarla de todo trabajo, dedicándola a barrer el batey u otros ejercicios muy ligeros que preparan la facilidad del parto.”⁶⁴ Desde luego, hace falta alimentarlas más y mejor después del parto ; para Rafael O'Farrill, por ejemplo “ llegado el caso del alumbramiento, se les asiste en los primeros días con caldo de gallina y después se les da ración de carne fresca guisada hasta que pasan la cuarentena.”⁶⁵ Para cuidar de la salud de las madres - y de su criatura- aparece entonces necesario asistirles en los dolores del nacimiento en un lugar adecuado y limpio. Así, Juan Montalvo afirma que “Cuando viene el momento del parto, si viene bien es asistido por la enfermera que generalmente lo entiende bastante bien ; y si se presenta alguna dificultad es llamado el facultativo de la hacienda para que opere según su arte.”⁶⁶

Por primera vez las esferas del poder se interesaban por proteger la maternidad en las plantaciones pero ese cambio no llegó a oficializarse y menos a tener fuerza de ley. En efecto, el *Reglamento de esclavos de 1842* no incluyó ninguna medida de disminución del trabajo de las mujeres embarazadas o paridas, siguió pasando por alto las recomendaciones en que todos los hacendados habían insistido respecto al necesario descanso de las recién paridas, a su presencia indispensable en los primeros meses para amamantar al niño, a su buena alimentación. El *Bando de buen gobierno de 1842* dejó finalmente a la apreciación de cada hacendado lo que quisiera imponer. Y las mejoras, si es que se dieron en algunas que otras fincas, no lograron invertir las tasas de natalidad y mortalidad –aunque, además de cuidar a la madre parida, las disposiciones enviadas por los hacendados a Gerónimo Valdés pretendían también cuidar de su prole en la plantación.⁶⁷

61 ANC Fondo Gobierno Superior Civil, legajo 940, expdte 33158.

62 *Ibidem*. De los 13 consultados, los 11 que mandaron informes fueron : Jacinto González Larrinaga, Joaquín Muñoz Izaguirre, Rafael O'Farrill, Sebastián de Lasa, Joaquín Gómez, José Manuel Carrillo, Ignacio Herrera, el Conde de la Fernandina, Domingo de Aldama, Wenceslao Villaurrutia, Juan Montalvo.

63 *Ibidem*.

64 *Ibidem*.

65 *Ibidem*.

66 *Ibidem*.

67 Este último punto sí aparecería en el *Bando de Gobernación y de policía de la isla de Cuba*, expedido por el Exmo. Don Gerónimo Valdés, Imprenta del Gobierno y Capitanía General por SM, Habana, 1842. Se desarrollaría desde el artículo 8 hasta el 11 y trataría de la comida, la ropa, el cuidado y las enfermedades de los niños esclavos.

De modo que, si, en unas cuantas haciendas, en particular aquellas que fueron transformadas por sus dueños en criaderos de esclavos hacia los años 1860 - siendo los más famosos centros de reproducción esclava los ingenios *Angelita* de Cienfuegos de Suárez Argudín, *Santísima Trinidad* alias *Vista Hermosa* de Esteban Sta Cruz de Oviedo y el de Tomás Terry en Juraguá ⁶⁸- las mujeres preñadas y paridas pudieron gozar ciertos privilegios que consistieron por lo general en una disminución de la cantidad de trabajo y en recompensas alimenticias,⁶⁹ es evidente que la vida cotidiana de la gran mayoría de las trabajadoras de las plantaciones no sufrió ningún cambio radical.

Entre otros dolores, las madres siguieron presenciando hasta finales de la esclavitud las mismas escenas de espantosa mortalidad infantil por las enfermedades, los accidentes, la mala alimentación. Dan claras indicaciones al respecto las declaraciones de nacimientos y defunciones señaladas por los administradores del ingenio *Santa Rosalía*, propiedad de Manuel Blanco en zona de Cienfuegos, pues no presentan ningún excedente poblacional : en 1879 nacen 1 niña y 2 niños pero en 1881 reportan la muerte de otros 2 chiquitos y una chiquita : si en relación con los años anteriores, la tasa de mortalidad infantil ha bajado –lo que no precisa el documento– no la compensa la tasa de natalidad.⁷⁰

También continuaron sufriendo las madres por la tan temida separación, definitiva en caso de venta o por los castigos corporales que les infligían los amos a sus hijos. El testimonio de Luisa, del ingenio San Fernando, entre Lagunillas y Cimarrones, zona de Cárdenas, en 1861, explicita la aflicción de una madre en semejantes situaciones cuando declara que :“ a ella no la habían castigado porque está en meses mayores de embarazo, pero que a sus dos hijos los habían medio muerto del castigo, lo que la tenía enferma del sentimiento de ver castigar a sus hijos tan cruelmente sin dar motivo para ello”.⁷¹

A ese dolor debido a la negación de la dimensión afectiva se añadía un verdadero choque cultural : al leer las respuestas que en 1841 le mandaron a G. Valdés los magnates del azúcar, la separación de madres e hijos hasta que éstos tuvieran siete años –edad en la que los ponían a trabajar junto con los demás trabajadores– parecía ser, por esos años, una regla de la plantación.⁷² Ahora bien, la costumbre africana parecía exigir, al menos en África del Oeste, que el niño permaneciera al lado de su madre precisamente hasta cumplidos los siete años.⁷³ Sucedió entonces todo lo contrario hasta el punto de que “otra mala costumbre que tienen algunos hacendados es de no consentir a la madre que dé de mamar a su hijo o sino una vez al día”⁷⁴ con las consecuencias fáciles de imaginar, y más en una isla tan caliente como Cuba. Hacia los años 1860, una

68 MORENO FRAGINALS, *op. cit.* Tomo 2, pp.49-50

69 En total, 9 de las 11 propuestas de los hacendados desarrollan ampliamente estos dos aspectos.

70 BNJM, CM Lobo, n° 10, 12, 13. Cartas sobre el ingenio Santa Rosalía.

71 ANC Fondo Gobierno Superior Civil, legajo 924, expdte 33754A.

72 ANC Fondo Gobierno Superior Civil, legajo 940, expdte 33158. Menos dos, todas las respuestas relacionadas con los niños esclavos declaran : “que permanezcan en los criaderos bajo el cuidado de las nodrizas hasta que cumplan siete años.”

73 HAMPATÈ BÂ, Amadou. *Amkoulèll, l'enfant peul*. Coédition Acte Sud, Labor, l'Aire, 1991, p.158.

Subraya el autor que “la ley musulmana y la costumbre africana piden ambas que un niño permanezca junto a su madre por lo menos hasta que cumpla siete años.”

74 ORTIZ, Fernando. *op. cit.* p. 172. Cita aquí al médico Chateausalins.

viajera extranjera, al visitar un ingenio, notaba que “El trabajo se detiene al mediodía y las madres corren desde los campos para visitar a los bebés prisioneros, que llevan a sus hogares, donde los mantienen hasta la hora de trabajar, a las dos de la tarde”.⁷⁵ La imagen de “los bebés prisioneros” se refiere desde luego a la estructura del *criadero* o *criollero*, lugar de la plantación donde mantenían a los niños demasiado chiquitos para trabajar bajo la custodia de viejas esclavas o enfermeras.

Por otra parte, por mucho que el artículo 31 del *Reglamento de 1842* estipulara “cuando el amo del marido comprare la mujer deberá comprar también con ella los hijos que tuviere menores de tres años, en razón a que según derecho hasta que cumpla esa edad deben las madres nodrescerlos y criarlos,”⁷⁶ era constantemente burlado e imposible de aplicar —o de reclamar, si es que se les ocurriera hacerlo a las madres— en las plantaciones.⁷⁷ Y, de hecho, sí protestaron contra los malos tratos a los niños o contra tales separaciones las esclavas y bien lo ilustra el caso siguiente que refiere el mayordomo del ingenio *Santa Elena*, región de Cienfuegos, a su amo : “ las morenas Dolores y Julia reclaman con alguna insistencia a sus hijos Margarita y Juan, que se encuentran en esa.” Y una fecha tan tardía como 1881 explica el tono incómodo del mayordomo pues los amos ya no pueden desentenderse y hasta deben negociar su respuesta.

Sin embargo, en la inmensa mayoría de los casos la amenaza o la realidad de la separación repentina y definitiva del hijo se mantuvo. El caso de la niña esclava Vicenta, quien, con dos años de edad, se tuvo que quedar en el potrero *Encarnación*, en Alacranes, mientras su madre, tras conseguir un nuevo dueño en la capital en diciembre de 1864, empezaba las gestiones para reclamarla, es realmente ejemplar.

En efecto, la demanda de la madre fue doblemente apoyada por el Síndico de esclavos y por su nuevo dueño ; aun así, fue sólo el 25 de junio de 1866 cuando Josefa pudo por fin reunirse con su hija en la capital. Señalemos de paso que al nuevo y benévolo dueño le costó la niña 21 onzas de oro o sea 357 pesos, precio alto si se toma en cuenta su muy corta edad.

Es evidente que el desenlace feliz de este caso resulta excepcional y que la inmensa mayoría no pudo ni apelar a las instancias competentes.

Cuando en julio de 1870 la *Ley Moret*, también conocida como *Ley de Vientres Libres*, llegó a prohibir la venta separada de madre e hijos menores de 14 años,⁷⁸ las prácticas esclavistas pronto encontraron cómo sortear la teórica limitación. Y las separaciones de hecho no desaparecieron, las apelaciones jurídicas de las madres bien lo comprueban.

Entre las madres que intentaron oponerse, muchísimas lo hicieron en vano, lo vemos con el caso de la esclava Josefa, cuya madre Apolonia, ya libre, quiso coartarla para que “busque dueño en esta ciudad, con objeto de tenerla a su lado,” alegando que

75 ARAUJO, Nara. *Viajeras al Caribe*. La Habana, Nuestros Países, 1985. Se trata del testimonio de Julia Howe.

76 *Bando de Gobernación y de policía de la isla de Cuba*, expedido por el Exmo. Don Gerónimo Valdés, Imprenta del Gobierno y Capitanía General por SM, Habana, 1842.

77 BNJM CM Lobo, n° 190 a 216, documento n°209.

78 *Ley del 4 de julio de 1870*, artículo 21 : “(...) Tampoco podrán venderse separadamente de sus madres los hijos menores de catorce años, ni los esclavos que estén unidos en matrimonio.”

“la negrita Josefa apenas cuenta 10 años y que por esa misma circunstancia es más aplicable al servicio doméstico que al del campo.” Fue rechazada la demanda por el Síndico de Bejucal, en una fecha tan tardía como 1877, so pretexto de que “no hay motivo legal ni justo que obligue a que se dé papel a una esclava que marcha en la mejor armonía con su dueño, si solamente la madre es la única que está interesada en que su hija varíe de dueño sin otras razones.”⁷⁹

Al fin y al cabo la maternidad, lejos de significar una pausa en la aplastante y dolorosa monotonía de la continua labor plantacional, sólo acrecentó los sufrimientos físicos y morales experimentados por unas mujeres cuya interminable actividad cotidiana les prohibía por otra parte encargarse de sus hijos pequeños cuando lograban tenerlos.⁸⁰ Causas materiales y psicológicas explican en gran medida el fracaso de la política del “buen trato” orientada hacia el estímulo de la reproducción esclava dentro del marco de las plantaciones.

En efecto, al prometerle mejoras (muy relativas y no tan seguras) a nivel material a la mujer embarazada, parida y lactante por sus buenos servicios de reproductora, hacendados y autoridades coloniales creyeron, o quisieron creer, que las esclavas de las plantaciones, con tales recompensas, colaborarían en la nueva tarea de crianza de esclavos criollos. Pero se olvidaban de la dimensión afectiva de la maternidad y de la existencia de vínculos intrínsecamente incompatibles con el estatus esclavo de madre e hijo, más aún en el inhumano e inhumano contexto de la sobreexplotación plantacional.

Conclusión

La vida cotidiana de las esclavas en las plantaciones cubanas presentó una doble faceta en la medida en que a unas situaciones comunes con los varones esclavos se añadieron por su sexo, otras, y específicas. Estas últimas indujeron a su vez realidades ambivalentes con consecuencias muy diversas y hasta contrarias para las mujeres de modo que resulta imposible decir si, al fin y al cabo ellas sufrieron más o menos que sus compañeros masculinos por las condiciones que imperaban en las plantaciones de finales del siglo XVIII y del siglo XIX.

Si a partir del cambio de los años 1845 pudo brindarles la maternidad algunos que otros alivios a las esclavas según el dueño que les tocara, siguió siendo por lo general un factor fundamentalmente agravante de unas existencias materiales y morales de por sí terribles.

No obstante, del reducido número de individuos de sexo femenino en las plantaciones, factor de violencia por las rivalidades que desataba entre los hombres y los acosos para con ellas, surgieron consecuencias más ambivalentes, por no decir ambiguas. En efecto, varios ejemplos tienden a mostrar que la inferioridad numérica pudo servir, aunque no siempre sin graves riesgos, los intereses de las esclavas tan

⁷⁹ ANC Fondo Gobierno General, legajo 519, expdte 26885.

⁸⁰ ANC Miscelánea de Expedientes, legajo 576, expdte L. Un esclavo del ingenio *Toro*, en Lagunillas, jurisdicción de Cárdenas, declara en 1841 que con su mujer “tuvieron varios hijos que se murieron, que sólo les quedó una nombrada Jacoba, como de cuatro años de edad.”

cotizadas, creando una paradójica posición dominante frente al conjunto de hombres negros y blancos, esclavos y libres de la plantación.

De hecho, la escasez de individuos de su sexo les proporcionó a las esclavas de las plantaciones cubanas la libertad de escoger, entre tantos varones, a aquel o a aquellos quien-es mejor serviría(n) sus intereses, inmediatos o a plazo, y les era posible mantener un alto nivel de exigencias pues los hombres tenían que esmerarse para satisfacerlas y no verse privados de unos favores versátiles y anhelados por otros. Como en otros espacios y momentos de la esclavitud, las esclavas supieron sacar fuerzas y, hasta cierto punto, provecho, de un componente de su estatus tres veces dominado (sexual por ser mujer, social, por ser esclava y racial por ser no blanca), en este caso, el sexo, para intentar amortiguar el impacto de los otros dos estigmas y así atenuar los horrores de su existencia.

EL CONTEXTO SOCIAL DE *CECILIA VALDÉS* Y SUS RELECTURAS DURANTE EL SIGLO XX ENTRE PARODIA HERÉTICA Y APOLOGÍA POLITIZADA

Magali Kabous Duret

Laboratoire LCE - Université Lumière Lyon 2

Introducción

El clásico cubano *Cecilia Valdés* y *La Loma del Ángel*¹ no está en las bibliografías de las oposiciones, pero junto con dos de sus relecturas², la película *Cecilia*³ y la novela *La Loma del Ángel*⁴, pensamos que se puede considerar como una herramienta de contextualización que favorece la comprensión de una sociedad jerarquizada en plena evolución.

Argumento

La Habana, 1830, Cecilia Valdés, 18 años, es una bella mulata casi blanca. Su sueño mayor es ascender y “adelantar la raza”, casándose con un hombre blanco, Leonardo, hijo de Cándido Gamboa, rico propietario de un ingenio azucarero y traficante negrero. La familia de Leonardo tiene prevista una boda con Isabel Ilincheta, mujer blanca cuya familia posee un cafetal, lo cual corresponde mejor con las ambiciones de los Gamboa y las convenciones sociales. Cecilia por su parte rechaza al mulato José Dolores Pimienta que está enamorado de ella. Una de las claves dramáticas de la novela es que Cecilia es hija ilegítima de Cándido Gamboa. Partiendo de este argumento y de una esfera íntima, la obra y las dos adaptaciones elegidas abarcan un contexto social mucho más amplio, y cabe señalar que Cecilia, hoy figura mítica, a menudo desaparece en las novelas y la película detrás de la descripción precisa y de la denuncia de la sociedad esclavista isleña en la capital tanto como en la plantación.

Tono y perspectiva de cada obra

Se tratará entonces de estudiar *Cecilia* sin Cecilia. Nos vamos más bien a fijar en el contexto social ficcional, y dada la extensión de la novela inicial, nos centraremos

1 VILLAVARDE, Cirilo, (edición de Jean LAMORE), *Cecilia Valdés o La Loma del Ángel*, Madrid, Cátedra, 2000, 577 p. (Edición utilizada para las citas).

2 Existen otras adaptaciones - zarzuelas entre otras-, pero elegimos para el presente trabajo dos relecturas que no consisten en meras glorificaciones de Cecilia en detrimento de los demás personajes.

3 SOLÁS, Humberto, *Cecilia*, Cuba, ICAIC, 1982. Nos referiremos exclusivamente a las versiones cinematográficas y no a la versión televisiva.

4 ARENAS, Reinaldo, *La Loma del Ángel*, Miami, Ediciones Universal, 2001, (1ª edición, 1995), 140 p. La primera edición de la novela es una traducción al inglés: ARENAS, Reinaldo, (Traducido por Alfred J. Mac Adams), *Graveyard of the angels*, Nueva York, Avon, 1987, 121 p.

en la jerarquía de la sociedad esclavista y la visión de la explotación del esclavo. ¿Qué expresan estas obras de ficción sobre la realidad histórica, económica, social de la Cuba del siglo XIX (e incluso del siglo XX)? ¿Con qué intenciones reescribir o adaptar este clásico? ¿Por qué el lector del siglo XXI necesitaría el aporte de un contemporáneo suyo? El cuadro sinóptico siguiente resume las informaciones bibliográficas y filmográficas de las obras del corpus estudiado:

Título	<i>Cecilia Valdés o La Loma del Ángel</i>	Cecilia	La Loma del Ángel
Autor / Director	Cirilo Villaverde	Humberto Solás	Reinaldo Arenas
Fecha y lugar de escritura / filmación	1838-1882 (Cuba – EEUU)	1981-1982 (Cuba)	1983-1985 (Nueva York)
Publicación / estreno	1882 (Nueva York)	1982 (Cuba)	1987 (EEUU)

Cirilo Villaverde publica en 1882 en exilio la versión definitiva de su novela *Cecilia Valdés o La Loma del Ángel*. La que era una novela romántica en su versión primitiva de 1838⁵ se vuelve más costumbrista y abolicionista en su forma definitiva en la cual se propone describir todos los mecanismos de la sociedad esclavista. Las intenciones del autor y el sentido del deber del escritor son parecidos a los que expresaba Antonio Zambrana al declarar en *El Negro Francisco*:

Consideramos más importante auscultarla para darnos cuenta de los sentimientos que hierven en su corazón y saber por qué se vicia el aire de sus pulmones y por qué se produce la asfixia moral; género de investigaciones que puede no ser muy simpático, que puede llegar a mirarse como un servicio lúgubre, pero que es un servicio necesario.⁶

En 1981-1982, cuando emprende su largo trabajo sobre su película *Cecilia*, Humberto Solás es ya un cineasta histórico del Instituto nacional de cine⁷, integrado en una sociedad que se autodefine como mestiza. Existen varias versiones de esta película: una de dos horas presentada en el festival de Cannes, una más larga para estreno cubano y una versión televisiva de seis horas. La repetición del ejercicio de adaptación en distintos formatos revela la clara obsesión del director por la obra decimonónica. En las tres versiones, la película contiene una doble apología: la de la mulata Cecilia así como la de la herencia africana en Cuba. Antes de la rehabilitación tardía de *Cecilia*, cabe señalar que su estreno ha desatado polémicas diversas y fue para el cineasta durante años una obra maldita⁸. Por fin, Reinaldo Arenas redacta en 1987 *La Loma del Ángel*.

5 VILLAVERDE, Cirilo, *La primitiva Cecilia Valdés*, (cuento publicado en *La Siempreviva* en 1839), in *Cecilia Valdés o La Loma del Ángel*, La Habana, Instituto Cubano del Libro, 1972, Tomo II, p. 387-417.

6 ZAMBRANA, Antonio, *El Negro Francisco*, La Habana, Letras Cubanas, 1978, (1ª edición, Chile, 1875), 146 p., p. 134.

7 El Instituto Cubano del Arte e Industria Cinematográficos (ICAIC), creado en marzo de 1959.

8 Reproduzco aquí un largo fragmento de una entrevista con Humberto Solás ya que describe este proceso de rechazo por razones variadas y la rehabilitación de la película. Además, el cineasta expresa sus motivos de satisfacción a pesar de las críticas negativas:

“Y sobrevino la catástrofe de incompreensión. La película se convirtió en película maldita, y película

De hecho, es una obra de encargo para una amiga profesora. Arenas ya había reescrito el *Lazarillo de Tormes* para sus estudiantes, y dado el éxito de este primer ejercicio, esta amiga le pidió que hiciera lo mismo con el clásico cubano. El tono es absolutamente libre, hasta herético, y la exageración se pone al servicio de la denuncia.

En una perspectiva comparatista, cabe fijarse desde el inicio en los tres títulos elegidos para las obras: él de Solás más centrado en la figura femenina como absoluto, hasta el extremo de Arenas que borra el nombre de la famosísima mulata – “Marianne cubana”⁹ según Jean Lamore– para explorar más ampliamente el contexto y los márgenes. Las intenciones de adaptación son distintas y claramente expuestas por los dos autores. Arenas pretende devolverle su libertad a Villaverde, entre la “parodie”¹⁰ y el “travestissement burlesque”¹¹ de Gérard Genette. En su introducción titulada “Sobre la obra”, el escritor propone su contrato y justifica su recreación: desea desarrollar lo que la novela inicial tan sólo sugiere, ver más allá del “cuadro de costumbres de su época” y del “alegato antiesclavista”

[...] es mucho más que eso. La obra no es solamente el espejo moral de una sociedad envilecida (y enriquecida) por la esclavitud así como el reflejo de las vicisitudes de los esclavos cubanos en el pasado siglo, sino que también es lo que podría llamarse "una suma de irreverencias" en contra de todos los convencionalismos y preceptos de

iconoclasta en el peor sentido, decían que yo había desbaratado la imagen de una novela. Que yo la había transgredido negativamente, o había apasionados defensores, que eran los menos. Y muchos se quedaron callados, pero la prensa, mayoritariamente, se opuso a la película, y en las instancias gubernamentales, había mucha desazón y mucha consternación por lo que había ocurrido. Es decir que la película desató una furia de conservadurismos, por todos lados, una explosión de conservadurismo, más allá de que la película fuera buena o mala. Estaba discutiendo más que nada la procacidad mía o la justeza mía de hacer una versión libre donde yo introducía los elementos que yo suponía que el escritor había escamoteado. Eso provocó una crisis institucional en el cine cubano, al punto de que yo inclusive hubo días que no salía a la calle porque me encontraba con personas que lo mismo me halagaban por la película, que me insultaban. Pero la vida es como es, y pasaron nada más que unos quince años, y la misma crítica, o muchos de aquéllos, cuando salió el serial finalmente a la televisión por capítulos, me dieron el premio al mejor serial televisivo del año, ahora todo el mundo habla mejor de la película. En la Universidad de Santiago de Cuba, y de otras ciudades del país, está en la cátedra de estudios cubanos, es obligatoria la visión de la película, y es fuerte la polémica que desata entre los estudiantes de literatura, de historia, etc. Y ya se ha institucionalizado. Pasó un breve tiempo, yo tuve la satisfacción en vida de recibir como retribución la aceptación de esta obra. Pero en un momento fue muy feroz la acometida en contra. Hubo hasta un crítico de cine que dijo que era una película psicoanalítica, contestataria, que impugnaba la idea marxista, que hacía la apología de Freud, que era perversa, que era una aberración cultural, etc. Pero a mí me encantó. Sufrí mucho, pero al mismo tiempo me decía, Dios mío, ahora entiendo la importancia del cine. ¡Si alguien me hubiera dicho! Ahora yo comprendo, porque yo te digo que durante un mes se habló más de cine que de béisbol, que de pelota, o de política, o de otras cosas. Se habló de una película. Fue la protagonista durante más de un mes de la vida nacional. No es poca cosa para un país que siempre está envuelto en polémica y en debate muy fuerte.” Fragmentos de la entrevista con Humberto Solás en Gibara en abril de 2005, in KABOUS, Magali, *Ecriture filmique, écriture littéraire. Chemins croisés de l'identité cubaine*, Universidad Toulouse 2 – Le Mirail, Tesis de doctorado bajo la dirección del Profesor Jacques GILARD, 2006, 793 p, p. 687-689, inédita.

9 “[...] se ha convertido en una especie de "Marianne" cubana que encarna la nación mestiza y las virtudes de dignidad y soberanía de la mujer cubana. Estamos muy lejos del tópico inicial de mujer fácil y fatal”, in LAMORE, Jean, "Fácil/fatal: representaciones de la mujer caribeña y el discurso europeo", *La Mujer caribeña y su imagen*, Santiago de Cuba, Ediciones Santiago Universidad de Oriente, 2002, 58 p., p. 51.

10 “[...] modifier le sujet sans modifier le style [...]”, GENETTE, Gérard, *Palimpsestes*, Paris, Seuil, 1982, p. 35.

11 “[...] modifier le style sans modifier le sujet [...]”, *Ibid.*, p. 35.

aquella época (y, en general, de la actual) a través de una suerte de incestos sucesivos.

Arenas, cual revelador que dilata o condensa, pero permaneciendo fiel a los episodios clave, quiere a la vez magnificar lo bello y amplificar lo feo para despertar al lector. Solás es aficionado a las trayectorias individuales metonímicas de los destinos colectivos, sea en su obra maestra *Lucía* en 1968 como en *Cecilia*. También quiere que aflore lo no dicho, pero su mayor intención es enaltecer la contribución de la cultura africana a la identidad sincrética del cubano.¹² Desde el primer minuto de la película, el epígrafe expone claramente esta intención:

Durante la primera mitad del siglo XIX la isla de Cuba es aún colonia de España. En el país antillano la riqueza la proporciona el trabajo de los esclavos traídos de África, quienes traen sus hábitos de vida y ritos religiosos que se funden con la tradición hispánica.

De esta mezcla de culturas surge una nueva nacionalidad y, con ella, el inicio de la gesta independentista del pueblo.

En este epígrafe que mezcla hechos históricos, elementos económicos y especificidades culturales, queremos insistir en la noción de “nacionalidad”, repetida en la cita siguiente con el sustantivo “cubanía”. Las aclaraciones dadas por el propio director completan el mensaje del rótulo inaugural:

[...] la película se inspira no sólo en el libro sino que se inspira en el prólogo de Cirilo Villaverde¹³ donde dice que por la zona de escamotear la censura y de que su novela sea leída por sus contemporáneos, estando él en vida, ha omitido muchos aspectos de la historia del país [...]. Pues lógicamente, ¿de qué está hablando él? Está hablando de la Conspiración, de los gérmenes de la toma de conciencia de los hacendados criollos, la inevitabilidad de la guerra, las necesidades de modernizar las factorías azucareras, comprender y salir de la etapa digamos romana de la esclavitud, y adelantar el país, adelantar una nación, la independencia económica (el florecimiento económico) como base para una independencia nacional. Esto en la novela de Villaverde no está, pero tú sientes que está latente en los personajes.

Yo a partir de varias lecturas de la novela, la dejé a un lado. Comencé a hacer el guión, retomé capítulos que me parecían los capítulos más brillantes en cuanto a ese doble juego de expresar una nación que nace y la urdimbre latente, una cubanía, eso lo copié.¹⁴

Claramente, Solás ha contrarrestado la autocensura politizando más abiertamente a sus personajes y su película.

Tres visiones de la sociedad esclavista jerarquizada

Exhaustividad

12 Colmando, dicho sea de paso, la ausencia relativa de los directores / personajes principales negros en la filmografía cubana revolucionaria hasta hoy. Retratando las tradiciones y leyendas, subraya el hecho de que sólo aparezcan de forma anecdótica o folklórica en otras películas.

13 Para leer este prólogo, que no aparece en muchas ediciones, el lector se debe referir a una edición cubana específica: VILLAVERDE, Cirilo, *Cecilia Valdés o La Loma del Ángel*, (edición de Andrés B. Couselo), La Habana, Instituto Cubano del Libro, Ediciones Huracán, Tomo I, 1972, p. 73-79.

14 Fragmentos de la entrevista con Humberto Solás en Gibara en abril de 2005, in KABOUS, Magali, *op. cit.*, p. 686-687.

A pesar del nombre de la mulata y de un sitio habanero preciso en la portada, la novela de Villaverde tiende hacia la exhaustividad en su descripción atenta de la sociedad. Explorando los universos urbano y campesino, el escritor presenta de forma individual a distintos personajes que ocupan puestos variados. Ahonda en el mundo de los negros esclavos, cuyos nombres nos revelan la región de donde vienen en África. En el ámbito rural, están más bien presentados como grupos, los que sirven en la casa y los que trabajan en el campo¹⁵ Describe precisamente las jerarquías internas y las actuaciones crueles de los mayores. No olvida por supuesto al grupo de los cimarrones. En el contexto urbano, tiende hacia una mayor individualización de los esclavos y empleados. Conocemos por ejemplo las historias personales de Dionisio el cocinero, de Tirso, Dolores, María de Regla, la nodriza castigada, separada de su familia y mandada al ingenio, víctima del adulterio de Cándido Gamboa, del joven al servicio de Leonardo, Aponte, etc. Por fin, en la Habana viven negros libres como por ejemplo Tondá, un suboficial, capitán de policía. Los personajes negros tienen niveles muy distintos de educación que Villaverde intenta reflejar en particular imitando su hablar. Por fin, se exponen tanto los castigos físicos que padece el esclavo como su sufrimiento psicológico. La exhaustividad de Villaverde también se aplica a su descripción de los grupos de blancos (españoles peninsulares, criollos, ingleses) y de mulatos. Esta escritura metódica garantiza la diversidad de diálogos y situaciones entre oligarcas, conspiradores, víctimas, etc. Refuerza el realismo de su obra al incluir entre los personajes de ficción a personajes históricos y detalles contextuales reales, procedimiento retomado por Arenas. Dicha exhaustividad transforma estas ficciones en documentos preciados.

Justificación y denuncia

La denuncia de la esclavitud por Villaverde se hace mediante la exposición de los argumentos clásicos de los esclavistas. El narrador extradiegético omnisciente repite las opiniones de la época y resume la representación de los negros condensada en unos prejuicios insultantes:

(Habla el narrador) Para el amo en general, el negro es un compuesto monstruoso de estupidez, de cinismo, de hipocresía, de bajeza y de maldad; y el solo medio de hacerle llenar sin murmuración, reparo ni retraso la tarea que tiene a bien imponerle, es el de la fuerza, la violencia, el látigo. El negro quiere por mal, es dicho común entre los amos.¹⁶

(Habla Rosa) Y, si bien se mira, lejos de hacer Gamboa nada malo o feo, hace un beneficio, una cosa digna de celebrarse, porque, si recibe y vende, como consignatario, se entiende, hombres salvajes, es para bautizarlos y darles una religión que ciertamente no tienen en su tierra.¹⁷

En la novela, la criolla Rosa y el español Cándido Gamboa encarnan la voz de los negreros, cristianos que tenían que justificar moralmente su comercio. Falsamente ingenua, la esposa pregunta:

[...] no atino a comprender por qué se ha de oponer Inglaterra a que nosotros

15 Se solía mezclar a africanos de distintas etnias para reducir los riesgos de alianzas y conspiraciones.

16 VILLAVERDE, Cirilo, *Cecilia Valdés o La Loma del Ángel*, op. cit., p. 457.

17 *Ibid.*, p. 188.

traigamos salvajes de Guinea. ¿Por qué no se oponen también a que se traiga de España aceite, pasas y vinos? Pues halla más humanitario traer salvajes para convertirlos en cristianos y hombres que vinos y esas cosas que sólo sirven para satisfacer la gula y los vicios.¹⁸

Su marido le contesta, recurriendo a los argumentos aristotélicos de la Contienda de Valladolid en 1550:

[...] tú te has figurado que los sacos de carbón sienten y padecen como nosotros. No hay tal. [...] Y dale con creer que los fardos de África tienen alma y que son ángeles. Esas son blasfemias, Rosa [...]. Pues de ahí nace el error de cierta gente... Cuando el mundo se persuade que los negros son animales y no hombres, entonces acabará uno de los motivos que alegan los ingleses para perseguir la trata de África.¹⁹ Todos han nacido para la esclavitud, ésa es su condición natural; en su mismo país no son otra cosa que esclavos, o de unos pocos amos o del demonio.²⁰

Para Cándido Gamboa, la pérdida de su barco Bergantín *El Veloz* perseguido por los ingleses sería peor que la de los quinientos africanos que transporta, y no vacila en sacrificar a algunos en condiciones inhumanas antes de arriesgar un barco tan lucrativo o su tripulación. Confiada, la familia Gamboa de la novela teme más el estancamiento de sus fuentes de abastecimiento en mano de obra que cualquier revuelta en el suelo cubano.

El racismo no sólo se encuentra en las palabras de los personajes. En la versión primitiva de *Cecilia* por ejemplo, leemos todavía huellas de un racismo clasista del propio autor, por ejemplo cuando describe a su heroína “en pos de la incitativa música de un baile, a los que desde niña se mostró aficionada; (en esto, no desmentía su raza)”²¹ En el capítulo V de la IIª parte de la versión definitiva, Villaverde se opone a la ideología de los negreros cuando escribe acerca de un esclavo: “Así reflexionaba él, y así poco más o menos reflexionaban todos sus compañeros, a quienes Dios, en su santa merced, no había negado un alma pensante”.²² La denuncia de Villaverde significa una primera empresa de rehabilitación de los africanos, completada por Solás cuando decide colocar la cultura africana en el centro de su sistema metafórico. En cuanto a Arenas, retoma los vocablos ya leídos en la obra de Villaverde: “perros”, “bultos del África” o “saco de carbón”, pero él se preocupa aún menos por los matices, opta por el maniqueísmo y un humor ácido para denunciar el racismo:

Isabel Ilincheta [...] tomó su enorme látigo y comenzó a repartir golpes sobre todo el promontorio humano, ya que era muy difícil entre tanta confusión y oscuridad dar en el blanco (y en la negra) deseado.²³

Las partes “En el campo”

Villaverde acusa de distintas maneras: expresándose personalmente o a través de personajes como el sastre Uribe, pero sobre todo dedicando una parte completa a la

18 *Ibid.*, p. 269-270.

19 *Ibid.*, p. 273.

20 *Ibid.*, p. 447.

21 VILLAVERDE, Cirilo, *La primitiva Cecilia Valdés*, *op.cit.*, p. 409.

22 VILLAVERDE, Cirilo, *Cecilia Valdés o La Loma del Ángel* (edición de Jean Lamore), *op. cit.*, p. 259.

23 ARENAS, Reinaldo, *op. cit.*, p. 72.

descripción de la vida en las plantaciones que conoce bien por ser hijo de un médico de ingenio. Los dos siguientes cuadros sinópticos resumen la estructura global de las novelas²⁴ y el tercero señala cuáles son las secuencias rurales según las distintas versiones de la película:

Cirilo VILLAVERDE, <i>Cecilia Valdés o La Loma del Ángel</i>, Estructura global			
Primera Parte	Segunda Parte	Tercera Parte	Cuarta Parte
12 capítulos	17 capítulos	9 capítulos	7 capítulos
133 p.	191 p.	138 p.	105 p.

Reinaldo ARENAS, <i>La Loma del Ángel</i>, Estructura global						
“Sobre la obra”	“Primera parte (La Familia)”	“Segunda Parte (Los Negros y los Blancos)”	“Tercera parte (Los Blancos y los Negros)”	“Cuarta parte (En el campo)”	“Quinta parte (El regreso)”	“Conclusiones”
	7 capítulos	6 capítulos	9 capítulos	6 capítulos	4 capítulos	2 capítulos
2 p.	20 p.	17 p.	32 p.	23 p.	18 p.	5 p.

Humberto SOLÁS, <i>Cecilia</i>, Secuencias rurales	
Versión larga para cine, 1982, 171’	01:42:12-02:02:31 (20 minutos)
Versión festival de Cannes, 1982, 131’	01:17:00-01:21:44 (4 minutos y 40 segundos) 01:23:54-01:32:49 (9 minutos)

Estas partes permiten realmente adentrarse al mundo de los esclavos, dejando de lado la historia de amor de Cecilia y Leonardo. Se visitan dos explotaciones: primero, *La Luz*, el cafetal de la familia Ilincheta, donde la relación esclavo lleno de gratitud-amor benévolo es puro paternalismo, luego *La Tinaja* el ingenio azucarero de los Gamboa²⁵. En éste, se ejerce una violencia permanente: explotación, violaciones, explosiones de ira de los amos, mayores demasiado diligentes, injusticia, etc. El esclavo del campo es el último eslabón de la escala social y el ingenio es un mundo cerrado, aislado, en el cual se logra mantenerlo en un sistema feudal, sometido a los caprichos de los superiores. Villaverde lo compara a menudo con un infierno a pesar de nombres poéticos como “Ingenio Unión”, “Ingenio La Amistad”, “Ingenio Armonía”.²⁶ Defiende la teoría según la cual el sistema esclavista contamina a todos los que incluye:

Como si el negro fuese malvado por negro y no por esclavo. Como si tratado como

24 En negrita, en los dos primeros cuadros, las partes cuya acción se desarrolla en el campo.

25 Ya se ha impuesto el azúcar sobre el tabaco.

26 Ejemplos sacados de grabados presentados en MEGEVAND, Sylvie, *Cuba et son image : les représentations paysagères dans la lithographie et la presse insulaires (1838-1861)*, tesis de doctorado, dirigida por Jacques GILARD, Toulouse, Universidad Toulouse II, 2000, 519 p.

bestia se extrañara que se portara a veces como fiera.²⁷

[...] pero eso tenía de perversa la esclavitud, que poco a poco e insensiblemente infiltraba su veneno en el alma de los amos, trastornaba todas sus ideas de lo justo y de lo injusto, convertía al hombre en un ser todo iracundia y soberbia [...].²⁸

Hasta sugiere que se mantiene la esclavitud no sólo por razones económicas, sino también por puro vicio: “En el código no escrito de los amos de esclavos no se reconoce proporción ni medida entre los delitos y las penas. Es que no se castiga por corregir, sino por desfogar la pasión del momento [...]”.²⁹ Villaverde dispone de una aliada de papel, la humanista Isabel Ilincheta. La opinión del escritor emerge detrás de las reflexiones de la joven y su consternación al enterarse del funcionamiento de *La Tinaja*:

¿Habría dicha para el blanco, reposo y contentamiento alguna vez en su vida para el negro, en un país insalubre [sic] y donde el trabajo recio e incesante se imponía como un castigo y no como un deber del hombre en la sociedad? [...] Aquellas fincas colosales que representaban la mayor riqueza en el país, ¿eran los signos de contento y de los puros placeres de sus dueños? ¿Habría dicha, tranquilidad de espíritu para quienes a sabiendas cristalizaban el jugo de la caña-miel con la sangre de millares de esclavos?³⁰

Jean Lamore resume esta suma de testimonios que constituye *Cecilia Valdés*, novela-observatorio: “Más allá de las descripciones, alcanza a presentar los grandes rasgos de lo que podría ser el esbozo de una “psicosociología” del amo y del esclavo”³¹. La primera mitad del siglo XIX es un momento de masificación de la esclavitud, y Villaverde evoca para el ingenio Gamboa en 1830 a unos trescientos esclavos. Recordar que estamos en un momento en que la trata es ya ilegal, el esclavo es el producto estratégico de un comercio amenazado y vigilado, hasta cierto punto. Como bien lo subraya Doña Rosa: “¿Los riesgos? No son muchos comparados con las ganancias que se obtienen.”³², Gamboa remata, recordando el dicho: “[...] hecha la ley, hecha la trampa [...]”.³³ Arenas reduce drásticamente el número de páginas, pero sin sacrificar su objetivo real que es la exageración, respuesta suya a la obsesión realista de Villaverde. Con la brevedad de sus capítulos –entre dos y seis páginas– precipita al lector hacia las implacables conclusiones. La constante hipérbole actúa como un suero de verdad, la aparente irrisión y cierta flema recalcan el horror de la situación para el lector un siglo después. Liberado de las convenciones del siglo XIX, puede escribir a la vez de forma más explícita y más surrealista. Bajo su pluma violenta, tierna o burlona, el lector siente el aspecto exponencial de la esclavitud y de la mortalidad.

Escribir y filmar la muerte

En la secuencia filmica escalofriante de la visita del ingenio por Isabel y Leonardo, en la cual este último le quiere revelar a su futura esposa la realidad, Solás

27 VILLAVERDE, Cirilo, 2000, *op. cit.*, p. 479.

28 *Ibid.*, p. 479.

29 *Ibid.*, p. 302.

30 *Ibid.*, p. 423-424.

31 *Ibid.*, p. 25.

32 *Ibid.*, p. 256.

33 *Ibid.*, p. 280.

filma la muerte y la tortura mediante unos furiosos travelines, con técnicas filmicas apoyadas (ángulos de filmación impactantes, ritmo de montaje rápido, picados demostrativos). Un largo travelín muestra a numerosos esclavos muertos o inconscientes encadenados contra una pared sucia. La visita acaba sobre un picado impresionante y una doble figura crística. En el cañaveral, dos esclavos desnudos, un hombre y una mujer atados en la cima de una cruz de madera bajo un sol aplastante dominan a Leonardo e Isabel quienes los miran como petrificados. Al contrario de esta tonalidad trágica, una especificidad de la novela de Arenas es el recurso a varios tipos de humor, desde lo burlesco visual hasta la caricatura y el humor más negro. Su desenvoltura a la hora de matar a sus personajes, negros en su mayoría, es extrema. Veamos algunos ejemplos. Al abrir un capítulo, leemos en una frase aparentemente inocente de exposición:

Los estentóreos ronquidos que la familia Gamboa exhalaba, poniendo en fuga a veces a todos los animales de la cuadra y hasta a centenares de esclavos que de inmediato eran capturados o exterminados por Tondá, fueron interrumpidos por la llegada de una antigua y enorme volanta [...].³⁴

Más tarde, en medio de un capítulo como si fuera un hecho anecdótico:

Por lo que Don Cándido, con voz potente, mandó a Toto, un negro adolescente que hacía de paje de Leonardo, a que lo despertara.

En un chistar subió el negro a las habitaciones del señorito y aún más rápidamente bajó, aunque muerto, cayendo en el mismo centro del salón donde se conversaba animadamente mientras se tomaba el chocolate de la tarde.

- ¡Ay, este Leonardito...! se quejó doña Rosa melindrosamente mientras contemplaba el cadáver del negrito-. Siempre se despierta de muy mal humor.³⁵

Las secuencias de baile también cuentan con sus víctimas:

Hacía ya más de cinco horas que se bailaba frenéticamente y nadie daba señal de cansancio. Cierta que algunas negras centenarias habían caído muertas entre la confusión de pies de los danzantes.³⁶

Último ejemplo, cuando concluye un capítulo sobre este balance de víctimas en el cual se jerarquizan las pérdidas:

Sucumbieron, exactamente, en aquella contienda, por la parte de la casa Gamboa: 99 perros de raza, 17 perras barrigonas, 1208 árboles frutales, 50 caballos y 326 esclavos. [...].

Cifras de Isabel Ilincheta –sin contar las mujeres ni los niños, naturalmente.³⁷

Parece que el escritor desdramatiza pero este tono falsamente ligero, esta generosidad en lo macabro, traduce la insensibilidad de la sociedad esclavista y la ausencia de consideración del valor de la vida. La inhumanidad es paroxística en la secuencia de la primera utilización de la máquina de vapor en el ingenio, prueba de la prosperidad de la Tinaja, ya que todavía eran pocas las máquinas en Cuba en aquel

34 ARENAS, Reinaldo, *op. cit.*, p. 56.

35 *Ibid.*, p. 58.

36 *Ibid.*, p. 40.

37 *Ibid.*, p. 101.

entonces. En nombre de la modernización, se sacrifica en esta escena atronadora a un número increíble de esclavos, transformados en hombres-cañón, convencidos de que pueden volver a África:

Se produjo entonces un insólito estampido y de inmediato, impelido por la violencia del vapor condensado, el negro, dejando una estela de humo, voló por los aires, elevándose a tal altura que se perdió de vista mucho más allá del horizonte. Se oyó otro cañonazo y un segundo negro atravesó también el cielo. Un tercer estampido y otro negro se confundía ya con el azul.³⁸ [...]

Vestidos con lo mejor que tenían - trapos rojos o azules - se introducían en el tubo de escape y una vez en el aire, sin duda enardecidos por la euforia y el goce de pensar que al fin volaban a su país, ejecutaban cantos y bailes típicos con tal colorido y movimiento que constituyó un espectáculo verdaderamente celestial, tanto en el sentido figurado como real de la expresión... Naturalmente, el hecho de andar por los aires los dotaba de una ingravidez y de una gracia superiores, permitiéndoles realizar movimientos, giros y piruetas, enlaces y desenlaces, mucho más sincopados y audaces que los que podían haber hecho en la tierra. También las canciones y el tam tam de sus instrumentos alcanzaban allá arriba sonoridades más diáfanas que estremecían con su frenético retumbar hasta las mismas nubes. [...]

Al mismo tiempo, una luna abultada y plena (al parecer cómplice de los fugitivos) hizo su aparición. Flor de la noche abierta, iluminada y gigantesca, reflejó en su pantalla los pequeños puntos negros y convulsos que en la altura desaparecían a toda velocidad, como si una intuición desesperada les hiciese buscar en otro mundo lo que en éste nunca habían encontrado. [...]

A media noche, cuando llegaron las tropas y a balazos lograron reducir a escombros la infernal máquina de vapor, miles de negros habían cruzado por los aires el extenso batey, estrellándose sobre montañas, cerros, palmares y hasta sobre la lejana costa.³⁹

Esta poética del exceso denuncia la relación perversa entre innovación tecnológica y valor del capital humano y evidencia el grado de desesperación.

Frente a los esclavos, los blancos aparecen como clase social moribunda

En la película, los códigos visuales empleados expresan claramente la opinión de Solás en cuanto a dónde se sitúa la esencia y el porvenir de Cuba. Si los negros mueren para que los blancos puedan vivir mejor, los que realmente tienen vocación a desaparecer son los segundos. La estética global lo ilustra mediante oposiciones básicas. Solás opta por una luz suave y amarillenta para filmar a los negros y mulatos cuando inunda de una luz cruda, reveladora de los defectos, al grupo de los fantasmas blancos. En unos primeros planos sobrecogedores, Leonardo Gamboa aparece como mero vampiro que chupa la sangre de Cuba. Los colores refuerzan la oposición. Para los negros y mulatos, en clara referencia a la tierra madre, se utilizan unos filtros ocre, marrones, rojizos y calientes que contrastan con un blanco y negro binario y mórbido, tanto en la ropa de los Gamboa e Ilincheta como en los decorados fríos de sus casas y lugares de culto. La forma de vestir de la sociedad agónica de los blancos, supuestamente elegante, evoca ante todo un traje de duelo permanente. Asimismo, encontramos estas referencias cromáticas en *El Negro Francisco* cuando la descripción de un amigo del amo Carlos: “Era en extremo delgado, de un color más bien viscoso

³⁸ *Ibid.*, p. 95.

³⁹ *Ibid.*, p. 96-97. (Subraya Arenas).

que blanco, ojos desteñidos, aunque se conocía que habían sido verdes.”⁴⁰ El diablo, proteiforme, ya no es negro, sino blanco. Sin embargo, sigue vigente la obsesión del blanqueamiento, tema recurrente en las conversaciones en casa de Cecilia. La heroína de Villaverde y Solás está sometida a constantes presiones de parte de las demás mujeres de su hogar. De hecho, Cecilia es la única capaz de garantizarles una vida mejor, aceptando la posición de mera concubina de un hombre blanco, pero ella no se resigna a aceptar una situación oficiosa. Una vez más, Arenas toma la situación del blanqueamiento al pie de la letra y Cecilia, ingenua, pensando que le puede ocultar a Leonardo sus orígenes africanos, pinta literalmente a su bisabuela, a pesar de la resistencia de esta última, antes de recibir la visita del galán.⁴¹

Para terminar con las técnicas cinematográficas más frecuentes en *Cecilia*, aludiremos a los movimientos de cámara y la puesta en escena. Los movimientos en general son más dinámicos y fluidos para filmar al grupo de la gente de color, y se recurre más al plano fijo para los blancos. Esta diferencia de vitalidad se puede observar comparando las secuencias muy estratégicas de fiestas –siendo los bailes reservados a los blancos más lentos y uniformes– o las secuencias de procesiones paralelas, las católicas inquietantes y las afrocubanas bulliciosas y transgresivas.

Otra prueba de decadencia, el incesto

Directamente conectado con el altísimo grado de mestizaje de la sociedad, el incesto está presente directa o indirectamente en la literatura antiesclavista y genera un sentimiento claustrofóbico. Única excepción, Solás lo ha borrado para centrarse en otras realidades socioeconómicas. Pero en la novela de Arenas, la predominancia del incesto sirve para romper definitivamente con el aspecto romántico. Instala un ambiente pesado relacionado con el tabú ancestral pero al mismo tiempo una sensualidad omnipresente y provocadora. Son nueve las situaciones incestuosas en su breve novela. Si añadimos los casos de Edipo mal resueltos, el lector observa a una sociedad viciada, hipócrita, suicida que está en un callejón sin salida, a punto de vivir la revolución antiesclavista y más tarde su camino hacia la independencia.

La explosión social inminente, impostergable ya, se evidencia en las secuencias oníricas de la película, en particular en la secuencia clave de la revuelta (soñada por Isabel) de los esclavos en el ingenio⁴², que revela la carga de la película así como su intención principal. En esta secuencia ideada para la película, asistimos al castigo apocalíptico, la venganza catártica que termina con toda la familia Gamboa. Las numerosas secuencias oníricas del largometraje, todas pesadillas, dan las claves de la película y constituyen de hecho secuencias premonitorias.

40 ZAMBRANA, Antonio, *op. cit.*, p. 53.

41 “- Cecilia, hija, siempre he sido negra y me gusta serlo. Déjame al menos morir con esta color. - ¡Cómo! –se ensoberbeció la bisnieta-. ¡Esto es el colmo! ¡Así que te convierto en un ser humano y aún protestas?” ARENAS, Reinaldo, *op. cit.*, p. 77.

42 En la versión larga cinematográfica de la película, esta secuencia ocupa el espacio siguiente: 01:56:00-02:02:25. En la versión televisiva, la narración de la pesadilla dura más de diez minutos.

Conclusiones, sincretismo e identidad de la futura nación

Al final, las obras conforman un sistema. ¿Por qué reescribir un clásico? ¿Simplificación? ¿Reactualización? ¿Vulgarización? De cierta manera, pero Solás y Arenas también se proponen prolongar el clásico con el fin de reactivar la indignación, actualizar los debates y las huellas en el imaginario colectivo. Se han explorado pistas en función de la evolución de la recepción.⁴³ El lector/espectador dispone hoy entonces de un palimpsesto que ha ido transformando las connotaciones del personaje de la mulata.

Para caracterizar la identidad cubana, recordemos el pensamiento expuesto por Fernando Ortiz en 1940:

La verdadera historia de Cuba es la historia de sus intrincadísimas transculturaciones. [...] Y cada inmigrante como un desarraigado de su tierra nativa en doble trance de desajuste y de reajuste, de desculturación o exculturación y de aculturación o inculturación, y al fin de síntesis, de transculturación.⁴⁴

Cierta tendencia de la literatura esclavista consistía en atribuirle al personaje del esclavo la cultura blanca o una ausencia de cultura, denegándole la tercera opción, o sea el reconocimiento –que implica la previa comprensión– de su propia cultura. Dos formas de racismo se sumaban, según los términos de Etienne Balibar, un racismo de “eliminación” que se traducía por una tentativa de blanqueamiento de la sociedad por parte de los blancos para diluir la componente negra, y un racismo “de explotación” que desembocaba en una compartimentación de la sociedad⁴⁵. Para contrarrestar esta ceguera, el primer objetivo de Solás, más allá de su aparente fascinación por el personaje de la mulata, es filmar un homenaje a la cultura africana para devolverle su sitio en la construcción identitaria. En la Cuba de 1982, esta “apología de la religión popular”⁴⁶ era todavía necesaria y problemática.⁴⁷

En las secuencias finales, predomina claramente un trio de personajes, la mulata Cecilia disfrazada de Oshún por la muchedumbre, el negro Pimienta disfrazado de Changó para llevar a cabo la venganza sobre el blanco Leonardo, que resulta ser el

43 Los finales de las tres obras están llenos de significado. En la obra fuente de Villaverde, nace una nueva niña ilegítima, que repetirá la historia de su madre. Pasando de amante a madre, Cecilia pierde interés para Leonardo. En la película de Solás, Pimienta asesina a Leonardo y Cecilia se suicida. En este caso, la ausencia de descendencia da por terminadas las dos ramas, dejando un espacio vacío para otras generaciones. Arenas, una vez más, propone la situación paroxística: no sólo nace la hija de Leonardo sino que Leonardo también tiene un hijo póstumo, fruto de la casi violación de Isabel frente al altar. Abre la vía a potenciales incestos.

44 ORTIZ, Fernando, *Contrapunteo cubano del tabaco y el azúcar*, Venezuela, Biblioteca Ayacucho, 1978, 595 p., p. 91-92.

45 "[...] un racisme *d'extermination* ou d'élimination ("exclusif"), et un racisme *d'oppression* ou d'exploitation ("inclusif"), l'un visant à purifier le corps social de la souillure ou du danger que représentaient les races inférieures, l'autre au contraire à hiérarchiser, à cloisonner la société. " Plusieurs racismes peuvent se cumuler selon l'époque et la situation du pays.

BALIBAR, Etienne, "Racisme et nationalisme", en BALIBAR, Etienne, WALLERSTEIN, Immanuel, *Race, nation, classe. Les identités ambiguës*, París, La Découverte, 1997, p. 57-58.

46 Fragmentos de la entrevista con Humberto Solás en Gibara en abril de 2005, in KABOUS, Magali, *op. cit.*, p. 688.

47 Paradójicamente, escuchamos muy poco la voz de los esclavos negros en la película, cuando en cambio, en las novelas de Villaverde y Arenas, se intenta reproducir fonéticamente su forma de hablar.

intruso. La ecuación solasiana del futuro de Cuba excluye al blanco, frívolo y desprovisto de conciencia política para mitificar a los dos futuros actores de la independencia del país.

La esencia de las tres obras radica en la denuncia, pero las relecturas permiten una adaptación del mensaje en función de las vivencias propias. La Cecilia de Solás es la personificación de la identidad sincrética, la de Arenas es metáfora de toda Cuba y medio de denuncia de una situación personal. En el texto final de la novela, estos pensamientos de Pimienta dirigidos a Cecilia, también podrían ser las palabras dirigidas a Cuba por el autor exiliado y enfermo:

¿Alguien querrá poseerla por la fuerza? ¿Alguien por la fuerza la estará poseyendo en estos momentos? ¿O se habrá entregado por miseria o sencillamente por puro placer mientras yo, escondido, acosado y deambulando la nombro? [...] ¿sufrirá ella al pensar cuánto frío estoy pasando, cuántos peligros arrastro a cada instante, qué calamidad verdaderamente sin consuelo es ésta de vivir prófugo, durmiendo a la intemperie, comiendo lo primero que encuentre, escondiéndome en cualquier hueco o cueva llenos de alimaña? [...] ¿habrá por lo menos comprendido cuánto la quiero? ¿En su dolor habrá sitio para el mío? ¿Me habrá entendido? ¿Me habrá perdonado? ¿Sabrá ahora como lo sé yo, lo que es realmente un gran amor? ¿Sabrá que a pesar de todo soy casi feliz por el solo hecho de existir así, hambriento, prófugo, condenado y acorralado, pero sabiendo que en algún lugar ella también existe y por una u otra razón en mí a veces tiene que pensar?... [...] porque un gran amor no es sosiego ni satisfacción, sino renuncia, lejanía, y sobre todo, persecución de que el objeto amado sea feliz aun cuando para ello tengamos que entregarlo a los brazos de nuestro rival... Ahora que he matado a mi rival, lo comprendo.

Nueva York, 1983 – 1985⁴⁸

48 ARENAS, Reinaldo, *op. cit.*, p. 139-140.

AU TEMPS DE L'ESCLAVAGE : RÉFLEXIONS SUR L'ICONOGRAPHIE *COSTUMBRISTA* CUBAINE (PÉRIODE 1840-1870)

Sylvie Mégevand

FRAMESPA (UMR 5136) - Université Toulouse 2 Jean Jaurès

S'inscrivant dans la perspective de la construction des imaginaires nationaux, notre étude se centre sur ce qui a été une période clé pour Cuba, entre « boom » sucrier, mouvements conspiratifs et Guerre de Dix Ans. Au terme des mouvements d'indépendance continentaux, la « Perle des Antilles » devint l'une des dernières possessions espagnoles d'Amérique et le fer de lance de l'économie coloniale grâce au sucre et à son corollaire, l'esclavage. Paradoxalement, dans un monde qui mettait fin un peu partout à l'esclavage – institution désormais considérée comme obsolète, inhumaine et non rentable –, l'Espagne et la toute-puissante saccharocratie s'acharnèrent à le maintenir puisqu'il garantissait la prospérité matérielle de l'île et, par voie de conséquence, celle d'une métropole en plein déclin.

L'esclavage cubain : un corpus iconique réduit, une représentation limitée

Si l'esclave est aussi bien présent dans les zones urbaines que dans les champs de canne ou les caféières de l'île, il n'en va pas de même pour ses représentations : qu'il s'agisse des effets de la dispersion des images dans l'espace et le temps ou des conséquences de la censure, le chercheur peine à rassembler un corpus iconographique cohérent autour de ce thème douloureux et controversé. Cette relative rareté nous a conduite à nous demander quels pouvaient en être les causes, puis à étudier de plus près les principales œuvres *costumbristas* en lien avec l'esclavage dans une perspective à la fois esthétique, historique et culturelle¹.

L'imagerie européenne des années 1840 abonde pourtant en violentes charges contre l'esclavage : la vision des victimes enchaînées et martyrisées jette l'anathème sur une exploitation inhumaine que l'on voudrait désormais voir reléguée aux âges les plus obscurs de l'humanité : la Grande-Bretagne, les nouvelles républiques hispano-américaines, la France (en 1848) abolissent l'esclavage. S'efforçant d'entraver le

¹ “Costumbrismo: El término costumbrismo designa aquella forma de la literatura realista, característica de la burguesía en ascenso, que se preocupa por retratar y describir los tipos representativos de esa misma clase y sociedad. [...] El primer álbum de costumbristas, titulado *Los cubanos pintados por sí mismos. Colección de tipos cubanos* (La Habana, Imp. y Papelería de Barcina, 1852), es una colección de artículos de diversos autores [...] recogidos y prologados por un editor español. Pero lo interesante es que este español — Blas San Millán — realizó su colección de artículos partiendo de la estrecha relación entre el costumbrismo y la conciencia de la nacionalidad.” Instituto de Literatura y Lingüística de la Academia de Ciencias de Cuba, *Diccionario de la literatura cubana*, La Habana, Editorial Letras Cubanas, 1980, tomo I, p. 239-241.

développement de l'économie sucrière cubaine, la très active politique abolitionniste britannique a débouché sur la signature avec l'Espagne de divers traités visant à éradiquer la traite négrière : celui de 1817 – applicable en 1820 –, ceux de 1835 et 1845. La création des Commissions Mixtes et l'activisme d'un Madden ou d'un Turnbull révèlent les tensions et les enjeux qui se nouèrent alors autour de l'abolitionnisme.

L'iconographie insulaire dite « pittoresque » – selon les principes esthétiques édictés par l'Anglais William Gilpin à la fin du 18^e siècle – ne reflète pas ce conflit géopolitique et humanitaire. La censure s'exerçait aussi bien sur les images que sur les textes et toute représentation polémique s'avérait impensable dans le cadre répressif des *Facultades omnímodas* qui furent concédées aux Capitaines Généraux dès 1825. Après une très relative accalmie au début des années 1840, l'impitoyable répression liée à la conspiration de La Escalera (1844), qui décima le milieu artistique et intellectuel insulaire, n'a pu qu'influer sur l'importance et la nature du corpus. L'autocensure a aussi pu jouer son rôle, de même qu'une certaine indifférence envers ceux qui faisaient tourner le système économique et que l'on ne voyait pas parce qu'on ne voulait pas les voir.

L'esthétique *costumbrista* privilégiait l'anecdote typique et la situation pittoresque, tous éléments anecdotiques éloignés du travail servile – celui des *ingenios* en particulier. Elle fut servie par le médium lithographique, dont la mode se répandit à Cuba dans les années 1840, qui privilégiait la modernité dans ses représentations comme dans ses techniques, ne posant pas frontalement la question de la servitude. Quant à la peinture de chevalet académique et blanche, elle suivait sagement les préceptes esthétiques et thématiques des « grands genres » – portrait et scènes mythologiques ou historiques.

Contrôlés par des élites économiques et culturelles, les médias étaient pour la plupart esclavagistes et appartenaient aux mêmes sphères socioculturelles que leurs publics, d'ailleurs restreints ; une telle endogamie faisait écrire à Gonzalo Zacarías del Valle dès 1838 :

Dejemos la ridícula manía o el error de pintar una sociedad escogida: la sociedad, blanca sola, aislada porque los negros se destiñen y ensucian a esa sociedad, y es preciso verla con los tiznes que le deja su roce: es decir que es necesario, indispensable, ver los negritos.²

Le cas le plus extrême en la matière est celui de *Los Ingenios* (1855-1857) de Cantero et Laplante, créé par l'un des plus riches saccharocrates du Département Occidental et de la « Vallée des Ingenios » (Trinidad) et financé par les souscripteurs dont les propriétés figuraient dans l'ouvrage. Toutefois, la Litografía de la Real Sociedad Patriótica, fondée fin 1838 et vite surnommée « atelier des Français », fut matériellement prise en charge par Domingo del Monte pour damer le pion à la Litografía del Gobierno (ou « atelier des Espagnols »)³ : la lutte autour de la technologie de l'image se doublait d'une concurrence idéologique. Del Monte était un Créole réformiste, mais apparenté aux saccharocrates Alfonso et Aldama, ce qui pose une fois encore la question de l'ambiguïté de cette imagerie.

Quelques scènes *costumbristas* et pittoresques autour de l'esclavage vont donc

² Lettre de Zacarías González del Valle à Antonio Suárez y Romero (1838), *La vida literaria en Cuba (1836-1840)*, La Habana, Publicaciones de la Secretaría de Educación, 1938, p. 153.

³ Les deux ateliers ont fusionné quelques années plus tard.

constituer l'essentiel d'un corpus iconique dominé par une poignée de personnalités artistiques : pour la décennie 1840, le plus célèbre d'entre eux est incontestablement le Français Frédéric Mialhe, principal artiste de « l'atelier des Français » et auteur de deux albums lithographiés pittoresques respectivement intitulés *Isla de Cuba Pintoresca* (1839-1842) et *Viaje Pintoresco al rededor de la Isla de Cuba* (1847-1849) ; vient ensuite Juan Jorge Peoli, qui ne laissera qu'une trace discrète mais dont la planche « El guardiero » publiée en 1853 par la revue *La Revista de La Habana* mérite toute notre attention. *Los Ingenios* (1855-1857), dont les estampes ont été réalisées par Édouard Laplante, se situe par nature en marge du *costumbrismo*, revendiquant une vision délibérément positive de la saccharocratie et de ses fondements. Plus de vingt ans plus tard, l'Espagnol Víctor Patricio Landaluze donnera un nouveau tour aux « types » insulaires de l'esclavage – tels le cocher ou la servante –, alors que l'institution décline et qu'éclate le premier conflit pour l'indépendance.

Est-on toujours sûr que cette imagerie concerne des esclaves au sens juridique du terme ? En vertu des principes pittoresques, ils animent des scènes de genre inscrites dans des ensembles ruraux ou urbains (Mialhe), voire techniques (Laplante), mais le chercheur doit parfois s'interroger sur le contexte historique et diégétique, l'attitude des personnages, divers détails, etc. Reflétant la complexité des *castas* et des *estamentos* coloniaux, la question du statut des gens de couleur ne peut pas toujours être précisée – dans le contexte urbain en particulier –, faute de marqueurs contextuels. Le corpus « secondaire » et anecdotique qu'ils constituent n'est pas dénué d'intérêt d'un point de vue documentaire et sociologique et un recensement systématique permettrait sans doute d'en tirer parti. Toutefois, quelques œuvres mettent délibérément en avant la figure de l'esclave et méritent à ce titre une analyse plus approfondie⁴.

**Frédéric Mialhe : *Isla de Cuba Pintoresca* (1839-1842)
“Trapiche de un ingenio durante la molienda”⁵**

Ce premier album de Mialhe comporte deux autres représentations de l'économie de plantation insulaire, dont les croquis seraient l'œuvre d'Alexandre Moreau de Jonnés⁶ : « Vista de un ingenio cerca de Matanzas » et « Cafetal La Ermita en las Lomas del Cusco ». La période de *zafra* – ici appelée « molienda » – pendant laquelle les esclaves travaillaient jusqu'à vingt heures par jour, bat son plein. L'*ingenio* représenté ici est traditionnel, l'accent étant mis sur l'aire centrale (le *batey*) et le moulin broyeur de canne (*trapiche*). Les Noirs s'activent sans que l'on puisse observer de souffrance ni même de contrainte en l'absence du contremaître ou de son second – *mayoral* ou *contramayoral* – ; ils portent du bois destiné à alimenter les chaudières et obtenir la

⁴ Compte tenu de son format, notre travail ne peut prétendre étudier toute la part que Landaluze a consacrée aux esclaves et qui s'étend par ailleurs au-delà de la période abordée ici.

⁵ Illustration 1.

⁶ Pour l'historique de ces planches, voir notamment : LAPIQUE BECALI, Zoila, *La memoria en las piedras*, La Habana, Ediciones Boloña, 2002, et CUETO, Emilio, *La Cuba pintoresca de Frédéric Mialhe*, Biblioteca Nacional José Martí, Colección facsimilar Raros y Valiosos, La Habana, 2010.

cristallisation du sucre en chauffant le vesou ; les cheminées fument. Sur la droite au premier plan, on aperçoit quelques moules à la forme caractéristique (*hormas*) qui formeront les pains de sucre ; les chars tirés par des bœufs apportent le chargement de cannes qui vont être broyées – le cycle dépeint ici va donc de la matière première au produit fini. Contrairement à *Los Ingenios*, aucune sucrerie ne porte de nom dans cet album, preuve de leur caractère générique dans le paysage cubain.

Sacrifiant à la mode pittoresque, Mialhe anime le premier plan de la scène grâce à deux femmes noires en pleine conversation, dont l'une au moins est au travail. Au-delà de sa fonction diégétique, la féminisation de cette scène nous renvoie à la question du déséquilibre démographique qui régnait alors dans les plantations et qui devint un objet de préoccupation pour les saccharocrates lorsque les restrictions sur la traite posèrent avec acuité la question du renouvellement de la main-d'œuvre à moindre coût. D'abord considérées comme moins rentables que les hommes, voire comme des objets de discorde, les femmes furent ensuite vues comme les mères de futurs *criollitos*. Pour ces derniers, on construisit des *criaderos*, sorte de pouponnières destinées à renouveler à moindre coût le cheptel humain des grandes plantations, tout en évitant les tracasseries provoqués par l'interdiction de la traite.

Sans que l'accent soit mis sur l'identité ou l'individualité de ces femmes, l'intérêt de l'artiste à leur égard est toutefois perceptible. La différence est mesurable par rapport à la vision distanciée des esclaves dans *Los Ingenios*, qui rappelle les termes employés à leur endroit : *la dotación* ou *la negrada*.

Dans le deuxième album de Frédéric Mialhe, *Viaje pintoresco al rededor de la Isla de Cuba* (1847-1848), la figure du Noir s'affirme dans le contexte urbain – notamment havanais. L'accès aux modèles était sans doute plus facile pour le dessinateur, qui fait montre de curiosité pour les modes de vie et l'identité des populations d'origine africaine – un angle résolument nouveau pour l'époque. Les années 1840 virent cependant s'amorcer un net redéploiement de la main-d'œuvre servile vers le secteur sucrier ; en 1841, 100 000 esclaves (soit 22,91%) travaillaient dans les *ingenios* alors que les domestiques restaient largement majoritaires : 196 202 (44,95%). En 1862, 172 671 (46,85%) étaient désormais employés dans les sucreries, contre seulement 75 977 comme domestiques (soit 20,61%)⁷.

***Viaje Pintoresco al rededor de la Isla de Cuba* (1847-1848)⁸**

“Cercanías de Baracoa y modo de viajar de sus naturales”⁹

La scène a pour cadre la partie la plus reculée de Cuba, située dans l'*Oriente*. On pourra voir dans cette forêt quasi impénétrable une claire antinomie avec les paysages occidentaux, irrémédiablement dévastés par la culture intensive de la canne. Par le traitement esthétique qu'il confère au corps du guide, à ses mouvements souples et rapides, Mialhe souligne l'osmose entre le Noir et la nature vierge. L'homme connaît parfaitement

⁷ Sources : Instituto de Historia de Cuba, *La Colonia (de los orígenes hasta 1867)*, La Habana, Editora Política, 1994, p. 403.

⁸ Album produit par l'atelier lithographique de Louis Marquier, La Havane.

⁹ Illustration 2.

un milieu hostile et semble voler sur un chemin si étroit que même les paysans ont besoin d'aide, juchés qu'ils sont avec leur famille sur des montures rustiques et pittoresques. Quand il montre la bonne direction, il oriente du même coup notre regard vers une trouée de la forêt. Cette magnifique planche témoigne d'une entente ethnique et sociale qui était loin d'être de mise entre les *guajiros* – en principe blancs – et les esclaves ; nombreux sont en effet les récits qui opposent la traque des Noirs marrons par les *rancheadores*¹⁰.

“Día de Reyes en La Habana¹¹”

On a pu dire que le *costumbrismo* est une vision ethnographique en miniature ; cette représentation précise et esthétique, qui est à notre connaissance la première base documentaire sur le sujet¹², a frappé les esprits au point de faire partie aujourd'hui de l'imaginaire cubain : elle a largement inspiré le tableau éponyme de Landaluze, qui n'a pas – à notre sens – atteint sa puissance formelle ni sa qualité ethnographique ; on en retrouve certains détails dans les défilés organisés dans la Vieille Havane par l'*Oficina del Historiador de la Ciudad de La Habana*. Quant à l'écrivain cubain Alejo Carpentier, il rappelle la genèse du livret de l'opéra *La Rebambaramba*, dont Amadeo Roldán a composé la musique :

El libreto de La Rebambaramba me fue sugerido por la contemplación de un grabado de Mialhe, representando comparsas del Día de Reyes frente a la vieja iglesia de San Francisco.¹³

Partout célébrée sur l'île le 6 janvier et souvent assimilée à un carnaval, cette fête est celle des *cabildos*. En favorisant le syncrétisme religieux et culturel, la politique coloniale a maintenu les cultures africaines au sein de ces sociétés généralement structurées par « nations », dont les premières furent créées à Séville, sur le modèle des confréries, dès la fin du XIV^e siècle. Le jour des Rois a une importance déterminante d'un point de vue culturel et social : les *comparsas* (membres du cortège) y élisent leurs responsables – rois, *capataces*, majordomes, Reines et autres *matronas*. Jusqu'en 1886, il est le seul jour de l'année où les Noirs, libres et esclaves, ont le droit de chanter et de danser en public ; le reste du temps, seul l'espace privé des sociétés africaines, généralement situées en périphérie urbaine, leur est dévolu¹⁴. La fête des Rois marque la naissance d'un « temps cubain » via l'africanisation du calendrier qui sera complétée au vingtième siècle par la fête de la Charité (la Caridad del Cobre) et celle de San Lázaro¹⁵.

10 On pense par exemple au *Rancheador* de Pedro José Morillas (1856). Dans *La Cuba pintoresca de Frédéric Mialhe, op.cit.*, Emilio Cueto s'interroge sur des silhouettes qui apparaissent dans scènes sylvestres peintes plus tard par l'artiste, n'écartant pas la possibilité qu'il s'agisse de « nègres marrons ».

11 Illustration 3.

12 Mialhe avait déjà effleuré ce thème dans son premier album pour la vue générale « Iglesia y plaza de Güines » (5^e livraison, 11 juillet 1840), mais de manière indirectement centrée sur les personnages.

13 CARPENTIER, Alejo, « Un ballet afrocubano », *Revista cubana*, abril-junio de 1937, p. 146, cité par Emilio Cueto, *op.cit.*, p.34.

14 Sur le sens cérémoniel de la fête des Rois, voir BARCIA, María del Carmen, RODRÍGUEZ REYES, Andrés, NIEBLA DELGADO, Milagros, *Del cabildo de “nación” a la casa de santo*, Fundación Fernando Ortiz, La Habana, 2012. Voir également BARCIA, María del Carmen, “El lado oculto de la fiesta africana”, <http://www.cubaliteraria.cu/revista/laetradelescriba/n83/articulo-6.html>.

15 GONZÁLEZ ECHEVERRÍA Roberto, “Fiestas cubanas : Villaverde, Ortiz, Carpentier”, *América* n°

Dans ce moment cathartique, les esclaves dansent, chantent à leur guise, demandent et reçoivent des étrennes, maîtrisant un espace pour une fois déserté par les Blancs. Ce spectacle suscite la crainte et frappe durablement les imaginaires :

La Habana se transforma, tomando un aspecto fantástico y salvaje; sus mil ruidos de todos los días callan ante el estruendo de los tambores, los fotutos, las campanillas y los cánticos de Guinea que parecen alaridos lastimeros. Todas las casas se cierran para amortiguar la bulla y librarnos de los aguinaldos y la población blanca se eclipsa, abdica por nueve horas.¹⁶

Vus par l'Occident, les *diablitos* – le jour des Rois étant aussi appelé *día de diablitos* – ont été assimilés à des arlequins, comme le fait Pichardo dans son dictionnaire :

Diablito: El negro vestido ridículamente a modo de mamarracho o arlequín, que el día de Reyes anda por la calles con su cabildo, haciendo piruetas, algunas veces con un muñeco de la misma figura y nombre. Dícenle también Ñanguio o Ñañigo. Arrastrados llaman en La Habana a los mismos (criollos regularmente) que van haciendo sus piruetas y otros movimientos arrastrándose.¹⁷

L'approche anthropologique permet toutefois de mettre au jour des codes culturels précis, dont Mialhe, en bon observateur, rend fidèlement compte. Au centre de l'image, sur fond de l'église San Francisco qui n'avait pas encore perdu son dôme, se détache un groupe de *diablitos* dont le plus important est appelé *culona*, terme issu du mandingue *kulonna* ou *lonna* (sage, instruit) qui s'appliquait aux prêtres ; ses cornes sont semblables à celles que portent les griots *soba*, rois du Congo. Certaines figures centrales peuvent être des *babalaos* ou des *babalochas*, officiants des cultes d'origine africaine telle la *santería*. On pourrait penser que le personnage vêtu à l'européenne, sur la droite, porte un travestissement carnavalesque destiné à moquer les Blancs, mais les confrères, en s'habillant comme des dignitaires coloniaux, s'attachaient à mettre en valeur leur propre prestige social. La fête était rythmée par divers tambours aux fonctions souvent cérémonielles, dont on aperçoit ici un exemplaire d'origine *congo*.

Dans son tableau *Día de Reyes en La Habana*¹⁸, Landaluze reprend la même scène en lui ajoutant quelques éléments, dont l'ombrelle des *matronas* qui rappelle l'attribut des hauts dignitaires africains – les éventails étant la marque d'Oshún. Par ailleurs, l'artiste espagnol a maintes fois croqué les *diablitos*, comme en témoigne la lithographie publiée dans l'album *Tipos y costumbres de la Isla de Cuba* (1881).

Juan Jorge Peoli, “El guardiero¹⁹”

27, « La fête en Amérique latine », 7^e Colloque international du CRICCAL (26-28 mai 2000), Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2001.

16 “Un día de Reyes en La Habana”, “Las avispas del Correo”, *El Correo Habanero*, Habana, 1864, n°11, p. 109.

17 PICHARDO, Esteban, « Diablito », *Diccionario provincial casi razonado de voces y frases cubanas*, La Habana, Editorial de Ciencias Sociales, p. 228.

18 LANDALUZE, Víctor Patricio, *Día de Reyes en La Habana*, huile sur toile, 51 x 61 cm, n.d., Museo Nacional de Bellas Artes de La Habana.

19 Illustration 4.

Une notice biographique parue dans *La Piragua* (1856) précise que Peoli serait né en 1825 à New York, de parents vénézuéliens d'origine corse, et serait arrivé à Cuba à huit ans. Entré en 1841 à l'Académie des beaux-arts de San Alejandro où il reçut un premier prix, il fit son « grand tour » en Europe. Il entretint une correspondance depuis Rome avec Domingo Del Monte, puis vécut à Madrid et à Paris pour émigrer enfin aux États-Unis.

Le *guardiero* était aussi appelé *matungo*, terme appliqué aux animaux qu'il est préférable d'achever parce qu'ils sont sur le point de mourir – selon Pichardo. Fernando Ortiz souligne que le maître était légalement tenu de garder sous sa tutelle cet homme devenu trop vieux pour travailler :

El artículo 15 del Reglamento de Esclavos decía: “Los esclavos que por su avanzada edad o por enfermedad no se hallen en estado de trabajar, deberán ser alimentados por los dueños, y no podrán concederles la libertad para descargarse de ellos, a no ser que les provean de peculio suficiente a la satisfacción de la justicia, con audiencia del Procurador Síndico para que puedan mantenerse sin necesidad de otro auxilio.”²⁰

Faute de pouvoir s'en débarrasser, on le relègue donc aux confins de la propriété pour – en principe – en surveiller les limites²¹. En 1853, la *Revista de La Habana* offrait en cadeau à ses souscripteurs une planche lithographiée de Juan Jorge Peoli – dont nous pensons qu'elle a pu être imprimée dans l'atelier de Tiburcio Cuesta –, consacrée à ce personnage marginal et limitrophe, véritable « type » qui suscite la commisération et l'intérêt des artistes au point de servir la diégèse *costumbrista* : ainsi dans « La cruz negra », publié par *La Cartera cubana* entre 1838 et 1839, et dans *Cecilia Valdés*, où le vieux Taita Caimán est accusé par Leonardo de pratiquer des rites de sorcellerie et d'être complice des nègres marrons. Cette planche illustre fidèlement une nouvelle éponyme d'Anselmo Suárez y Romero (1843) auquel elle est dédiée et qui ne figure pas dans la revue. Le commentaire anonyme qui l'accompagne souligne la familiarité entre le modèle et son public :

Examinen nuestros lectores toda la admirable verdad que hay en la composición del cuadro, y lo perfectamente que su lápiz ha sabido traducir el que con la pluma trazó en su artículo el Sr. Suárez y Romero —¿Desconocería alguien al tipo del guardiero de nuestras fincas?²²

Le personnage occupe presque tout l'espace de la composition, ce qui n'était pas si courant à l'époque. Le vieil homme – dont le grand âge ne semble pas évident ici – égrène du maïs pour nourrir sa basse-cour ; compagnon de sa solitude, son chien semble aux aguets. On aperçoit la cheminée de l'*ingenio* en arrière-plan, détail qui permet de placer la scène dans une perspective socio-économique précise et sans doute de révéler les

20 ORTIZ, Fernando, *Los negros esclavos*, La Habana, Editorial de Ciencias Sociales, 1996, p. 177. L'auteur ajoute : “Esta disposición prueba que tal abuso fue tan frecuente, que requirió una medida legal prohibitiva.”

21 “Guardiero: El Negro destinado en las fincas de campo a cuidar y servir de centinela para impedir o avisar cualquiera (*sic*) daño, hurto, asalto o incendio. Un bojio reducidísimo o de vara en tierra le abriga en el lugar de su guardia, que regularmente es en los linderos principales, siembras y otros parages de cuidado, destinándose para estos empleos Negros ancianos o casi inútiles.” PICHARDO, Esteban, *op.cit.*, p. 305.

22 *Revista de La Habana*, Habana, 1853, tomo 1, 1^{er} período, p. 140.

conséquences de la pire servitude qui soit. L'expression mélancolique du *guardiero*, qui ajoute une aura humaine à cette image, vise également à susciter la commisération.

Los Ingenios (1855-1857)

Les intentions de ce panégyrique du système sucrier sont tout autres. Il s'agissait de démontrer, textes et dessins à l'appui, l'excellence d'une économie en pleine expansion jusqu'à la crise de 1857. Sous-titré "Colección de vistas de los principales ingenios de la Isla de Cuba", ce luxueux ouvrage nous montre les plantations les plus performantes²³ sur une île où la plupart restaient traditionnelles : Manuel Moreno Friginals estime que dans la période 1838-1842, seule une cinquantaine d'entre elles étaient très modernes, pour un total de 1365²⁴. Parfaitement identifiées et localisées, ces propriétés sont situées dans le centre-ouest de l'île et dans la « Vallée des *Ingenios* » près de Trinidad. Sans nous attarder sur des aspects que nous avons étudiés en détail par ailleurs²⁵, nous rappellerons que, déforestation comprise, l'ensemble du système est vu de façon positive. Avec l'avènement de la vapeur, le progrès semble désormais au rendez-vous et cette édition au luxe inégalé préfère donc mettre l'accent sur les avancées technologiques plutôt que sur l'homme²⁶. Tel est le *credo* des deux auteurs, le médecin et saccharocrate Justo Germán Cantero, propriétaire des *ingenios* Güinía de Soto, San Francisco et Buena Vista, et son ami le Français Édouard Laplante, représentant en matériel sucrier et lithographe²⁷.

Les dures conditions de vie des esclaves ne figurent que très discrètement dans les estampes et il faut une loupe pour saisir le coup de fouet qu'assène un *mayoral* dans « Ingenio Santa Teresa » ou un *contramayoral* dans « Ingenio la Amistad ». L'exploitation de la main-d'œuvre noire est perçue comme un mal nécessaire au bon fonctionnement de l'économie de plantation sur lequel il n'y avait pas lieu de s'attarder. D'autre part la mécanisation, qui prétendait en finir avec la servitude, induisit un recours massif à l'esclave et au lumpenprolétariat, du fait du productivisme lié à l'extension des surfaces cultivables.

Les Noirs et les *coolies* qui apparaissent dans les scènes d'intérieur ne semblent pourtant pas travailler sous la contrainte ; on voit même deux esclaves apparemment oisifs dans la salle des chaudières de l'*ingenio* Asunción, une scène qui s'inscrit dans le rapport nouveau censé s'instaurer entre eux et la machine. Mais pour le lecteur d'aujourd'hui, le discours positiviste qui accompagne les planches confine au cynisme :

El contento que se advierte en los semblantes de todos los negros que forman la dotación y que se entregan al trabajo con muy buena voluntad es fácil de comprender por el buen

23 CANTERO, Justo Germán, et LAPLANTE, Édouard, *Los Ingenios. Colección de vistas de los principales ingenios de azúcar de la Isla de Cuba*, Habana, Litografía de Luis Marquier, 1857.

24 MORENO FRAGINALS, Manuel, *El ingenio*, La Habana, Editorial de Ciencias Sociales, 1978, tome II, p.97.

25 MÉGEVAND, Sylvie, " *Los Ingenios*, de Cantero y Laplante: una obra de referencia de la sacarocracia cubana (1855-1857) ", *Prensa, Impresos y territorios. Obras de referencia y espacios regionales*, PILAR, Université de Rennes 2, mai 2003, p. 11-22.

26 Dans *La casa de trapiche*, d'Anselmo Suárez y Romero (1853), on observe la même fascination pour la technologie sucrière fondée sur la machine à vapeur.

27 Arrivé à Cuba vers 1848, Laplante exécuta aussi pour Cantero deux huiles sur toile, *Ingenio Güinía de Soto et Trinidad, vista general tomada desde la Vigía o paseo campestre de la familia Cantero-Iznaga*.

trato que reciben. Los trabajos están tan bien distribuidos, que no fatigan al negro (...). Esto unido a la buena alimentación influye en que la dotación goce de una perfecta salud²⁸.

Víctor Patricio Landaluze, “Corte de caña” (1874), “El mayoral”, “El cimarrón”

L'œuvre de l'artiste espagnol s'inscrit dans une époque déjà différente, alors que Cuba plonge dans la Guerre de Dix ans et que la lutte pour l'abolition de l'esclavage est indéfectiblement liée à l'émancipation politique. Víctor Patricio Landaluze – dont l'engagement dans le Bataillon des Volontaires est bien connu – ne peut pas être soupçonné d'antiesclavagisme ; fidèle au genre *costumbrista* où il excelle, il croque pourtant sur divers supports nombre de petites scènes anecdotiques dont les Noirs sont les protagonistes : mulâtres se rendant au bal, élégants cochers courtisant des soubrettes, *diablitos*...

Le propos de ses tableaux (huiles sur toile) est toutefois plus ambitieux, s'attachant à dénoncer la cruauté du système avec ces scènes de *zafra* d'où émerge la figure implacable du contremaître – *Corte de caña* et *El mayoral*²⁹ – ou bien le spectacle de l'esclave fugitif, rejoint et traqué par les chiens³⁰. En plein chaos institutionnel, la fin de l'esclavage se profile : loi Moret dite « des ventres libres » (1870) puis loi du Patronat (*Patronato*, 1880) et enfin abolition définitive en 1886. À la même période – soit quelque quarante ans après les œuvres pittoresques de Mialhe – la production *costumbrista* se termine avec l'album *Tipos y costumbres de la Isla de Cuba* (1881) que Landaluze a illustré et qui est aujourd'hui considéré comme le « chant du cygne » du genre.

Conclusion

En dépit de la curiosité d'un Mialhe, de la compassion d'un Peoli ou de l'intérêt ambigu d'un Landaluze, l'esclave n'était pas un modèle acceptable auquel la société insulaire des années 1840 pouvait se référer. C'est donc la figure blanche du *guajiro* qui s'est affirmée dans l'esthétique *costumbrista* dès les années 1840 : elle proposait une figure identitaire consensuelle à des élites qui prônaient le blanchiment de la population pour contrebalancer l'arrivée massive de travailleurs africains, conjurant ainsi le « péril noir »³¹. En contrepoint de celle de l'esclave, l'image rassurante du paysan libre et en principe blanc jetait le voile sur un pan du système colonial qui restait problématique, tout particulièrement dans le contexte rural.

28 « Ingenio Intrépido », *op. cit.*, n. p.

29 Pour le commentaire complet de *El mayoral*, voir MÉGEVAND, Sylvie et BESSIÈRE, Bernard et Christiane, *La peinture hispano-américaine*, Nantes, Éditions du Temps, 2008, p. 139-144.

30 Voir sur : http://www.cernudaarte.com/cgi-local/special_events.cgi?mode=show_detail&id=10.

31 Cf. MÉGEVAND, Sylvie et RODRÍGUEZ, Fátima, “El guajiro, ¿figura de la identidad cubana ?” Revue HISAL, Histoire(s) de l'Amérique latine, Dossier « Types et emblèmes de l'identité dans les discours sur la nation en Amérique latine, XIX^e - XX^e siècles », Volume 1, 2005, www.hisal.org | 1-12-2005 URI: <http://www.hisal.org/viewarticle.php?id=30>.

Illustration 1 : Frédéric MIALHE, “Trapiche de un ingenio durante la molienda”, *Isla de Cuba Pintoresca* (1839-1842).

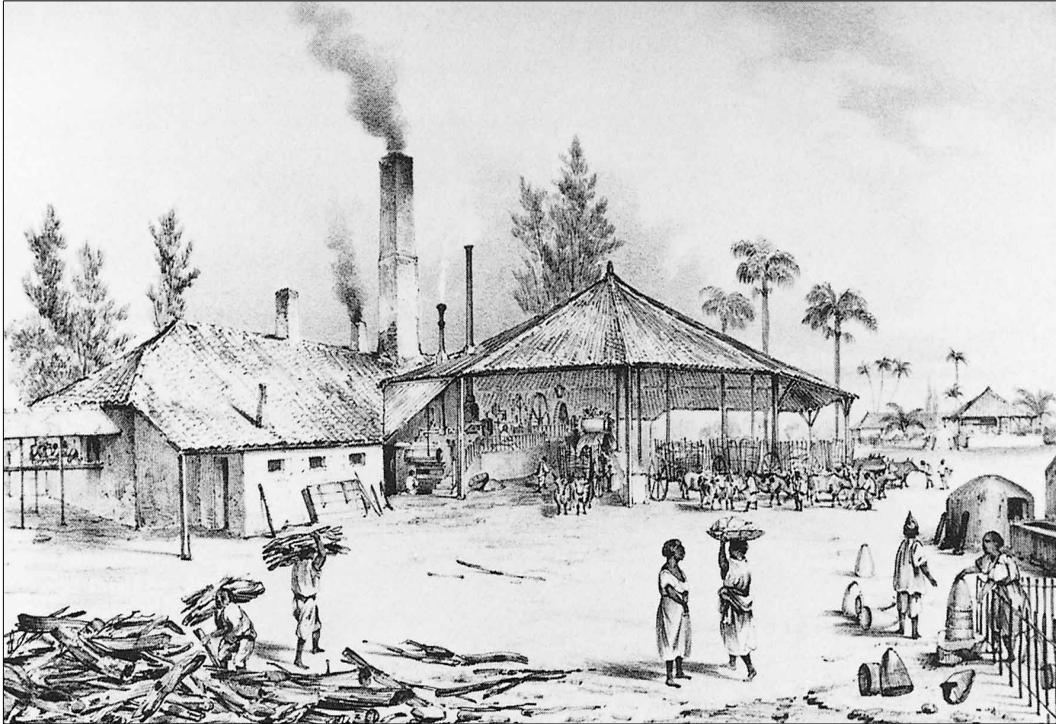


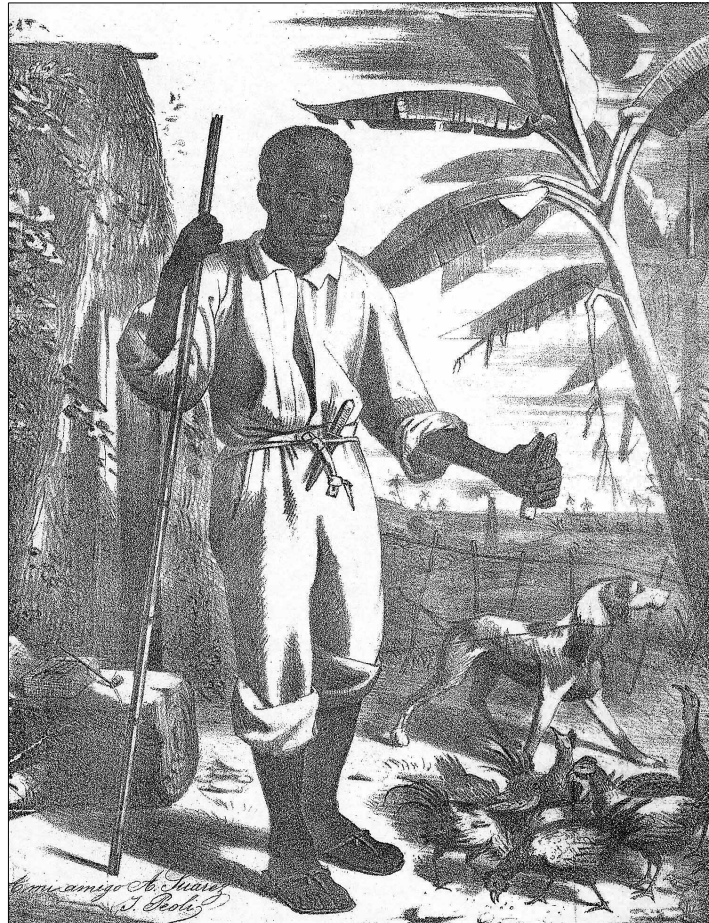
Illustration 2 : Frédéric MIALHE, “Cercanías de Baracoa y modo de viajar de sus naturales”, *Viaje pintoresco al rededor de la Isla de Cuba* (1847-1848).



Illustration 3 : Frédéric MIALHE, "Día de Reyes en La Habana", *Viaje pintoresco al rededor de la Isla de Cuba* (1847-1848)



Illustration 4 : Juan Jorge PEOLI, "El guardiero", *Revista de La Habana* (1853).



DE L'UTOPIE DES PLANTATIONS A L'ABOLITION DE L'ESCLAVAGE : REPRESENTATIONS DES ESCLAVES ET DES AFFRANCHIS DANS LA PEINTURE CUBAINE DE LA DEUXIEME MOITIE DU XIXEME SIECLE

David Castaner

CRIMIC, Université de Paris IV Sorbonne

Les Noirs n'apparaissent que de manière ponctuelle dans la peinture cubaine du XIX^{ème} siècle. La plupart des images produites alors à Cuba étaient des paysages, des vues des ports de l'île et des portraits de l'élite créole¹. Même si certains Noirs avaient une situation sociale favorable², même s'il existait à la Havane et à Santiago une classe moyenne supérieure composée par des Noirs et des mulâtres, les personnages des portraits sur commande étaient, généralement, blancs.

A Cuba l'image des Noirs demeure, jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle et même jusque dans les années 1930, un thème périphérique³. Les premiers artistes qui ont à peindre des Noirs et des mulâtres sont ces peintres et graveurs européens, surtout français, qui débarquent sur l'île à partir du milieu du XIX^{ème} siècle pour y peindre des vues de la campagne et des villes cubaines. Les Noirs sont donc un thème doublement périphérique, puisque non seulement ils sont peu présents dans l'ensemble de la production artistique cubaine mais en plus ils n'apparaissent que dans des genres mineurs comme le paysage⁴. Venus à Cuba pour observer le développement agricole et industriel lié au boom sucrier du XIX^{ème} siècle, ces paysagistes européens ont dû prendre en compte des populations dont le rôle dans le système économique cubain et la visibilité démographique étaient de plus en plus importants. Parmi ces artistes qui peignent des paysages de centrales sucrières – *vistas de ingenios* – il convient de citer Frédéric Mialhe⁵, Etienne Chartrand et Edouard Laplante.

Penchant urbain des vues générales de centrales sucrières, inspiré par des courants littéraires et artistiques européens comme le naturalisme ou le *costumbrismo*

1 N. BONDIL (dir.), *Cuba art et histoire de 1868 à nos jours*, éd. Musée des Beaux-Arts Québec, Montréal, Hazan, 2008.

2 P. DESCHAMPS CHAPEAUX, *El negro en la economía habanera del siglo XIX*, La Habana, UNEAC, 1970.

3 D'après Natalia Bolivar, le premier portrait d'un mulâtre date de la fin du XVIII. Il s'agit du portrait du musicien mulâtre Jacques Quiroga par le peintre Vicente Escobar y Flores. Il faudra attendre 1896 pour qu'un portrait de noirs cubains voie le jour, il s'agit de l'œuvre *Pilluelos* de Juana Borrero. N. B. ARÓSTEGUI, *Racines Ancestrales dans la peinture cubaine*, in *Art Contemporain de la Caraïbe, Mythes croyances et religions*, Paris, éd. HC, 2012.

4 Rappelons que dans la hiérarchie classique des genres, la peinture d'histoire et le portrait restent des genres majeurs, et la scène de genre, le paysage et la nature morte, des genres mineurs.

5 Dont les images de son recueil de gravures « Cuba pittoresque » ont fait l'objet d'une large diffusion en Europe, comme le démontre Emilio Coeto. E. COETO, *La Cuba pintoresca de Frédéric Mialhe*, La Habana, Biblioteca Nacional de Cuba José Martí, 2010.

espagnol, le mouvement *costumbrista*, qui s'impose à partir des années 1870, bien qu'il existe depuis le début du siècle, tente de rendre la vie quotidienne et les mœurs des Havanais. Situées, généralement dans les rues animées de la Havane, sous la lumière chaude du soleil des tropiques, les scènes *costumbristas* dépeignent les différentes classes sociales de La Havane, des riches familles saccharocrates jusqu'aux esclaves noirs domestiques, en passant par les Noirs affranchis et les commerçants mulâtres.

A l'inverse de la peinture religieuse, qui s'occupait de l'hagiographie catholique, et des portraitistes havanais, qui répondaient aux commandes des élites créoles et blanches, les peintres des « *vistas de ingenios* » et les peintres *costumbristas* pouvaient prétendre à la représentation de la réalité géographique, économique et sociale de l'une des dernières colonies américaines de l'Espagne. C'est probablement pour cela que les Noirs et les mulâtres font leur apparition dans ces genres picturaux. Pour cette raison, l'on pourrait avoir la tentation de considérer les genres « réalistes » de la peinture cubaine comme des discours plus conscients de la condition des classes subalternes du pays. A partir de là, l'on pourrait même en venir à déduire que ces peintres étaient plus engagés dans la défense des Noirs et des mulâtres dans les empires coloniaux. Le raisonnement est simple et obéit à une logique tout aussi simpliste : ceux qui ne parlent pas des classes subalternes les méprisent, ceux qui en parlent, au contraire, les défendent. Peut-on dire que les peintres de *vistas de ingenios* et de scènes de genre représentent les Noirs esclaves et les affranchis par engagement envers les classes subalternes ?

En Europe, cette thèse semble pouvoir s'appliquer convenablement aux auteurs socialistes et aux écoles artistiques naturalistes et réalistes, mais dans la peinture cubaine la question est plus complexe. Il ne s'agit pas de savoir si l'on représente quelque chose ou non mais d'interpréter de quelle manière l'artiste représente la réalité. Car, bien qu'un artiste appartienne à des mouvements réalistes, ce qu'il exprime n'est jamais qu'une certaine image élaborée à partir de la réalité. Comment sont représentés les noirs et leurs descendants par les peintres de la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle à Cuba ? Quel sens peut-on donner à ces images ? Qu'indiquent-elles sur le rôle des Noirs et des mulâtres et sur l'idée qu'en avaient les Européens et les Créoles de l'île ? Et si au lieu de représenter la réalité, les tableaux pittoresques étaient l'exposition de valeurs, de désirs et de peurs de la société coloniale ?

Dans une première partie, il apparaîtra qu'à travers leurs paysages, les peintres européens qui voyagent à Cuba présentent les Noirs comme des individus sans culture propre. En deuxième lieu, l'on examinera l'image que les peintres et les graveurs *costumbristas* ont donnée des Noirs et des mulâtres urbains de La Havane. Leur culture devient, dans ces tableaux, un spectacle pittoresque lié à des populations autour desquelles se construisent trois stéréotypes: la *mulata de rumbo*, les noirs délinquants et le noir enfant. Enfin, il s'agira de savoir si l'abolition de l'esclavage et les luttes pour l'Indépendance de Cuba ont impliqué, dans le champ des beaux-arts cubains, une rupture dans la manière de représenter les Noirs et les mulâtres.

1. Les paysages : l'utopie des plantations et les Noirs sans culture

Publiées en 1857⁶ pour illustrer un livre sur les centrales sucrières les plus importantes de Cuba, les versions lithographiques des tableaux d'Eduardo Laplante ont parcouru Cuba et l'Europe. Parmi ces œuvres, la *Vista General del Ingenio Güinía de Soto* (Fig.1) semble être la plus emblématique. Grand format, elle est exposée au *Museo Nacional de Bellas Artes* de La Havane comme pour témoigner d'une activité qui a fait la fortune de certains Cubains pendant près d'un siècle. La centrale sucrière *Güinía de Soto* fut créée en 1827 puis rachetée en 1842 par Justo Germán Cantero. Elle contribua à la richesse de la ville de Trinidad, à une trentaine de kilomètres de la vallée où la centrale était située. Cette lithographie est accompagnée, dans le recueil de Germán Cantero, par la description de l'*ingenio* qu'en donne celui-ci. C'est pour cela que l'on sait que Laplante a rendu parfaitement l'architecture du bâtiment.

Mais que Laplante ait essayé de rendre exactement la disposition des différentes aires de production de la centrale ne veut pas dire que son tableau représente la réalité de l'*ingenio Güinía de Soto*. Au contraire, par le choix de la prise de vue, par le choix des personnages qu'il décide de mettre en scène, par le choix des tons et des couleurs, l'artiste construit une image particulière de la centrale sucrière : celle d'une utopie dans les Antilles à l'ère de la Révolution industrielle. Cela est particulièrement visible par la manière dont l'espace est agencé dans le tableau. D'abord, Laplante choisit une vue générale, en légère plongée pour que le spectateur du tableau ait la sensation de dominer l'étendue de terrain où se déroule l'action. Car il s'agit bien d'une action que représente cette image. Il ne s'agit pas d'une action historique ou mythologique accomplie par des personnages mais une action de transformation – celle de la canne à sucre en pains de sucre – qui s'opère en certains lieux : sur les extrémités droite et gauche du tableau des étendues vertes représentent les plantations de canne à sucre. Au milieu du tableau s'élève la centrale sucrière elle-même. Les deux cheminées du bâtiment central indiquent que c'est à cet endroit que se trouve *la casa de calderas*, où l'on raffinait le *guarapo*, jus de canne à sucre que l'on obtenait dans le *trapiche* ou moulin à sucre. Ce jus était transformé par la suite en pains de sucre que l'on laissait sécher sur de vastes étendues couvertes, la *casa de purga* – aile droite du bâtiment. L'on aperçoit aussi quelques bâtiments dédiés aux travailleurs de la plantation, sur le côté gauche du tableau. Ainsi, il suffit de repérer des lieux pour comprendre l'action du tableau. Ce que l'on représente est la rationalisation de la nature et de l'espace de production. C'est en cela qu'il nous semble que Laplante reprend, dans la manière de représenter ces vues générales, des éléments de l'utopie urbanistique européenne.

D'abord genre littéraire, l'utopie est devenue, au XVII^{ème} siècle, un genre artistique et architectural. Mêlant la tradition médiévale de la Cité de Dieu aux récits de voyages dans les Indes et aux nouvelles conceptions de l'espace et du temps humaniste, les artistes et les architectes ont commencé à élaborer des plans pour des villes idéales. Des illustrations pour la Nouvelle Atlantide de Bacon, l'on est passé à des « Plans pour la Cité Idéale », comme les trace Robert Fludd en 1617, le projet pour « la Cité du

6 J. G. CANTERO, La Havane, *Los Ingenios*, éd. Luis Marquier, 1857.

Jardin du Roi Soleil » d'André le Notre, en 1662 ou l'initiative de Richard Newcourt qui se proposait, en 1666 de « Rebâtir Londres rationnellement »⁷. Si la plupart de ces projets ont échoué jusqu'à la Révolution industrielle, à partir de la fin du XVIII^{ème} siècle l'on reprend ces visions de l'espace pour aménager les nouveaux bâtiments industriels. Ainsi, le projet de Claude-Nicolas Ledoux pour la Saline Royale d'Arc en Senans, à la fin du XVIII^{ème} siècle, reprend tous ces éléments de l'architecture et de l'urbanisme utopistes pour bâtir un monument industriel autonome. La perspective générale de la Ville de Chaux (Fig.2), qui reprend le projet de Claude-Nicolas Ledoux, est devenue une sorte de canon pour les peintres et les graveurs français de cités industrielles au XIX^{ème} siècle. Il est intéressant de remarquer que c'est un Français, Edouard Laplante qui peint les usines de sucre de Cuba un demi-siècle plus tard et qu'il semble reprendre les mêmes techniques. Une vue générale en plongée, assez distante, avec aucun ou peu de personnages, pour que l'on comprenne le fonctionnement de l'usine seulement par le trajet du regard entre les différents lieux représentés. Daniel Rabreau⁸, dans le livre qu'il dédie à cette cité industrielle, parle de la construction d'une allégorie des Lumières. En effet, au centre de la saline – qui est elliptique, forme censée incarner la Raison au XVIII^{ème} siècle – l'on retrouve l'Hôtel du Directeur, sorte de despote éclairé qui dirige les ouvriers tout en les protégeant et les écoutant. Le tableau de Laplante, quant à lui, ne met pas en scène une allégorie des Lumières, mais une utopie industrielle.

En effet, l'usine à sucre est représentée comme une unité de production qui transforme la nature de manière rationnelle, ordonnée et propre. Il semble même qu'elle le fasse de manière automatique, puisque, comme nous l'avons montré, le trajet effectué par le regard du spectateur semble suffire à expliquer la transformation de la canne en sucre. Il s'agit bien d'une certaine idée du Progrès, très en vogue à cette époque, selon laquelle la rationalisation et la mécanisation rendraient de moins en moins nécessaire le travail de l'homme. C'est pourquoi l'utopie industrielle devient presque une pastorale des tropiques où tout serait loisir et contemplation.

Si l'action représentée est celle de la transformation de la canne en sucre, le personnage central du tableau est donc la centrale sucrière. Mais il y a deux autres types de personnage : l'ensemble des travailleurs noirs et un garde à cheval. Les travailleurs noirs sont, comme dans beaucoup de tableaux de l'époque, de taille minuscule. Alors qu'au même moment, en Europe, Jean-François Millet rend hommage au dur labeur des paysans français en les mettant au centre de ses compositions, en travaillant leurs visages et leurs expressions, leurs habits et leurs outils, Laplante représente les ouvriers comme de simples éléments du paysage. D'un point de vue visuel, ils s'intègrent parfaitement dans la logique de l'espace de l'usine. De fait, ils ont la fonction d'admoniteurs : ces personnages des tableaux historiques ou religieux du XVI^{ème} et XVII^{ème} qui servaient pour guider le regard du spectateur à travers des récits de vie ou des épisodes dont l'ordre de lecture des images qui les composaient n'était pas évident. Les Noirs accomplissent ici la même fonction : ils indiquent ce que l'on fait dans chaque endroit et dans quel ordre on le fait. Au milieu du tableau, une caravane de

7 Voir V. VERCELLONI, *La Cité idéale en Occident*, Paris, éd. Philippe Lebaud, 1996.

8 D. RABREAU, *La saline royale d'Arc et Senans, Un monument industriel : allégorie des Lumières.*, Paris, éd Belin, 2002.

charrettes pleines de canne à sucre signale d'où vient le produit à transformer et vers où il se dirige. De même, sur le côté gauche, une rangée de travailleurs portant des outils se dirige du cabanon vers l'usine. Enfin, presque en arrière-plan, une autre caravane semble partir de l'usine vers les champs. Le moulin est bel et bien le centre du tableau, tant par sa position que par l'ensemble de lignes qui pointent vers lui. Les travailleurs apparaissent alors comme de simples prolongations de la logique de l'usine. Leurs habits, comme leurs corps, que l'on aperçoit à peine, sont tous peints de la même manière. Ces esclaves africains ou descendants d'Africains sont représentés comme des êtres qui cultivent une terre qui n'est pas la leur et qui transforment les produits à l'intérieur d'une logique du Progrès représentée par l'usine qui dirige leurs mouvements. Aucun trait de leur culture propre n'est mis en valeur précisément parce qu'ils ne sont considérés que comme un élément dans la mécanique du progrès à l'euro-péenne. L'esclave est donc celui qui cultive mais qui n'a pas de culture.

L'*ingenio* n'est pas construit, et il n'est pas peint non plus pour les Noirs. C'est d'ailleurs ce qu'évoque le personnage du premier plan. Il s'agit d'un homme qui monte à cheval et qui contemple la centrale sucrière. Il est une mise en scène du spectateur lui-même qui ne pourrait pas se reconnaître dans l'image des esclaves noirs mais le pourrait en revanche dans l'image d'un créole. D'ailleurs il est significatif que ce tableau représente l'*ingenio* qui appartient à Juan Germán Cantero, qui était aussi l'auteur et l'éditeur du livre *Los Ingenios*, et, par conséquent, le commanditaire de toutes les lithographies de Laplante. Il s'agit, en fait, d'un tableau destiné au propriétaire de l'*ingenio Güinía de Soto* : c'est lui le propriétaire-spectateur. Mais ce personnage n'est pas seulement une mise en scène du spectateur, car à vrai dire, il ne fait pas que regarder. S'il est à cet endroit précis, s'il s'est arrêté là où la vue couvre la totalité de l'usine, c'est qu'il regarde pour surveiller. Ce personnage est à la fois une mise en scène du spectateur et un élément clé de la construction graphique de l'utopie. En effet l'utopie, que ce soit en littérature ou en architecture, est un système clos. La plupart des utopies ont lieu dans des îles introuvables et nous avons vu que le projet des salines royales imposait l'ellipse – figure close par excellence. Ce personnage, bien qu'il soit de petites dimensions, occupe tout de même le milieu du premier plan, c'est pourquoi il nous semble qu'il a un rôle important dans l'économie générale du tableau. S'il n'était pas là, le spectateur pourrait croire qu'entre cette usine et la nature il n'y a aucune séparation et que les esclaves peuvent désertir à n'importe quel moment. Le petit garde à cheval est une synecdoque de l'ensemble de techniques de discipline et de surveillance que l'on applique aux esclaves pour éviter qu'ils s'enfuient. Ce personnage a donc, pour le spectateur créole, un sens précis : il fait à la fois de l'usine un lieu clos, un espace utopique, et un espace rassurant. Il est un élément central à la fois de l'utopie et du *locus amoenus*.

Le fait que Laplante ait représenté ce garde à cheval pour clore l'espace de l'*ingenio* est un symptôme de la peur que les Noirs provoquent chez les Blancs. L'on sait que depuis la révolution haïtienne⁹, les élites hispaniques et créoles craignent de

9 C. NARANJO OROVIO, « La entronización del miedo: iconos de terror y exclusión en el Caribe tras la revolución de Saint Domingue », *Los imaginarios del miedo. Estudios desde la Historia*, Ed. Tranvía-Verlag Walter Frey, 2013.

plus en plus des révoltes noires dans un pays qui tarde à abolir l'esclavage. Les esclaves fugitifs, les *cimarrones*, ne représentent plus seulement, au XIX^{ème} siècle, des pertes économiques pour les planteurs mais deviennent le symbole de barbares capables de toutes les violences. C'est dans ces années-là que le terme *drapetomanie*¹⁰, du grec *drapetes* (fuir) et *mania* (folie), se répand dans les Antilles pour désigner cette « tendance malade » des esclaves à s'enfuir des plantations. Si chez les Noirs le désir de liberté peut être considéré comme une maladie mentale c'est parce que l'on considère alors qu'il est dans sa nature d'être soumis et obéissant. Inversement, un nègre-marron, un noir qui aura réussi à se libérer sera forcément violent puisqu'aliéné, et évidemment sans culture. Il est intéressant de remarquer, par ailleurs, que l'un des seuls tableaux du XIX^{ème} siècle consacrés au thème du marronnage, *Cimarrones o Fugitivos*, d'Etienne Chartrand (Fig.3), est très fortement empreint de cela. On pourrait avoir tendance à interpréter ce tableau comme un travail sur le mythe du bon sauvage. Les fugitifs apparaissent comme des hommes libres, adoptant des attitudes détendues et en parfaite harmonie avec une nature luxuriante. Mais c'est plutôt dans la comparaison avec la tradition pastorale européenne qu'il faut chercher le décalage herméneutique qui donne un sens à ces « sauvages » cubains. En effet, la composition de la scène rappelle de très près les tableaux bucoliques de Nicolas Poussin ou de Claude Lorrain. Mais, alors que les paysans idéalisés par les héritiers de Virgile font preuve d'une double culture – celle, matérielle, de l'élevage de bétail, et celle intellectuelle, de la musique et du chant lyrique – les nègres marrons d'Etienne Chartrand se reposent. Du même coup, toutes les formes de la culture matérielle que les nègres-marrons développaient dans les *palenques* comme l'agriculture, la recollement, l'élevage et la chasse sont ignorées. Il en va de même des expressions musicales, plastiques et religieuses de ces communautés qui sont obliérées. Dans les deux cas, qu'ils soient esclaves ou qu'ils soient fugitifs, les noirs sont considérés comme des êtres sans culture.

2. Le *costumbrismo* : la culture des Noirs comme spectacle ; la fabrique des stéréotypes

Pendant les deux dernières décennies de la période coloniale¹¹ triomphe à Cuba un mouvement esthétique nourri du naturalisme et du réalisme européens que l'on appelle *costumbrismo* et dont les thématiques tournent autour de la vie quotidienne et des coutumes des habitants de Cuba, et principalement de La Havane. Empreint du désir de véracité, ce mouvement est aussi, par certains côtés, l'héritier du romantisme qui croit en l'esprit des peuples et qui recherche avant tout la couleur locale. Que ce soit Mialhe, Joaquín Cuadras, Manuel Puentes ou Víctor Landaluze, ces peintres commencent à donner plus d'importance aux Noirs et à leurs coutumes. Landaluze, peintre basque installé à La Havane, est probablement l'une des figures du

10 Terme réutilisé, expliqué et critiqué par Alejandro de la Fuente dans son article « Drapetomania : Grupo Antillano y cimarronaje cultural » in A. de la FUENTE, *El arte de Afro-Cuba*, Pittsburgh, University Pittsburgh Press, 2013.

11 Même s'il existe depuis le début du siècle et qu'il obtient une certaine popularité dès le milieu du XIX^{ème} siècle grâce aux compositions de F. Mialhe dans son ouvrage « *Voyage pittoresque à travers l'île de Cuba* », La Habana, éd. Marquier, 1848.

costumbrismo les plus reconnues. Il publie en 1881 *Tipos y Costumbres de la Isla de Cuba*¹² qui reprend, sous forme de lithographies, la plupart de ses toiles les plus emblématiques. Parmi celles-ci, nous avons choisi d'analyser *Día de Reyes en La Habana* (fig.12) car elle condense une bonne partie des problématiques des rapports du *costumbrismo* avec la culture des Noirs.

Ce tableau appartient à un sous-genre du *costumbrismo* : la représentation des fêtes des Noirs et en particulier des fêtes des *cabildos* pour le jour de l'Épiphanie – fête de tradition ibérique maintenue et développée à Cuba. Il faut d'abord remarquer que la culture des Noirs est prise en compte, pour la première fois, comme sujet pour des tableaux. Alors que dans les images sur le monde agricole et industriel les Noirs apparaissaient comme dépourvus de culture, dans les tableaux sur La Havane ils deviennent des personnages avec des traits culturels propres. Il est possible, en outre, que la déculturation¹³ ait été plus forte dans les plantations qu'à La Havane, où les esclaves jouissaient d'une liberté de mouvement et d'une liberté religieuse plus grandes. Que ces fêtes deviennent des sujets pour des tableaux veut bien dire qu'elles ont été acceptées comme des manifestations de la culture populaire et des coutumes des Havanais. La manière dont Landaluze traite ces fêtes noires de l'Épiphanie traduit une certaine connaissance des rites et des organisations des esclaves et des affranchis. Au milieu du tableau, un homme portant un casque avec des cornes peut être reconnu comme le roi d'un *cabildo*. En effet, chaque *cabildo de nación* élisait un roi pour une durée d'un an qui organisait la vie de l'association pendant son mandat. De même, l'on élisait une reine et des dames d'honneur qui apparaissent en deuxième plan. Landaluze a mis en scène un *diablito* ou *íreme*, déguisement aujourd'hui exclusif aux rites *abakuá*, mais qui au XIX^{ème} siècle était porté par des membres de tous les *cabildos* des peuples venant du Calabar. Ce personnage sera repris maintes fois par les peintres *costumbristas*, peut-être pour les qualités esthétiques de la figure, peut-être parce que cet habit évoque des déguisements courants dans les fêtes du nord et du centre de la péninsule ibérique et qu'il est donc compréhensible pour un public ibérique, ou encore parce que les *diablitos* étaient ceux qui intervenaient le plus avec le public¹⁴ et qui dansaient de la manière la plus spectaculaire¹⁵. Enfin, Landaluze a représenté des tambours sur le côté droit du premier plan. Il signale ainsi un autre élément important des cultures noires cubaines : il existe une grande variété de tambours à Cuba et l'on croit que chaque peuple venu d'Afrique a légué ses propres familles d'instruments.

12 V. LANDALUZE, *Tipos y costumbres de la isla de Cuba*, La Habana, éd. Manuel de Villa, 1881.

13 Terme forgé par Herskovits pour rendre compte du processus qui amena certaines populations africaines déportées dans les Amériques à perdre toute trace des liens sociaux et des traits culturels qui leur étaient propres dans leurs pays d'origine. M. HERSKOVITS, *L'Héritage du noir, mythe et réalité* (1941), trad. Arnold, éd. Paris, Présence africaine, 1962.

14 Voir le tableau de M. Puentes, *Fiesta de ñañigos*, 1878.

15 Quoiqu'il en soit, les nombreuses versions qu'en donneront les peintres *costumbristas* ne font qu'initier une véritable fascination des peintres cubains pour les *íremes*. Il n'y a qu'un seul *orisha* qui ait exercé une influence plastique aussi forte : Elegguá. La seule explication que l'on peut donner à cela est que aussi bien les *íremes* qu' Elegguá évoquent des figures anthropomorphes. Ils ont des yeux, un nez et une bouche, le *diablito* a même un corps et se tient debout sur ses deux pieds. Ces deux éléments ont des apparences anthropomorphes mais représentent des dieux ce qui, aux yeux des peintres de culture catholique, devaient être une figuration de la divinité plus compréhensible et familière que la plupart des autres représentations des divinités africaines.

Ensuite, ceux-là ont été transformés pour s'adapter aux conditions matérielles de vie et de production dans l'île des Antilles. En tout cas, en mettant les tambours au premier plan, Landaluze ne signale pas seulement l'importance de la culture sonore des Noirs mais aussi leurs racines africaines et leur grande capacité à adapter des éléments de cultures qui ne sont pas les leurs.

Le tableau de Landaluze implique une reconnaissance tacite des cultures noires. Néanmoins cela ne veut pas dire que l'on considère à l'époque que ces cultures sont aussi légitimes que la culture des élites ibériques et créoles, et encore moins qu'elles puissent être autonomes. Au contraire, tout semble indiquer que ces fêtes ne sont tolérées que parce qu'elles sont soumises à l'Empire espagnol. En effet, les Noirs de ces tableaux ont enfin acquis cette place centrale que leur refusait la peinture de paysage de cannes à sucre. Ils sont bien au centre, mais cela ne veut pas dire qu'ils ne soient pas contrôlés et encadrés, bien au contraire. Les membres de la compagnie sont littéralement acculés entre des symboles de l'hispanité ou de la créolité blanche. D'ailleurs, ce qui se trouve véritablement au centre du tableau n'est pas le roi du *cabildo* mais le drapeau de l'Espagne. C'est lui qui trace un espace où ce carnaval du mois de janvier peut avoir lieu : celui qui est délimité par les maisons de la partie droite et gauche du tableau depuis lesquelles des femmes et des enfants blancs regardent la scène par les portes fenêtres. Ainsi cette manifestation de la culture africaine ou afro-descendante se trouve comme entourée par des symboles du système colonial : le drapeau de la métropole au milieu et des deux côtés des membres de la bourgeoisie créole¹⁶.

En outre, l'interaction principale entre les Blancs et les Noirs dans ce tableau est une relation monétaire. Du côté gauche, une dame blanche tend des pièces à un Noir déguisé en valet, du côté droit, c'est le fameux *íreme* qui lève un chapeau pour demander des pièces aux dames vêtues de châles qui le regardent amusées depuis leur balcon. Dans les deux cas les personnages blancs sont situés plus haut que les personnages noirs ce qui traduit bien le sens de l'échange monétaire : c'est une forme d'aumône que les Blancs donnent aux associations des nations noires. En ce sens, le tableau rend compte d'une pratique courante à l'époque mais qui n'engageait pas seulement les Havanais : c'étaient les institutions coloniales elles-mêmes qui, tous les ans, organisaient une cérémonie dans laquelle les *cabildos* recevaient l'autorisation de défiler et des financements en échange des serments d'allégeance proférés par les « rois » des nations noires :

En effet, jusqu'en 1884, les Noirs cubains, libres ou esclaves, bozales ou criollos, célébraient publiquement l'Épiphanie ou Día de Reyes, le 6 janvier, par des danses et des jeux de tambours dans les rues. En 1891, Ramon Meza relate comment les cabildos de La Havane défilent alors en costume, et se réunissent sur la Plaza de Armas, où le « roi » et le « porte-drapeau » de chaque association renouvellent leur allégeance aux autorités coloniales, et reçoivent en retour une somme d'argent de celles-ci. On peut supposer que le pouvoir espagnol ne s'attardait guère sur

¹⁶ Beaucoup de représentations de Landaluze conservent cette structure. Ce n'est peut-être pas un hasard, - et si s'en est un, il n'en est que plus significatif -, si le même genre de regard surplombant du côté gauche du tableau et le même drapeau espagnol encadrent la représentation du *Diablito* peinte par Landaluze. (Fig.5)

l'orthodoxie religieuse douteuse de cette fête. Son contenu politique devait lui sembler infiniment plus important au moment où les idées indépendantistes progressaient dans l'île.¹⁷

Ainsi, le Jour de la Fête des Rois mis en scène par Landaluze n'est pas seulement une reconnaissance de la culture noire, mais une sorte de mise en image d'un certain pacte colonial dans lequel les Noirs et les métis de La Havane prêtent serment à l'Espagne.

Cet argent que les Blancs donnent aux *cabildos*, c'est une aumône mais c'est aussi, en quelque sorte, un prix qui est payé pour assister à une représentation. C'est l'une des réalités que ce tableau transmet : la culture des Noirs était déjà, à la fin du XIX^{ème} siècle, un spectacle. La scène, a lieu, en effet, dans un lieu public : les Noirs semblent venir d'une grande place, probablement *la Plaza de la Catedral* d'où partait ce genre de cortèges. Landaluze aurait très bien pu vouloir représenter une scène dans l'une des *Casas de cabildo*, le foyer de ces associations de peuples africains, qui étaient devenus vers 1880 des temples religieux. Il aurait très bien pu vouloir rendre la vie quotidienne urbaine en peignant des intérieurs des logis des affranchis havanais. Au lieu de cela les *costumbristas* peignent surtout les Noirs dans l'espace public, ou alors les domestiques mais à l'intérieur des maisons bourgeoises. Tout se passe comme si les Noirs n'existaient que pour l'extérieur, comme s'ils n'avaient pas d'intériorité. D'ailleurs s'ils occupent le centre du tableau c'est parce que les bourgeois havanais les regardent. Ils sont là pour être regardés. Ce qu'expriment leurs danses, leurs costumes et leurs chants n'est pris en compte qu'en tant qu'il se donne à voir. La culture des Noirs devient, pour les Blancs, un objet de pittoresque.

Cette irruption des thématiques noires dans le pittoresque explique, en partie, la construction de stéréotypes très précis sur les Noirs. S'il existe, pour les Blancs havanais, des types qui tournent en dérision le commerçant avare, le vieux lubrique ou la mère maquerelle, force est de reconnaître que ce sont les stéréotypes sur les Noirs qui ont été les plus travaillés et utilisés dans la peinture *costumbrista*. Le livre *Tipos y Costumbres* de Landaluze, peut être considéré comme la fabrique visuelle de cet ensemble de stéréotypes. Le premier d'entre eux est la *mulata de rumbo* (Fig.6). Selon Víctor Patricio Landaluze il s'agit d'une jeune mulâtresse, joyeuse, rieuse et sensuelle qui réussit à côtoyer des Havanais riches, mariés en général, qui la prennent pour maîtresse. Entretenues, gâtées par les cadeaux de leurs amants, ces jeunes filles ne peuvent néanmoins pas résister à l'appel de leur sang et finissent par vouloir échapper aux barbons blancs pour s'amuser avec les personnes de leur couleur lors des fêtes où la rumba et le rhum sont maîtres. Cependant de manière générale, l'on ne retient de ce type que la première partie : la *mulata de rumbo* est une jeune mulâtresse sensuelle, rieuse et prête à accepter des propositions indécentes en échange de quelques faveurs. Personnage très présent dans la peinture *costumbrista*, elle apparaît aussi dans la littérature, dans les textes des chansons traditionnelles (les *guarachas*). Selon Madelín Cámara¹⁸, la *mulata de rumbo* est un symptôme de la sexualisation de la femme de

17 Voir l'article d'Erwan DIANTELL, in *Lam métis*, Paris, (coll.) éd. Musée Dapper, 2001.

18 M. CÁMARA, *Ochún en la cultura cubana, otra máscara en el discurso de la nación*, Segunda Conferencia del Centro de Estudios Cubanos, Florida University, 2003.

couleur dans la société coloniale. Cette sexualisation est basée à la fois sur l'utilisation de jeunes femmes que les Espagnols devaient considérer comme non soumises aux lois de l'honneur et de la pudeur qu'ils tenaient néanmoins à respecter plus souvent avec les jeunes filles de leur propre couleur, et sur des préjugés purement raciaux concernant la sexualité des Noirs et de leurs descendants.

Le deuxième stéréotype le plus répandu est celui du Noir délinquant. Dans le tableau *Los negros curros*, Víctor Patricio Landaluze peint des Noirs havanais dont la particularité est d'être habillés à la sévillane. En effet, les *curros* étaient d'anciens esclaves qui, avant d'arriver à La Havane, étaient passés par Séville, adoptant les coutumes vestimentaires de la capitale andalouse. Les *curros* étaient considérés à La Havane comme les maîtres du crime et des trafics en tout genre. En évoquant ces *negros curros* dans son *Tipos y costumbres de la isla de Cuba*, Víctor Patricio Landaluze en fait une métonymie d'un stéréotype déjà répandu à La Havane dès la moitié du XIX^{ème} siècle selon lequel les Noirs auraient une prédisposition au crime. Avatar de la peur de l'esclave fugitif, du nègre-marron qui revient dans les plantations pour se venger et libérer ses anciens camarades, le Noir délinquant est une figure qui s'adapte mieux au cadre urbain de La Havane, où des quartiers à forte concentration de Noirs, comme Regla ou Guanabacoa, faisaient figure de fiefs de délinquants. Le Noir délinquant est par ailleurs toujours un homme, ce qui élargit l'éventail des crimes jusqu'aux crimes sexuels. L'on peut considérer qu'il existe une sorte de parallélisme inversé entre le stéréotype de la *mulata de rumbo* et celui du Noir délinquant. En effet, du point de vue du Blanc, la *mulata de rumbo* a des caractéristiques sexuelles positives : elle est un objet de désir facilement consommable. Elle a aussi des caractéristiques sociales positives : étant d'une classe sociale inférieure, elle est d'autant plus maîtrisable. Par contre, l'homme noir adulte a des caractéristiques sexuelles négatives : il peut désirer des femmes blanches, et il peut utiliser sa force pour les obtenir. Il a aussi des caractéristiques sociales négatives : étant d'une classe sociale inférieure, il utilisera sa force pour s'emparer des biens des nantis. Cela est structuré par le présupposé que la femme est passive face à sa position sociale et face aux avances sexuelles des hommes, et que l'homme est au contraire, actif dans son désir sexuel et face à sa situation sociale. Ce présupposé structurerait par ailleurs la dichotomie générale masculin/ féminin au XIX^{ème} siècle, du moins chez les Européens. La *mulata de rumbo* est donc un stéréotype positif, qui se nourrit du désir pour celui qui est en position de subordination, alors que le Noir délinquant est négatif puisqu'il se nourrit de la peur que peut engendrer le subalterne chez les dominants.

Un troisième stéréotype concernant les Noirs apparaît dans *Tipos y Costumbres de la Isla de Cuba*. Il synthétise, en quelque sorte, le besoin de créer une image positive de l'homme noir adulte. Il s'agit du type enfant. Ce stéréotype présent à Cuba, mais aussi au Brésil, ou dans les domaines français, est porté à ses sommets par Víctor Patricio Landaluze dans le tableau *José Francisco o El Beso* (Fig.7), dans lequel un esclave domestique noir fait le ménage lors de l'absence de ses maîtres. En effet, ce tableau fait partie d'une paire de tableaux concernant des esclaves domestiques. Le premier s'appelle *En la Ausencia* et présente une esclave domestique qui, profitant de

l'absence de sa maîtresse, s'assoit sur le boudoir de celle-ci, se maquille et joue à être une grande dame. *José Francisco* doit être considéré comme une prolongation de ce moment d'absence des maîtres de maison. Alors que certains considèrent qu'il y a une animalisation du personnage, il nous semble au contraire, que Landaluze a recours ici à une infantilisation. José Francisco ne se tient plus droit, il sourit et semble avoir abandonné la solennité que les maîtres des maisons coloniales imposaient aux domestiques. En ce sens, il est représenté comme un enfant qui profite de l'absence de ses parents pour retrouver un peu de liberté dans ses jeux. Médusé, il embrasse le buste d'une femme. Ce geste peut être interprété comme une partie du jeu de José Francisco, qui, emporté par une joie soudaine, n'a pas pu s'empêcher d'embrasser un buste en marbre. Mais ceci a peut-être un sens plus profond. Dans ce tableau l'on retrouve exprimées à la fois la crainte de l'adulte et le remède mis en place par les sociétés coloniales contre cette crainte. En effet, le geste de José Francisco n'est pas anodin : il embrasse le buste d'une femme, dont la coiffure et les bijoux dénotent un statut social élevé, et dont le marbre est blanc de surcroît. Dans ce tableau le désir potentiel d'un homme noir pour une femme blanche est envisagé de manière explicite. Ce désir potentiel est subversif, non seulement parce qu'il va à l'encontre des catégories raciales établies dans les domaines coloniaux, mais aussi parce qu'il implique le désir de l'esclave d'occuper le statut de son maître. Mais alors que la possibilité de ce désir engendrait normalement de l'indignation et de la crainte chez les propriétaires d'esclaves, Landaluze parvient à le rendre neutre, insignifiant. L'infantilisation des adultes noirs joue précisément ce rôle : il neutralise la peur du désir sexuel des Noirs, il neutralise aussi la peur de l'insoumission et de la rébellion des esclaves. Au XIX^{ème} l'enfant est pris pour un être incapable de réaliser ses ambitions, pour un être passif donc. L'idée du Noir enfant est le penchant masculin de la *mulata de rumbo* : ils parviennent à être tous les deux des stéréotypes positifs sur les personnes de couleur, puisqu'ils les rendent passives, soumises à la domination du système colonial.

Avec le *costumbrismo*, la culture des Noirs et les Noirs eux-mêmes commencent à être pris en compte comme objets pour la peinture. Cependant, au lieu d'affirmer l'importance et l'indépendance de ces cultures, les peintres *costumbristas* s'attachent à valoriser les cultures et les individus qui se soumettent à l'ordre colonial.

3. Ruptures et continuités après l'abolition de l'esclavage

Nansen Tapanes Ortega, dans un article sur la présence des Noirs dans la peinture cubaine du XIX^{ème} siècle, considère que la chronologie politique et la chronologie artistique de Cuba se recourent : la rupture entre le *costumbrismo* d'un Landaluze et la génération peignant après l'abolition de l'esclavage en 1886 serait totale. En particulier, Tapanes Ortega analyse *Los Pilluelos* de Juana Borrero (Fig.8) et conclut à une différence absolue dans la manière de traiter les Noirs par rapport au *José Francisco* de Víctor Patricio Landaluze :

En Landaluze, sobre todo en la obra que nos ocupa, es claramente perceptible la burla, el sarcasmo y hasta una visión sádica que no vacila en convertir al ser humano en animal (característica esta que hemos rastreado, por demás, en el pensamiento

reaccionario de todos los tiempos). En Juana hay fineza de percepción y comprensión emotiva de su tema. Una pupila de gran sabiduría para la captación de la vida y una capacidad de empatía con los pobres y humildes que mucho nos recuerda a José Martí.¹⁹

Dans ce texte, Tapanes Ortega fait de *Los Pilluelos* de Juana Borrero un manifeste anti-raciste et anti-segrégationniste, une œuvre réalisée par une artiste blanche qui traiterait les Noirs sans la moindre trace des stéréotypes qui avaient triomphé dans l'ère esclavagiste. La comparaison avec Martí sert précisément à présenter le tableau de Borrero comme exempt de tout sentiment raciste. Cependant, il se peut que, bien que Juana Borrero ait été proche des Noirs et les ait considérés comme des égaux, elle n'ait pas pu échapper à certaines structures mentales héritées de l'époque coloniale qui animeraient son tableau à son insu.²⁰ Il serait illusoire de considérer qu'avec la publication de *Nuestra América* en 1891, ou avec l'abolition de l'esclavage en 1886 la culture cubaine ait perdu, du jour au lendemain, toute connotation raciste ou toute forme de stéréotype concernant les Noirs. D'ailleurs, durant le XX^{ème} siècle, les problèmes raciaux continuent d'exister sur l'île. La violence à l'encontre des citoyens noirs atteint son paroxysme en 1912 avec la répression sanglante des mouvements rebelles associés au *Partido Independiente de Color*. La peur des Noirs se prolongea bien au-delà de l'Indépendance et même un esprit aussi brillant que Fernando Ortiz, fortement influencé par la criminologie de Lambroso au début de sa carrière, fut tenté d'expliquer la délinquance havanaise par des raisonnements racistes.²¹

Le tableau de Juana Borrero est, par son sujet, révolutionnaire. Nous avons vu que le portrait à Cuba était réservé presque exclusivement aux Blancs tout au long des XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles. *Pilluelos* représente donc une rupture, puisqu'il s'agit du premier portrait sur des Noirs havanais. Mais comment expliquer que le premier portrait dédié à des Noirs soit, précisément, un portrait de trois enfants ? Ce tableau, que certains considèrent comme l'un des tableaux les plus aboutis de la peinture cubaine du XIX^{ème} siècle, semble se placer dans une optique bien différente de celle du *costumbrismo*. Réalisé dix ans après la disparition complète de l'esclavage de 1886, il semble célébrer une certaine liberté des Noirs. Les trois enfants occupent quasi la totalité de la toile et leurs visages occupent le triangle central du tableau. Contrairement aux esclaves des plantations, représentés toujours au travail, les enfants havanais sont ici représentés les mains vides, occupés à ne rien faire si ce n'est poser pour l'artiste. Ils sont détendus et sourient. Cependant Juana Borrero a su évoquer les conditions de vie de ces enfants de la marginalité. Leurs habits sont vraisemblablement réutilisés puisque l'enfant de gauche porte une redingote, habit alors porté par les classes supérieures, et n'a pas de chaussures. L'enfant de droite, aux habits nettement plus usés ne porte pas

19 N. H. TAPANES ORTEGA, *La presencia del negro en la plástica cubana del siglo XIX*, disponible sur Cubanow.

20 Il se peut aussi, d'ailleurs, que certains textes de José Martí reprennent justement des stéréotypes sur les noirs ou sur les paysans. Cela ne veut pas dire, cependant, que José Martí ou Juana Borrero aient été racistes, et leurs biographies et leurs œuvres devraient suffire pour s'en convaincre. Ce texte tente de montrer que la continuation des stéréotypes sur les Noirs a survécu à l'abolition de l'esclavage, même chez les Blancs qui étaient engagés dans les combats pour l'égalité de droits des Noirs.

21 F. ORTIZ, *El hampa afro cubana: los negros brujos*, La Havane, éd. Ciencias Sociales, 1993 (1906).

non plus de chaussures. Enfin, le décor est volontairement austère : une caisse en bois et un mur fissuré donnent une idée de la provenance sociale des enfants. Célébration de leur liberté, ce tableau est peut-être aussi une certaine dénonciation des inégalités encore présentes dans la société cubaine de la fin du XIX^{ème} siècle. Mais bien que l'artiste ait pu ressentir une certaine sympathie pour ces personnages, cela n'empêche pas que son œuvre traduise certains héritages inconscients qui structurent le tableau.

D'abord Juana Borrero décide de peindre des enfants et non des adultes comme si l'on pouvait ressentir une plus grande sympathie envers des enfants qu'envers des hommes. En effet, des hommes de couleur oisifs, assis sur une caisse en train de sourire auraient pu sembler étranges, voire suspects. Au contraire, les enfants ne peuvent être qu'innocents. Il est remarquable, d'ailleurs que la plupart des portraits de Noirs ou de mulâtres, au cours du début du XX^{ème} siècle, soient des portraits d'enfants. Leopoldo Romañach, l'un des grands maîtres de la peinture du *Cambio de Siglo* n'a peint que deux personnes de couleur. Dans les deux cas, il s'agit d'enfants de sexe féminin. Ainsi, la *Niña de las Cañas* ou *La mulata del Coco* mettent en scène des jeunes filles habillées très simplement accompagnées d'un élément naturel : soit des cannes à sucre soit une noix de coco à eau. C'est que l'enfant évoque immédiatement l'innocence et la pureté, surtout quand il s'agit d'une jeune fille.

Cependant à vrai dire, ces trois enfants du tableau de Borrero ne sont pas présentés comme étant tout à fait innocents. Le titre du tableau est *Pilluelos*, qui insiste sur la vivacité d'esprit de ces enfants, mais aussi sur leur espièglerie, leur tendance à obtenir ce qu'ils se proposent sans se soucier des moyens mis en œuvre. Ils sont, en quelque sorte, une reprise de ce personnage qui hante la littérature et la peinture du Siècle d'Or espagnol : le *pícaro*. En effet, la figure du *pícaro* permettait aux écrivains et aux artistes du XVII^{ème} de tirer profit de toutes les ressources thématiques et de toutes les péripéties qui peuvent être montées à partir de l'univers de la délinquance sans faire simultanément l'apologie du vol. En effet, un vol commis par un enfant semble toujours moins grave que celui commis par un adulte. Les actions de l'enfant sont lues à travers un prisme qui tend à le décharger de sa responsabilité morale. Le vol aura alors une dimension ludique et non pas nocive. Tout cela se retrouve dans le tableau des *Pilluelos*. D'abord Juana Borrero met en scène des enfants noirs pour évoquer la sympathie et l'innocence et ensuite elle semble les excuser par avance. Tout se passe comme si elle savait que des spectateurs allaient recevoir ce tableau comme le portrait de trois apprentis malfrats, c'est pourquoi elle les assimile à la figure des *pícaros*. Car un *pícaro*, même s'il est noir, reste tout de même un personnage positif dont on vante avant tout l'intelligence et la joie de vivre.

Mais ce n'est pas l'intelligence théorique qui est mise en scène ici. La réflexivité, la contemplation, la profondeur de sentiments semblent être des vertus réservées aux Blancs. D'ailleurs il est frappant que *Pilluelos* soit, en quelque sorte, le pendant noir d'une œuvre réalisée un an avant par la même peintre : *Las Niñas*. En effet, ces enfants, qui appartiennent visiblement à une famille riche gardent l'innocence qui est propre aux enfants mais ne sont pas oisives. Elles lisent. Elles ne rigolent pas, tout au plus, l'une d'elles sourit. Les autres ont l'air concentré à lire un livre qui couvre le

premier plan. Cette différence de représentation symbolise un fait réel – le taux d’analphabétisme était alors nettement supérieur chez les personnes de couleur – mais fait aussi écho à une certaine image que l’on a associée aux Noirs en général à cette époque-là. Celle d’avoir une certaine mentalité infantile, toujours rieurs, toujours joueurs, capables d’une grande intelligence pratique, mais dont il ne fallait pas attendre de grands développements culturels. Ainsi l’on peut tisser un lien entre la représentation des enfants noirs de Juana Borrero et celle des Noirs comme enfants du *José Francisco* de Landaluze. Cette infantilisation du Noir, sorte d’anxiolytique qui permet l’atténuation des peurs qu’engendraient les noirs adultes, est une image qui ne disparaît pas avec l’abolition de l’esclavage ; au contraire, elle traverse ce *Cambio de Siglo* depuis le milieu du XIX^{ème} siècle jusqu’aux premiers caricaturistes des magazines des années vingt.

Conclusion

Éléments minuscules, impersonnels, presque mécaniques d’une utopie industrielle dans les Antilles, les esclaves des centrales sucrières sont les premiers Noirs à être représentés dans la peinture cubaine. Ils y figurent comme des hommes qui cultivent une terre qui ne leur appartient pas et qui produisent des biens destinés à d’autres. Ils sont présentés comme des êtres sans culture, même lorsqu’ils réussissent à s’échapper des plantations et des centrales sucrières. Ce n’est qu’avec les scènes *costumbristas* sur les Noirs havanais que leur culture est prise en compte. Cependant, cette reconnaissance n’a pas pour but de célébrer l’intelligence et l’autonomie des Noirs havanais, bien au contraire, il s’agit de réifier le pacte colonial qui place les *nations africaines* de Cuba sous le pouvoir du souverain espagnol. Cette prise en compte des Noirs havanais, esclaves ou affranchis, aboutit à la construction visuelle, chez Landaluze, de trois stéréotypes : la mulâtresse comme objet de désir sexuel, le noir délinquant, et le noir enfant. Nous avons montré que, contrairement à ce que défendent certains, l’abolition de l’esclavage en 1886 ou la publication de textes de penseurs antiracistes, au premier rang desquels *Nuestra América* de José Martí en 1891, n’ont pas entraîné la disparition de ces stéréotypes concernant les Noirs. Structures mentales héritées de la période coloniale, catégories presque inconscientes, ces stéréotypes ont pu animer la production artistique de peintres comme Juana Borrero qui, par ailleurs, s’était montrée partisane de l’égalité entre tous les Cubains. Loin de constituer une critique *ad hominem* de ces artistes de la période postcoloniale, cette généalogie des stéréotypes sur les populations de Noirs et de mulâtres ne vise qu’à montrer que la reproduction des schémas mentaux hérités d’autres époques peut concerner les plus avisés des artistes et des intellectuels. Cela n’implique pas, comme le croient certains tenants des *Postcolonial Studies*, que la sincérité de leurs engagements, de leurs combats et de leurs œuvres doive être récusée.

Illustration 1. Eduardo Laplante, *Vue générale de l'Ingenio Güinía de Soto*, 1860, huile sur toile, 150x120.



Illustration 2 Vue perspective de la ville de Chaux, fin XVIII, lithographie, anonyme.

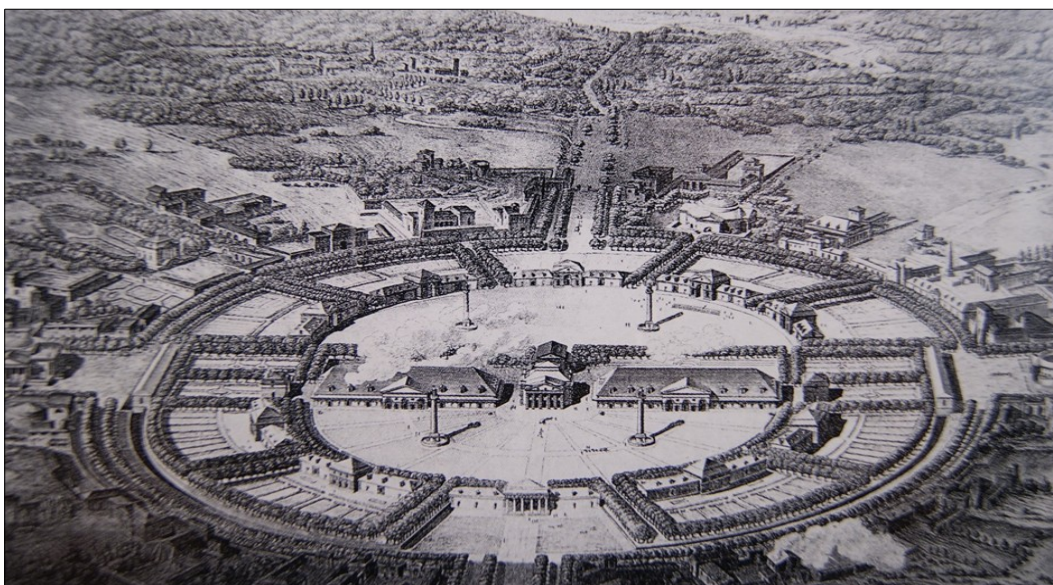


Illustration 3 Etienne Chartrand, *Cimarrones*, 1880, huile sur toile, 54x91.



Illustration 4. Víctor Patricio Landaluze, *Día de Reyes en La Habana*, non daté, huile sur toile, 51x61.



Illustration . 5. Víctor Patricio Landaluze, *Diablito*, non daté, huile sur toile, 35x27.



Illustration 6. Víctor Patricio Landaluze, *Mulata de rumbo*, lithographie du recueil *Tipos y Costumbres de la isla de Cuba*, 1881.



Illustration 7. Víctor Patricio Landaluze, *José Francisco o El beso*, 1880, huile sur carton, 30x24.



Illustration 8. Juana Borrero, *Pilluelos*, 1896, huile sur toile, 76x52.



... à Notre Amérique

REFLEXIONS SUR LE CONCEPT MARTINIEN DE « NOTRE AMERIQUE » : GENESE, PORTEE ET MISE EN ŒUVRE, HERITAGE

Paul Estrade

Université de Paris VIII-Saint Denis HAH-GRIHAL

Ces réflexions ne portent pas spécialement sur l'essai intitulé par son auteur « Nuestra América », et elles n'en constituent, d'aucune manière, une explication de texte. Nous en dispensent les commentaires avisés et pointus qu'en ont faits à Cuba, Roberto Fernández Retamar et Cintio Vitier, entre autres exégètes, et en France, nos collègues et amis Jean Lamore et Sandra Hernández, cette dernière tout récemment.

« Notre Amérique » est à la fois, comme « Amérique Latine » au demeurant, une expression et un concept, ce qui n'est pas la même chose. Ce distinguo, Arturo Ardao l'a étayé, de façon convaincante, dans son livre *Génesis de la idea y el nombre de América Latina*¹. Ajoutons que si l'expression est une et figée, sauf à y adjoindre des qualificatifs, il n'en va pas de même des concepts qu'elle véhicule, fluctuants, divers, voire antagoniques.

Dans l'expression examinée, l'adjectif possessif (très peu possessif en réalité) semble parler au cœur, et le substantif faire appel aux capacités d'abstraction du cerveau. Mais José Martí, qui excelle à gommer les frontières entre l'affect et l'intellect, a fait du syntagme « Notre Amérique » un mot composé, sans hiérarchie interne, un bloc autonome évoluant dans une sphère et sur un registre proches de ceux de Jean Ferrat qui chante « Ma France ».

Genèse

L'expression « Notre Amérique » a une histoire avant son emploi délibéré par Martí. Sara Almarza s'est penchée, voici une trentaine d'années, sur ses premières occurrences à l'époque coloniale². Selon elle, des créoles de l'Amérique hispanique ont commencé à faire leur cette expression dès la fin du XVII^e siècle³. Par pressentiment ou velléité identitaire. Par différenciation implicite de la métropole espagnole. Par prise de conscience d'une certaine singularité collective. Cependant, fait remarquer Sara Almarza, « Notre Amérique » recouvre sous leur plume une réalité plus régionale que continentale.

1 ARDAO, Arturo. *Génesis de la idea y el nombre de América Latina*, Caracas, Centro Rómulo Gallegos, 1980. Le philosophe uruguayen fait remonter « l'idée » à Michel Chevalier et le « nom » à José María Torres Caicedo.

2 ALMARZA, Sara. « La frase 'nuestra América' : historia y significado », *Caravelle*, Toulouse, n° 43, 1984, pp. 5-22.

3 Elle relève ainsi l'expression chez le poète néo-grenadin Domínguez Camargo (1676), chez l'éditeur mexicain Castorena y Urzúa (1700), dans la *Gaceta de Lima* (1744), dans la *Bibliotheca mexicana* d'Eguia y Eguren (1755), dans l'œuvre d'Alzate, à México, et celle de Castro, au Pérou (1788).

Pour les uns, l'expression renvoie à l'Amérique septentrionale, pour d'autres à l'Amérique méridionale, mais pour tous, aux seuls Créoles blancs des vice-royaumes espagnols.

Lors des guerres d'émancipation (1808-1830), alors que l'aspiration à l'union continentale se concrétise localement et vibre çà et là en tant qu'idéal, « *nuestra América* » est très peu brandi comme emblème, paradoxalement. « *América* » suffit le plus souvent aux chefs insurgés ayant une vision générale des mouvements en cours : Bolívar, Monteagudo, O'Higgins, Sucre, Hidalgo, Morelos, et al. Cette Amérique-là se définit clairement par rapport et en opposition à l'Espagne. Même si les gouvernements des États-Unis ont déjà accaparé le nom d'Amérique pour leur seul pays, Bolívar et ses alliés hispano-américains n'en ont cure. Les États républicains qu'ils édifient, quoique fragiles et désunis, sont alors l'Amérique. En termes démographiques, culturels et même économiques, cela n'est pas douteux⁴. Le premier congrès interaméricain de l'histoire s'est tenu en Colombie, à Panamá, et non à Washington.

Si « *América* », « *América del Sur* », « *América meridional* », « *Hispanoamérica* », « *Colombia* », etc., prévalent dans le vocabulaire hésitant des indépendantistes hispano-américains, aucun consensus ne se dégage en faveur d'une expression⁵. Rien d'étonnant à ce que « *Nuestra América* » subsiste dans ce contexte, non plus avec le sens, flou et timoré, hérité du premier « *criollismo* », mais dans le sens global et utopique que lui confèrent deux grands penseurs et acteurs de l'Indépendance : José Francisco de Miranda et Simón Bolívar.

« *El Precursor* » Miranda porte bien son nom, y compris en la matière. Il parle de « *Notre Amérique* » dès 1783 dans son *Diario*. Il la nomme ainsi dans une proclamation d'août 1806. Il l'évoque ainsi à deux reprises dans une lettre aux patriotes du Río de la Plata en mai 1809. Quant au « *Libertador* », il s'y rallie tardivement en 1829. Il s'y raccroche sentimentalement aux heures noires où, incompris et abandonné, il donne l'impression de perdre foi en l'avenir.⁶ C'est plus un cri du cœur qu'un manifeste programmatique.

Puis l'ère des guerres fratricides, des discordes internes et du caudillisme étant venue, l'expression « *notre Amérique* » semble avoir disparu, faute de base d'entente, faute de projet commun⁷. Pourtant, tant que l'Espagne restait arc-boutée sur des entreprises de reconquête de son empire colonial d'Amérique (jusqu'à la guerre du Mexique, les expéditions navales sur les côtes du Pérou et du Chili et la « réincorporation » de Santo Domingo de 1861 à 1865), tant que le retour à l'ordre ancien était ressenti comme une menace, « *notre Amérique* » pouvait garder un sens d'appel à l'union des républiques hispano-américaines, jalouses de leur indépendance vis-à-vis de l'ex « *mère patrie* »

4 En 1823, selon les données d'Alexandre de Humboldt, la population de l'Amérique espagnole, ex-espagnole et ex-portugaise, française et ex-française, est le double de celle de l'Amérique anglaise et ex-anglaise. Le déséquilibre à l'avantage de l'Amérique méridionale (qui inclut alors la Californie, le Texas, etc.) est tout aussi flagrant en ce qui concerne la superficie des territoires, la valeur des exportations ou le nombre d'Universités.

5 Ici s'impose, comme référence obligée, le livre de Miguel Rojas-Mix : *Los cien nombres de América*, Barcelona, Lumen, 1991.

6 Cf. Simón Bolívar, *Obras completas*, La Habana, Lex, 1950, pp. 237 et 240-241. Indications de S. Almarza.

7 « *Semble* », oui, restons prudent en l'absence d'une enquête exhaustive.

repoussée. Sauf preuves contraires, il n'en fut rien, même lorsque la Grande-Bretagne, dans le Rio de la Plata, et surtout la France, au Mexique, tentèrent de s'implanter en Amérique. Il est vrai que l'attrait, chez l'élite, des modèles anglo-saxons s'accompagnait d'une sous-estimation des capacités intrinsèques de l'Amérique ex-espagnole. Comment Bello, Alberdi, Lastarria, Sarmiento, Villaverde, entre autres esprits cultivés, auraient-ils pu se référer à « Notre Amérique », eux qui n'en rêvaient pas ?

Quand après l'invasion du Mexique (1846-48) se produit l'invasion du Nicaragua en 1856, par des soldats ou des mercenaires nord-américains, quand le « gringo » devient plus menaçant que le « gachupín », quelques Hispano-Américains prennent conscience des visées – et du danger – expansionnistes en provenance de la République du Nord. Alors surgit le nom d'Amérique Latine, par opposition à celui d'Amérique anglo-saxonne. C'est un concept politico-culturel, aucunement ethnolinguistique. Et ce sont des Latino-Américains exilés à Paris, le Colombien Torres Caicedo et le Chilien Francisco Bilbao, qui le formulent en 1856, et non des thuriféraires de l'Empire bonapartiste, comme on continue de le répéter⁸.

L'expression « Notre Amérique » ne réapparaît que timidement, celle « d'Amérique Latine » faisant l'affaire. Dès lors, l'une comme l'autre expriment en substance l'idée qu'il y a deux Amériques distinctes et antagoniques : Notre Amérique et l'autre Amérique, celle des Américains du Nord ! Ce sens nouveau de « Notre Amérique » se retrouve, implicite, chez Miguel Carmona (1863) et Carlos Calvo (1864), et sans ambiguïté, chez Ramón Emeterio Betances (1869 et 1883), José María Torres Caicedo (1875), Eugenio María de Hostos (1876 et 1877), Cecilio Acosta (1881), et bien sûr chez José Martí.

Compte tenu de son rôle majeur dans les guerres d'indépendance des Antilles hispaniques à partir de 1868, et de sa dénonciation précoce du Minotaure yankee (dès 1867), Betances est sans doute l'homme politique dont la conversion à « Notre Amérique », quoique passée inaperçue⁹, mérite le plus d'attention¹⁰. Martí saluait en lui en 1880 « un infatigable trabajador americano (...) asilo puro de la grandeza y el honor de América »¹¹.

Le rôle joué par Hostos, l'autre Portoricain dressé comme Betances contre l'Espagne coloniale et contre les États-Unis, mérite aussi d'être mentionné. Après avoir oscillé entre « Colombia » et « América Latina », et avoir adopté finalement cette dernière expression en 1874, Hostos a parlé, en même temps que Martí, de « Nuestra América » ou de « Nuestra América Latina ». Dans quelles circonstances ? En 1876-1877, exilé au Venezuela.¹² Le constater et constater, en même temps, que Carmona et

8 Sur cette question toujours en débat, nous n'avons rien à ajouter à notre étude de 1998 : « Del invento de 'América Latina' en París por latinoamericanos (1856-1889) », *París y el mundo ibero e iberoamericano*, Université de Paris X – Nanterre, pp. 179-188. Mais la question est très bien traitée dans les deux ouvrages précités d'Arturo Ardao et de Miguel Rojas-Mix.

9 Ricarte Soler, Arturo Ardao, Miguel Rojas-Mix ne la signalent pas, faisant remonter l'expression, dans son sens moderne, à une incise de Torres Caicedo, dans *Mis ideas y mis principios*, Paris, Impr. Nueva, 1875, I, 151.

10 « A los patriotas americanos », Caracas, 25 mars 1869. Dans Ramón Emeterio Betances, *Obras Completas*, San Juan, Ediciones Puerto, 2013, IV, 95.

11 Brouillon de lettre à Betances, 1880. JM, *OC/ENC*, VIII, 55.

12 Deux fois dans un article de *La Opinión Nacional*, Caracas, 27 de diciembre de 1876. Trois fois dans

Acosta sont vénézuéliens, que Betances a recours à l'expression étant lui-même réfugié à Caracas et que c'est à Caracas, en 1881, que l'exilé Martí revitalise et étend le concept, nous amène à souligner la fonction tutélaire posthume du plus célèbre des « caraqueños » : Bolívar. L'article d'Hostos auquel nous faisons allusion s'intitulait justement : « Lo que intentó Bolívar ».

José Martí n'est donc pas le premier en Amérique à avoir évoqué et revendiqué « Notre Amérique ». Cependant, s'il n'est pas l'initiateur de l'expression, il est celui qui sous ce nom, somme toute banal, a forgé le concept le plus neuf, le plus élaboré, le plus fécond, le plus durable. Loin du fourre-tout qui embrouille, loin de l'épanchement affectif qui embue.

C'est au Mexique, en janvier 1876 – il a 23 ans – que le Cubain universel l'utilise pour la première fois¹³. Ensuite, lors de son séjour au Guatemala (1877), il la reprend en deux occasions. En 1876, c'était dans un article de critique théâtrale ; en 1877, c'est dans sa propre pièce de théâtre *Patria y Libertad (Drama indio)*¹⁴.

Sa première déclaration, abrupte, prolonge au niveau idiosyncrasique et culturel la rupture politique historique, consommée par la bataille d'Ayacucho et par l'exécution de Maximilien. Citons-la : « Si Europa fuera el cerebro, nuestra América sería el corazón »¹⁵.

Ses écrits du Guatemala élargissent la démarche. Certes dans cette pièce sur commande consacrée à l'Indépendance du pays, Pedro le patriote créole incarne « nuestra Madre América » face à don Pedro, le défenseur intransigeant de « nuestra Madre España ». Mais l'expression « nuestra América » sort d'abord de la bouche d'Indiana (Acte I, scène 1) puis, par deux fois, de celle de Martino, le métis rebelle (Acte I, scène 6 ; acte II, scène 3). Cette Amérique-là est celle des blancs, des métis et des indiens – là est la nouveauté – et elle se construit dans la lutte sous les auspices de Bolívar. « (Que) el áureo sol del genio de Bolívar... no se ponga nunca en nuestra América ! »¹⁶, s'exclame Martino.

« Sur commande », disions-nous au passage. Qu'on ne se méprenne pas. Martí, qui eut le cran de dire en 1879 qu'il n'était pas « de la race qu'on achète », a toujours exprimé sa pensée, quoi qu'il lui en ait coûté. L'usage de l'expression « nuestra América » ne relève pas chez lui - au théâtre, donc en public - d'une rhétorique conventionnelle. En 1877, il a commencé à faire sienne l'expression, dans une acception qui commence à lui être propre, et il s'en sert spontanément dans sa correspondance privée¹⁷.

Si le Mexique puis le Guatemala ont révélé au jeune citadin insulaire, les paysages, les réalités humaines et les potentialités du continent, et ont fait naître en lui une première idée de « notre Amérique », c'est le Venezuela qui lui a fourni, à ce propos, un

un discours prononcé à Caracas le 3 juin 1877.

13 *La Revista Universal*, México, 15 janvier 1876. Dans : José Martí, *Obras completas*, La Havane, Editorial Nacional de Cuba, 1963, tome VI, page 423. Par la suite : JM, *OC/ENC*, VI, 423.

14 Sur les séjours de Martí au Mexique, au Guatemala et au Venezuela, la Thèse de doctorat de Jean Lamore fournit l'information et l'analyse les plus complètes. A retrouver dans Jean LAMORE, *José Martí et l'Amérique*, tome II : *Les expériences hispano-américaines*, Paris, L'Harmattan, 1988.

15 « Hasta el cielo », JM, *OC/ENC*, VI, 423.

16 *Patria y Libertad*, JM, *OC/ENC*, XVIII, 149.

17 Lettres à Manuel Mercado, 19 avril 1877 et 7 janvier 1878, JM, *OC/ENC*, XX, 27 et 40. Mercado a été son confident constant et son ami le plus cher (« hermano », l'appelle-t-il).

cadre de réflexion plus vaste, plus ancré dans l'histoire, plus soucieux de l'état de la société et en même temps, plus personnel. L'historien cubain Pedro Pablo Rodríguez, qui dirige l'équipe chargée de l'édition critique des *Œuvres complètes* de Martí, a analysé longuement et finement le séjour de Martí au Venezuela. Il en a conclu : « Si México representó el encuentro con la realidad continental y Guatemala la revelación de la identidad histórico-social de la región, Venezuela significa en la evolución de su pensamiento el decisivo momento afirmativo de la necesidad de las transformaciones sociales para alcanzar la plenitud continental »¹⁸.

« De América soy hijo ; a ella me debo », par cette proclamation et cet engagement apostoliques Martí met fin à sa présence au Venezuela, devenue inopportune¹⁹. De nouveaux horizons et de nouveaux champs de bataille semés d'embûches vont s'ouvrir au stratège et au militant à son retour à New York. Depuis cet observatoire incomparable, son regard pénétrant et sa réflexion profonde sur la société étasunienne en pleine mutation, vont façonner de manière déterminante sa vision de « Notre Amérique ». Cette évolution, peu sensible encore quand il rédige *La América* (1883-84), franche vers 1885-86 quand sa pensée économique et sociale se radicalise, est on ne peut plus patente au moment des conférences panaméricaines de Washington (1889-1891).

Dans *La América*, l'expression « Nuestra América » le dispute à « América », « América española », « Hispanoamérica », « América del Sur », ainsi qu'à « América latina ». Les promoteurs dynamiques de l'expression « América latina », que sont Hostos, Betances, Torres Caicedo, sont en train de la généraliser dans les milieux intellectuels. José Martí s'abandonne un temps au courant. Toutefois, s'il croit à l'existence salutaire d'une « mente latina »²⁰, il subodore l'injustice de surévaluer l'apport de la latinité au continent. L'expression « Nuestra América », sans être encore récurrente, est dorénavant fréquente²¹. Elle finit par frôler le leitmotiv²². Quand cela s'impose, elle quitte le corps de l'article pour siéger dans le titre. Mais plus que l'accroissement quantitatif de l'emploi de l'expression, c'est l'enrichissement du concept qui est à retenir²³. En 1883, « Respeto a nuestra América » avait l'air d'un mot d'ordre d'étape²⁴. En 1891, Martí intitule sobrement son essai le plus achevé : « Nuestra América ». A la confluence de l'urgence historique à définir et à défendre « notre Amérique » et de l'aboutissement de l'idée personnelle qu'il s'est forgé d'elle en dix ans, ce simple titre a valeur de manifeste et de programme.

Portée et mise en œuvre

Mais pas de doctrine. Ce n'est pas un traité, Martí n'en a écrit aucun, et il n'est

18 RODRÍGUEZ Pedro Pablo, « Martí en Venezuela : la fundación de nuestra América », *Anuario del Centro de Estudios Martianos*, La Habana, n° 12, 1989, p. 154.

19 Lettre à Fausto Teodoro de Aldrey, 27 de julio de 1881, JM, *OC/ENC*, VII, 267.

20 « Mente latina », *La América*, New York, novembre 1884. JM, *OC/ENC*, VI, 24-26.

21 Mais peut-être s'agit-il davantage d'une impression de lecteur que d'un recensement statistique de chercheur !

22 Employée dix fois dans « Madre América » (1889) et six fois dans « Nuestra América » (1891).

23 Cf. Jorge IBARRA, *José Martí, dirigente político*, La Habana, p. 234 et suivantes.

24 « Respeto a nuestra América », *La América*, New York, août 1883. JM, *OC/ENC*, VI, 23-24.

pas un doctrinaire. Il part d'un constat : l'existence de deux Amériques, son Amérique et l'autre Amérique, dans le droit fil de ce que Francisco Bilbao avait établi précocement trente-cinq ans auparavant²⁵. Ce constat n'est pas un postulat, il s'explique. « Madre América » en a mis à nu les fondements et les éléments. Les deux segments de l'hémisphère américain sont ainsi géographiquement délimités, car ils ont été historiquement construits. D'où il en découle deux cultures distinctes, deux destins autonomes, et un antagonisme politique latent du fait des intentions conquérantes de la « nouvelle Rome ».

Un tel schéma manichéen n'occulte en rien les contradictions qui agitent et minent chacune des Amériques. Ses « Scènes nord-américaines », rédigées périodiquement pour deux journaux hispano-américains, n'ont cessé de montrer, combien les États-Unis, phare de la liberté et de la modernité, recèlent en leur sein de plaies et d'abominations : indiens parqués, noirs discriminés, ouvriers maltraités, crises dévastatrices et démocratie hémiplegique sous l'emprise des monopoles grandissants. Son article « Nuestra América » fustige les faiblesses endémiques et les erreurs funestes des républiques « féodales et théoriques » de son Amérique : l'esprit de clocher, les préjugés coloniaux, les guerres intestines, la soumission aux intérêts et aux modes de l'étranger, le manque de foi en elle-même, mais aussi, comme au Nord du Río Bravo, le mépris des indiens, l'ignorance des noirs, l'oubli de la masse laborieuse.

Prenant appui sur un autre constat, moins évident que le précédent, Martí persuade ses lecteurs que « Notre Amérique » dispose des atouts pour réussir, pour peu qu'elle élimine ses tares, se connaisse, s'unisse, lutte et réoriente son cours. Ce constat optimiste, douteux jusqu'à aujourd'hui mais peut-être en passe d'être vérifié au XXI^e siècle, c'est que, selon ses termes, Notre Amérique « va de menos a más » tandis que l'autre Amérique « va de más a menos ».

Le concept martinien de Notre Amérique, exposé dans l'essai éponyme mais aussi dans plusieurs autres textes jusqu'à la veille de sa mort, est l'outil approprié, et inégalé, de la prise de conscience identitaire latino-américaine à la fin du XIX^e siècle. Il recouvre un projet complet de société autochtone, humaniste et progressiste, dont nous nous contenterons de dégager, à grands traits, les finalités sociales, démocratiques, culturelles et politiques.

Au plan social, Notre Amérique intègre tous ses habitants sans la moindre exclusion. Elle n'abrite aucun peuple barbare à civiliser ou à exterminer. Elle ne saurait se reconnaître dans la politique de violence à l'encontre des Indiens d'Argentine, du Chili, du Mexique, etc., qu'encouragent de soi-disant libéraux qui se prétendent modernes (Sarmiento). Il en va de même des Noirs et de tous les sangs-mêlés, des hommes semblables aux autres. « Hombre significa más que blanco, más que mulato, más que negro », écrira-t-il dans *Patria*²⁶. Il n'y a pas de races, martèle-t-il, en dehors des races toute livresques des anthropologues soi-disant scientifiques. Aussi Notre Amérique ne peut-elle être que cette Amérique « híbrida » et « meztiza » dont il parlé maintes fois.

Son antiracisme fondamental va de pair avec sa condamnation des inégalités

25 BILBAO Francisco, *Iniciativa de la América. Idea de un Congreso Federal de las Repúblicas*. Paris, Impr. de d'Aubusson y Kugelman, 1856.

26 « Mi raza », *Patria*, New York, 16 avril 1893.

sociales. Il a défendu le travailleur manuel des villes et des campagnes tout autant que l'indien et le noir, en tant que producteur, en tant qu'exploité, en tant que pauvre. Il estime qu'au moment de leur séparation d'avec l'Espagne, les dirigeants créoles des jeunes républiques ont fait fausse route : « El problema de la independencia no era el cambio de formas, sino el cambio de espíritu. Con los oprimidos había que hacer causa común ». Aussi la république future dans Notre Amérique ne saurait être que cette république « justa » et « trabajadora », qu'il proposera aux Cubains entre 1892 et 1895, fort de l'appui massif des ouvriers cigariers des manufactures de Floride.

Appliqué à la création et aux manifestations culturelles, le concept martinien lié à « Notre Amérique » a une portée exceptionnelle. Prenant le contrepied de la culture littéraire et esthétique dominante de l'époque, élitiste, importée des métropoles européennes, aliénée, Martí prône la valorisation du passé indigène, de ses arts et de ses mythes (« El Gran Semí »), le retour à la nature et à l'histoire américaines comme sources d'inspiration. Il préconise, dans ses jugements sur les auteurs contemporains et par son propre exemple de poète et de chroniqueur, la recherche de l'authenticité et de l'originalité dans une liberté formelle totale. Jamais un penseur latino-américain n'avait rejeté l'imitation servile avec autant de formules péremptoires et pertinentes, et avec autant de constance pendant vingt ans²⁷.

Les principes de l'autochtonie culturelle étant ainsi posés ; les bases sociales de la démocratie étant ainsi restaurées ; l'instruction publique, laïque et rationnelle, développée ; le droit de vote accordé à tous les citoyens ; il n'y a pas de raison de céder les rênes de l'Amérique nouvelle aux transfuges en col-cravate, aux rédempteurs livresques et aux caudillos despotiques. Martí a suffisamment souffert de ces derniers, à Cuba, au Mexique, au Guatemala, au Venezuela. Aucune raison non plus de laisser le pouvoir à la caste des gros propriétaires terriens qu'il désigne sous le nom de « señorío ». Le concept martinien de Notre Amérique implique des réformes économiques hardies, anti-monopolistiques²⁸, et des rapports internationaux nouveaux fondés sur l'équité. A contre-courant, évidemment, des politiques économiques menées au XIXe siècle par les gouvernants des deux Amériques.

Cependant, telle qu'elle est en 1890, arriérée, oligarchique et inégalitaire, « Notre Amérique » doit se réveiller. Un danger plus grand que tous les autres est à ses portes. L'impérialisme nord-américain est en marche, sous couvert du « panaméricanisme », un leurre. Comment lui barrer la route et en même temps créer les conditions d'un second départ pour elle ? Martí l'a conseillé en 1889 : « Urge decir,

27 Ce qu'il dit dans « Nuestra América » du Prado, de Tortoni, de Dantzig, de Zorrilla, de Hamilton, de Siéyès, etc., il l'avait déjà dénoncé en 1878 : « Dormir sobre Musset ; apegarse a las alas de Víctor Hugo ; herirse con el cilicio de Bécquer ; arrojar en las cimas de Manfredo ; abrazarse a las ninfas del Danubio ; ser propio y querer ser ajeno ; desdeñar el sol patrio, y calentarse al viejo sol de Europa ; trocar las palmas por los fresnos, los lirios del Cautillo por la amapola pálida del Darro, vale tanto, ¡oh, amigo mío ! tanto como apostatar. Apostasías en Literatura, que preparan muy flojamente los ánimos para las venideras y originales luchas de la patria ». "Lettre à José Joaquín Palma", Guatemala, 1878. JM, OC/ENC, V, 95-96.

28 Des réformes que nous avons étudiées dans la deuxième partie de notre livre, Paul ESTRADÉ, *José Martí ou des fondements de la démocratie en Amérique Latine*. Diverses éditions : Paris, Editions Caribéennes (1987), Aranjuez, Doce Calles (2001), La Habana, CEM (2015), Paris, Indes Savantes (2015).

porque es la verdad, que ha llegado para la América española la hora de declarar su segunda independencia »²⁹. Il l'a redit en 1891, en insistant sur la solution : « El deber de nuestra América es enseñarse como es, una en alma e intento »³⁰. Bref, elle doit s'unir et agir. Dans un esprit bolivarien, mais sous une forme souple, à définir chemin faisant et démocratiquement³¹, tous les États et tous les peuples étant conviés à déclencher cet élan, même ceux qui s'étaient vu écartés du projet initial de Bolívar (Brésil, Paraguay, Haïti), même les Antilles encore asservies. « Notre Amérique » est un projet politique totalement innovant et singulièrement lucide, quand on songe qu'il est formulé sept ans avant l'intervention militaire des « Rough Riders » à Cuba et à Porto Rico, douze ans avant le rapt de Panamá, vingt-quatre ans avant l'occupation d'Haïti, etc., etc.

Mais José Martí ne s'est pas contenté d'alerter et de prêcher. On connaît son opinion : « Hacer es la mejor manera de decir », selon une formule qu'il a déclinée à l'infini. Pour lui, l'unité organique de la pensée et de l'action relève plus de l'éthique que du dogme, savoir oblige à agir, l'acte ratifie et valorise la parole. C'est pourquoi il serait inapproprié d'analyser sa pensée sans tenir compte de ses actes, de fonder l'étude du concept de « Notre Amérique » uniquement sur ses écrits, sans examiner comment il a cherché à le mettre en œuvre autour de lui, comment il s'en est inspiré là où il pouvait intervenir.

Cette mise en œuvre a commencé avant la rédaction de son essai de 1891, durant l'hiver de 1889-1890. Le prologue des Versos Sencillos laisse entendre le drame qu'il a vécu à ne pouvoir faire tout ce qu'il aurait fallu qu'il fit pour contrecarrer les intentions cachées du gouvernement des États-Unis. Ses lettres à Gonzalo de Quesada éclairent ses démarches délicates et pénibles auprès des délégués latino-américains, car « algunos (son) vendidos, y muchos (son) los venales ». Cependant, dit-il confidentiellement à son ami, « emprendo la lucha (...), y lo que pueda, lo haré »³².

Il importe de remarquer que le discours « Madre América » a été prononcé devant ces mêmes délégués latino-américains invités à New York, et que l'article « Nuestra América » a été publié trois jours avant l'ouverture de la conférence monétaire internationale américaine de Washington. Au-delà du caractère exceptionnel de la tonalité du propos et de la nature du message, leur caractère intentionnel doit être souligné. Son Amérique l'écoute, son Amérique le lira, Martí trouve, en la créant, l'occasion de se faire entendre d'elle. Dire en temps voulu et en lieu adéquat devant un aréopage de décideurs ce qui peut contribuer à ébranler leurs consciences et à les pousser à s'engager, est déjà une première manière efficace de faire.

Lors du congrès plénier de Washington, c'est en qualité de chroniqueur qu'intervient José Martí. Article après article, il diffuse à partir de deux capitales

29 *La Nación*, Buenos Aires, 19 décembre 1889. JM, *OC/ENC*, VI, 46. La chronique est datée du 2 décembre 1889, écrite à l'occasion de l'ouverture de la conférence internationale de Washington. Elle a été publiée le jour où, à New York, Martí a prononcé le discours, intitulé ensuite, « Madre América ».

30 « Nuestra América », *La Revista Ilustrada*, New York, 10 janvier 1891. JM, *OC/ENC*, VI, 22.

31 Son portrait du général San Martín éclaire sa conception de l'union latino-américaine. Il dit de lui : « ese mismo concepto salvador de América, que lo llevaría a la unificación posible de sus naciones hermanas en espíritu, ocultó a sus ojos las diferencias útiles a la libertad, de los países americanos, que hacen imposible su unidad de formas » (« San Martín », *Album de El Porvenir*, New York, 1891. JM, *OC/ENC*, VIII, 228).

32 « Lettre à Gonzalo de Quesada », 16 novembre 1889. JM, *OC/ENC*, VI, 122-123.

stratégiques sa vision des intérêts et des valeurs de « Notre Amérique ». Lors de la conférence monétaire qui s'en est suivie un an plus tard, il informe toujours en qualité de correspondant de *La Nación* et du Partido Liberal, mais c'est aussi en tant que représentant officiel de l'Uruguay qu'il s'exprime et résiste. José Martí a été consul général de l'Uruguay à New York d'avril 1887 à octobre 1891³³. La teneur de ses articles et de ses rapports est connue (« Quien dice unión económica dice unión política, etc. »), bien davantage en tout cas que sa présence active au sein de la dite CMIA. Si de puissants facteurs externes expliquent la capitulation finale des États-Unis, se traduisant par le maintien de l'argent comme second étalon monétaire et par l'abandon d'une monnaie continentale unique (le dollar forcément), le combat idéologique et diplomatique subtile du représentant de l'Uruguay n'y a pas été étranger non plus³⁴.

Le discours « Madre América » a été prononcé à New York dans les salons de la Sociedad Literaria Hispano-Americana. L'institution, créée en novembre 1887 par l'écrivain colombien Santiago Pérez Triana, comptait José Martí parmi ses membres fondateurs et les animateurs de ses « veladas ». A ce titre il y a célébré des personnalités hispano-américaines, tout en délivrant au passage un constant message américaniste³⁵. La finalité culturelle, et implicitement politique, de la SLHA lui convient, puisqu'elle favorise la connaissance mutuelle et l'union des peuples de Notre Amérique. Il la désigne comme « la casa de nuestra América ». Il en devient le président de décembre 1890 à décembre 1891. L'orateur apprécié y déploie souvent son talent durant cette période³⁶. Même après sa démission, il continue de la fréquenter. C'est encore là, en octobre 1893, qu'il rend un nouvel hommage enflammé au Libertador, au « genio previsor que proclamó que la salvación de nuestra América está en la acción una y compacta de sus repúblicas » ; c'est là qu'il proclame à son tour, dans le prolongement de ses apophtegmes de janvier 1891 : « ¡ni de Rousseau ni de Washington viene nuestra América, sino de sí misma ! »³⁷.

Avant de se consacrer corps et âme à la préparation de la guerre d'indépendance de Cuba, il renonce à fin de 1891 à toutes ses responsabilités étrangères à ce but. Ainsi il ne compromettra pas la SLHA, il ne gênera pas les trois Républiques dont il est le consul à New York. Il ne met pas pour autant entre parenthèses la défense et la promotion de « Notre Amérique ». Mais il ne dispose plus vraiment que de Patria, l'organe officieux du PRC à New York. Cuba – la Cuba en devenir – occupe l'espace central du journal. Cependant, pour son directeur, il l'a écrit précédemment : « Cuba y nuestra América son

33 Il a été également chargé des consulats de l'Argentine et du Paraguay à New York de juillet 1890 à octobre 1891. Malgré cette marque d'estime, ses fonctions consulaires, non diplomatiques, ne lui permirent sans doute pas d'agir en faveur de « Notre Amérique » comme il l'eût souhaité.

34 Une approche détaillée de cette action figure dans l'étude spécifique que nous avons produite lorsque l'œuvre de José Martí a été proposée pour la première fois aux concours de recrutement (1970-71), étude reprise en espagnol, dans Paul ESTRADA, *José Martí en su siglo y en el nuestro*, La Havane, CEM, 2008, pp. 13-28.

35 Un exemple, le 16 juin 1888, rendant hommage au père de Santiago Pérez Triana, ancien président de la Colombie, il déclare : « Urge analizar, para evitar males muy próximos, los elementos de que nuestra América se compone, y ver si convendrá más fundirlos, desenvolverlos, y cruzarlos conforme a su naturaleza y cualidades ». JM, *OC/ENC*, VII, 426.

36 Il y occupe la tribune le 20 décembre 1890, et les 21 février, 3 mars, 7 mars, 23 avril, 6 juin 1891. D'après la rigoureuse et très utile *Cronología*, d'Ibrahim HIDALGO PAZ, La Havane, CEM, 2012.

37 « Discours du 28 octobre 1893 ». JM, *OC/ENC*, VIII, 246 et 244 respectivement.

unas en mi previsión y mi cariño »³⁸. C'est là qu'il publie son discours d'hommage à Bolívar ; c'est là qu'il réplique au dénigrement dont sont victimes les peuples de « notre Amérique »³⁹ ; c'est là qu'il continue d'exposer « la vérité sur les États-Unis » et les devoirs des fils de « notre Amérique » conviés à ouvrir les yeux sur l'impérialisme encore masqué de leur voisin⁴⁰.

La guerre patriotique des Cubains contre la domination espagnole a une portée continentale dans l'esprit de Martí. Rappelons ce qu'il a écrit à ce sujet la veille de sa mort au combat : « Ya estoy todos los días en peligro de dar mi vida por mi país y por mi deber (...) de impedir a tiempo con la independencia de Cuba que se extiendan por las Antillas los Estados Unidos y caigan, con esa fuerza más, sobre nuestras tierras de América. Cuanto hice hasta hoy, y haré, es para eso »⁴¹. La guerre de Cuba apparaissait ainsi à Martí, on ne saurait être plus clair, comme un moment crucial de la mise en œuvre des moyens nécessaires à la défense de la souveraineté de « notre Amérique » contre l'impérialisme naissant.

Héritage

La mort de Martí, suivie de celle de Maceo, de Luperón, de Betances, de Hostos, ses frères antillais de combat et d'idéal, et surtout l'occupation militaire de Cuba et de Porto Rico à partir de 1898 anéantissent brutalement les efforts entrepris en faveur de « notre Amérique ». L'écrivain vénézuélien César Zumeta le constate en ces termes en 1899 : « la era inaugurada para 'nuestra América' con la victoria de Ayacucho ha sido cerrada con las jornadas de Manila y Santiago »⁴².

Le projet est en panne, la situation lui est très défavorable tant à Cuba, où la république sous contrôle étranger tourne le dos à Martí, qu'en Amérique Latine, où très peu de pays ont soutenu les insurgés cubains, et où l'armée et le capital yankees pénètrent en force. La parution de *La Doctrina de Martí* n'est que le sursaut éphémère de quelques-uns de ses partisans de la première heure, déçus par le cours des événements et les revirements opportunistes⁴³. L'héritage martinien périclite au début du XX^e siècle.

Comme s'il était à ramasser, des usurpateurs s'en emparent. Bunge ne manque pas de vergogne quand il publie en 1903 *Nuestra América*⁴⁴ : lui, l'un des plus racistes et des plus conservateurs des écrivains argentins. Il a de qui tenir, il est vrai. « Our America » avait appartenu au vocabulaire de James Blaine, « ce politicien tenace et osé » (dixit Martí), ce personnage influent de la politique républicaine nord-américaine que Martí n'avait cessé de combattre au nom de « Notre Amérique »⁴⁴. Comme nous le

38 « Lettre à Gonzalo de Quesada », 16 décembre 1889. JM, *OC/ENC*, VI, 123.

39 « Las guerras civiles en Sudamérica », *Patria*, New York, 22 septembre 1894. JM, *OC/ENC*, VI, 26-27. En dépit du titre, Martí emploie quatre fois l'expression « nuestra América » dans ce bref article.

40 « La verdad sobre los Estados Unidos », *Patria*, New York, 23 mars 1894. JM, *OC/ENC*, XXVIII, 290-294. Là encore son auteur a recours, par cinq fois, à l'expression « nuestra América ».

41 « Lettre à Manuel Mercado », 18 mai 1895. JM, *OC/ENC*, IV, 167 (ou XX.161).

42 ZUMETA César, *El continente enfermo*, New York, 1899. Cité par Ricaurte SOLER, « De nuestra América de Blaine a nuestra América de Martí », *Casa de las Américas*, La Havana, n° 119, 1980, p. 38.

43 *La Doctrina de Martí* a été publiée à New York de juillet 1896 à mai 1898, sous la direction de deux mulâtres, le Cubain Rafael Serra et le Portoricain Sotero Figueroa.

44 Cité par Ricaurte Soler, *Op. Cit.*, p. 11.

disions au début, une même expression peut rendre compte de concepts radicalement différents. « Our America » de Blaine exprimait une idée qui pouvait paraître de bon sens à tout ingénu en 1890 : celle de « notre hémisphère américain »⁴⁵. Celle qui avait fait jadis la fortune de la Doctrine Monroe. Il apparut bien vite qu'il fallait l'entendre, non comme un signe d'appartenance, mais comme l'anticipait ce cartographe avisé qui s'était précipité pour éditer en 1898 une carte de « Our New Colonies. Cuba, Porto Rico and Philippines »⁴⁶, c'est-à-dire comme l'appropriation de tout le continent. Blaine, Bunge n'ont pas été des exceptions. Dans les années 50, à la naissance de l'OEA, quand certains s'évertuaient à faire de Bolívar le père du panaméricanisme, le ministre des Relations Extérieures de Cuba, n'en était pas à une contre-vérité près en évoquant « nuestra América, como llamaba José Martí a nuestro continente »⁴⁷.

Ces embobineurs, ces usurpateurs, ces falsificateurs ne sont pas les héritiers de Martí. Par contre, l'héritage martinien légitime, s'il ne fut pas immédiat (il ne pouvait pas l'être), s'il fut tergiversé, a été repris au XX^e siècle. Trois époques l'ont fait prospérer. Trois époques qui correspondent à trois phases d'effervescence révolutionnaire en Amérique Latine. Trois époques où le Héros National de Cuba refait surface comme penseur révolutionnaire.

D'abord, en 1930, voire un peu avant. L'essor des mouvements anti-impérialistes, d'inspiration nationaliste ou marxiste, redonne vie aux dimensions sociopolitiques et américanistes de la pensée visionnaire de Martí. Mella le revendique pour affronter la dictature du général Machado à Cuba. Sandino s'y réfère au Nicaragua dans sa lutte armée contre l'occupation yankee, invoquant « nuestra América racial ». Alfredo Palacios, le socialiste argentin, publie *Nuestra América y el imperialismo yanqui*⁴⁸. Manuel Ugarte, un autre Argentin, voix forte du latino-américanisme, écrit *La salvación de nuestra América*⁴⁹.

Puis en 1960, un peu avant et beaucoup après. A Cuba, « la génération du centenaire » (de la naissance de Martí) s'en inspire tout au long de 1953 pour combattre la dictature du général Batista. Fidel Castro l'érige en guide spirituel de la Révolution. Après le triomphe de celle-ci, la Réforme Agraire de 1959, la campagne d'alphabétisation de 1961 et plusieurs autres réformes structurelles sont conduites sous la bannière des idées du « Maestro ». La Première Déclaration de La Havane adoptée le 2 septembre 1960 par le peuple cubain est faite « en nombre propio y recogiendo el sentir de los pueblos de nuestra América ». Le concept revivifié de « notre Amérique » préside à la naissance des institutions de solidarité qui voient alors le jour à La Havane : Casa de las Américas (1959), Organisation Latino-Américaine de Solidarité (1967). Sur le continent où des

45 José Martí n'a pas été dupe de la supercherie. Il s'est adressé manifestement à Blaine quand il a exposé que « el caso geográfico de vivir juntos en América no obliga, sino en la mente de algún candidato [Blaine, por supuesto, candidato a la presidencia, P.E.] o algún bachiller, a unión política ». *La Revista Ilustrada*, New York, mai 1891. JM, OC/ENC, VI, 160.

46 Publiée – avant même la signature du Traité de Paris ! - par J.L.Smith, Philadelphie, 1898.

47 DE LA TORRIENTE Cosme, *Por la amistad internacional*, La Habana, Academia de la Historia, 1951, p. 447.

48 PALACIOS Alfredo, *Nuestra América y el imperialismo yanqui*, Madrid, Historia / Colección Nueva, 1930. Réédition à Buenos Aires en 1961.

49 UGARTE Manuel, *La salvación de nuestra América*, Nice, 1930. Article publié dans plusieurs journaux.

guérillas se développent, le Che en Bolivie se bat pour arracher « Notre Amérique » à l'emprise impérialiste. La pensée progressiste brésilienne recueille, assimile et naturalise le concept qui devient « A nossa América »⁵⁰. L'émergence du roman latino-américain en 1962 et son prodigieux succès (Vargas Llosa, García Márquez, Fuentes, Carpentier, Cortázar, etc.) donnent raison à José Martí qui voulait qu'une littérature propre, surgie du pays, remplace les littératures exotiques importées.

Enfin, au tournant du siècle. « Nuestra América » est le nom que prennent avec fierté, au hasard d'autres exemples symptomatiques, une maison d'édition chilienne, une association culturelle au Costa Rica, un mouvement politique au Mexique. L'accélération du processus vient cependant d'un autre pays, celui que Martí avait qualifié de « berceau de l'Amérique ».

L'élection d'Hugo Chávez à la présidence du Venezuela en décembre 1998 a donné le signal de la Révolution Bolivarienne. Le bolivarisme de Martí a été mis à l'honneur plus que jamais. Au Venezuela d'abord, dont le président a reçu le prix international José Martí décerné par l'UNESCO. Mais également dans les pays gagnés par des courants émancipateurs originaux (Bolivie, Equateur, Uruguay, Nicaragua, Brésil). Et aussi au niveau des nouvelles institutions dont se sont dotées les républiques latino-américaines. L'ALBA, créée à ses débuts en 2004 par Cuba et le Venezuela, est devenue officiellement l'Alliance Bolivarienne pour les peuples de notre Amérique, et elle regroupe maintenant onze États. La CELAC (Communauté des États Latino-Américains et Caraïbes), créée en mars 2010, rassemble l'intégralité de « notre Amérique », c'est-à-dire que seuls en sont exclus les États-Unis et le Canada. Le prochain sommet des Amériques, à Panamá, en avril 2015, verra vraisemblablement la réintégration de Cuba, l'unanimité de la CELAC ayant eu raison d'un demi-siècle d'entêtement de la Maison Blanche à vouloir évincer la patrie rebelle de Martí. « Notre Amérique » commence à s'affirmer comme entité et à peser parmi les nations.

Ne va-t-il pas falloir écrire bientôt son nom sans guillemets, avec deux majuscules et un trait d'union, afin d'aller jusqu'au bout de la logique de José Martí et de l'interprétation contemporaine de son dessein ?

Sommes-nous en train d'assister, sans que l'Europe y prête une attention suffisante, à l'avènement d'un nouvel âge du latino-américanisme ? Au « nostraméricanisme » ?⁵¹

Un chercheur en sciences politiques a estimé, à l'aube de ce siècle, que le XXI^e siècle pourrait être « The Nuestra América American Century »⁵². « Wait and see », mais gardons-nous des prophéties tout autant que des prophètes !

50 Cf. María José de QUEIROZ, « A nossa América : realidade e ficção », *Kriterion*, Belo Horizonte, n° 69, 1976. Ou encore : l'édition à Sao Paulo de l'importante revue semestrielle *Nossa América*, qui existe depuis 1989.

51 C'est un néologisme, bien entendu, comme l'ont été en leur temps le bolivarisme, le latinoaméricanisme, le castrisme, le chavisme, etc.

52 Boaventura de SOUSA SANTOS, *Nuestra América : Reinventing a subaltern paradigm of recognition and redistribution*, University of Wisconsin, 2001.

NOTRE AMERIQUE : UN PROJET POUR LE XXI^E SIECLE ?

Sylvie Bouffartigue

Université de Versailles Saint Quentin - CHCSC - GRIHAL

Cette intervention s'inscrit dans la continuité de certains de mes travaux sur l'Amérique imaginaire et ses représentations dans lesquels je m'interrogeais sur la corrélation entre l'invention d'une Amérique politique, dans le sillon des luttes émancipatrices au XIX^e siècle, et la reformulation des formulations, des images mentales et des matrices iconographiques héritées de l'époque coloniale. Au cours de l'étape historique des constructions nationales, le principe et l'image d'une Amérique « ni indienne ni européenne » que Bolívar avait évoquée¹, cédèrent le pas à la multiplication des allégories des Nations et au cortège de figures militaires et/ou politiques protectrices des nouvelles patries. Si, dans les dernières années du XIX^e siècle, Martí, poursuivant la réflexion intégratrice d'un Bilbao, reprit l'appellation *Amérique latine* avant de forger progressivement le concept de *Nuestra América*², le processus ne fut pas, cette fois, accompagné d'expressions iconiques.

Nous voulons ici nous intéresser à la résurgence et au nouvel élan de cette vision d'une unité politique continentale, dans son expression politique, philosophique mais aussi iconographique, dans la deuxième partie du XX^e siècle. Dans un espace latino-américain marqué par les mouvements progressistes d'émancipation et de libération nationale ou les contre-offensives nationalistes ultra-réactionnaires, l'on creusa généralement le sillon du nationalisme. Deux ensembles iconographiques se démarquèrent toutefois de cette tendance, en illustrant une Amérique continentale : d'une part la production de la communication panaméricaniste de l'OEA, marquée par la vision hégémonique des États-Unis ; de l'autre la production médiatisant le non-alignement et l'anti-impérialisme, produite à Cuba à partir des années soixante. Néanmoins, dans une situation de Guerre froide, ni l'une ni l'autre ne s'articulaient sur un projet collectif et structuré d'une Amérique politique : la première était la négation d'un projet collectif et collégial ; la seconde consistait en l'invocation d'une alternative à la première, au moyen de la construction d'une multipolarité Est-Ouest-Sud. Depuis les années quatre-vingt-dix, la conjonction de l'arrivée au pouvoir de partis progressistes et l'impulsion déterminante donnée par le président vénézuélien Hugo Chávez permirent de concrétiser l'ancienne aspiration à l'intégration de l'Amérique latine et de la Caraïbe. Dans la continuité de la vision bolivarienne et du concept martinien, la représentation iconographique se reconfigura progressivement, signe d'une volonté de construction politique mais aussi d'un ressenti et d'une aspiration partagée. Le concept de « Notre

1 On illustrera en consultant le portrait de Bolívar et de l'allégorie de l'Amérique peint par Pedro José Figueroa en 1819.

2 Je renvoie le lecteur à l'article de Paul ESTRADÉ, dans le présent ouvrage.

Amérique », par son évocation et par son iconographie, se diffusa, soutenu par des campagnes institutionnelles de communication. Il fut d'autres fois utilisé par des groupes issus de la société civile. Il put être invoqué depuis des institutions ou des individus se trouvant à l'articulation des deux, comme les milieux intellectuels ou l'Université.

Dans le cadre du projet politique d'intégration latino-américaine promu par Chávez et que rejoignirent des régimes progressistes, puis des régimes conservateurs, la figure de Martí, désormais emblématique du projet global de *Notre Amérique*, tend à s'imposer. Ce phénomène est repérable tant au niveau des discours émanant des institutions et de leurs représentants, que des intellectuels latino-américains, des médias – nous pensons en particulier à *Telesur*, expérience d'un média audiovisuel continental et indépendant des grands groupes médiatiques du sud comme du nord –, et des réseaux sociaux – nous songeons ici au site *NuestraAmérica.info*³. Depuis l'expérience pionnière de l'EZLN dans les années quatre-vingt-dix, les forces progressistes latino-américaines ont envahi la Toile, utilisant la portée des nouveaux médias et suscitant la réflexion des intellectuels⁴. Du côté institutionnel et étatique, l'on a également engagé la réflexion sur le cadre institutionnel, l'autonomie ou le contre, la réglementation de ces nouveaux médias qui oscillent entre pouvoir et contre-pouvoir à l'échelle planétaire⁵. Ces relais contribuent à alimenter, par l'usage langagier et l'imaginaire, l'émergence pas forcément linéaire et l'affirmation de cette identité supra-nationale en cours d'élaboration. Au fur et à mesure que de nouveaux outils politiques et économiques se créent et fonctionnent, le concept évolue et la représentation de cet espace en voie de structuration se multiplie. L'actuelle dynamique d'intégration de l'Amérique latine et de la Caraïbe constitue le paramètre et le cadre qui rendent tout particulièrement significatif l'enjeu de la représentation et de la diffusion de cette image nouvelle.

En terme de maturation de la pensée politique régionale et universelle, la publication en 1891 de « Nuestra América » par José Martí constitua sans nul doute une étape décisive et capitale. Manifeste philosophique ou « essai poétique » pour reprendre la qualification donnée par le poète cubain Roberto Fernández Retamar, l'esprit qui anime « Nuestra América » est hérité en partie de Bolívar. Le héros libérateur avait pressenti l'enjeu continental, centré en Amérique centrale, et l'urgence vitale de réaliser l'unité politique de la région pour renforcer les nouvelles Républiques, en les protégeant des régimes européens mais aussi des États-Unis. Martí poursuivit cette analyse en dessinant les contours d'un espace latino-américain dont l'unité culturelle et historique se construisait dans la dynamique de résistance aux formes du colonialisme espagnol, toujours présent à Cuba et à Porto Rico, et de l'emprise croissante du modèle expansionniste états-unien – quand il s'imposait militairement comme au Mexique, ou qu'il jouait la carte du développement économique et financier comme à la conférence

3 <http://www.nuestraamerica.info/> Consulté en février 2015. Le site est ainsi présenté : « El sitio NuestraAmerica.info es un medio informativo de actualidad política desde la mirada de las izquierdas latinoamericanas. »

4 On peut consulter les travaux de Nestor García Canclini.

5 Il est très significatif de songer que c'est l'Équateur qui prit le risque et assumé la responsabilité politique d'offrir asile et protection au lanceur d'alerte Snowden.

monétaire. Les exégèses postérieures ont souligné, entre autres éléments, comment la vision martinienne d'une Amérique unie, prospère et indépendante reposait sur l'idée que l'homme américain, volontairement dégagé des préjugés sociaux et racistes et, en quelque sorte, « désaliéné » des reliquats de l'idéologie coloniale, parviendrait à considérer « Notre Amérique » comme sa patrie, faisant ainsi revivre le nationalisme continental de Bolívar ou San Martín. Comme l'a remarqué le spécialiste cubain de Martí, Pedro Pablo Rodríguez, cette vision d'une unité historique et sociale – que Martí s'employa à consolider par la fabrication d'un imaginaire historique référentiel – est aussi le fruit d'une analyse lucide des rapports de force régionaux et visait à la sauvegarde des indépendances acquises ou à acquérir

[...] el latinoamericanismo martiano no es el mero sentimiento fraterno por una comunidad de origen y de idioma, sino algo mucho más profundo y verdadero: es la comprensión de la necesidad histórica de la unidad latinoamericana como la única manera, para los pueblos del Sur, de subsistir y desarrollarse como identidad sociocultural independiente frente al imperialismo norteamericano.⁶

Force est de constater toutefois qu'en dépit de la portée visionnaire de cette pensée, elle ne fut suivie ni d'une diffusion continentale ni d'une prise de conscience libératrice, même si dans l'indépendantisme antillaniste, l'on appliqua avec finesse et intégrité l'esprit du texte au contexte régional. Si l'article du 1^{er} janvier 1891 de la *Revista Ilustrada* de New York, reproduit le 30 dans le *Partido Liberal* de Mexico, fut l'acte de naissance de l'expression de « Notre Amérique », ce fut surtout celui de la formulation d'un concept en gestation dans les précédentes réflexions et les écrits antérieurs de Martí. L'on continua toutefois à suivre l'usage sémantique hérité de la lignée émancipatrice latino-américaine en désignant la région sous le terme « Amérique latine »⁷ – je fais référence aux travaux de Miguel Rojas Mix⁸ et de Paul Estrade⁹ –.

La République de Cuba de 1902 exploita la dimension nationaliste de José Martí. Sa « re-découverte » dans les années trente remit brièvement l'accent sur la pensée anti-impérialiste et continentale du héros national. Circonscrite à sa dimension nationale, la pensée du Cubain peinait alors à trouver écho hors de l'île. La Révolution réinvestit en premier lieu sa dimension sociale et anti-impérialiste, mais elle œuvra également en faveur de la reconnaissance internationale de l'intellectuel et de ses travaux, et cela avec succès et persévérance. Sans nul doute, l'exemple de Cuba, seul pays à résister durablement à l'hégémonie en tentant de construire un modèle alternatif, ait étudié et divulgué la pensée martinienne dans ses multiples facettes pesa de manière déterminante dans le phénomène actuel.

En 1960, lors de la Déclaration de La Havane, Fidel Castro utilisait le terme de

6 RODRÍGUEZ, Pedro Pablo, « Guatemala: José Martí en el camino hacia Nuestra América », *Anuario del Centro de Estudios Martianos*, No. 17, La Havane, 1994, pp. 229-230.

7 L'on eut également recours à des expressions faussement synonymes et quelquefois contradictoires - Hispano-Amérique, Ibéro-Amérique (terme qui permettait d'intégrer l'Amérique lusophone), Afro-Amérique, Indo-Amérique, et plus récemment le terme Abya Yala - tous autant révélateurs d'un système idéologique ou d'une posture politique.

8 ROJAS MIX, Miguel, *Los cien nombres de América*, Barcelona, Editorial Lumen, 1991.

9 ESTRADA, Paul, « Observaciones a don Manuel Alvar y demás académicos sobre el uso legítimo del concepto "América Latina" », in *Revista Rábala*, N° 13, 1994, pp.79-82.

« Nuestra América », reprenant la dénomination inventée presque un siècle plus tôt et soulignant ostensiblement toute son actualité. En 1979, lors de la Session inaugurale du 6^e sommet des pays non-alignés, il confirmait ce choix sémantique éloquent, employant exclusivement la locution « Nuestra América » dans son discours officiel¹⁰. Notons que le chef d'État évoquait également la région caribéenne comme un espace spécifique, la désignant comme « todos los países de América Central y el Caribe juntos ». Il faut voir se dessiner la continuité de cette vision politique dans la tentative de construction d'une alternative au bipolarisme, dont le gouvernement cubain fut promoteur dans le but de défendre sa propre souveraineté.

C'est ainsi que le processus actuel d'intégration trouve de fortes racines dans la lutte anticoloniale et le mouvement des non-alignés des années soixante et soixante-dix¹¹. La Conférence de Bandung en 1955 avait ébauché un projet de développement basé sur la solidarité et la coopération économique et culturelle, dans le but de créer un pôle indépendant des États-Unis et l'Union Soviétique. C'était un an après le coup d'État contre le président Jacobo Arbenz au Guatemala, qui signifiait l'opposition des États-Unis à tout gouvernement socialement progressiste dans une région estimée sous contrôle. Le Mouvement put être représenté à l'ONU où certains pays latino-américains jouèrent une carte timide dans l'émancipation économique (création de la *United Nations Conference on Trade and Development* (UNCTAD), création de la *Asociación Caribeña de Libre Comercio* en 1973) ou politique : en 1972, la « Charte des Droits et Devoirs Économiques des États », portée par le Mexicain Luis Echeverría était votée. Elle posait le principe du non-alignement aux Nations Unies.

Parallèlement à ce processus mené au sein d'une organisation internationale polarisée par les deux puissances en pleine Guerre Froide¹², des propositions alternatives internationales surgissaient depuis des pays refusant l'alignement. Des gouvernements progressistes¹³ enclenchèrent des initiatives d'ordre économique, comme la création de la SELA (Système économique Latino-américaine et Caraïbe) en 1975. Ce fut à La Havane, en 1966, que se tint la « Conférence de Solidarité avec les Peuples d'Asie, d'Afrique et d'Amérique Latine », radicalement anti-impérialiste – également connue comme « Conférence tricontinentale » –, à l'issue de laquelle serait créée l'OSPAAAL¹⁴ – souvent assimilée à la *Tricontinentale*¹⁵–. Le siège de l'OSPAAAL fut fixé à La Havane, avec un service consacré à la presse (*Tricontinental Magazine*) et aux

10 Cf. « Discurso pronunciado por el Comandante en jefe Fidel Castro Ruz, primer secretario del Comité Central del Partido Comunista de Cuba y Presidente de los Consejos de Estado y de ministros, en la sesión inaugural de la VI conferencia cumbre del movimiento de países no alineados, celebrada en el Palacio de las Convenciones de La Habana, el 3 de septiembre de 1979, año 20 de la Victoria. »

11 On peut consulter l'éclairage de la politologue brésilienne, assesseure auprès du Secrétariat général de l'UNASUR : BRUCKMAN, Mónica : « L'unité latino-américaine comme projet historique » dans *Revue Amérique Latine en Mouvement*, N°500, décembre 2014.

12 La crise des missiles à Cuba en 1962 manqua de conduire à la Guerre mondiale.

13 ... comme ceux de Velasco Alvarado au Pérou, de Juan José Torres en Bolivie, d'Omar Torrijos au Panamá, de Salvador Allende au Chili. Allende joua un rôle important pour la conférence tricontinentale.

14 Organización de Solidaridad de los Pueblos de África, Asia y América, créée le 12 janvier 1966.

15 On peut consulter l'enquête suivante : FALIGOT, Roger, *Tricontinentale Quand Che Guevara, Ben Barka, Cabral, Castro et Hô Chi Minh préparaient la révolution mondiale (1964-1968)*, Ed. La Découverte, Cahiers Libres, nov. 2013.

campagnes d'information. La production d'affiches politiques de l'OSPAAAL, aussi prolifique qu'esthétiquement remarquable, s'employa à formuler de nouvelles propositions esthétiques pour représenter les identités politiques des pays membres. L'Amérique latine, à l'instar de l'Afrique ou de l'Asie, fut invoquée régulièrement. Elle fut souvent traitée par l'invocation de son espace géographique et de figures politiques contemporaines déterminantes : Salvador Allende, Fidel Castro, Ernesto Che Guevara. A plusieurs reprises, les graphistes cubains s'inspirèrent de Martí, qu'on invoquait beaucoup à Cuba, pour évoquer ce projet d'Amérique politique dont il avait été le penseur. Néanmoins, on ne peut dire que la référence à Martí ait touché au-delà de l'île. En revanche, après son exécution en Bolivie, la figure du Che fut investie d'un statut héroïque : l'Argentin qui avait adopté la cause des Cubains et qui venait de tomber en Bolivie au nom de la lutte anti-impérialiste incarnait au mieux les nouvelles aspirations du siècle. Il fut utilisé pour représenter l'identité révolutionnaire continentale rêvée, comme dans l'affiche ci-dessous, association par ailleurs toujours pérenne aujourd'hui.

« Día del guerrillero heroico - 8 de marzo », Elena Serrano, OSPAAAL, 1968.



À ces initiatives émancipatrices répondirent des mesures et des logiques ultra-libérales d'ajustement politique (blocus contre Cuba, politique de la Sécurité Nationale, interventionnisme militaire en Amérique centrale et Caraïbe, etc.) et économique (Commission Trilatérale, G7, FMI, OMC, etc.), sans compter l'instrumentalisation de l'OEA. Les retours à la démocratie des années quatre-vingt se réalisèrent au prix du sacrifice des politiques sociales au remboursement de la dette, dans la stricte application de l'orthodoxie libérale. La Perestroïka puis l'effondrement de l'URSS laissèrent Cuba sans partenaire économique et l'isolèrent sur la scène internationale, signant l'échec de cette stratégie.

Dans les années quatre-vingt dix, l'émergence des BRICS imposa que l'on rebattît les cartes, y compris au sein du G20. La question du système multipolaire et de l'hégémonie partagée, après les désastres économiques, militaires et diplomatiques des années 2000, s'imposait à nouveau. Ces évolutions furent déterminantes pour l'intégration latino-américaine. Le rôle du vénézuélien Hugo Chávez dont il faudra estimer à sa juste valeur la politique régionale, fut décisif. Le renforcement du Mercosur en fut un levier, et la création postérieure de l'Alliance Bolivarienne pour les Amériques

(ALBA) un autre. Lors de la première visite officielle de Chávez à La Havane, en 1994, le président cubain prononça devant les étudiants de l'Université de La Havane un discours qui est un marqueur. Alors que les deux gouvernements ébauchaient un grand projet continental, la question des termes à employer prenait une nouvelle résonance. À la mention répétée des pays qui composaient « Notre Amérique », s'ajoutait la référence à la spécificité caribéenne, avec la formule « en toda la América Latina y en todo el Caribe ». Mais surtout, le président cubain osait un néologisme fort intéressant, qu'il élaborait en analogie avec le concept de « cubanité » :

Si aquí hablamos de la cubanía, con motivo de la presencia de Hugo Chávez podemos hablar de la “latinoamericanía”, porque son las ideas y los principios que nos corresponde defender hoy más que nunca.

Plus loin, il réaffirmait les fondements historiques de cette « latinoaméricanité » en évoquant les deux figures qui se pérennisèrent depuis et les valeurs qui conduisirent l'esprit du projet. L'on remarquera qu'actuellement, le processus d'intégration se réclame encore de la plupart de ces objectifs, même si le terme qui s'est imposé depuis pour évoquer le continent intégré n'est pas « latinoamericanía » :

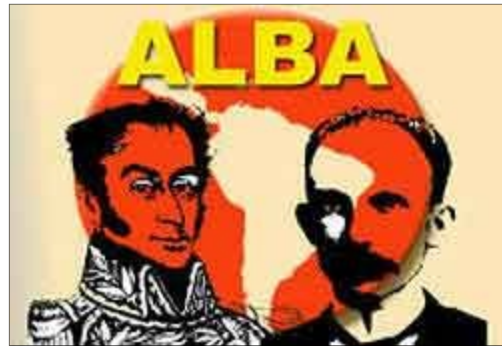
Y claro está que si se llevan consecuentemente las ideas de Bolívar y Martí, se concluirá siempre en el fin de la Injusticia, en el fin de la explotación; se concluirá siempre en la necesidad desesperada de justicia social que tienen nuestros pueblos; se concluirá siempre en que sólo la revolución que ponga fin a todas esas injusticias, sólo la revolución que ponga fin a esos sistemas, más tarde o más temprano, será la que resuelva los problemas sociales de nuestros pueblos.

Les deux chefs d'État inscrivaient certes le projet dans la continuité historique des mouvements de la fin du XIX^e siècle mais plus encore dans celle de l'anti-impérialisme et du non-alignement défendu par Cuba, au prix d'un blocus augmentant en intransigeance : « Esas son las ideas de esta época, ése es el antimperialismo de esta época, y eso nos hace sentir la necesidad de Bolívar y de Martí más que nunca. »¹⁶

Chávez fut donc l'ouvrier de cette nouvelle stratégie vers le développement. L'Alternative Bolivarienne pour Amérique Latine y la Caraïbe - ALBA - fut la réponse à l'ALCA nord-américaine. L'initiative fut menée par les présidents vénézuélien et cubain, depuis La Havane, le 14 décembre 2004. Les figures de Bolívar et de Martí furent très tôt assimilées au projet de l'ALBA par l'iconographie institutionnelle, reprise par l'iconographie illustrative des médias. Nul doute que ces formes de communication contribuèrent grandement à faire connaître les deux figures intellectuelles et révolutionnaires invoquées pour identifier le processus nouvellement en marche. L'illustration ci-dessous est représentative d'un premier courant, assez peu abouti esthétiquement, qui créait une association conceptuelle autour d'un triptyque Amérique du Sud-Bolívar-Martí qui fut décliné *ad libitum*.

16 « Palabras pronunciadas por el comandante en jefe Fidel Castro Ruz, primer secretario del Comité Central del Partido Comunista de Cuba y Presidente de los consejos de estado y de Ministros, en el acto de homenaje al teniente coronel venezolano Hugo Chávez, en el aula magna de la Universidad de La Habana, el día 14 de diciembre de 1994, año 36 de la Revolución »

Logotype utilisé par l'ALBA, décembre 2010.



L'amorce de cette dynamique fut servie par l'arrivée au pouvoir de dirigeants progressistes qui adhéraient à ce projet de réappropriation de la souveraineté et des ressources naturelles pour favoriser le développement social et lutter contre la misère. Leurs pays rejoignirent tour à tour cette alliance inédite, audacieuse, et émancipée : la Bolivie en avril 2006, le Nicaragua en 2007, des États caribéens¹⁷ signèrent un Mémorandum en 2007, le Honduras adhéra en 2008, etc. L'alliance inter-étatique se donna ses premiers outils : création de la Banque de l'ALBA, Traité de Commerce (TCP) ou le programme Petrocaribe¹⁸ basés sur la complémentarité et non plus la concurrence. Le changement de paradigme systémique était patent : le bien-être humain était à la fois le but et la manière de parvenir à l'intégration et au développement économiques. L'objectif de créer une zone sans pauvreté, ni analphabétisme, ni déficit médical fut édicté fin 2007 lors du sommet du Nicaragua.

En sus du développement de MERCOSUR, l'Union des Nations Sud-américaines (UNASUR) regroupa en 2008 douze états. Son objectif convergent était de construire un espace d'intégration et d'union dans les domaines culturels, sociaux, économiques et politiques, en donnant la priorité aux programmes sociaux éducatifs, en finançant le développement d'infrastructures régionales et la protection écologique. Le « Consejo de Defensa Suramericano » et le « Consejo Suramericano de Salud » sont des organismes de coopération qui résultèrent de cette mise en place de centres de responsabilités supra-nationales. En 2008, au sommet de San Salvador, les trente-trois pays d'Amérique latine et de la Caraïbe célébrèrent symboliquement conjointement les sessions du MERCOSUR et de l'UNASUR.

La multiplication de communautés et des organisations régionales alla croissant : Communauté et Marché Commun de la Caraïbe (CARICOM), Communauté Andine, Traité de Coopération Amazonienne, etc. Leur impact s'en trouva renforcé. Enfin, la création de la « Comunidad de Estados Latinoamericanos y Caribeños » (CELAC) en 2006 marqua une nouvelle étape du processus. En effet, la CELAC, dans son esprit et son fonctionnement s'inspirait directement de ce que José Martí avait pu ébaucher¹⁹. Du point de vue de l'affichage, la CELAC ne se préoccupa ni de logotypes

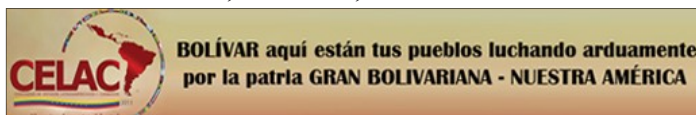
¹⁷ Les îles d'Antigua et Barbuda, la Dominique, Saint Vincent, les Grenadines, tous membres du CARICOM.

¹⁸ Il réunit 18 pays qui « échangent » hydrocarbure (sans plus-value) contre assistance médicale, transports, communications, tentant de changer les termes et la nature de la notion de commerce.

¹⁹ Sur la CELAC et ses liens conceptuels avec la pensée martinienne, on consultera les actes du colloque

élaborés, ni de sites internet multimédias, ni de campagnes de communication retentissantes. Au contraire, l'on se contenta de fondamentaux simples, comme le logotype de la CELAC. Dans l'image ci-dessous, il est assorti d'une bannière, le résultat étant plus centré sur le textuel que sur l'iconographie.

Bannière officielle, CELAC, 2014.



Dans le texte de la bannière, la dénomination « Amérique latine » n'apparaît plus, substituée par une formulation à tiroir, qui renvoie autant à la personnalité légitimatrice vénézuélienne, Bolívar, qu'à la cubaine, Martí. Néanmoins, si Bolívar est cité, il n'est ensuite pas fait référence à chacun des deux personnages historiques emblématiques, mais plutôt au nom qu'ils purent donner à leur vision de l'Amérique politique. Enfin, la matrice du logotype – qui se décline en fonction des occasions et des fonctions – reprend une représentation physique, placée au second plan de l'acronyme de la communauté, souligné des couleurs du drapeau vénézuélien. Est utilisé un classique fond de carte géographique. Sa singularité réside en ce qu'il représente « Notre Amérique » de Martí, celle qui s'étend du Río Grande à la Patagonie, sans oublier, bien sûr, la Caraïbe. Cet espace uniformisé par la couleur rouge est entouré d'un anneau formé des drapeaux des pays intégrant la communauté. Sous le soulignement de l'acronyme, apparaît ce qui figure comme devise de la CELAC : « Seguimos haciendo historia ». Ainsi, il semblait y avoir toujours ambivalence sur la question de la fixation du nom de l'espace communautaire qui se structurait sous l'impulsion du gouvernement vénézuélien.

Notons toutefois que la référence à Martí et à son texte se généralise, preuve de la volonté de faire connaître sa pensée et de la réussite de cette œuvre éducative. Il n'est pas simple de discerner la part de spontanéité et la part de la mise en scène volontaire lors de prises de parole ou de vue publiques. Ainsi, dans son documentaire consacré à Hugo Chávez, le cinéaste états-unien Michael Stone capte des images de réunion du cabinet présidentiel. Dans la salle de réunion, trône un portrait de

Oliver Stone, *Mi amigo Hugo*, 2014, 24'50



international : MOREAU, Mélanie, DUBESSET, Eric, *Cuba dans les Amériques : relire José Martí au seuil du XIX^e siècle*, PUB, Collection MPI, série Amériques, 2015.

Martí, qui paraît gouverner aux travaux du président vénézuélien (à droite de l'écran), comme étant l'inspirateur de sa pensée politique.

L'authenticité ou la préparation du champ a, en dernière analyse, une importance toute relative. En effet, que le tableau de Martí soit dans le bureau habituellement ou qu'il ait été apporté pour la circonstance, il nous importe avant tout de constater qu'il est jugé important qu'il apparaisse dans le cadre pour souligner non plus l'association des deux pays à l'origine du projet d'intégration, mais bien l'assimilation, la synthèse de ce que représentent Bolívar et Martí.

Les discours des chefs d'État lors des sessions de la CELAC jalonnèrent également les étapes de l'établissement de la nouvelle norme et les discours de José Mujica sont particulièrement intéressants en terme de référencement politique et philosophique, particularité caractéristique de l'art oratoire du président de l'Uruguay. Son discours au second sommet de la CELAC en janvier 2014 fut, comme d'autres, révélateur de sa connaissance du texte martinien²⁰. Il y faisait explicitement référence à la lettre de *Nuestra América* lorsqu'il recourait à cette métaphore de l'aliénation culturelle vis-à-vis du modèle occidental qui renvoyait à la métaphore martinienne du travestissement :

« Nos tenemos que vestir como gentlemen ingleses. Porque ése es el el traje de la industrialización que se impuso en el mundo. Y hasta los Japoneses tuvieron que abandonar sus kimonos para tener prestigio en el mundo. Y nos tuvimos que disfrazarnos todos... De mono con corbata (rires) » [12'30]

Plus loin, il évoquait l'Amérique politique en employant tout naturellement l'appellation inventée par Martí [18'37, 21'31], avant de conclure son intervention d'une phrase aux accents martinien en reprenant l'évocation de l'aliénation et l'image de la reconnaissance réciproque²¹ des peuples de cette « patria común que está haciéndose²² » :

« Va a ser larga esta marcha. Tenemos una vieja deuda. No nos hemos integrado y hemos vivido más de un siglo mirando para Europa para Estados Unidos, para cualquier lado. Casi no nos mirábamos entre nosotros. Ahora hemos dado un paso fantástico. Pero tenemos que construir inteligencia a favor de integración.» [21'21 21 35]

En ce qui concerne les avancées promues par le levier de l'UNASUR, l'on peut se référer aux déclarations du président Correa en décembre 2014 lors du VIII^e Sommet à Quito, qui proposait d'en modifier le cadre juridique et institutionnel, exprimant combien l'organisme était conçu comme outil de la construction d'un espace et d'un

20 MUJICA, José, « Discurso del Sr. José Mujica Cordano Presidente de la República oriental del Uruguay en la II Cumbre presidencial de la CELAC en La Habana, Cuba », 28-29 janvier 2014. On peut consulter ce discours sous forme d'une captation vidéo par Telesur à l'adresse suivante : http://www.dailymotion.com/video/x369r8a_discurso-de-jose-pepe-mujica-en-la-ii-cumbre-presidencial-de-la-celac_news

21 En particulier : « Se ponen en pie los pueblos, y se saludan. “¿Cómo somos?” se preguntan; y unos a otros se van diciendo cómo son. » MARTÍ, José, *Ibidem*, p.37.

22 MUJICA, José, « Intervención del Sr. José Mujica Cordano Presidente de la República oriental del Uruguay, 68° periodo de sesiones de la Asamblea General de las Naciones Unidas, Nueva York, 24 de septiembre de 2013 »

imaginaire commun, la « patria grande »²³, invoquée également par les présidents Hugo Chávez, Ignacio Lula da Silva ou Cristina Kirchner. Il faut, disait-il « revisar la institucionalidad (del organismo) para ser más eficaces y eficientes en la construcción de la patria grande y para que nuestros pueblos puedan sentir más rápidamente los efectos concretos, positivos de la integración ». Ce fut lors de cette session que fut étudiée la création d'une monnaie régionale et d'un passeport sud-américain, *Pasasur*. Cela contribua concrètement à créer la possibilité d'un nouvel espace de circulation des personnes et des biens. Loin d'être accessoire, cela engageait une logique de réflexion et d'échanges sur le concept d'une citoyenneté latino-américaine et allait de pair avec l'amorce d'une réflexion sur une forme de citoyenneté supra-nationale et régionale. « El 5 de diciembre vamos a plantear el establecimiento del Pasaporte Suramericano para circular por la casa grande que es esta región », déclarait Ernesto Samper son Secrétaire Général.

Avec le rôle politique et fédérateur de la CELAC ou de l'UNASUR un nouveau type de processus d'intégration fut mis en œuvre, qui s'adossait sur des collaborations interétatiques et institutionnelles pour apporter des réponses collectives alternatives à celles que prônaient les pays dominants. Ces institutions multiples ne se superposent pas ni n'interfèrent mais ouvrent la voie à une stratégie commune latino-américaine et caribéenne qui passe par des réalisations concrètes. En dépit des imperfections et des inévitables compromis – dont les peuples autochtones sont les victimes, au Brésil par exemple –, l'ancrage de ce projet dans la nécessité d'un changement de modèle et dans un héritage culturel et historique commun semble solide.

À ce savoir-faire politique hérité des années du non-alignement et de la lucidité de la réflexion sur la fabrique des imaginaires, paraissait s'ajouter l'inspiration de Martí qui faisait de l'éducation et de la culture des outils de la construction de l'Amérique politique :

« Conocer el país, y gobernarlo conforme al conocimiento, es el único modo de librarlo de tiranías. La universidad europea ha de ceder a la universidad americana. »²⁴

Des institutions et collaborations remarquables et pérennes furent créées au cours de la seconde moitié du XX^e siècle, comme la Faculté latino-américaine de Sciences Sociales (FLACSO), en 1954, au Chili²⁵ ou le Conseil Latino-américain de Sciences Sociales (CLACSO) à Lima en 1958. Dans le domaine de la recherche, après la précieuse CEPAL (Commission Économique pour l'Amérique Latine), d'autres centres virent le jour comme le Centre Latino-américain et Caribéen de Démographie (CELADE) en 1957 ou l'Institut Latino-américain de Planification Économique et Sociale (IPES). Des diplomations communes apparurent (Maîtrise latino-américaine de l'Administration Publique de la Fondation Getulio Vargas, au Brésil), ainsi que des gestions académiques régionales (Conseil Supérieur Universitaire Centre-

23 Ce terme apparu en 1922 dans un ouvrage de Manuel Ugarte, *La patria grande*, désignait une unité latino-américaine inspirée par Bolívar et San Martín, afin de répondre au morcellement historique de la région.

24 MARTÍ, José, *Ibidem*, pp. 33-34.

25 Elle s'étendit ensuite à l'Argentine, au Mexique, au Brésil, à l'Équateur et à l'Amérique Centrale.

Américain - CSUCA, Coordination des Universités du Cône Sud, Forum Universitaire du Mercosur - FOMERCO, Université d'Intégration Latino-américaine - UNILA²⁶).

En sus des institutions de recherches et des coopérations universitaires, des initiatives non directement institutionnelles ont vu le jour ces dernières décennies. Le fait que des associations corporatistes régionales fonctionnent – nous pensons à l'Association d'Économistes d'Amérique Latine et de la Caraïbe (AEALC) et à l'Association Latino-américaine de Sociologie (ALAS) mais il y en a bien d'autres – montre un processus en marche. Le temps où les scientifiques regardaient vers les métropoles traditionnelles semble révolu. Comment ne pas, dès lors, songer à Martí lorsqu'il interrogeait :

¿Cómo han de salir de las universidades los gobernantes, si no hay universidad en América donde se enseñe lo rudimentario del arte del gobierno, que es el análisis de los elementos peculiares de los pueblos de América? A adivinar salen los jóvenes al mundo, con antiparras yanquis o francesas, y aspiran a dirigir un pueblo que no conocen. En la carrera de la política habría de negarse la entrada a los que desconocen los rudimentos de la política. El premio de los certámenes no ha de ser para la mejor oda, sino para el mejor estudio de los factores del país en que se vive. En el periódico, en la cátedra, en la academia, debe llevarse adelante el estudio de los factores reales del país.²⁷

Enfin, il convient d'évoquer les bourses de la CELAC qui s'impose comme le principal laboratoire d'initiatives concrètes et innovantes. Là encore, le projet paraît conçu pour répondre à l'aspiration de Martí de voir se créer une élite intellectuelle et politique ancrée dans la réalité du continent. Que l'on en juge :

Un programa especial será creado para los jóvenes ciudadanos de países miembros de la CELAC, estudiantes jóvenes exitosos de familias de bajos ingresos serán elegidos y dadas becas para estudiar en el extranjero en países donde pueden estudiar y obtener prácticas en sus campos y estar preparado para ser líderes de futuro CELAC en sus respectivas áreas.²⁸

Comment ne pas voir dans l'émergence de ce réseau d'institutions et de chercheurs se constituer une logique non seulement collaborative mais aussi génératrice d'une pensée véritablement émancipée ? Les milieux intellectuels et universitaires nous fournissent les éléments d'une pensée politique en construction. Nous n'allons pas étudier ici le contenu de ces projets, mais seulement mentionner les occurrences et les manifestations dans le langage et la représentation, qui contribuent délibérément à la fermentation de cette nouvelle communauté imaginée. Nous prendrons donc quelques exemples, diffusés sur différents médias, dont le web et la blogosphère, de l'usage de la formulation « Nuestra América » ainsi que de sa plus récente évolution.

Certes, la terminologie et le texte martinien furent médiatisés et diffusés du fait de la communication didactique associée au projet d'émancipation et de construction d'un espace politique décolonisé, mais son appropriation par les citoyens – étudiants, intellectuels, journalistes, militants – est marquée par l'accentuation du désir de rupture

26 Le siège de l'UNILA se situe dans la ville symbolique de Foz de Iguazu, ville où se jouxtent trois frontières.

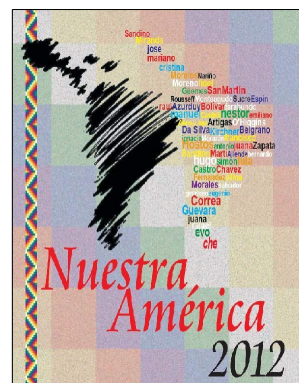
27 MARTÍ, José, « Nuestra América », Biblioteca Ayacucho, 2005, pp. 33-34.

28 Consultable sur le site de la CELAC, <http://www.celacinternational.org>, consulté en septembre 2015.

avec le modèle néo-libéral. Nous avons vu que cet aspect de « rupture révolutionnaire » dans un contexte pacifique était présent dès la fin des années quatre-vingt-dix, dans les discours du président Fidel Castro. Si ce n'est donc pas en soi une nouveauté, nous relèverons que la nouveauté réside en ce que ce discours de rupture est désormais promu par des intervenants issus de la société civile – pour reprendre une terminologie européenne – et non plus pas les représentants des gouvernements. Il faut sans doute y voir un résultat d'une forme de consensus imposé, de fait, par l'élargissement de l'alliance en faveur de l'intégration par des pays aux gouvernements certes progressistes mais pas « révolutionnaires » au sens où l'entendaient les gouvernements cubains ou vénézuéliens.

Dans l'innocent calendrier ci-dessous, Nuestra América se détache de son empreinte comme emportée par les prénoms et les noms des personnalités qui « firent » Nuestra América. Sont ainsi associés des personnages du XIX^e au XX^e siècles, des politiques ou des militaires, des légalistes ou des insurgés. C'est l'image d'une Amérique construite par ses hommes et ses femmes, les figures héroïques d'une Révolution qui se décline selon de multiples modalités politiques. De plus, il faut voir en cette approche la manifestation de la constitution d'une culture référentielle de personnages historiques qui ne relèvent plus de leur appartenance nationale, mais plutôt d'une forme de « citoyenneté régionale » : Hostos, Martí, Sandino, Montegudo, Sucre, Zapata, Guevara, Morelos, Correa, Allende, O'Higgins, Chávez, Castro, etc.

Calendrier *Nuestra América*, 2012.



Lucía Rincón Soto formalise cette approche, et aspire à conditionner une identité naissante à la nécessité d'un changement de société : « Es urgente reconceptualizar la identidad latinoamericana para poder pensarla más allá de los marcos, ahora insuficientes, del liberalismo decimonónico que constituyó su matriz en América Latina ».²⁹ Lorsque le sociologue portugais, Boaventura de Sousa Santos s'intéresse à *Notre Amérique*, c'est pour trouver dans ce qui est en passe de devenir un modèle alternatif d'intégration régionale une expérience novatrice basée sur la convergence de luttes locales émancipatrices. Dans son article « Nuestra América: reinventando un paradigma », il met en avant « la naturaleza contrahegemónica de

²⁹ RINCÓN SOTO, Lucía, « Identidad nuestraamericana », en *Revista Temas de Nuestra América*, N°47, janvier-juillet 2009.

Nuestra América » potentiellement apte à développer une culture transnationale progressiste qui pourrait ouvrir la voie à une nouvelle pratique révolutionnaire. Selon lui, « nuestra América debe desterritorializarse y convertirse en la metáfora de la lucha que emprenden las víctimas de la globalización hegemónica por todas partes, sea el norte, el sur, el oriente u occidente »³⁰. Fin 2009, les étudiants du collectif « Nuestra América »³¹ de l'Université Externado de Colombie, établissement privé, entendaient se joindre au mouvement des étudiants des universités publiques contre les réformes du gouvernement Uribe Vélez. Le choix de leur signalitique s'inspirait, comme on le voit ci-après, de la vision d'une Amérique animée par l'esprit de Martí. Ils écrivaient sur leur blog, assumant la responsabilité dont le Cubain investissait les jeunes générations éduquées de son temps :

Somos el presente y el futuro de nuestro país y del continente, en nuestras manos está la responsabilidad histórica de lograr lo que tanto deseamos, lo que tanto pide a gritos esta tierra: ¡¡Por Nuestra América, Unidad, Unidad y Cambio!!

**Signalitique, Colectivo Estudiantil
Nuestra América, 2009-2010.**



Nous pourrions multiplier les exemples tant sont nombreuses et diverses les représentations d'une Amérique associée à Martí depuis les années 2000. Le concept « Nuestra América » est assimilé et repris délibérément pour évoquer ce qui préfigure la possibilité d'un changement de modèle politique, économique, mais également culturel, dans une perspective que certains qualifient comme étant postcoloniale. D'autres évoquent une véritable « bataille des mots » (« batalla por las palabras ») qui fut menée à partir de 2006, quand les gouvernements progressistes se fortifièrent, depuis les médias de communications alternatifs, pour accompagner le tournant politique.

Cette même date marque le début de la diffusion d'un néologisme qui constitue sans nul doute un phénomène en tous points remarquable, et symptomatique du dynamisme de la construction politique en cours. Avant d'être relayé par les médias militants de divers pays de « Notre Amérique », il fut conçu et diffusé par le philosophe Horacio Cerutti qui lança, depuis le Mexique, une nouvelle façon de nommer et de concevoir l'identité de l'Amérique latine et de la Caraïbe, dix ans après que Fidel Castro ait lancé le terme de « latinoamericanía ». Il s'agit de l'appellation

30 SOUSA SANTOS, Boaventura, « Nuestra América: reinventando un paradigma », in *Revista Casa*, Casa de las Américas, N°158, p. 251.

31 <https://www.facebook.com/nuestraamerica> ou <http://colectivonuestraamerica.blogspot.fr>

« nuestramericanidad ». La bibliographie de Cerutti montre le cheminement qui l'a conduit à définir ce concept, dans sa démarche de fonder une philosophie depuis et pour l'Amérique latine. On put le voir incliner tout à tour pour les termes classiques (« latino-américain »³²), en vogue (« Notre Amérique »³³), globalisants (« sureador »³⁴ cachant que selon le philosophe le Sud intègre Notre Amérique), avant de se fixer pour le néologisme qui répondait le mieux à son projet. Cerutti fonda ainsi une « filosofía nuestramericana », une philosophie à partir de son histoire critique, pour penser et pour construire collectivement un modèle véritablement alternatif de société : « Este sistema – dit-il – nos está matando y está matando la vida humana ». C'est pourquoi il aspire à s'adosser sur l'espace politique d'intégration déjà en construction.

Si le terme de « nuestramericanidad » apparut dans les années 2000, ce fut à partir de 2006 qu'il commença à se diffuser. A l'heure actuelle, son emploi va croissant. Il franchit les limites de la pensée philosophique et s'ancre de toute évidence dans une perspective politique, tel l'emploi qu'en fait Lucía Rincón Soto lorsqu'elle retrace les fondements de l'« identité nostraméricaine »³⁵ en 2009. L'on peut trouver ce terme employé pour décrire le projet martinien : « La representación de la identidad americana formulada por Martí, el tan conocido nuestramericanismo de su madurez ».³⁶ Appliqué au champ culturel, l'on remarque que le concept d'identité « nostraméricaine » – c'est nous qui introduisons ici un néologisme – répond à l'aspiration intégratrice que Martí y projetait, comme on peut le lire sur le blog de Pedro Godoy, historien et sociologue, de Santiago du Chili :

« Pero -como expresa Rubén Blades- todos somos "hijos de la mezcla". Incluso inmigrantes reciente -sobre todo árabes, italianos y, por cierto, españoles- proclives al mestizaje se incorporan a la gigantesca retorta y efectúan la contribución sanguínea y cultural a la nuestramericanidad. »³⁷

Enfin, mentionnons une dernière occurrence dans un quotidien vénézuélien, le *Correo del Orinoco*, où une lectrice évoquait les conditions de « la sobrevivencia de nuestramericanidad única y diversa ».³⁸ Ainsi, des amphithéâtres universitaires de Mexico au courrier des lecteurs de Caracas, nous avons recueilli un nombre suffisamment conséquent d'occurrence de ce néologisme récent « Nuestramericanidad » et de ses dérivés grammaticaux pour pouvoir attester de son emploi en cours de généralisation. Ce serait également un phénomène inédit que de voir un terme, créé pour représenter un concept, se diffuser non seulement à travers les réseaux d'intellectuels

32 CERUTTI, Horacio, *Filosofía de la liberación latinoamericana*, México, ed. Fondo de Cultura Económica, 1983.

33 CERUTTI, Horacio, *Filosofar desde Nuestra América. Ensayo problematizador de su modus operandi*, México, ed. Miguel Ángel Porrúa/UNAM, 2000.

34 CERUTTI, Horacio, *Configuraciones de un filosofar sureador*, Veracruz, México, ed. Ayuntamiento de Orizaba, 2006.

35 RINCÓN SOTO, *Op. Cit.*

36 MARTÍNEZ, Mayra Beatriz, « Desplazamientos significacionales y la utopía martiana », *La Jiribilla-Revista de Cultura cubana*, La Havane. IX^e Année, 8 au 14 février 2011.

Consultable sur http://www.lajiribilla.cu/2011/n505_01/505_13.html

37 GODOY, Pedro, « De Chiapas a Arauco », in <http://premionacionaldeeducacion.blogspot.fr>, 18 avril 2014.

38 « Estamos en guerra », in *Correo del Orinoco*, Caracas, N° 1073, 31 août 2012.

– comme ce fut le cas pour « Amérique latine » à la fin du XIX^e siècle – mais également au travers des médias de grande diffusion : télévision, journaux, radio, internet. Justement, la construction de cette identité invite également à réfléchir aux nouvelles technologies, et si l'on évoquait en introduction le rôle divulgateur de la chaîne TELESUR, l'on a vu également le président Mujica appeler à la mise en place d'un système internet autonome pour « Notre Amérique ». Est actuellement à l'étude la possibilité de développer la fibre optique dans la région afin de créer une connectivité interne et indépendante des réseaux commerciaux états-uniens. À ce titre, les solutions libres et non-commerciales sont déjà largement utilisées en Amérique latine et dans la Caraïbe, et l'on voit également de jeunes chercheurs poser des problématiques curieuses ou audacieuses, comme « “Ubuntu” y lo “nuestroamericano”: dos propuestas para PENSAR la realidad “afro” en América latina »³⁹.

L'ensemble de ces manifestations témoigne du dynamisme de citoyens qui reprennent à leur compte un concept d'unité politique supra-nationale dont ils estiment que la concrétisation aura des retombées visibles sur leur vie quotidienne. En cela, une continuité nouvelle semble s'établir entre la pensée martinienne et les politiques actuelles d'intégration régionale. Il y a toutefois un phénomène que Martí, pourtant si à l'écoute de son temps qu'il en arriva à fournir des hypothèses prospectives, ne distingua pas : celui des migrations régionales. À ce titre, l'on pourrait s'interroger sur les possibilités d'élargissement de l'espace culturel de « Notre Amérique » au sous-continent nord-américain, dès lors que la population d'origine latino-américaine et caribéenne y est suffisamment présente. Pour l'heure, ce sont les Québécois qui répondirent à notre interrogation toute rhétorique, en organisant tous les ans depuis 2010 un défilé de l' « Amitié nuestroamericana », bien attachée à la Caraïbe si l'on en croit les cœurs rouges signalés, dans les rue de Montréal. Nous en produisons ci-dessous l'affiche de 2014.

Défilé de l'amitié nuestroamericana, Montréal, samedi 2 août 2014.



39 Consultable sur <http://www.yorku.ca/cerlac/kakozi.pdf>

Il apparaît que la représentation actuelle de l'Amérique latine et de la Caraïbe est en train de s'adapter pour diffuser mais aussi pour faire écho aux changements politiques à l'œuvre dans la région depuis plus de dix ans. Ce projet d'intégration régionale, porté initialement par les gouvernements cubain et vénézuélien, s'inscrit non seulement dans les visions politiques largement revendiquées, des libérateurs du XIXe siècle mais aussi de l'histoire difficile d'un XXe siècle où l'état de l'hégémonie états-unienne et de la Guerre froide empêcha un développement démocratique et souverain des pays. Une imagerie est en construction, au service d'une identité en construction. La lucidité face au processus en cours est intéressante à considérer car cet espace de « Nuestra América », loin de se construire uniquement par l'économique ou le diplomatique, s'élabore aussi sur le terrain idéologique. Serions-nous en train d'assister, avec le concours des médias modernes, à une structuration similaire à celle que l'historien Benedict Anderson a décrite lorsqu'il analysait l'impact des mobilités et de la révolution de la presse à la fin du XVIIIe siècle sur les Créoles américains ? Les pistes que nous avons suivies, quelquefois encore indistinctes ou insuffisamment ouvertes, laissent à penser que des dynamiques profondes sont en mouvement, et que l'Amérique rêvée par Martí a peut-être pour la première fois l'opportunité de se construire, grâce à la convergence de volontés politiques des gouvernements, d'aspirations au mieux-vivre des peuples, de dépassement d'identités nationales comme construction d'une alternative autonome et postcoloniale.

JOSÉ MARTÍ, AMÉRICA LATINA Y LAS CONFERENCIAS DE WASHINGTON: PANAMERICANISMO Y RELACIONES INTERNACIONALES

Alvar de La Llosa

Université Lumière Lyon 2 – LCE

“...habrá de estudiarse a cuál de las dos Américas convienen”¹

En julio de 1853, año en que José Martí nació, o sea 36 años antes de las conferencias de Washington, se publicaba en el *New York Daily Tribune* “La compañía de las Indias orientales y las consecuencias de su actividad”. En este artículo, después de pasar revista de la historia de la rapiña colonial que practicaron los británicos, curiosamente, el autor, don Carlos Marx concluía, hablando de... América Latina. Señalaba el pensador de Londres que, después de haber destruido la industria local y sacado provecho de las Indias, resultaba que los indios, empobrecidos, ya no tenían los medios para comprar productos británicos y que por consiguiente, América Latina iba a convertirse en la nueva meta y así integraría el mercado internacional dominado por los británicos, ya que, además de los productos que ofrecía, existía un poder de compra local para absorber la oferta de productos manufacturados británicos importados:

Mais plus les industriels de la Grande Bretagne devenaient dépendants du marché indien, et plus ils sentaient la nécessité de créer de nouvelles forces productives en Inde, après avoir ruiné son industrie nationale. On ne peut continuer à inonder un pays de ses produits manufacturés à moins de le mettre en état de vous fournir quelques marchandises en retour. Les industriels découvrirent que leur commerce déclinait au lieu de s'accroître. [...] Ils découvrirent que la capacité de l'absorption de leurs marchandises était, en Inde, réduite au dernier point, et que la consommation de ces biens aux Indes occidentales britanniques était évaluée à 14 shillings environ par tête d'habitant et par an, au Chili à 9 sh. 3 pence, au Brésil à 6 sh. 5 p., à Cuba à 6 sh. 2 p., au Pérou à 5 sh. 7 p., en Amérique centrale à 10 pence, tandis qu'en Inde elle s'élevait seulement à 9 pence².

Marx subrayaba un mecanismo que se mantendrá mientras exista la relación (neo)colonial por ser característica intrínseca y consuetudinaria de este sistema de

1 José MARTÍ, *Nuestra América*, Caracas, ed. Ayacucho, página 65, de ahora en adelante: (65), etc.

2 Karl MARX, escrito el 24 de Junio de 1853, publicado en el *New York Daily Tribune* (nº 3816), 11 de Julio de 1853.

Es interesante comprobar que el artículo de Marx (1977, 57-58), que se centra sobre la historia del desarrollo de la explotación económica colonial de la India, acaba justamente sobre esta cita que muestra que, acabado un ciclo de explotación en la India, América Latina es la región del porvenir por la masa monetaria (poder de compra) disponible. Otro tanto ocurrirá con Cuba cuando el gobernador Leonard Wood dejará la Isla para ser director de los intereses comerciales estadounidenses en China. Un mercado agotado reemplaza otro en plena expansión productiva.

explotación. El centro colonizador necesita destruir los sistemas de producción anteriores –que estructuran la sociedad –para, librándose de toda competencia, imponer la venta de sus mercancías producidas en la metrópoli. Pero al mismo tiempo, dialéctica obliga, al destruir la sociedad anterior y su modo de producción se empobrece ésta hasta el punto que ya no tiene los medios financieros necesarios para comprar los productos que se le impone.

Este fenómeno, que se traduce por la búsqueda y conquista de mercados exteriores es justamente el tema mentor de las Conferencias de Washington de 1889-1891 que Estados Unidos organizaba. La Conferencia de Washington o Primera Conferencia Panamericana se celebra entre el 2 de octubre de 1889 y el 19 de abril de 1890 y la Conferencia Monetaria Panamericana de enero a abril de 1891. Esta búsqueda de mercados, la expresa claramente Martí al hablar (página 57 de la edición de Ayacucho) del “convite que los Estados Unidos potentes, repletos de productos inservibles, y determinados a extender sus dominios en América, hacen a las naciones americanas de menor poder ligadas por el comercio libre útil con los pueblos europeos, para ajustar una liga contra Europa”. Es decir en términos martianos que queda claro que EEUU necesita vender un superávit de producción (“productos inservibles”) en el espacio comercial latinoamericano que también es codiciado por Europa, cuando no dominado por Gran Bretaña. Frente a ello, Martí afirma la necesidad de llegar a una nueva independencia, esta vez económica y ya no sólo política. También subraya la naciente prepotencia económica yanqui (52, 65, 76) que va a asolar el sub-continente: “¿A qué ir de aliados, en lo mejor de la juventud, en la batalla que los Estados Unidos se preparan a librar con el resto del mundo? ¿Por qué han de pelear sobre las repúblicas de América sus batallas con Europa, y ensayar en pueblos libres su sistema de colonización?” (69). Recordemos que en el Congreso de Berlín de 1885, Europa ya se ha repartido África.

Por consiguiente intentaremos entregar aquí una rápida guía de lectura de estas Conferencias focalizándonos en el contexto e interesándonos por la situación general de América Latina en esta segunda mitad del siglo XIX, la situación de Estados Unidos, la actitud de América Latina frente a las Conferencias de Washington y, por ende, la recepción del texto de Martí, y el caso de Sáenz Peña.

La situación económica de América Latina en los momentos de las Conferencias

Para entender las Conferencias de Washington, las propuestas presentadas, rechazadas y las resistencias que provocaron, conviene ver cuál era la situación económica global de América Latina y la importancia relativa de las naciones latinoamericanas.

La población de América Latina (Riado 1980, 16) era en 1870 de 41 M de hab. En 1900, alcanza 59 M, es decir que asistimos a una tasa de crecimiento de un por medio de 1,2 % al año. En 1914, a 82 millones; la tasa de crecimiento llega al 2,4 %. Más que una supuesta mejora de las condiciones sanitarias es evidentemente la llegada masiva de emigrantes europeos la que explica este incremento. Al igual que Estados

Unidos, América Latina se convierte en el vertedero del superávit demográfico europeo. Sin embargo, si en 1870 América Latina tiene todavía una población prácticamente igual a la de América del Norte (+/- 38 M), en 1900, ya no representa más que el +28 % del poblamiento continental (la anglosajona tiene 74 M de hab. contra 82 la parte latina). Este crecimiento demográfico trae consigo un desarrollo productivo.

En 1914, Brasil (con 28,4 M de hab.) y México (15,5 M de hab.) representan el 53,6 % de la población latinoamericana; el 48,4 % en 1870. En 1870, en América Latina, sólo 5 estados tienen más de 2 M de hab. (Brasil, México, Colombia, Argentina y Chile). En 1914, sólo 4 países latinoamericanos tienen más de 5 M de hab. Gracias a la emigración, Argentina (8 M) llega a superar a Colombia (5,7 M); Perú (4), Chile (3), Venezuela (2,6), Cuba (2,3), Bolivia (2,2). (Riado 1980, 20)

en millones	1850 *	1870	1900	1900 *	1914
<i>Brasil</i>	7,2	10,3	17,3	17,3	28,4
<i>Argentina</i>	1,1	1,9	4	4,7	8
<i>Chile</i>	1,28	2,1	2,7	2,9	3
<i>Bolivia</i>	1,37	2	2,1	1,69	2,2
<i>Perú</i>	1,88	2,6	2,7	3,79	4
<i>Colombia</i>	2,24	3,4	4,3	3,82	5,7
<i>Cuba</i>	1,18	1,3	1,6	1,53	2,3
<i>México</i>	7,66	9,6	13,6	13,6	15,5

Fuentes :³

Este cuadro sucinto muestra el crecimiento espectacular de ciertos países que son los mayores receptores de la llegada masiva de emigrantes. El peso demográfico permite convertir a estos estados en florecientes economías que responden a la demanda europea. A su vez, esta potencia económica les permite pesar en las relaciones internacionales. Ya se vislumbra el grupo ABCM⁴ que Martí apunta al hablar (56 y 101) del recorrido en tren: “En él no van ni la Argentina, ni México, ni Chile, ni Lafayette Rodríguez [el representante de Brasil], ni Bolivia. Era largo el viaje para los delegados. Se han quedado en Washington”. Otras cosas tienen que hacer que admirar las bellezas de un viaje de propaganda (122).

El envés de la medalla de esta importancia demográfica es que refuerza el sistema de producción latifundista que se nutre de esa mano de obra barata y renovada para hacer funcionar sus mono producciones de cultivos agrícolas extensivos, de poco cuidado y que, al no ser mecanizados, emplean poco capital –y viceversa–. Ahí se está

3 Cifras de 1850 * y 1900 *: según CHEVALIER 1993, 129 a base de Nicolás SÁNCHEZ ALBORNOZ, *La Población de América Latina desde los tiempos precolombinos hasta el año 2000*. Cifras de 1870 a 1914, RIADO 1980. Como se echa de ver, los datos difieren poco entre los dos autores.

4 Por consiguiente se entienden las numerosas referencias a estos países en los escritos martianos que versan sobre las Conferencias. El grupo ABCM (Argentina, Brasil, Colombia y después Chile, y México) –Colombia es diplomáticamente quebrada después de la Guerra de los Mil días que acaba por la escisión de Panamá que permitirá más tarde a Estados Unidos hacerse con el Canal– reúne a los países más poblados es decir los que tienen un mayor desarrollo económico que les permitirá, a partir de 1915, frente a la ocupación de Veracruz por los Marines, emprender una política externa de respuesta a las propuestas o agresiones estadounidenses.

formando una de las primeras razones del distanciamiento entre Estados Unidos y América Latina. A partir de 1850, América Latina se convierte en el primer abastecedor de los mercados europeos y estadounidenses, concretando una dependencia a las mono producciones que Martí apunta (70). Esto se ve facilitado por la mejora de los motores y calderas de la marina de vapor (86) que al consumir menos carbón, dejan más sitio para la mercancía, lo cual reduce los costos de producción y transporte (Riado, 25). Así entre 1870 y 1914, el comercio externo de diversos países latinoamericanos es excedentario y llega a duplicarse en vísperas de la Primera guerra mundial mientras las importaciones se triplican⁵. “El pueblo que compra manda”, señala Martí.

América Latina está sometida a la dominación del capital británico, pero mientras más se acerca uno hacia el norte del continente, predomina el capital estadounidense. En ciertos países, los gobernantes juegan con las rivalidades entre ambos países anglosajones para dar a creer que hay autonomía y obtener más ventajas (caso de México), o equilibrar entre capital británico y alemán para alejar a Inglaterra que controla la entrada del Orinoco por su presencia en Guayana (caso de Venezuela) (71). En cuanto al comercio, la supremacía del intercambio con Europa está muy afincada (Maya 1996, 771). En 1890, el congresista estadounidense McCleary, que intentaba convencer al Congreso de la necesidad de la Conferencia de Washington, reveló que el transporte de mercancías latinoamericanas era más barato con Inglaterra que con EEUU. De ahí la voluntad, tan presente en el texto de Martí, de EEUU de fomentar líneas de vapores subvencionadas (61, 71, 86, 88 y 93), incluso pidieron que hubiera camarotes de 1ª clase por todo el Caribe... sin duda para viajar cómodos...

De paso conviene recordar la especificidad del caso cubano. Si bien no es un estado soberano, Cuba ve su comercio cada vez más desligado de la metrópoli y atado al Coloso del Norte. En la segunda mitad del siglo XIX, las exportaciones de azúcar cubano hacia Estados Unidos se incrementan. Si en 1865 representan el 65 % de la producción, en 1877 alcanzan un 82 % para culminar en 1895 –en vísperas de la guerra– en un 90 % en una época caracterizada por el desarrollo del azúcar de remolacha (Estrade 2000, 164 y Fernández 2002, 40 en Ward 2007). Obviamente, las destrucciones provocadas por la primera guerra de independencia y la guerra chiquita favorecen entrada al capital yanqui para suplir las pérdidas materiales y la falta de ganancias durante 10 años. Y es que para la segunda mitad del siglo XIX Estados Unidos está en pleno crecimiento económico, pero con dificultades políticas.

La situación de Estados Unidos y sus miradas hacia el Sur...

La integración de los territorios conquistados a México⁶ ha desequilibrado la

5 Entre 1901/1905 y 1913, América Latina duplica sus exportaciones a Europa y Estados Unidos (750 a 1.400 M us\$), con lo cual las importaciones de América Latina casi se triplican (pasando de 473 a 1.100 M us\$ en mercancía), o sea que el excedente a favor de América Latina se reduce pasando de 277 a 290 M us\$. (Riado, 31). Sin embargo, la endémica falta de capital, la ausencia de mercado interno y el desinterés por la aparición de un proletariado, al igual que la ínfima existencia de carbón, frenan la industrialización.

6 Esta conquista se llevó a cabo bajo la presidencia del demócrata Franklin Pierce (1853-1857). Conviene entenderla, no desde el punto de vista latinoamericano de una agresión y consecuente pérdida territorial,

unión americana ya que estos nuevos estados no se proclaman esclavistas. Por lo tanto el Sur se ve debilitado, pero la conquista del Oeste salva la unidad frente a estados dispuestos a la Secesión. La guerra estallará finalmente en 1861-1865. Y la ocupación militar del Sur por el norte de Estados Unidos finalizará sólo en 1877. Diez años después, este mercado está saturado.

La principal diferencia entre demócratas y republicanos radica en que los demócratas, que representan el Sur agrícola con sus redes familiares y clientelistas, son aislacionistas, mientras que los republicanos representan el norte industrial que por sus necesidades de expansión económica y de conquista de mercados se preocupa por la política externa de Estados Unidos. Es justamente bajo el mandato de Harrison con la vuelta de los republicanos a la Casa Blanca que se realizarán las Conferencias de Washington. Así los demócratas estaban a favor de la unión comercial, los republicanos contra.

Y ahí es cuando aparece el importante personaje de James G. Blaine. En marzo de 1881 Blaine se hizo cargo de los Asuntos exteriores de Estados Unidos –sin haber cursado la Carrera, cosa normal en aquellos tiempos– e hizo una primera propuesta de Conferencia interamericana. En 1881 la situación en América Latina era particularmente tensa por culpa de una serie de conflictos fronterizos en un momento en el que la construcción de los Estados-naciones se afirmaba al interior de unos límites geográficos aún imprecisos: tensión entre Argentina y Chile, entre Guatemala y México, Venezuela y Gran Bretaña, Colombia y Costa Rica, más la Guerra del Pacífico (1879-1883). Este conflicto entre Chile y la coalición peruano-boliviana ocupaba las mentes ya que en él se jugaba el control mundial del nitrato, abono imprescindible a la agricultura de los países industriales. Cualquier crisis alimentaria desorganizaría el sistema productivo manufacturero de un país industrial y dañaría –acaso de modo irreversible –su prepotencia. Blaine consideraba que, frente a tantos conflictos cursando o en ciernes, convenía frenar estas crisis, fuera sólo para impedir la inmisión interesada de potencias europeas dispuestas a dominar las producciones aprovechando los conflictos. Convenía reactivar la Doctrina Monroe para aumentar el prestigio de EEUU en el hemisferio y así conseguir una mayor parte del flujo comercial sudamericano hacia EEUU. De ahí la preocupación por el asunto del arbitraje de conflictos. Otro problema era la lancinante deuda que los estados suramericanos no pagaban a los países europeos acreedores (tal como Venezuela en la que Francia se disponía a intervenir). Por ello Blaine propuso que EEUU supervisara las tarifas aduaneras y su redistribución para pagar las deudas a los acreedores extranjeros y así evitar las intervenciones europeas⁷. Se trataba de reactivar y

sino desde el punto de vista estadounidense, para entender el contexto futuro de las Conferencias de Washington.

La tensión entre los intereses productivos divergentes del Norte y del Sur de EEUU provocó la escapatoria de la conquista hacia el Oeste. La tirantez era tan fuerte que para aliviar la tensión entre esto (abolicionistas y esclavistas) y así evitar la guerra, convenía distraerla y conquistar otras tierras para repartir la masa demográfica creciente, y sobre todo impedir la secesión voluntaria de ciertos estados del Sur. La guerra de Texas no sólo aumentó el territorio de EEUU sino que lo salvó de la inevitable fragmentación. Retrasando la Guerra de Secesión que se verificará finalmente 17 años más tarde, entre 1861-1865. Con esta conquista EEUU mantuvo su supervivencia salvando su unidad pero ganándose fama merecida de imperialista.

7 "The interests, commercial and political, of the U S on this continent, transcend in extent and

actualizar la Doctrina de Monroe, o sea crear las condiciones de paz para que prosperasen los negocios.

Por ello Blaine se propuso reorientar la política externa de Estados Unidos hacia América Latina y desligarla algo de Europa, afirmando que al ser las repúblicas de la parte meridional del continente las “jóvenes hermanas de este gobierno” tendrían que ampararse bajo la “fuerte pero desinteresada” protección de la gran república del Norte (Peskin 1979, 82⁸). De esta relación renovada nacería una era de paz por el arbitraje bajo la dirección de EEUU, que apartaría del continente cualquier agresión proveniente de fuera o de otra república americana (Peskin, *idem*⁹). No era sólo una renovación de la Doctrina de Monroe, sino que este dispositivo implicaba que de ahora en adelante las naciones latinoamericanas debían considerar que sus fronteras eran definitivas. Por consiguiente no se aceptarían guerras entre los estados de la América Meridional. La doctrina Blaine protegía a América Latina de los estados europeos y de ellos mismos¹⁰. Cuanto más que al igual que otros muchos en su tiempo, Blaine tenía una visión particular de los latinoamericanos: "a race [...] of hot temper, quick to take affront, ready to avenge a wrong, whether real or fancied". Incapaz de mantener el estatus quo sin ayuda externa: “They require external pressure to keep them from war; when at war, they require external pressure to bring them to peace”. Y esa presión externa, esta buena ayuda, sólo podía venir de EEUU¹¹.

Para que América Latina aceptara las propuestas de Blaine, convenía que EEUU mostrara el ejemplo. Sólo renunciando a nuevas expansiones territoriales podía imponer su nueva visión de las relaciones interamericanas. Pero justo a una generación de la conquista de más del 55 % del territorio mexicano por Estados Unidos y de la anhelada anexión de Santo Domingo por la administración Grant (1869-1877), las mentalidades latinoamericanas estaban alertas y desconfiadas. Blaine pretendía que Estados Unidos desempeñara el mismo papel de terciador entre los países al igual que Gran Bretaña lo había hecho y lo hacía en Europa. La suspensión de las conquistas territoriales favorecía y reforzaba el intercambio comercial. Blaine deseaba obtener una paz duradera para desarrollar éste.

La necesidad de mantener relaciones más cercanas con América Latina era un deseo antiguo en Garfield. Ya en 1872, el entonces representante del Congreso y futuro presidente de EEUU abogaba a favor de un reforzamiento de las relaciones con las

importance those of any power and where these immense interests are deeply involved this government must preserve a position where its influence will be most independent and efficient" Blaine to L. P. Morton, september 5, 1881, *ibid*, 426-427.

8 *in* Blaine to L. P. Morton, september 5, 1881, *in* US Dept. of State, Papers Relating to the Foreign Relations of the United States: 1881 (Washington, 1882), 426-427.

9 Blaine to Philip H. Morgan, June 21, 1881, *ibid*, 768-770.

10 "Of late years the American movement toward fixity of boundaries & abstention from territorial enlargement has been so marked, and so necessarily a part of the continental policy of the American republics, that any departure therefrom becomes necessarily a menace to the interests of all... The peaceful maintenance of the status quo of the American commonwealths is the very essence of their policy of harmonious alliance for self-preservation...". *in* Blaine to Philip H. Morgan, June 21, 1881, *ibid*, 768-770. Citado por PESKIN p. 83.

11 Blaine, *Foreign Policy*, 3 (Peskin). Póngase en paralelo con lo que dice Martí (104): “No es cuestión de razas...”

repúblicas latinoamericanas, prefiriendo cerrar, por razones presupuestarias, 5 o 6 legaciones en Europa y no en América Latina o en China, aseverando que si no, Gran Bretaña gastaría 3 veces más que EEUU lo cual le permitiría mantener relaciones comerciales reforzadas. Concluía diciendo de los países latinoamericanos: "They are our neighbours and friends"¹²... En febrero de 1879, instó al Congreso a que reforzara las relaciones con los vecinos del Sur con un argumento aún más explícito que los que más tarde Blaine emplearía: para asegurar la expansión comercial estadounidense era necesario apartar la venidera expansión británica en el hemisferio occidental. Al proponer tarifas recíprocas, Garfield anticipó la propuesta de Blaine y ante el Congreso desveló el interés de Estados Unidos por el sistema británico, la voluntad de desplazar a éste, y el deseo de conquistar mercados que respondía a las apremiantes necesidades de un sistema industrial en pleno crecimiento:

We want all fair chances that the markets of the world can give us for selling our surplus supplies. We want this on general principals, but we want it with South America for special reasons. This great tropical world that lies at our doors sends us millions of supplies. We must make it possible for them to take back from us our products in return and thus establish what shall equal a reciprocal arrangement of commerce.

We are told more than half of all exports of the Empire of Brazil come to us, and yet of what she imports from other countries she gets less than one-tenth from us. If there any natural reason why she should send us \$ 100.000.000 of products per annum and instead of taking from us our products in exchange, should go to England and buy them...?¹³

El mismo punto de vista se aplicaba a China, y más generalmente a Asia. Con la adquisición de Alaska y terminación del ferrocarril transcontinental, Estados Unidos era una potencia en el Pacífico destinada a ser "el árbitro de los mares, el controlador de su comercio y la principal nación que ocupe sus costas"¹⁴. Para realizar su expansión, EEUU se valía del modelo imperialista británico. El debate sobre la anexión de Hawái y ocupación de Samoa llevó a Garfield a separar cuidadosamente la penetración económica de la anexión política. Favorecía la primera con vista a que ésta volvería obvia la segunda. Esta distinción se compaginaba perfectamente con la oposición de Blaine a cualquier anexión territorial. Así, por razones pragmáticas, Blaine se opuso a la anexión de Santo Domingo deseada por Grant. Conservando esa línea política, en 1876, Blaine declaró que con salvedad de Canadá¹⁵:

creo que hemos llegado al final de nuestras anexiones; y al decir eso, incluyo el grupo entero de las Antillas [...] No puedo decirlo con mayor convicción al afirmar que si se nos ofreciera la isla de Cuba con el consentimiento de todas las potencias del mundo, y 100 millones de dólares en oro como premio por esta aceptación, sin pensarlo un solo instante rechazaría la oferta¹⁶.

12 Las Repúblicas latinoamericanas son nuestros vecinos y amigos, in Burke Aaron Hinsdale (ed.), *The Works of James Abram Garfield* (2 vols.), Boston, 1883, II, p. 277-278 (PESKIN 1979, 86).

13 *Congressional Record*, 45 Cong., 2 sess., 2127 (PESKIN 1979, 87).

14 Garfield, *Works*, II, p. 281 (PESKIN 1979, 88).

15 En 1877 una comisión internacional establecida en Halifax (Canadá británico) dio su dictamen a favor de Gran Bretaña en una disputa acerca de caladeros de pesca, Blaine estaba en contra, pero consideró que convenía dar una buena imagen de EEUU, y por consiguiente pagar la multa.

16 "I trust we have seen last of our annexations; and in this remark I include the whole group of West India Island [...] I cannot more strongly state my view of that subject than by saying that, if the Island of Cuba were offered to us with the consent of all the powers of the world, and \$ 100.000.000 in gold were offered as a bonus for its acceptance, I would unhesitatingly vote to decline the offer" in GARFIELD, *Works*, II, 320; also "Speech on Public Expenditures", January 23, 1872, *Ibid*, 4-5, (PESKIN 1979, 88).

De esta manera, para poner en práctica estos ideales, a fin de “lanzar esa nueva era de paz universal”, el 27 de noviembre de 1881, Blaine propuso convocar una conferencia panamericana en... Panamá. Alcanzaría el punto álgido de su carrera este nuevo Bolívar... El resultado de la conferencia, según le afirmó al presidente de EEUU, traería buenas relaciones con todas las naciones americanas. Promovería el reino de la ley y del orden. Aumentaría la producción y el consumo¹⁷. Queda evidente que al llegar a secretario de Asuntos Exteriores, Blaine había abandonado sus opiniones proteccionistas, dispuesto a convertirse en el campeón del libre comercio. El único modo de apartar el peligro del control británico sobre el comercio latinoamericano era incrementar el intercambio con la región sureña. Este auge favorecería las exportaciones estadounidenses que eran la clave para aumentar la prosperidad yanqui. Al compartir esta visión, el presidente republicano James A. Garfield aceptó la idea de una convocatoria a una conferencia panamericana en 1882 que reduciría las tensiones entre estados latinoamericanos y sería el foro ideal para discutir de los medios de incrementar el comercio (Pletcher 1978, 55-56). Pero todos estos sueños se vinieron repentinamente abajo el 2 de julio de 1881 cuando, al ser asesinado Garfield por el loco Guiteau, 6 meses después de su llegada a la Casa Blanca, Blaine fue apartado del ministerio.

El biógrafo de Blaine, David S. Muzzey considera que la política latinoamericana de EEUU de entonces fue el producto de Blaine: "no hay nada en los escritos públicos o privados de Garfield que muestren que tuvo algún interés en los asuntos latinoamericanos" (Muzzey, 220). Allan Peskin considera que aunque hubiera tenido la oportunidad, Blaine no habría conseguido completar su gran propósito, ya que “demasiado lleno de una impaciencia nerviosa” no podía ser realmente un diplomático. Por sus pesadas interferencias, sólo conseguía enajenarse los gobiernos extranjeros con los que trataba. Lo único que obtuvo de tantos esfuerzos fue que Chile y Argentina aceptaran su mediación en el conflicto del trazado de fronteras que los oponía. En otras partes sólo levantaron resentimiento (Peskin, 84-85). Suspicious de un sesgo favorable a Guatemala, los mexicanos rechazaron todas las ofertas de arbitraje estadounidense hasta que Blaine abandonó el gobierno. El esfuerzo de Blaine para revisar los acuerdos Clayton-Bulwer¹⁸ sólo le valió del Foreign Office británico un sermón paternalista que le recordó la obligación de permanencia de los tratados firmados. En resumidas cuentas, Blaine era un aficionado al arte diplomático, fue un desastre ambicioso, aunque trajo conceptos nuevos. En cuanto a su gestión de la Guerra del Pacífico, no tuvo ningún éxito. Pero merece ser considerada con atención. Ofrece algunas claves de explicación

17 "will bring us into kindly relations with all the American nations. It will promote the reign of law and order. It will increase production and consumption [...]. It will, at all events, be a friendly and auspicious beginning in the direction of American influence and trade in a large field which we have hitherto [hasta ahora] neglected": open letter of Blaine to President Chester Alan Arthur, *New York Tribune*, February 4, 1882, in David SAVILLE MUZZEY, *James G. Blaine, A Political Idol of Other Days*, NY, 1934, p. 219 (Peskin 1979, 84).

18 Este tratado fue firmado por John Clayton secretario de Asuntos Exteriores de EEUU y Henry Bulwer representante inglés, el 19 de abril 1850, suponía una aceptación por EEUU que la potencia británica tenía sus derechos sobre la región reservando a esas dos potencias el control y uso de un venidero canal interoceánico en un espacio comprendido entre Tehuantepec (México) y Panamá (Morales Padrón 1987, 90-91).

para entender el liderazgo de la oposición argentina en las Conferencias de Washington.

Obviamente, al no ser partícipe de las cartas privadas de Blaine, Martí no conocía los cambios de ideales de éste, pero al haber coincidido la estancia del cubano en EEUU cuando aquél fue ministro de Asuntos Exteriores, candidato a la presidencia de la República (71) y finalmente organizador de las Conferencias de Washington, Martí conocía suficientemente al personaje y a los grupos de intereses económicos y financieros que representaba (50, 63-64 etc.).

La Guerra del Pacífico entre Chile y la confederación peruano-boliviana, acaparó las mentes americanas, cuanto más que por las ventas de armas la intervención europea era palpable. Y ahí es donde Blaine metió la pata, y se dio a conocer a Martí que antes lo había elogiado. En 1881, en su primera "Carta de Nueva York" en *La Opinión Nacional* de Caracas del 5 de septiembre, afirma que "Blaine, en quien brilla luz de genio, quiere nación libre, tesoro puro, derecho asegurado; quiere grandeza americana por las libertades que han hecho la fortuna de este pueblo" (OC 20/08/1881). Más tarde declara "Blaine, este brillante hombre capaz de una política sana, intrépida y gloriosa, y amigo de la América del Sur" (OC 16/10/1881). Si se compara con (70-71) todo cambia. Aparece como el títere que sirve a los grandes empresarios mientras espera la hora de llegar a la presidencia. La opinión difiere.

Y es que en su voluntad de medrar, Blaine comete el error de entrar en corruptelas políticas. En su tentativa de mediación en la Guerra del Pacífico, integra en las negociaciones una cláusula que defiende los intereses financieros de unos amigos suyos: Perú no perdería territorio frente a Chile, pero la obligación de la nueva deuda lo convertiría en protectorado de Estados Unidos (Ward 2007, 107). De ahí la tajante sentencia martiana que volverá a emplear en sus escritos cuando Blaine se presente a la presidencia, que es una manera que tiene Martí de disculparse frente a la visión positiva que tuvo del personaje, unos años antes: "El hombre no es lo que se ve, sino lo que no se ve. Lleva la grandeza en sus entrañas" (OC 04/03/1882), y siempre hablando de Blaine, dictamina "que no fue juicioso lo de mezclarse en la contienda de Chile y el Perú (98-99). Martí conocía perfectamente el asunto del Perú. Siendo maestro en Venezuela había leído la famosa *Historia de la Guerra del Pacífico* del chileno Diego Barros Arana (Ballón Aguirre 2003, 163-166), llegando incluso a dejar en sus apuntes un pensamiento lapidario: "Niego a Chile el derecho de declarar la guerra al Perú" (1881 OC 21, 300) Todo ello es prueba del interés que el conflicto pacífico había provocado en Martí como entre sus contemporáneos. En su artículo publicado en *La Nación*, el 19 de diciembre de 1889 (61) vuelve a sacar a relucir el asunto.

Total, que en vísperas de las Conferencias de Washington, Martí no podía apreciar mucho a Blaine. Con él es feroz desde el principio de la Conferencia (54): "El *Tribune* dice que el aplauso fue espontáneo, largo, nutrido. De Blaine es el *Tribune*" (y 78). Más tarde (97) tras el discurso de Sáenz Peña señala que preside la comisión "Blaine, pálido". El personaje ha perdido mucho de su soberbia y ahora pierde compostura: "Blaine convulso, deja su sitio, echa sobre la mesa los papeles, como quien algo más que papeles quisiese echar" (112). "Too full of nervous impatience to be a proper diplomat" ... (Peskin 1979, 85).

Es bajo el mandato de Harrison, con la vuelta de los republicanos a la Casa Blanca que se realizan las Conferencias de Washington. Diez años después de la actitud que tuvimos ocasión de ver, al celebrarse dicha reunión, Blaine había evolucionado en su concepción de las relaciones norte-sur. Aunque que, como buen político, sabía mantener un doble lenguaje: “en una afirmación de 1890, el ministro planteaba que EEUU ya no buscaban expansión de territorios sino de comercio”, sin embargo, en 1891 en una carta al presidente Harrison afirmaba “la importancia de apoderarse de Cuba, Puerto Rico y Hawái” (Ward 2007, 104). Sólo la obligación de estar en paz con territorios – estados ingobernables de América Latina – y la necesidad de tener – al igual que los británicos – puertos navales de abastecimiento, en particular estaciones carboneras, explica esta actitud que se plantea la obligación de crecimiento económico a través del comercio marítimo de ultramar y la consiguiente dominación de los mares. La idea de Blaine era dejar de lado las conquistas territoriales al sur de Río Grande, estrechar vínculos de paz y amistad con los Estados latinoamericanos para que estos desarrollaran sus capacidades de producción y que EEUU se aprovechara de ellas al desarrollar su comercio internacional. Las Conferencias de Washington habrían de ser el marco en el que se discutirían las modalidades indispensables a este crecimiento del intercambio (reciprocidad comercial en vista de la reducción de los aranceles, homogeneización de aduanas, monedas, pesos y medidas, etc.). Es decir todo lo que facilitaba la obtención de materias primas y la conquista de mercados de salida de mercancías *made in usa* (76).

Recepción del texto de Martí

Conviene recordar que la Conferencia de Washington o Primera Conferencia Panamericana y la Conferencia Monetaria Panamericana se adjetivan a menudo como *Congreso panamericano*. Sin embargo, este término es inexacto ya que deja suponer una igualdad entre todos los países, mientras que es evidente que quien imponía sus puntos de vista y defendía sus intereses era EEUU quien tomaba el control de diversos aspectos comerciales y diplomáticos de las conferencias, llegando a proponer que la representación en el seno de una unidad americana se hiciera en función de la población de cada país. De modo extraordinario los delegados latinoamericanos contestaron que esa desigualdad entre “la extensión territorial, la población y la riqueza” era un problema que los Estados Unidos habían resuelto en su Constitución...

Por otra parte, afirmarse Congreso panamericano era una manera de construir el mito de que aceptar el sistema interamericano era prolongar los ideales del Libertador Bolívar, ya que supuestamente éste era el padre del panamericanismo¹⁹. Salvo que, conviene restablecer la verdad histórica, el Congreso de Panamá de 1826 fue la primera conferencia de las naciones exclusivamente hispanoamericanas, no fue invitado Brasil por ser monarquía. En cuanto a los delegados estadounidenses, uno murió en camino y el otro enfermó gravemente. El adjetivo panamericano fue acuñado y popularizado por

19 „Esto se veía sin duda facilitado por el hecho de que Bolívar había reunido el Congreso anfictionico en Panamá, la aliteración facilitaba la confusión...

la prensa yanqui a partir de 1882²⁰.

Finalmente conviene recalcar que los estatutos de la Conferencia subrayaban el error de emplear el vocablo panamericano recordando además que era una *conferencia* y no un *congreso*, sutil diferencia, ya que “una conferencia internacional sólo señala y recomienda temas para la acción gubernamental. Mientras un congreso internacional suele componerse de representantes que están autorizados para firmar y concluir tratados” según advirtió también el congresista McCleary (Maya 1996, 777). De modo que los representantes latinoamericanos sabían que ninguna de las conclusiones o recomendaciones podía convertirse en dictamen a no ser ratificadas por sus respectivos países, lo cual obviamente no sucedió. Desde un principio, por su carácter legal, las Conferencias de Washington no podían lograr mucho y desde el inicio la convocatoria a una reunión no provocó entusiasmo, situación a la que EEUU no se esperaba (Maya 1996, 768-9). Sospechas frente a EEUU y rivalidades interamericanas no facilitaban la tarea. Todos los países acabaron por concurrir con excepción de la República Dominicana (42). Los centroamericanos fueron los primeros en responder de modo positivo, buscando por temor a México amparo de pequeños países a la sombra del Coloso del Norte. Y Martí dirá: “ya vuelven a Centro América los de los 5 países más centroamericanos de lo que vinieron, porque al venir se veían de soslayo unos a otros y ahora se van juntos como si comprendieran que este modo de andar les va mejor” (116), es decir más unidos (92, 71, 78).

México fue el último en anunciar su participación. La desconfianza hacia EEUU era enorme, ya en 1886 el representante de México en Washington, Matías Romero (105), escribe a su ministro Ignacio Mariscal: “Es de sentirse que en este caso como en otros anteriores semejantes, se adopte por los Estados Unidos un tono que parece tener algo de imperativo y que podría ofender a las naciones que se proponen invitar, o por lo menos causarles mala impresión e inspirarles desconfianza” (Maya 1996, 769). Añadiendo más tarde “que aunque llegue a reunirse la Asamblea americana en Washington, ella no conduciría a ningún resultado práctico”.

Durante la conferencia, cuando se tocó el tema del desarrollo de los ferrocarriles, Romero recordó a los yanquis que esto ya se había dado en el tratado de reciprocidad entre México y Estados Unidos de 1883 y no había dado resultado ninguno –Martí alude al caso (69)–, entonces, si México estaba conectado a Estados Unidos por 4 líneas ¿Cómo se podía hacer efectivo con naciones tan lejanas como Brasil?... (véase también 87).

Conviene interesarse por el relato que Martí hace de las Conferencias. La escritura martiana está llena de detalles y anécdotas, los rumores colectivos (55) en particular sobre el comportamiento y pensamiento de ciertos delegados, lo cual completa de modo afortunado la rigidez y exactitud de las minutas o actas de las Conferencias. Pero no con la misma precisión. En efecto, ¿qué valor pueden tener los rumores de pasillo que reproducen (102) o este “dicen que dijo, en conversación privada, Quintana a Blaine” (103)... Pero sobre todo, a través de la crónica martiana, nos enteramos de los entretelones de la conferencia: cómo los grandes capitalistas

20 Por *The Evening Post* (NY) del 27 de julio de 1882, poco después de que Blaine lanzara la idea de dicha conferencia.

agasajan (90) –o compran– a los delegados suramericanos para ganarse futuras partes de mercado (50), el viaje gratis en tren “los huéspedes de esta excursión, dice el itinerario oficial, estarán libres de todo gasto” (52). La impresión de boato, de riqueza, de gran acogida (55) es entregada desde el principio de los informes de Martí.

Conviene subrayar el trabajo de revista de prensa yanqui que realiza Martí (52) informando al Continente de lo que informan sobre el Continente. Y la admiración por el medio por entonces más moderno (87) de transmitir la información: “Lo visible de la conferencia, lo ha ido el telégrafo contando” (93). La noticia es rápida, escueta, pública, sintetizada, acaso en demasía, frente a la necesidad del análisis. Entonces es cuando Martí hace suya la labor pedagógica. Sin embargo, Fernández Retamar revela la censura de la que Martí fue víctima en su tiempo al publicar sus verdades sobre Estados Unidos. El 15 de junio de 1882, al enviar su primera crónica, ésta es recortada por la dirección de *La Nación Argentina*. Bartolomé Mitre, el director fundador del matutino bonaerense, le escribe:

La supresión de una parte de su primera carta [...], ha respondido a la necesidad de conservar al diario la consecuencia de sus ideas [...] Sin desconocer el fondo de verdad de sus apreciaciones, y la sinceridad de su origen, hemos juzgado que su esencia, extremadamente radical en la forma absoluta de las conclusiones, se apartaba algún tanto de las líneas de conducta que a nuestro modo de ver, consultando opiniones anteriormente comprendidas, a la par que las conveniencias de empresa, debía adoptarse desde el principio [...]. La parte suprimida de su carta, encerrando verdades innegables, podría inducir en el error de creer que se abría una campaña de “denunciación” [sic] contra los Estados Unidos como cuerpo político, como entidad social, como centro económico [...] Su carta habría sido todo sombras, si se hubiera publicado como vino²¹.

Por consiguiente conviene observar la relación que podía existir entre el Apóstol y el título porteño que si bien consideraba que la crónica martiana encerraba “verdades innegables”, en nombre del equilibrio retórico (“todo sombras”) lo censuraba a causa de la línea editorial muy definida que mantenía. *La Nación Argentina* –cuyo título ha sido cortado por los estudiosos martianos²²– fue fundado el 4 de enero de 1870, por quien fue presidente de la República Argentina, Bartolomé Mitre, inspirándose en la tradición y en la calidad del más antiguo de los periódicos latinoamericanos, *El Mercurio de Valparaíso* (fundado en 1827) cuya meta era para mejor servir su propósito copiar el muy serio y bien informado *Times* de Londres. Estos diarios del Cono Sur, al igual que el habanero *Diario de la Marina* (fundado en 1832), al defender los intereses de la burguesía mercante representaban puntos de vista conservadores. *La Nación*... fue portavoz de los intereses de la oligarquía exportadora agropecuaria argentina. ¿Cómo se situaba Martí frente a ello?²³ Lo que se sabe es que por sus colaboraciones con *La Nación Argentina* como con el periódico mexicano *El Partido Liberal*, Martí recibe unos 100 pesos cuando en realidad unos veinte periódicos latinoamericanos, reproducen

21 Mitre a Martí, 26 de septiembre de 1882, citado por FERNÁNDEZ RETAMAR (1978, 136-137) recortamos.

22 Su título se recortó oficialmente en agosto de 1945, época en que ya gozaba del mayor lectorado en América Latina, producto de la entonces excelencia del sistema educativo argentino.

23 Conviene sin embargo leer a Fraiolo para conocer parte de las editoriales de Mitre sobre la Conferencia.

enteramente o por partes sus cartas (Fernández/Hidalgo 1983, 12 y 56). Eso nos da sin embargo una idea de la amplia e importante difusión de sus ideas a escala continental.

El caso Sáenz Peña

Otro vecino distante era Argentina cuyo delegado Roque Sáenz Peña fue “el héroe del día” de la Conferencia, según palabras de Martí (84), ya que se ganó fama de valeroso con esta frase lapidaria que parece enterrar la Doctrina de Monroe, “América para la Humanidad” como respuesta a “América para los americanos” (93). Sáenz Peña representa a un país ligado a Gran Bretaña que realiza más de un tercio de su comercio con ésta. Pero también Sáenz Peña está ligado a Perú, de ahí acaso la razón de cierta enemistad con Blaine. En efecto, en 1879, a los 28 años, como buen internacionalista argentino, Sáenz Peña se alistó en el ejército peruano para combatir contra Chile (sirvió en la batalla de Tarapacá y fue hecho preso en la del Morro de Arica en 1880, siendo posteriormente devuelto a Argentina). Sin embargo, como fiel representante argentino, también pide más capital... A sabiendas de que en realidad, Estados Unidos no lo tiene, ni tiene capacidad, ni voluntad:

Sáenz Peña les demuestra la vanidad de pretender henchir de artefactos del Norte el mercado argentino, cuando el Norte le cierra las puertas a los productos argentinos, los invita, más con su altiva tranquilidad que con su solicitud, a tratar con el país sobre bases de conocimiento y de respeto; los induce a llevar a la Argentina las manufacturas de las lanas. (125)

Argentina pedía capital para industrializarse –Sarmiento había soñado con que fuera “los EEUU de América del Sur–, Sáenz Peña ironiza invitando a EEUU a invertir a sabiendas de que –en aquellos tiempos– la naturaleza del sistema capitalista impedía trasladar las manufacturas productoras (sólo las transformadoras) y que Washington no tenía fuerza para enfrentar a Gran Bretaña: “Allí hay gran campo para la venta: pongan capitales [...] lleven máquinas, y útiles y materiales de fabricación, que ya se hará porque entren, puesto que es para bien de las repúblicas, libres de derechos. ¿Ganancias? ¡Por supuesto que las hay!” (125-126). Bello optimismo en vísperas del Centenario.

Quien posee la masa monetaria es Europa, Francia (hasta la guerra franco-prusiana, París posee la mitad de las reservas de oro del mundo) y Gran Bretaña, “la poca confianza que los [Estados Unidos] mostraban en los créditos en que es Europa pródiga” (63); además para Argentina el mercado británico es libre (64). Habla Martí de la denuncia de prácticas proteccionistas, Sáenz Peña recordará el problema de la lana (69 y 96) de la que Argentina es la 2ª productora mundial después de Uruguay absorbido por el mercado británico, y a Buenos Aires le faltan salidas, de ahí que el discurso de Sáenz Peña se centre sobre Europa y torne alrededor del *Zollverein* (93), es decir de cómo ciertos países europeos reducen los derechos de aduanas mientras Estados Unidos los mantiene. Es evidente que Sáenz Peña desarrolla la línea de conducta establecida por Alberdi en la etapa de la Organización nacional, allá por 1853-

1862, y que contempla una Argentina vinculada por razones culturales y económicas más a Europa que a Estados Unidos. Desde tiempos de Mariano Moreno o Bernardino Rivadavia, Europa es la garantía de la prosperidad, mientras Brasil y Estados Unidos fuentes de conflicto. Y Gran Bretaña, el libre mercado.

Para concluir conviene ponerse de moda y empalmar con la historiografía actual preocupada por la memoria –a veces más que por los hechos–. Es interesante recordar que la admiración de Martí por Sáenz Peña será recompensada en 1898 cuando el argentino alzaría la voz para rechazar la intervención yanqui contra la independencia de Cuba²⁴. Acordándose de la Conferencia de Washington, pondrá en relación los dos momentos históricos afirmando “La conquista es la fuerza, ley del bruto e ignominia del hombre, cuando no la comprimen el derecho y la moderación, que es la hidalguía de la fuerza misma; es el bandolerismo de las naciones, es el asalto a las soberanías, despojo sin proceso, crimen sin juez, que insulta al cielo y enrojece la tierra con sangre y rubor!” (Sáenz Peña 1898, 6) y más adelante proclamaba –y parece que la Historia le da la razón hasta hoy en día– “¡La felicidad de los Estados Unidos, es la institución más onerosa que pesa sobre el mundo!” (*Idem*, 26).

¿Qué quedó de las Conferencias de Washington?, una consciencia latinoamericana reforzada, de la que los escritos de Martí dan constancia y son partícipes.

*

- Carnegie Endowment for International Peace, *Conferencias Internacionales Americanas (1889-1936)*. Washington, 1938. [La colección de actas]
- ABARCA HERNANDEZ Oriester, BARTELS VILLANUEVA Jorge, CHEN MOK Susan (2012) “José Martí y la soberanía monetaria”: revista de *Ciencias Económicas* (30), nº 1, S. J. de C. R., p. 235-252.
- ALBERDI J-B (1844) *Memoria sobre la conveniencia y objetos de un Congreso General Americano*, Santiago.
- ABEL Christopher (1986) *José Martí: Revolutionary Democrat*, London, Athlone Press, p. 144-145.
- BARALT, Luis A. ed. (1966) *Martí on the USA*. Carbondale, Southern Illinois University Press.
- BALLÓN AGUIRRE José (2003) *Martí y Blaine en la dialéctica de la Guerra del Pacífico*, México, UNAM, 443 p.
- CHEVALIER François (1993) *L'Amérique latine de l'Indépendance à nos jours*, Paris, PUF (1977), 723 p.
- CONNELL-SMITH (1977) *Los Estados Unidos y la América Latina*, México, FCE.
- ESTRADE Paul (2000) *José Martí. Los fundamentos de la democracia en Latinoamérica*, Madrid, Doce Calles, 794 p.
- FERNANDEZ RETAMAR Roberto (1978) *Introducción a José Martí*, La Habana, Casa de las Américas, 216 p.
- FERNANDEZ RETAMAR Roberto, HIDALGO PAZ Ibrahim (1983) *José Martí, semblanza biográfica y cronológica mínima*, La Habana, Ed. Política, 82 p.
- FERNANDEZ RETAMAR Roberto (1985) “José Martí y sus circunstancias”, *Bohemia*, La Habana, 25 de Enero de 1985.

24 A sabiendas de que Sáenz Peña como otros muchos no estaban lejos de preferir el mantenimiento de España como supuesto obstáculo a la expansión yanqui. La publicación, sus autores, era favorable a la monarquía española.

- FRAIOLO Federico (?) "Contra el panamericanismo: la identidad latinoamericana en las crónicas de José Martí", Universidad de Buenos Aires: <https://enelocho.files.wordpress.com/2012/12/contra-el-panamericanismo-la-identidad-latinoamericana-en-las-crc3b3nicas-de-josc3a9-martc3ad-fraioli-federico-uba.pdf>
- INMAN, Samuel Guy *Inter-American Conferences, 1826-1954: History and Problems*. Washington, The University Press, 1965.
- LAMORE Jean (2007) *José Martí. La liberté de Cuba et de l'Amérique latine*, Paris, Ellipses, 286 p.
- Mc GANN Thomas F. (1957) *Argentina, the United States and the Inter-American System, 1880-1914*, Cambridge Mass, Harvard University Press.
- MARTÍ José (1975) *Inside the Monster*. Philip S. Foner, ed. New York, Monthly Review Press, p. 29-30. [por las notas]
- MARTÍ José (1955) *Argentina y la Primera Conferencia Panamericana*, edited by Dardo Cúneo. Buenos Aires, Ediciones Transición, (1955).
- MARTI José OC en <http://bibliotecavirtual.clacso.org.ar/ar/libros/marti/marti.html>
- MARTI José, Caracas, ed. Ayacucho www.bibliotecayacucho.info/downloads/dscript.php?fname=Nuestra...pdf
- MARTI José (1965) *Páginas escogidas*, La Habana, Ed. Universitaria / Ed. Nacional de Cuba, 2 vol. 387 y 326 p. (edición homenaje a la Primera Conferencia Tricontinental)
- MARX Karl (1853), *Textes sur le colonialisme*, Moscou, Ed. du Progrès, 1977.
- MAYA SOTOMAYOR Teresa (1996) « Estados Unidos y el Panamericanismo: el caso de la Iª Conferencia Internacional Americana (1889-1890)»: *Historia Mexicana*, Vol. XLV, n° 4 / 180, abril-junio 1996, El Colegio de México, p. 759-781.
- MARTINEZ ESTRADA Ezequiel (1966) *Martí, el héroe y su acción revolucionaria*, México, Siglo XXI ed., 266 p. (1969)
- MORALES PADRON Francisco (1987) *Historia de unas relaciones difíciles-EEUU-América Española*, Sevilla, Publicaciones de la Universidad, 388 p.
- MUZZEY David Saville (1963), *James G. Blaine: a political idol of other days*, Port Washington, N.Y., Kennikat Press, 514 p. (1ª 1934)
- PÉREZ-CONCEPCIÓN Hebert (2011) "José Martí como cronista de los Estados Unidos": *Santiago* (125), mayo-agosto, n° 2, Universidad de Oriente, Santiago de Cuba, p. 7-17.
- PESKIN Allan (1979), « Blaine, Garfield and Latin America: A New Look»: *The Americas*, vol. 36, n° 1, July 1979, Drexel Univ., Philadelphia PA, p. 79-89.
- PETERSON Harold F. (1986) *La Argentina y los Estados Unidos*, vol. 1, Buenos Aires, Hyspamérica.
- PLETCHER David M (1978) "Reciprocity and Latin America in the Early 1890's: A Foretaste of Dollar Diplomacy": *Pacific Historical Review*, Vol. 47, n° (February 1978) University of California Press, p. 53-89.
- PLETCHER David M (1962) *The Awkward Years: American Foreign Relations Under Garfield & Arthur*, Columbia, Miss., Univ. of Missouri Press, 381 p.
- RODRIGUEZ Pedro Pablo (2012) *Al sol voy. Atisbos a la política martiana*, La Habana, Centro de Estudios Martianos, p. 255.
- ROJAS Rafael (1996) "La política mexicana ante la guerra de independencia de Cuba (1895-1898)": *Historia Mexicana*, Vol. XLV, n° 4 / 180, abril-junio 1996, El Colegio de México, p. 783-805.
- SAENZ PEÑA Roque, GROUSSAC Paul, TARNASSI José, *España y Estados Unidos*, Buenos Aires, C^{ia} Sud Americana de Billetes de Banco, 1898, 86 p.
<http://archive.org/stream/espaayestadosu00se#page/n19/mode/2up>
- TULCHIN Joseph A (1990) *La Argentina y los Estados Unidos. Historia de una desconfianza*, Buenos Aires, Planeta.
- WARD Thomas (2007) "Martí y Blaine: entre la colonialidad tenebrosa y la emancipación inalcanzable": *Cuban Studies*, Vol. 38, University of Pittsburgh Press, p. 100-124.

En noviembre de ese año, pasa por París, se embarca en Le Havre para Southampton y Liverpool. El 2 de enero viaja de Liverpool hacia Nueva York en el vapor Celtic. En enero del 1875, llega a Nueva York; y en el *City of Mérida*, viaja de Nueva York a México vía Cuba. El 4 de febrero hace una breve escala en el puerto yucateco de Progreso, y llega a Veracruz. De Veracruz se traslada en ferrocarril a Ciudad de México, donde permanecerá hasta el 29 de diciembre de 1876.

En enero del 1877, embarca en Veracruz para Cuba en el vapor *Ebro*: pero en febrero viaja en el vapor *City of Havana* para Guatemala. El 28 de febrero llega a Progreso, e inicia un viaje a bordo de una canoa, pasa por la isla de Jolbos (Holbox), por Contoy, e Isla de Mujeres. Después emprende el viaje hasta la capital de Guatemala en canoa y en mula. Permanece en Ciudad de Guatemala hasta agosto de 1878.

Sale para Honduras y se embarca en Trujillo para Cuba en el vapor *Nueva Barcelona*. Pero se queda en La Habana solamente hasta septiembre de 1879: efectivamente es detenido por la policía española (como se puede ver, la Paz del Zanjón no ha resuelto nada), y condenado a la deportación a Ceuta. Lo embarcan como preso: encarcelado en Santander, lo mandan a Madrid. Esta vez se quedará solamente dos meses y en diciembre se traslada clandestinamente a Francia. Sale para Nueva York donde llega en enero de 1880; un año después en enero del 1881, viaja a Venezuela: llega a la Guaira después de una escala en Curazao. En Caracas se queda hasta julio.

Martí realizó muchos viajes posteriormente, a través del territorio de los Estados Unidos, y sobre todo por todo el ámbito del Caribe en los años 90, hasta su último viaje por el Oriente cubano donde cae en combate el 19 de mayo del 95.

Martí viajó y permaneció en los países siguientes: Cuba, España, Francia, Estados Unidos, México, Guatemala, Venezuela, Santo Domingo, Haití, Jamaica, Costa Rica, Panamá: es decir que el viaje reviste una importancia crucial en su vida, con estatutos diversos, en calidad de ciudadano y estudiante (en Cuba), deportado (España), fugitivo clandestino (Francia), exilado y organizador revolucionario (Estados Unidos y Antillas), periodista (México, Venezuela), profesor (Guatemala), combatiente (Cuba). Nunca viajó por placer o paseo.

El corpus utilizado.

Utilizamos la selección de textos publicada por la editorial Ayacucho¹, y dentro de ella la sección de “Apuntes de viaje”, p. 263 a 297. Los primeros Apuntes se refieren aparentemente a sus viajes a México en 1875 y 1877, pero hay dudas por el contenido (reflexiones sobre la sociedad norteamericana que parecen más tardías)²; los que aparecen con el título de “México” parecen redactados durante el viaje en tren de Veracruz a Ciudad de México en 1875. Las notas tituladas “Jolbós” e “Isla de Mujeres” se refieren a su viaje de febrero de 1877 a Guatemala. Las notas “Isla de Mujeres” se refieren a esa isla que se encuentra frente a la costa noreste de Yucatán, municipio de

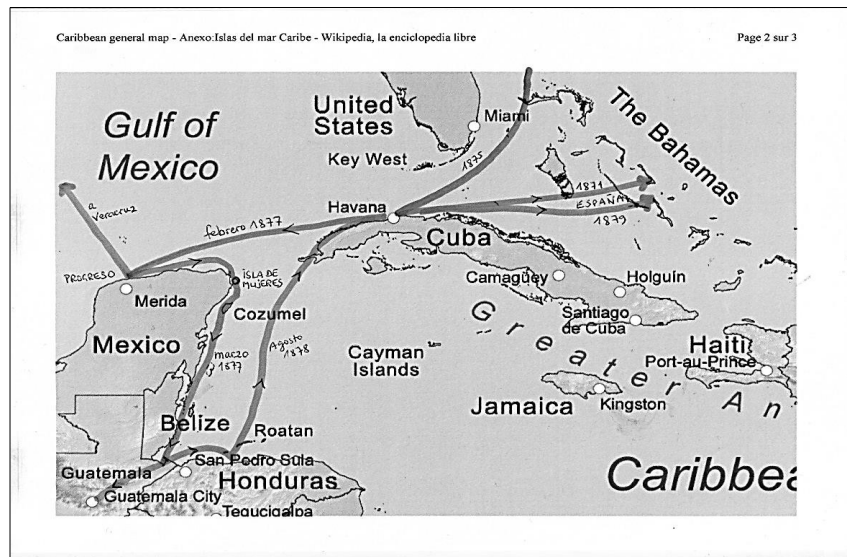
1 José MARTÍ, *NUESTRA AMÉRICA*, Caracas, Editorial Ayacucho, 2005 (tercera edición), 1977 (1ra edición). 466 páginas.

2 Hay dudas acerca de la datación de esos *Apuntes* que suponemos escritos en 1875. Pero algunos investigadores evocan otra hipótesis: la de su último viaje a México en 1894.

Quintana Roo.

Después nos encontramos con los apuntes titulados “Curazao” que se refieren al viaje de Nueva York a Caracas en 1881, y por fin el relato “Un viaje a Venezuela” que es la versión española de un texto que Martí escribió en francés en 1881-1882 probablemente. Es una larga crónica crítica que retoma lo esencial de las notas sobre Curazao, incluyéndolas en una crónica mucho más amplia; es un texto organizado para ser publicado y redactado después de su regreso de Venezuela a Nueva York en agosto de 1881 (pero antes de febrero de 1882, porque alude a la futura Constitución suiza prevista para esa fecha).

Además existe un diario muy interesante acerca de su viaje a Guatemala: “Livingstone” y “Diario de Izabal a Zacapa” (marzo de 1877): pero esos textos están fuera de la selección analizada.



APUNTES y MÉXICO.

Los primeros apuntes se abren por una vasta metáfora, imagen muy elaborada donde el hombre se compara con el mar y el mundo acuático. Arroyo, río, rocas, corales... y de lo general, pasamos a la proximidad, a la inmediatez del viajero: “aquí... sobre esta arena...” trayectoria que desemboca en el narrador y su presente vivido.

El tercer párrafo “Dejé en La Habana...” marca el regreso a la circunstancia (en este caso el año 1877), es decir el aquí y ahora del viajero, quien se presenta como testigo: “vi...”, durante su travesía de La Habana a Progreso: las referencias a su estado de ánimo revelan al joven emprendedor, combativo, con un estilo hugoliano (por ejemplo, esta imagen martiana; “miraba al cielo alto, que es mi manera de pintarme de rodillas”); nos da la imagen de un joven que adora al peligro, busca la tormenta, y disfruta particularmente la lucha del barco contra la potencia del mar... “Nunca sentí

terror ante tan grandes luchas... adoraba aquel peligro...” Y se siente incapaz de pintar con el lenguaje humano “la epopeya de la Naturaleza”. Sin embargo, esos apuntes nos brindan, además de los datos autobiográficos ya mencionados, una descripción antológica del combate del barco contra la tormenta (recuerdo de un viaje anterior dos años antes en el vapor Celtic³):

Eran el mar y el buque como masas de espíritus inmensos, placiáanse en el combate, y reposaban de sus golpes como generosos enemigos. Allá viene la negra montaña, ladeado el cráter, crecientes las faldas, jadeante y horrible, y hace cresta, se extiende, se yergue, ya se lanza rugiente sobre el buque. Y el gran Celtic se dilata, se encorva, se inclina al lado mismo de la ola con su borde poderoso – el hondo aceroso borde, abre sus brazos férreos como para ahogar mejor a la montaña, y se endereza y se sacude, vencedor gigante; conmueve la onda horrible y la echa fuera. Tal vez adolorido, calla el mar esta labor de abismo, y fatigado de la lucha, se estremece sobre su base colosal, como si se desatara el ruido de bronce de sus miembros. Ruge sordamente, como monarca perturbado; mas otra vez, en cambio, corre de su férrea cabeza a su ligero extremo onda apacible, y parece, al resplandor de la tiniebla, un león satisfecho que lame con su lengua el pelo de oro.



Vamos ahora directamente al cuerpo de los apuntes titulados “México”: Estos apuntes se presentan como un mero borrador, al cual Martí le agrega un esbozo de plan, lo que supone que pensó utilizarlos para una futura exposición oral o escrita.

Esas notas escritas en el tren que lo llevaba del puerto mexicano de Veracruz a la capital⁴ se singularizan por una serie de toques de color, un cromatismo impresionista que le sugiere el paisaje, técnica que es recurrente en el cuerpo de los apuntes. Ahora bien, en una carta a su amigo Manuel Mercado, escrita en la misma época⁵, Martí afirma: “Más que lo que veo, cuento lo que pienso”. Y esta declaración se encuentra perfectamente verificada en la crónica que analizamos: en efecto, si el texto se inicia

3 El *Celtic* era un buque de 1872, mixto, es decir con vapor y velas todavía (4 mástiles). Pertenecía a la *White Star Line*, medía 137 metros y llevaba a unos mil pasajeros. Martí efectuó en el *Celtic* la travesía de Liverpool a Nueva York en 1874.

4 El ferrocarril de Veracruz a México fue inaugurado el 1 de diciembre de 1872 bajo la presidencia de Lerdo de Tejada. En su recorrido de 425 km cruza una serie de cadenas montañosas.

5 Carta de Martí a Manuel Mercado, Progreso, 28 de febrero de 1877.

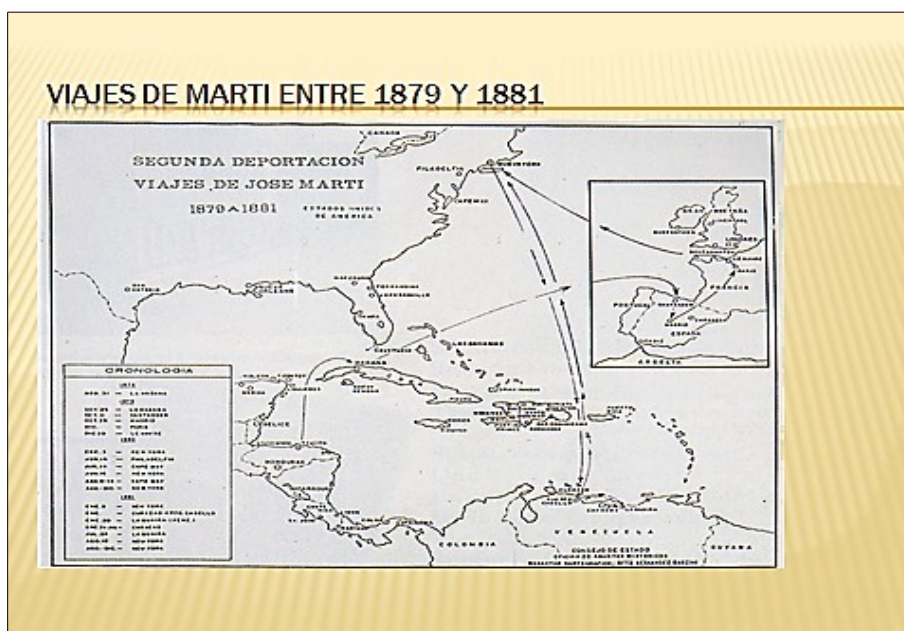
con las descripciones cromáticas señaladas (por ejemplo: “en lo alto de la sombra de un cerro, un golpe de oro que verdea, que negrea, que amarillea de nuevo, que se entra por el bosque oscuro, corona del cerro inmediato”, que recuerda mediante la escritura la pintura de los impresionistas de esos mismos años⁶, viva, espejeante, buscando el reflejo por pinceladas que dividen los colores: hasta las sombras se convierten en colores, y estas notas del Martí de 1877 son unos verdaderos bocetos impresionistas por el paisaje mexicano que desfila ante las ventanas del tren, - sin embargo, al final aparece y se impone la reflexión, “¿Y quiénes son los dueños de la tierra? (Mas que lo que veo, lo que pienso)”, y los pensamientos se encadenan: lo que se ve, es que México crece; pero surge la pregunta: “¿y los peligros que le cercan?” Y la reflexión se desarrolla: sus vecinos crecen para la codicia. “¿Qué será la futura potencia a las puertas de México? ¡Abajo el cesarismo americano!” exclama Martí, quien afirma en un arranque lírico: “la mesa del mundo está en los Andes”. Este lirismo de tono romántico da lugar, genera una intuición, el rol histórico que deben asumir “las tierras de habla española” en América, lo que implica otra intuición definitoria que tomaría su forma culminante diez años más tarde: la intuición de su futura teoría de las dos Américas, la de habla española y la otra.

Con un tono enfático que es el de la gran oratoria, está ahora nombrando claramente al peligro antes aludido: por el Norte un vecino avieso se cuaja. México, afirma el joven cubano, tiene no solamente el deber de defenderse, sino que es “un deber continental”, lo que lleva a Martí a la metáfora de la madre (“cuyo hijo ve que un gusano le come a la madre las entrañas”). Metáfora que no pasa de ser en 1877 una gran metáfora de tradición hugoliana, pero con ella ya está presente el concepto de la “Madre América”, y de su hijo: “¡oye el clamor de un hijo tuyo, que no nació de ti!”.

Lo que está presente ya es la conciencia del joven cubano colonizado que se crece, se ensancha al continente, premisa doce años antes de su mayor expresión, de la conciencia de Madre América en la cual se siente ya perfectamente incluido.



⁶ Pensamos en la pintura de Monet, Renoir, Bazille, Pissarro, Degas, Sisley por los años 1870.



CURAZAO

Después de unos apuntes dedicados a la Isla de Mujeres (1877), donde alternan observaciones muy detalladas (costumbrismo ilustrado) con comentarios filosóficos, y en que el viajero-narrador aparece poco en primera persona al principio, y al final en tercera persona (“el viajero”), llegamos al cuaderno de apuntes titulado *Curazao* (se refiere a su viaje de Nueva York a Venezuela en 1881).

Después de diez días de travesía, “diez días de cielo igual y mar igual”, es la llegada a la costa de la isla de Curazao, y el viajero lo mira todo “con ojos curiosos”. Este texto, bastante denso y elaborado, se abre con una descripción en perspectiva espacial, es decir que da cuenta de cómo se pasa de la visión de la pequeña ciudad desde la alta mar, en lontananza, con la ilusión óptica de una “casa de juguetes”, a la de la ciudad real vista y vivida por el viajero al desembarcar –al descubrir y tocar una realidad mucho menos poética.

Lo que predomina entonces es una serie de evocaciones de Curazao y de sus gentes, con rasgos muy negativos y comentarios francamente pesimistas⁷. El narrador a veces acude a una ironía sarcástica y cruel partiendo de referencias literarias europeas: las pastoras, “¿dónde están las pastoras?” Lo que ve son mulatas anémicas, negras informes, viejas harapientas,... es un cuadro poco ameno de lo sucio, pobre y feo, una evocación antiestética con conclusiones muy pesimistas: “raza degenerada”, “raza enferma”, hasta su idioma, su dialecto es a los oídos de Martí, “innoble y singular”, “mezcla incorrecta y bochornosa de castellano y neerlandés...., el papiamento”.

La evocación de calles y casas no es tampoco positiva: allí domina un color amarillo recurrente, pero estamos lejos del impresionismo fulgurante de México. Ese

⁷ Curazao se encuentra a 50 km de las costas venezolanas y perteneció a las Antillas neerlandesas hasta 2010. La capital es Willemstadt. En 1863 fue abolida la esclavitud, y la isla conoció una crisis económica aguda con una emigración masiva a Cuba, en búsqueda de trabajo en las plantaciones de caña.

amarillo, Martí lo percibe no como el “noble bronce”, sino como un “terroso matiz” que connota según él unas condiciones de vida poco amenas y fructíferas: “descuidada infancia, ascendencia oblicua, mente desocupada, sedentaria vida”. Sigue entonces una larga serie descriptiva con anécdotas, retratos, etc. en la gran tradición costumbrista de la época.

Ahora bien, si hemos insistido en esa percepción profundamente negativa que da Martí de la ciudad insular, es porque le permite brindarnos unas conclusiones totalmente contrastadas con las impresiones anteriores.

Exclama: “¡Oh, mas cómo se agita ya, para mí que vengo de la ahogante nieve, el alma poderosa americana!” El “alma americana”, intuición que ya en 1881 se hace apremiante, se hace evidente, al llegar de la nieve de Nueva York! Ahora, lo ve todo distinto: donde hablaba de “terroso matiz”, él percibe ahora, “por entre esas paredes amarillas”, “este espíritu férvido y amante –que el amor, como en un cráter, hierve–, y ve a la población con ojos completamente diferentes –mujeres tiernas, niños brillantes, hombres heroicos y generosos..., y esa transfiguración se debe al “alma americana”⁸.

El viajero se olvida de sus primeras impresiones negativas, y tomando orgulosamente la palabra en primera persona, proclama: “abrí el alma a la noche, sobre el buque alumbrado por la noche, hinchado ya el pulmón de aire de América”. Así es como Curazao, en 1881, en una breve escala, a pesar de todas sus sombras y manchas, le aparece al “cubano sin patria”, como la puerta de su América.



VENEZUELA, la construcción de un concepto

Este texto es una verdadera crónica primero escrita por Martí en francés y

⁸ Cintio VITIER: « desde la experiencia mexicana, y sobre todo la guatemalteca, la concepción americana de Martí empieza a elaborarse; en México, lo que aparece sobre todo es el principio de originalidad autóctona »?. Y una revelación de esa originalidad (latinoamericana), como la expresión del ex abrupto, el surgimiento, el brote, la vehemencia, etc. Es lo que Vitier llama la “irrupción latinoamericana”. *Vida y obra del apóstol José Martí*, La Habana, CEM, 2011 ; *Temas martianos* (1969, 1982).

traducida posteriormente al español. Por otra parte, el autor anuncia un índice sumario que revela su propósito de darles una forma a sus apuntes para publicarlos. Esos aspectos formales confirman que se trataba en este caso de un encargo para una o varias revistas.

Antes de aparecer como narrador-viajero, el autor se funde dentro de una comunidad y se expresa en su nombre acudiendo a la primera persona colectiva: “mientras atravesábamos... hay cerca de nosotros unos pueblos nacientes... que se trazan penosamente una vía en la historia humana” y una acusación directa hacia “los pecados de los españoles”. “La Biblia dijo la verdad: son los hijos quienes pagan los pecados de los padres: son las repúblicas de la América del Sur las que pagan los pecados de los españoles”.

Después de esta declaración general, sigue lo que en el arte de la oratoria se llama un *introito*, el cual constituye un cuadro crítico de las neo-repúblicas del continente en aquel año de 1881. En él podemos encontrar una serie de ideas que recuerdan las de Simón Bolívar en la *Carta de Jamaica*⁹. En cuanto al narrador, se puede decir que ahora el viajero desaparece detrás de los comentarios, los cuales ocupan el primer plano. Este largo introito nos aparece como un breve ensayo cuyas ideas claves podemos resumir a continuación:

1. Esos pueblos (los “pueblos nacientes” mencionados anteriormente) son amenazados por males internos y externos: no han podido desarrollarse todavía;
2. Los criollos tienen deberes: deben ser antes de todo los hombres de sus pueblos, es decir buscar su identidad propia;
3. Las guerras de independencia les ha enseñado a morir para ser libres;
4. Pero esas mismas guerras, cuando terminan, generan con frecuencia unos comportamientos peligrosos.

Cuatro ideas, cuatro ejes que son expresados aquí y se presentan como las premisas de la construcción del concepto y de la futura formulación política de *Nuestra América*, nueve años antes de su exposición en 1890. Ya están planteadas unas problemáticas esenciales como las etapas históricas del desarrollo de los pueblos, la ética del criollo que tiene derechos pero también deberes, exigencia martiana muy original, y el análisis crítico del siglo XIX latinoamericano, con sus males internos como el caudillismo y las guerras fratricidas, puntos que analizaría en *Nuestra América*.

Pero estamos en una crónica de viaje, y lógicamente reaparece el viajero, hablando en primera persona colectiva: “hemos tomado estos informes...”: es decir que reivindica su legitimidad de testigo que viene de las tierras de Bolívar, lo que para él representa las raíces. Ahora bien, no deja de practicar la descripción crítica: cuando escribe el viajero “llegamos de Venezuela...”, él se siente maravillado, y manifiesta dicho sentimiento por la tierra de Bolívar, pero al mismo tiempo brinda un cuadro muy crítico de la Venezuela que acaba de conocer, con sus odios internos, su pobreza, su casta dominadora, etc.

El viajero no se olvida de evocar la travesía y recuerda la que realizó primero

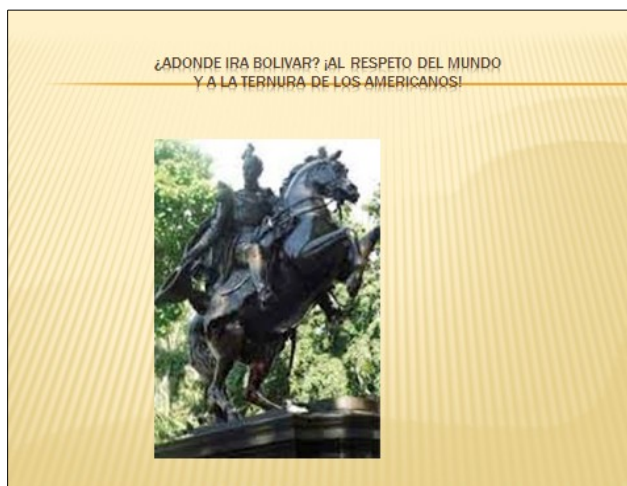
9 Simón BOLÍVAR, *Carta de Jamaica*, 1815.

para ir de Nueva York a Venezuela, con la salida de la bahía norteamericana, y la llegada después de ocho días a la vista de la isla de Curazao: sigue una descripción de Curazao, que se inspira ampliamente de los apuntes anteriores. Como en la primera versión predominan la tristeza y pobreza de la isla, concluyendo con una alusión a las potencias europeas que sueñan con apoderarse de Venezuela.

Martí tocó las costas venezolanas en Puerto Cabello: en su breve estancia en Puerto Cabello, él dejó sus observaciones y lo describe como “pequeño, pobre y casi arruinado, pero lleno de gente trabajadora, como alegre jardín lleno de platanales, limoneros, naranjos... que parecía una cesta de flores que iba en busca de forasteros”.

Luego el viajero lleva a sus lectores a Caracas, entrando por el puerto de La Guaira. Esta segunda escala tuvo lugar el 21 de enero de 1881: dice que La Guaira “está construida de forma irregular a los pies de una gran montaña, accidentada, tortuosa, alegre...” Desde La Guaira, Martí tomó la diligencia a las 3 de la tarde, llegando a Caracas a las 6; era un viaje de 3 horas para ascender los mil metros de altura: según José Martí, “para ir a Caracas había que penetrar en el seno de esos colosos, costear abismos, cabalgar sobre sus cuestas, trepar los picos y saludar de cerca a la nubes. La carretera era una pista sobre precipicios...” Es el antiguo Camino de los Españoles, pero se sabe que al llegar a la capital, fue a rendir tributo directamente a Simón Bolívar (como lo contaría posteriormente en *La Edad de Oro*).

Y cuenta cómo se sube a Caracas (“la cuna del continente libre”) por el camino montañoso y pintoresco. Y cómo se llega a Caracas ante la estatua de Bolívar.¹⁰



El autor-viajero se convierte entonces en informador, periodista para exponer las potencialidades de Venezuela, especialmente la minería.

Pero ahora el viajero se extiende mucho más acerca de la tierra. Presenta la

¹⁰ Caracas era en aquel entonces una ciudad de 50 000 habitantes. Algunas fechas: 21 de marzo de 1881, Primer discurso de Martí en el Club de Comercio de Caracas; 1° de julio: primer número de la *Revista Venezolana* (32 páginas todas escritas por él); 26 de julio: Carta de Martí al Director de la Opinión Nacional de Caracas; 10 de agosto: Martí llega a Nueva York; 20 de septiembre: primera crónica en la *Opinión Nacional de Caracas*. La estatua ecuestre de Bolívar fue inaugurada en 1874.

tierra como una madre, acudiendo a la imagen de la madre adormecida que está esperando al labrador: “Esa tierra es como una madre adormecida que ha dado a luz durante el sueño una cantidad enorme de hijos. Cuando el labrador la despierte, los hijos saldrán del seno materno robustos y crecidos, y el mundo se asombrará de la abundancia de los frutos. ¡Pero la madre duerme aún, con el seno inútilmente lleno!”

Es un canto a la tierra, que anuncia las imágenes futuras de la “Madre América”, metáfora que Martí llevaría al nivel de una realidad histórica y de una bandera para unir a los americanos. La metáfora martiana se inscribe en la vieja tradición de la cosmogonía indígena andina, la de la Pachamama, la Madre-Tierra de los quechuas y aymaras: en esa tradición, la Pachamama es la naturaleza en contacto permanente con el ser humano con quien puede interactuar; protege al hombre y le permite vivir, por lo cual los hombres deben cuidarla. En el texto del viajero-autor, Martí se apoya en la descripción del tipo del llanero venezolano (el gaucho de la Venezuela central, la región de los Llanos).

En contraste, partiendo del campo, él pasa a la sociedad urbana de la capital que caracteriza como un medio en el cual se ha establecido e impera una vida semipatriarcal, semiparisense...” ya que en la ciudad todo es europeo. “Las comidas que en ella se sirven..., las sillas para sentarse, los trajes que se usan, los libros que se leen, todo es europeo”. Esto le da a Martí ocasión para esbozar ya su futura teoría de los modelos extranjeros, al denunciar “las soluciones extranjeras para problemas originales”.

“Allí se conocen admirablemente las interioridades de Víctor Hugo, los chistes de Proudhon, las hazañas de los Rougon-Macquart y Naná... En literatura, tienen delirio por los españoles y los franceses. Aunque nadie habla la lengua india del país, todo el mundo traduce a Gautier, conoce de memoria a Chateaubriand, a Quinet, a Lamartine. Resulta, pues, una inconformidad absoluta entre la educación de la clase dirigente y las necesidades reales y urgentes del pueblo que ha de ser dirigido.”

Y Martí desarrolla la crítica evocando sin tapujos la sociedad de Guzmán Blanco¹¹: “lujo intelectual”, holgazanería, odio a los verdaderos talentos, aduladores pagados por el gobierno, clase intelectual desacreditada, “servilismo vergonzoso”. Los intelectuales “escriben para el gobierno que paga”, o “se ponen a los pies de los amos”. “Los jefes de renombre se rodean de los literatos en desgracia...” Es precisamente esa sociedad corrompida, la que Martí tuvo que dejar en julio del año 1881¹². Esa evocación de la Venezuela que conoció, donde trabajó durante varios meses pero cuya corrupción no pudo compartir, él la sintetizó perfectamente con una famosa fórmula antitética: “en la ciudad, París, en el campo, Persia”.

11 Se trata de la sociedad guzmancista, del Ilustre Americano. La autocracia guzmancista, represiva, con adulación excesiva hacia su figura, con eventos, celebraciones, adoración y construcción de monumentos consagrados al Ilustre Americano, todo organizado oficialmente. Guzmán Blanco gobernó primero durante el Septenio (1870-1877), el Quinquenio (1879-1884) y por fin durante el Bienio o Aclamación Nacional (1886-1888). Esa fue la sociedad que Martí no aceptó.

12 Sobre el balance de la estancia en Caracas y las circunstancias en que tuvo que dejar el país el 28 de julio de 1881, se puede consultar el reciente artículo del profesor venezolano Alberto RODRÍGUEZ CARUCCI, “Martí en Venezuela”, in la revista *Bohemia*, La Habana 25 de enero de 2013, año 105 n° 2, p. 14-16.

Consideraciones finales

El Martí periodista ha sido ampliamente estudiado porque constituye un corpus textual de gran envergadura producido en Venezuela y Estados Unidos durante más de diez años. Pero nos damos cuenta de que, al lado de sus textos periodísticos difundidos por todo el Continente, existe una producción mucho más íntima, con mayor subjetividad y autobiografismo (aunque estos elementos están presentes también en su poesía, su narrativa, y naturalmente su correspondencia): es el corpus de anotaciones dispersas y fragmentadas, que él dejó prácticamente sin ordenar. Es un espacio escrito de gran interés, que revela una cercanía inmediata con su práctica social, muy importante: incluye el registro de sus numerosas travesías, estancias breves y visitas a territorios de Latinoamérica, continental e insular: Caribe, Centro y Suramérica. Sin contar sus vivencias personales en los Estados Unidos: textos muy poco conocidos hasta ahora.

Son diarios y memorias, algunas crónicas, cartas y unos cuadernillos de apuntes con observaciones de camino, documentos a menudo inéditos en su época, y hasta inconclusos. Son textos destinados a veces a unos amigos, o a su uso personal, con vistas a redactar futuros artículos.

Una buena parte de esos apuntes son muestras de lo que se considera como “literatura de viajes”, lo que fue una literatura de diversión muy en boga en el siglo XIX. Pero en el caso de Martí, esa producción responde a otra preocupación: esos textos están vinculados a hechos cruciales de su vida. Y contribuyeron sin duda a enriquecer e interpretar la visión que él se iba formando acerca de su tiempo y de su espacio. En ellos descubrimos una visión original, acompañada de una reflexión que la precisa o le saca consecuencias. Muchos modernistas (a finales del siglo XIX e inicios del siglo XX) intentaron por esta misma vía acceder al conocimiento y la descripción de las realidades americanas. Pero en Martí, el relato va adquiriendo poco a poco una característica diferente; de descriptivo, pasa a ser participativo, cuando el narrador abandona la distancia impersonal del autor extradiegético, evalúa, juzga, y termina introduciéndose como protagonista... Por fin, desarrolla un sentimiento de pertenencia en el que se reconoce una voluntad identitaria de alcance continental.

La literatura de viajes pudo ser escrita por autores que procedían de los espacios de creación literaria: Chateaubriand, Victor Hugo, Pérez Galdós, etc.; o también por personalidades científicas que se dedicaban a recoger informaciones para servir de fuente de estudio y trabajo a otras personas en el futuro (Darwin, Humboldt, el arqueólogo Le Plongeon, que Martí conoció en Yucatán ...), o por viajeros ilustrados y acomodados que viajaban por razones puramente personales, por ocio (fue el caso de la Avellaneda con sus notas de viaje por España y Francia). Martí nunca viajó por ocio, lo hizo como emigrado, exilado, fugitivo, y por razones familiares y políticas. En estos casos, esa literatura “concilia los propósitos testimoniales y personales”. Es literatura de testimonio: da cuenta de la percepción que tiene el viajero de las costumbres de los lugares por donde viaja.

Martí seguramente escribió como viajero bajo la influencia de una personalidad como Humboldt y otros viajeros, es decir como “viajero ilustrado”, con perspectivas

didácticas o periodísticas. Sobre la marcha, por los caminos americanos, él va reconociendo hasta qué punto la independencia había resultado ineficaz ante los problemas americanos, y que la modernización había sido un fenómeno muy limitado; esto lo ayudaría a elaborar su análisis crítico y su posicionamiento como futuro protagonista de la historia americana. Es decir que el narrador homodiegético de sus apuntes y textos de viajero, quien es siempre sujeto y parte de la historia, pasa de la inicial posición de testigo a la de protagonista a lo largo de los años 1880-90.

Además se produce una identificación creciente, conforme se va generando un sentido de pertenencia respecto al entorno: el uso de la primera persona del posesivo plural lo indica claramente: el “nosotros” del testigo colectivo de los primeros apuntes lo lleva naturalmente a “lo nuestro” de “Nuestra América”, denotando una filiación visceral en relación con el continente (hecho notable en un insular como Martí).



Sabemos que el concepto de “Nuestra América” como unidad, si no realizada, por lo menos como utopía y objetivo apremiante, constituye un signo permanente en sus textos de madurez (1889 y siguientes); pero parece que él utilizó ya esta expresión desde el año 1876 (es decir cuando se encuentra en México); y hemos visto que el concepto y su conciencia ya están presentes en muchos momentos de sus apuntes de viajes del período 1875-1881, como aparecía por ejemplo en *La Revista Venezolana*: “Quien dice Venezuela, dice América”, escribe José Martí en el prospecto de la *Revista Venezolana* el 1° de julio de 1881, una semana antes de la muerte de Cecilio Acosta. (Martí tendrá que salir de Venezuela poco tiempo después, el 28 de julio). *La Revista Venezolana* era para Martí un proyecto emancipador de dimensión continental.

La publicación en enero de 1890 de *Nuestra América* marcó el inicio de la acción revolucionaria, con la organización de la guerra de liberación de Cuba, el desembarco con Máximo Gómez en una playita de la costa oriental de Cuba en abril de 1895, los días de guerrilla con la redacción del *Diario de Campaña*, hasta el 19 de mayo en que cae en Dos Ríos bajo las balas de los soldados españoles. Hoy conserva su entera vigencia, que cada día se revela más para América y el resto del mundo.

ECRIRE LE PAYSAGE, INSCRIRE LE POLITIQUE. LOS « APUNTES DE VIAJE » DE JOSÉ MARTÍ

Hervé Le Corre

CRICCAL, Université de Paris 3 – Sorbonne Nouvelle

1- Saveur américaine : un voyage initiatique

Dans un texte qui selon toute vraisemblance date de 1877, intitulé « Guatemala » (parfois aussi connu comme le « Diario de Izabal a Zacapa »), texte qui semble anticiper l'autofiction contemporaine (mais c'est le terme d'« autohistoria » qui apparaît), José Martí met en scène un personnage qui semble d'évidence être son *alter ego* (« poeta incorregible, rugidor de ideas », t. 19, 48)¹, urbain, délicat, qui accomplit un voyage de 4 jours d'Izabal a Zacapa, dans l'est du Guatemala. Ce voyage est avéré, de même que les destinataires du récit, les frères Eusebio et Fermín Valdés à qui le narrateur s'adresse et adresse le récit à plusieurs reprises. Il s'agit d'un de ces textes rescapés, qui abondent dans l'œuvre de Martí, composé à l'origine de 10 chapitres, dont ont disparu les chapitres 2, 3, 4 et 8. L'humour, à la Cervantès, qui court au long de ces pages a été souligné² : ainsi le poète, tout épris qu'il est d'aventures selvatiques et tropicales, se voit-il contraint de voyager à califourchon sur une « ignoble mule » (t. 19, 45) en compagnie du muletier (Aniceto) et de sa femme (Lola), dont la beauté (« estas perfecciones de la forma », *ibid.*), presque hellénique, contraste fâcheusement avec son indigence culturelle et spirituelle. Du moins le lecteur attentif peut-il percevoir ici, au-delà d'un humour un tantinet machiste, une fracture de la représentation, un reste, qu'un second personnage féminin va réinvestir. Un peu plus loin dans le récit, la petite troupe décide de passer la nuit au village de El Roblar. L'accueil y est froid et mesquin, de la part d'un paysan enrichi qui contraste singulièrement avec un personnage haut en couleur, sympathique, rencontré auparavant. Au moins de « blanches mains » apportent-elles, après un repas réparateur, ce breuvage qui, dans l'œuvre de Martí semble l'essence même de la terre américaine, le café : « Suntuoso oro han servido a mis labios en esa amable taza de café ». Martí poursuit : « Me enardece y alegra el jugo rico; fuego suave, sin llama y sin ardor, aviva y acelera toda la ágil sangre de mis venas. El café tiene un misterioso comercio con el alma... » (t. 19, 56). Cette tasse de café (Martí se montre rétif à ce qui deviendra le proustien breuvage, qualifié ailleurs de « tibio »), prédispose l'âme à la « recepción de misteriosos visitantes », et facilite l'irruption de l'écriture : « Brota el verso a medida que lo sorbo ; aquí para una tragedia, poderosa y

1 Nous citons (tome et pagination entre parenthèses) selon : MARTÍ, José, *Obras completas*, La Habana, Editorial de ciencias sociales, 1975. Ces Œuvres complètes sont disponibles sur le réseau.

2 ALMENAS, Egberto, « El guiño sonriente de José Martí en sus apuntes de viaje por Guatemala », *Cuadernos Americanos*, 125 (2008), p. 131-139.

terrible (...) tal carta escribo a un alto hombre (...) tal querella de ranchera elocuencia (...) envió a mi amada ». Puis, le sommeil gagne le narrateur : « adormido en la hamaca, que preferí colgar del portal fresco, más que medito, sueño ; más que hablo, murmuro, traduzco a drama una leyenda de los (...) (lacune dans le texte) ; el pueblo de Livingstone sopla a mi curioso oído un raro poema ; y dividiendo en capítulos una historia del sufragio, desarrollo de mi imaginación otra Historia grave... » (t. 19, 56-57).

Ce récit sans prétention (« un libro de casa sobre un viaje en mula (...) un librito de comedor », t. 19, 44), qui préfigure lointainement ce que seront les définitifs *Diarios* de Montecristi à Cabo Haitiano et de Cabo Haitiano à Dos Ríos, met cependant à l'épreuve quelques éléments d'importance : il s'agit d'une écriture de l'immédiateté (« contaré al correr de la pluma », t. 19, 43), au jour le jour, contingente – sa contingence, c'est le voyage –, à la recherche toutefois d'une structure narrative : le texte se présente comme un journal de bord, tout en constituant l'amorce d'une espèce de roman de l'itinérance : le découpage temporel redispose les quatre jours du voyage en 10 chapitres, avec des éléments autobiographiques (autofictionnels), et la narration recourt parfois à la tradition du « cuadro de costumbres » ou à de brèves annotations, comme au début du récit qui fait coïncider point d'arrivée du voyage et point de départ de la narration : « En Zacapa, viven principalmente del tabaco y de los sombreros de petate (...) El comercio, casi imperceptible al extranjero por sus escasas formas exteriores, es, sin embargo, activo » (t. 19, 43). Il faut donc croire que le voyageur « étranger » a, en cours de route, appris à mieux voir...

L'épisode de la tasse de café, cette communion avec la terre américaine, on le voit, préside à la mise en scène d'une activité scripturale fébrile, éclatée, mais impérieuse, qui lie, dans Martí, indissolublement, voyage et écriture, exploration par l'écriture, par la littérature, ce « plus être » qui permet de « se rapprocher de la vie » (t. 21). Cet épisode se trouve redoublé un peu plus loin, dans l'avant dernier chapitre : cette fois, le nectar tant attendu (« Estoy en tierras de mi Madre América y ¿no habré de beber café por la mañana? », t. 19, 58) est servi par une certaine Teosía (« que en esto ha convertido el pueblo el nombre grecorromano de la tendera », *ibid.*) dont les yeux verts n'étaient pas parvenu à éclipser aux yeux du narrateur, la négligence de la mise et la laideur. L'offrande de la tasse « en porcelana transparente » (t. 19, 59) coïncide avec la métamorphose du personnage : « la mismísima Teosía » apparaît maintenant autre, « estirada la camisa, aliñada la trenza y refrescado el rostro » (*ibid.*). La vision ou la puissance du breuvage, prédisposent une nouvelle fois le narrateur, cette fois, à l'écoute : la phrase que prononce la maîtresse de maison, la question « ¿No sabe humar cigarro, mi señor? », est analysée minutieusement par le narrateur, qui en reconnaît la logique (« humar aquí es fumar: fumar, logicismo que me reconcilia definitivamente con los ojos verdes... », « El ¿no sabe? vale tanto como ¿no tiene V. costumbre? Lo cual, si un tanto raro, no deja de ser lógico ») et l'efficacité pragmatique (« Y el mi señor en boca de mujer: por fuerza servil, seria indigno, pero como es hospitalario, es oído como una tierna palabra maternal », t. 19, 59). Voilà donc, presque au terme du voyage, que le poète se met à l'écoute bienveillante de l'autre, de l'autre aussi de la langue, dans ce qui

constitue une « expérience » au sens que lui prête Jacques Derrida, c'est-à-dire, « non pas la relation présente à ce qui est présent mais le voyage ou la traversée, ce qui veut dire expérimenter vers, à travers ou depuis la venue de l'autre dans son hétérogénéité la plus imprévisible »³. Notre postulat de base serait donc celui-ci : que les textes, que nous allons considérer tout de suite, ces « Apuntes de viaje », constituent autant d'espaces accueillants, ouverts à l'expérience, à la survenue de « l'événement », à l'épreuve de l'Autre, dans ce que cet advenir a, toujours en termes derridiens, « d'inanticipable ». Ces textes, aux contours flous, à la généricité instable, à l'instar de ce qui va être une des voies majeures de l'écriture martinienne, la chronique, constituent des configurations mouvantes, parfois expérimentales, où l'écriture, à travers le fragment, le montage ou tout autre dispositif, éprouve ses limites, ses résistances, c'est-à-dire son historicité, en même temps que sa capacité à laisser l'autre advenir en son cœur.

2- L'archipel des *Apuntes de viaje* : la carte, le mouvant

Si l'ensemble de l'œuvre martinienne pourrait être mesurée à l'aune du voyage et de la fondation, nous allons circonscrire drastiquement notre champ d'exploration pour répondre, au moins en partie, aux attentes du concours qui nous réunit. L'anthologie *Nuestra América*, de Biblioteca Ayacucho regroupe, sous le titre « Apuntes de viaje », 6 textes. Ce choix s'effectue à partir du tome 19 des *Œuvres complètes* de Martí, qui en comporte 10 autres (« Livingstone », « Guatemala », « L'Amérique centrale », « Notas sobre la América central », « Impressions of América by a very fresh spaniard I/II/III », « De la pesca de las perlas », « La parranda », « El domingo en San José »). Cet ensemble hétéroclite réunit des textes qui iraient, pour leur rédaction, de 1877, voire 1875, à 1894 et qui concernent les séjours de Martí au Mexique (1875-1877), au Guatemala (1877-1878), aux Etats-Unis (1880), au Venezuela (1881) et au Costa Rica (1893 et 1894). En outre, ces textes nous sont parvenus sous la forme de manuscrits (parfois notoirement incomplets), à l'exception des trois articles publiés par *The Hour* de New York (« Impressions... »), en juillet, août et octobre 1880. Dans les autres cas, la datation est parfois problématique, pensons au texte « México », qui selon les critiques aurait été écrit en 1875 ou en 1894⁴.

Ces textes présentent aussi des dispositifs énonciatifs très disparates, le narrateur de « Impressions... » arbore un masque, celui d'un Espagnol qui découvre les Etats-Unis, las de la vieille Europe ; celui de « Guatemala », on l'a vu, est une construction complexe, biographique et fictionnelle. Dans d'autres cas la continuité avec le « je » empirique semble plus immédiate. Encore l'image projetée de ce « je » est-elle aussi tributaire d'une intense symbolisation, par exemple dans le premier texte (« Apuntes ») qui, tout en étant lié à une circonstance immédiate – qui pourrait bien être celle que relate Martí dans une lettre à Manuel Mercado du 28 février 1877, où il est

3 DERRIDA, Jacques, *Penser à ne pas voir – Écrits sur les arts du visible, 1979-2004*, textes réunis et établis par Ginette Michaud, Joana Maso et Javier Bassas, Paris, La Différence, coll. "Essais", 2013, p. 70.

4 Voir LAMORE, Jean, « L'épisode mexicain » dans *José Martí et l'Amérique*, Paris, L'Harmattan, tome II, 1988.

seul à Progreso (Yucatán), à l'orée de son voyage au Guatemala – institue un sujet « héroïque » qui interroge le paysage océanique selon la catégorie très romantique du sublime. Dans d'autres textes, la présence du « je » sera essentiellement le produit d'un regard. Beatriz Mayra Martínez dans une des rares études consacrées à ces textes, constate aussi l'aspect plurigénérique d'un ensemble (« diarios », « cuadernos de apuntes », « memorias »...) considéré comme « los frutos más inmediatos y espontáneos de sus periplos americanos ». L'affirmation est sans doute un peu rapide, au moins rend-elle justice d'une écriture en phase avec ce qui advient, une écriture de la rencontre, du souvenir, du projet. Une écriture donc de l'itinérance.⁵

Esquissons une typologie embryonnaire des textes rassemblés :

1. plusieurs textes, généralement brefs, relatent des expériences concrètes de voyage (au Mexique, avec « México », « Jolbós » ou « Isla de Mujeres », au Guatemala avec « Livingstone » ou à Curaçao, etc.), généralement limités dans le temps et l'espace (d'un bref trajet en train dans « México » au passage par l'île néerlandaise de Curaçao avant d'accoster au Venezuela dans « Curazao »).
2. Un texte comme « Un voyage à Vénézuéla » a certains traits en commun avec cette première catégorie, mais il élargit son propos à un ensemble plus vaste, à l'image de textes comme « L'Amérique Centrale » ou « Notas sobre América Central ». Ces trois textes semblent, par ailleurs, avoir été rédigés d'abord en français, sans doute en vue d'une diffusion qui en explique certaines considérations plus générales, plus « pédagogiques ». Ces catégories sont perméables, ainsi l'évocation de Curaçao dans « Un voyage à Vénézuéla », recoupe-t-elle assez étroitement le texte « Curazao ».
3. Nous avons fait allusion au caractère hybride du texte « Guatemala » (« Diario de Izabal a Zacapa »), qui reprend cependant des éléments présents dans les autres catégories, tout en instituant un pacte de lecture qui le distingue des autres récits ;
4. de même, les articles du « very fresh spaniard » constituent une espèce d'hapax dans l'ensemble ainsi constitué (ils ont été publiés, mais à la différence des chroniques postérieures, le narrateur est ouvertement fictionnel), pourtant c'est bien de la constitution du sujet comme regard qu'il s'agit, comme dans notre première catégorie par exemple, avec une touche d'humour à la Montesquieu.

Ces textes constituent donc un ensemble dont on comprend dès lors la fragilité et pour lequel nous pourrions nous interroger encore : ainsi, pourquoi la « plaquette » Guatemala, publiée par Martí en 1878, ne ferait-elle pas tout aussi légitimement partie de cet ensemble, avec lequel elle partage d'indéniables caractéristiques ? Sans parler des derniers *Diarios* de Martí. La publication, bien plus tardive, d'un ensemble de textes intitulés *Apuntes de un viaje (Mi estadía en Santo Domingo)* (Santo Domingo, ed. Renovación, 1973) montre la labilité des frontières et... l'inventivité éditoriale.

La vie de Martí fut un tourbillon, un incessant déplacement, une série ininterrompue de projets d'écriture, dont les circonstances rendaient parfois difficile

5 MAYRA MARTÍNEZ, Beatriz, « 'Estos son mis aires y mis pueblos'. Hombres y mujeres de la tierra en los textos de viaje martianos », *Tierra Firme*, Caracas, v. 81, n°83, julio 2003 (en ligne, sans pagination).

l'accomplissement. Certains propos glissés dans les lettres à Manuel Mercado, pourraient cependant laisser entrevoir l'esquisse d'un livre qui aurait réuni une partie de ces textes, exemplairement dans une lettre du 28 février 1877 : « Escribo al correr de la pluma, un libro de pensamiento y narración. Más que lo que veo, cuento lo que pienso. Dirán que no lo entienden, pero yo sé que tengo en México almas claras para quienes nunca será un misterio un libro mío » (t. 20, 27). Comment comprendre ces lignes ? Faut-il y lire, comme le fait Beatriz Mayra, une première approche notoirement tributaire de la subjectivité, dont Martí se serait promptement départi, au profit d'observations plus objectives ? Quel aurait-été le statut de ce livre dans une œuvre dont on a vu qu'elle est le reflet d'une boulimie d'écriture qui enjambe les catégories ? Il nous reste donc à inventer ce livre, à en rêver l'extension, à partir des fragments qui l'eussent constitué. Ses principales arcatures auraient peut-être été celles de ce que Jean Lamore appelle « l'expérience américaine » de Martí : le Mexique, le Guatemala et le Venezuela. Il s'agirait, en tout cas, d'un champ d'exploration, à l'instar de ce qu'écrit Martí pour qualifier son expérience guatémaltèque : « campo vasto a mi inmensa impaciencia americana » (*Guatemala*, 1878) (t. 7, 117). L'espace ouvert de l'attente et du désir dont, comme par miracle, nous avons l'esquisse en archipel, la cartographie tumultueuse ou plutôt, le texte « sans charte ni carte » (Derrida). Archipel ou constellation, où les textes, les fragments, semblent se répondre : nous avons dit comment tel texte reprenait, autrement, une même expérience, ainsi de Curaçao. Mais « Curazao », comme texte, peut-il se lire sans qu'y résonne l'écho d'un texte comme « Livingstone », malheureusement absent de l'anthologie Ayacucho ?

La confrontation des deux textes, de l'île de Curaçao et de la « presque » île de Livingstone, refuge des Garífunas, ethnie issue du métissage entre Indiens Arawaks et rescapés africains d'un naufrage, aux confins du Guatemala, permet dans un premier temps d'en comparer les soubassements idéologiques, politiques et historiques. De dessiner les contours de quelques aires majeures d'observation de la pensée martinienne telle qu'elle se déploie au cours de ces années d'errance. Alors que Curaçao constitue l'exemple même d'une économie colonisée, en particulier par les puissances européennes (le narrateur invite à aller boire le « curaçao » aux Pays-Bas où il est bien meilleur), Livingstone semble fonder une espèce d'utopie américaniste, une économie presque autarcique – le tout est dans le presque : il faut savoir lire l'échange, commercial, humain, culturel, dans les traces qu'il laisse : ici, l'histoire de la fondation de Livingstone, la généalogie de sa population, ou la simple présence des *cayucos*, ces embarcations qui donnent l'impression que les habitants marchent sur l'eau et qui signent son ouverture, ses rives : « como abriendo los brazos de la generosa América al viajero » (t. 19, 39). La constitution « raciale » est aussi signifiante. A la « pureté » de la population noire de Livingstone (mais cette « pureté » n'est pas celle de la couleur de la peau), à son « dialecte pur » (« su caribe primitivo, su dialecto puro », t. 19, 38), s'opposera le « papiamento », « mezcla incorrecta y bochornosa de castellano y neerlandés » (*ibid.*), des habitants de Curaçao, « raza degenerada, raza enferma » (t. 19, 130). Nous parlions tout à l'heure de textes qui mettent à l'épreuve, qui éprouvent les limites, parfois leurs propres limites. Ici, en l'occurrence, celles des idéologèmes,

comme celui de la race. Il s'agit d'une question inépuisable, marquée au sceau d'une époque (le XIX^{ème} siècle), avec les prolongements que l'on sait. On sait aussi la complexité de cette question retravaillée par les écrivains contemporains de Martí, par Martí lui-même. Disons simplement que la question de la race, dans Martí (qui hérite du mot, et le décline, l'use et le fait déborder), n'est pas une question essentialiste, mais une question historique et politique. Ce qui se mesure dans la « confrontation » entre deux textes comme « Curazao » et « Livingstone », c'est la relation entre deux histoires, deux modélisations historiques, deux figures : l'alliance entre les peuples opprimés (Indiens, Noirs, puis Noirs marrons) qui produit une culture originale, libératrice, frappée au sceau de la fraternité (la construction, en commun, des maisons) d'une part, et de l'autre, l'oppression économique, culturelle et symbolique, du contre-modèle qu'est Curaçao. Cette confrontation rejaillit dans d'autres domaines de la représentation (par exemple, la végétation, exubérante dans « Livingstone », rachitique dans « Curazao »).

La nature, la culture, l'économie, voici donc trois aires sans cesse convoquées dans les « Apuntes de viaje » martinien et qui articulent ces textes dispersés, irrémédiablement inachevés, donc disponibles à la mise en rapport, à la relation, plutôt qu'à la fixité, vers ce que Jean-Luc Nancy appelle, pour dire l'espacement (l'aire), dans la question du sens : l'« aréalité » (58)⁶. Ce qui pourrait tenir ensemble ces trois éléments, sans en faire une entité close et exclusive, ce pourrait bien être la notion d'échange, de flux, de déplacement (« hombres de los *cayucos*, como la flecha imperceptible entre el flujo y reflujo de las aguas », « Livingstone », t. 19, 37). Précisément ce qu'induit la figure du voyage. C'est ainsi que le regard se porte toujours, dans ces textes, sur les traces de l'échange, du commerce, dans « Jolbós » ou au début de « Guatemala » (« El comercio, casi imperceptible al extranjero... »). Ce commerce qui sera l'occasion d'un réinvestissement profond dans des textes postérieurs, qui s'éloignent d'un modèle libéral à l'anglo-saxonne (disons, le « laissez-faire ») et dont le texte lui-même, dans sa fonction d'échange, pourrait fournir le modèle libérateur (pensons au début du poème « Hierro », de *Versos libres* (1882) : « Ganado tengo el pan : hágase el verso/ Y en su comercio dulce... », commerce débarrassé de toute injonction au gain, dépense vers l'autre). C'est ainsi que toute « race » est le produit de rapports, d'échanges, de flux, et comme toute construction sociale et culturelle, historique, elle est susceptible de reconfigurations (comment ne pas penser ici au Lévi-Strauss de *Race et histoire*, 1952 ?).

Il y a de toute évidence une pensée, historique, politique, anthropologique, à l'œuvre dans les « Apuntes de viaje » de Martí, un effort pour repenser les catégories (« races », cultures, etc.), défaire les taxonomies, en reconfigurer les incidences, en multiplier les configurations discursives. Il ne s'agit pas d'une utopie « littéraire », au sens où elle s'affranchirait de son époque, mais bien d'une écriture qui travaille depuis ses propres limites. C'est peut-être aussi le sens de cette utopie politique qu'est le « palenque » de Livingstone, fruit d'une longue histoire de métissage et de résistance,

6 NANCY, Jean-Luc, *Le sens du monde*, Paris, Galilée, 2001, 1993, p. 58.

exemplaire d'une dignité recouvrée, qui fait de ces hommes et de ces femmes, de ces enfants, les maîtres d'une langue originaire, ductile, apte à incarner en profondeur la richesse de l'échange.

3- Le paysage, le tableau, l'étoilement

Nous voudrions nous arrêter, dans un troisième temps, sur une forme particulière, *a priori* topique, de l'écriture du voyage : le paysage. La description fait paysage et constitue d'évidence, en Amérique latine, un point d'ancrage des projections identitaires, avec ses manifestations picturales (peinture, gravure, photographie) et scripturales (Chroniques, descriptions romanesques, « cuadros de costumbres », etc.), une longue histoire. Martí participe aussi de ce travail de composition, de découpage et de reconfiguration du « réel », qui constitue le paysage. Si la fonction première du paysage semble être la saisie de ce réel proliférant, cette « saisie » n'en est pas moins soumise, voire est entièrement tributaire, du matériau où elle se reconfigure, des codes qui en régissent le régime de représentation ou qui président», pour le dire avec Rancière, au « découpage du sensible ». Par ce geste même, elle semblerait donc en même temps se déposséder, renoncer à cette saisie du « réel », ou simplement se signifier comme représentation, qui « fait monde », qui met le sujet au monde dans la constellation des signes, l'étoilement de la toile (comme surface picturale, pigments ou trame verbale).

Pour commencer et pour prendre un seul exemple illustratif de l'inscription historique du paysage martinien, exemple forcément allusif, le temps manquant pour la citation : les deux premiers paragraphes du texte « Isla de Mujeres » où l'évocation de la flore et de son utilisation par les populations locales, dans le premier, construisent, jusque dans la syntaxe, jusque dans la jouissance des vocables indigènes, un « paysage » qui dialogue avec les Chroniques, alors que le deuxième paragraphe, en amenuisant la dichotomie entre nature (ici les « cangrejos ») et culture (« bordan », « encajes », « dibujos »...), fait retour vers les codes de la représentation, fait « tableau » des traces laissées sur le sable.

Il y a, dans l'œuvre de Martí, une grande sensibilité au trait, au chromatisme, un intérêt jamais démenti pour les arts « visuels ». Aussi, n'est-il pas surprenant – tout en sachant l'attachement viscéral de Martí à tout ce qui constitue le milieu de vie de l'homme, à l'exactitude de sa figuration – que dans un geste caractéristique de la « productivité » textuelle moderniste, la représentation « décolle » en quelque sorte du « référent. Ainsi, nous semble-t-il, dans « Livingstone »:

Allá se mueven blancos lienzos en la playa; por el camino rudamente inclinado, más que bajan, ruedan puntos negros; aquéllos son las madres hacendosas, que a la orilla de la mar blanquean sus ropas; éstos son los hijuelos queredores que entran y salen en el mar, que se salpican con sus aguas, que persiguen la camisola arrebatada, que brillarían si fuesen dorados, y brillan más porque son negros (t. 19, 37).

Le tropisme solaire, le travail du bi-chromatisme, auquel nous nous sommes référés et dont nous reparlerons très brièvement, « articulent » donc le système de représentation, découpe/découple le « réel » et sa représentation. Ce même travail de la

forme et de la couleur aboutit, dans le même texte, à la vision de figures « narcíseas, apolíneas », d'un enfant comme un « Cupidon noir » qui, dans la représentation, soude l'imaginaire gréco-romain et le présent américain (on en a vu, il y a peu, l'intuition dans le personnage de Teosía où la Grèce à l'Amérique se mêlaient et qui célébrait l'alliance du noir du café et du blanc des mains qui l'apportent et de la porcelaine qui le contient). Il semblerait enfin que le but du voyageur soit d'ajouter à sa palette une couleur contrastive, qui complète l'*illumination* et qui fait pli entre nature et culture dans l'espace de la représentation : « la buena caña gruesa veteada de rojo cardenal. Es un rojo que ha descubierto el viajero; es menos oscuro que el carmesí, y menos vivo que la sangre; la naturaleza lo ha pintado en el pecho de una de sus aves » (t. 19, 38).

Le rapport entre écriture et expression picturale se noue dans l'écriture du voyage, de façon explicite et documentée. Dans une lettre à Manuel Mercado (1/1/1877) Martí écrit :

Manuel Ocaranza haría en ese camino mucha falta: los que sienten la naturaleza tienen el deber de amarla; las alboradas y las puestas son el verdadero estudio de un artista ; un pintor en su gabinete es un águila enferma. Dígame V. que es muy bella la salida de Orizaba, y que la contemplación de estas purezas haría a su alma un bien incalculable. El hombre se hace inmenso contemplando la naturaleza. Jamás vi espectáculo más bello. Coronaban montañas fastuosas el pedregoso escirro y el sombrío niblo ; circundaban las nubes crestas rojas y se mecían como ópalos movibles ; había en el cielo esmeraldas vastísimas azules, montes turquinos, rosados carmíneos, arranques bruscos de plata, desborde de los senos del color ; sobres montes oscuros, cileos claros, y sobre cuevas tapizadas de violetas, arrebatadas ráfagas de oro (t. 20, 17)

Martí, invite donc un ami commun, Ocaranza, peintre d'origine mexicaine, auteur essentiellement de portraits, à « sortir », à aller au contact de cette profusion du « réel » américain, à saisir cette épiphanie chromatique de la terre américaine, dans l'entrebaillure spatio-temporelle d'un moment (après les couleurs s'estompent) et d'un lieu (Orizaba) dont nous allons reparler. A de nombreuses reprises Martí s'attardera sur les paysages américains, par exemple à partir d'un tableau d'un autre peintre mexicain, Juan Manuel Velasco (« El valle de México », 1875) (cf. « Una visita a la exposición de Bellas Artes I », *Revista universal*, México, 28/XII/1875, t. 6, 386-387) ou bien dans son commentaire du livre *A white umbrella in Mexico*, un livre illustré du peintre états-unien, Hopkinson Smith, livre qui est aussi le carnet d'un voyage au Mexique (« Un viaje a México », *La nación*, 1/6/1889, t. 19, 333-348). Enfin, Martí s'inscrit clairement dans cette tradition, si féconde, qui veut « rémunérer le défaut des langues » en dérochant à d'autres formes artistiques, leurs trésors d'expression : « El color tiene más cambiantes que la palabra, así como en la gradación de las expresiones de la belleza, el sonido tiene más variantes que el color » (« Una visita a la exposición de Bellas Artes II », *Revista universal*, México, 29/XII/1875, t.6, 387).

Le paysage va donc signifier un rapport « double » au réel, comme référent à la fois transposé (le pacte mimétique) et resignifié par la composition verbo-picturale à laquelle procèdent beaucoup des textes des « Apuntes de viaje ». Le sujet s'étoile dans l'espacement que figurent le paysage, l'espacement pictural, les chemins frayés sur la toile, reconduisant ainsi la dynamique du voyage, de l'errance et de la découverte.

4- Le scopique, le politique

C'est peut-être dans le texte intitulé « México », dont nous avons dit la douteuse datation, que se manifeste de la façon la plus exemplaire la dynamique scopique. Ce texte magnifique mérite d'être rapidement contextualisé : son amorce « De pronto, como artesa de siglos, de edades, la tierra se abre a los pies, honda, verdeada a cuartones, a fajas verdes... » (t. 19, 21) induit le vecteur concret de la représentation, nommé, entre parenthèses, quelques lignes plus loin : « Por los cortes rojos (la locomotora) » (*ibid.*). Il s'agit très précisément de la description, depuis le train, d'un tronçon de quelques kilomètres de la ligne Veracruz-Ciudad de México, ou ici, plutôt, Ciudad de México-Veracruz, puisque qu'il s'agit d'une descente depuis le haut-plateau aztèque vers les terres basses du Golfe du Mexique, essentiellement entre Boca del Monte (2415 m) et Maltrata (1692 m), en passant par le pont de Winer, « El corte de Talud o Dreadman » et « La Bota ». Il s'agit de la partie la plus escarpée du parcours, où les ingénieurs, les techniciens et les ouvriers ont dû rivaliser d'ingéniosité pour triompher des résistances de la nature. La ligne ferroviaire (« el Ferrocarril Mexicano »), la première du réseau mexicain, avait été inaugurée par le président Lerdo en 1873, deux ans avant que Martí ne l'emprunte pour la première fois. Cette ligne a été dès son inauguration, l'occasion de descriptions admiratives : ainsi, Gustavo Baz, ami de Martí, lui consacre des lignes dans ses *Fragmentos de un diario de viaje* (1873), puis, en collaboration avec Eduardo L. Gallo, un livre, *Historia del ferrocarril mexicano* (1874) dont l'introduction n'est pas sans rappeler, parfois littéralement, le fameux prologue de Martí au « Niágara » de Pérez Bonalde⁷. La même ligne sera l'objet, en 1878, d'une publication luxueuse, bilingue (espagnol-anglais) : *Album del ferrocarril mexicano*, avec des chromolithographies du train traversant les paysages mexicains par Casimiro Castro.

En résumé, le texte de Martí est à lire comme l'éloge d'un projet national de développement économique à travers le chemin de fer. C'est Benito Juárez qui fut le principal instigateur politique du projet, que Lerdo devait mener à bien grâce à des capitaux mexicains, puis britanniques. Cette ligne, est-ouest, visait à développer le commerce et à faciliter les relations entre les différentes villes du parcours. Le projet de l'extension de la ligne jusqu'au Pacifique enthousiasmait Martí. Paul Estrade, dans sa thèse⁸, souligne l'importance du chemin de fer dans l'œuvre et la pensée économique de Martí. Le texte « México » le confirme puissamment : ce seront les capitaux états-uniens, favorisés à partir de la prise de pouvoir par Porfirio Díaz, et la direction sud-nord, qui présideront ensuite à l'extension du réseau ferroviaire mexicain, selon d'autres logiques économiques. Le « train de luxe » des Chroniques du Congrès « Panaméricain », parachèvera, sous forme caricaturale, la mainmise des capitaux états-uniens sur cet objet symbolique. Loin d'être une image d'Épinal, le texte « México »,

7 BAZ, Gustavo, GALLO, Eduardo L, *Historia del ferrocarril mexicano* (1874), México, Editorial Innovación SA, ed. Facsimilar, 1980.

8 ESTRADE, Paul, *José Martí (1853-1895) ou des fondements de la démocratie en Amérique latine. Recherches sur les idées économiques, sociales et politiques ainsi que sur l'action révolutionnaire du héros national de Cuba*, Toulouse, CEDOCAL, 1993.

s'il célèbre bien l'alliance entre littérature et progrès, comme le suggérait Baz dans *Historia del ferrocarril mexicano*, invite aussi à une lecture politique.

Nous ne pouvons dire que quelques mots de ce texte foisonnant, où l'on voit justement à l'œuvre l'oscillation entre démarche descriptive et notations idéologiques (« pensamiento y narración »), entre travail verbo-pictural et tramage politique. Le texte se présente comme une sublime succession de plans, dans un geste qui tient du déplacement cinématographique (avant l'heure...) et de la stase photographique/picturale, avec de violents contrastes, des reprises et des ruptures multiples, sensibles dans la syntaxe et la disposition typographique. Les premières lignes installent une bonne partie de la matrice textuelle : variations chromatiques (qui sont aussi des métamorphoses verbales : « verdeada », « verdes », « verdeoscuro », « verdor cespado »...), lignes de fuite (« hilo de techos », « lo largo del camino »), masses (montagnes), figures géométriques (« artesa », « faja », « ventanilla »). Les tracés sont parfois violents, qui font biffer dans le tableau : c'est significativement la locomotive qui se fraie un chemin dans la matière chromatique (« cortes rojos »), comme l'irruption d'une modernité qui, dans une sorte de paradoxe, révèle, exalte même la beauté naturelle, comme le travail de l'araire dans la terre américaine la fait fructifier. « (La locomotora) » : la locomotive, entre parenthèses, elle est à la fois-là, comme objet technique, comme indice de la modernité, référence, et comme simple instrument, fonction de la représentation, élément de la configuration verbo-picturale. De la même façon, l'espace textuel rassemble la perspective du sujet observateur, depuis le train (mais il s'agit déjà d'une découpe du « réel » par la *veduta* que constitue la fenêtre du train) et l'objectivisation de la représentation : le paysage est décrit aussi depuis une perspective externe, où sont compris le train et l'observateur. Une structure qui nous fait comprendre que le sujet est aussi le produit de la représentation, est pris dans la signification de la représentation.

Le premier paragraphe pose encore la continuité entre paysage et figure humaine, à travers le vêtement, la couture (« faja », « hilo », « prendida », « cogido »), avant le « corte » que représentera le train (« corte », coupure donc, mais aussi coupe, découpe, forme). Cette analogie est caractéristique de l'écriture du paysage dans Martí comme l'a souligné Jeffray Belnap⁹. L'apparition, pleine de magnificence, dans le « cadre » ouvert par la fenêtre du train, de « la india, de rebozo azul », avec son « cesto de granados », constitue une figure chromatique et allégorique, en même temps qu'elle actualise la continuité analogique entre nature et culture, entre paysage et vêtement.

Par la suite, le texte rend évidente la préoccupation historique et politique : le Mexique, pays qui durant la première moitié du siècle a perdu, au profit des USA, environ la moitié de son territoire, est un territoire menacé, assiégé. Benito Juárez, dont Martí est un fervent admirateur, en débarrassant le pays de la tutelle étrangère (l'Empereur Maximilien est exécuté sur ses ordres en 1867), en menant une politique nationale, avait contribué à rendre sa dignité à la Patrie. Le paysage martinien inscrit le

9 BELNAP, Jeffray, « Headbands, Hemp sandals, and Headdresses : The Dialectics of Dress and Self-Conception in Martí's « Our América », in José Martí's « Our América », *From National to Hemispheric Cultural Studies*, USA, Duke University Press, 1988, p. 191-209.

politique à sa manière : la première forme à apparaître est cette « artesa de siglos » qui figure la réalité géologique (le plateau, les hauteurs andines, qui se creusent, s'inversent dans la descente vers Veracruz), dans une image qui convoque aussi la forme architecturale (« el artesonado », le caisson inversé des plafonds de la Renaissance espagnole) et l'opérateur (« artesano »), la matrice de formes encore, le lieu du pétrissage, du temps donc, le temps de l'Histoire. Mais la productivité de cet objet est aussi géométrique, nous y avons fait allusion, et la figure du parallélogramme se multiplie dans le tableau textuel : le « cuartón » est une pièce de terre, une figure géométrique et chromatique, le présage d'une délimitation territoriale. La fenêtre du train, un découpage de la représentation, le cadre. Le processus de prolifération de la figure pourrait bien voir sa puissance en acte dans le « tablero del valle » (le mot *tablero* est repris un peu plus loin, dans une liste d'éléments géométrico-chromatiques, qu'il faut lire en regard de la première liste, où politique, éthique et esthétique sont rassemblées). Ainsi, le Mexique, serait cette « table » où se joue le destin du monde (« La mesa del mundo está en los Andes »), une table géo-politique qui préfigure le damier, alternance de cases/carrés, où se déplacent, « como ejército en marcha », les figures politiques, où s'affrontent les intérêts divergents des joueurs, où il s'agit de savoir qui seront les « maîtres » (« dueños de esta tierra »). Ne croyons cependant pas que le « tablero » fige la représentation dans l'opposition chromatique de ses cases : tout dans le texte évoque au contraire, inlassablement, le mouvement, le déplacement : celui du train, évidemment, mais aussi le double mouvement de la catabase, la plongée, et de l'anabase ; puis la plongée à nouveau, en des termes qu'anachroniquement nous pourrions qualifier de néruidiens (« yo lloraría debajo de la tierra, con lágrimas que serían luego vetas de hierro para lanzas, –como un hijo clavado a su ataúd »), au cœur du Temps, de l'eschatologie et de l'Histoire, puis le surgissement à nouveau, l'impératif de la « composition » (« ordenar »), qui rappelle et ramène à la surface picturale, à la décision éthique et politique.

Aussi serions-nous tentés, dans un dernier retour sur le pictural et le politique, de réinterpréter le bi-chromatisme flagrant de cet autre « tableau » que constitue « Livingstone », comme la matrice même du renversement dialectique : non point simplement (encore que...) l'éloge de la couleur en soi (*nigra sum...*) mais comme trace de la Révolution, du retournement, qui interroge la dialectique du maître et de l'esclave. La dignité recouvrée des Garífunas, et avec eux des couleurs, de toutes les couleurs américaines, est aussi la dignité recouvrée du Blanc, Martí ne se lasse pas de le répéter : l'indignité de la condition servile dit avant tout l'indignité du maître. Dans tout tableau, les valeurs ne sont que relationnelles.

La fin de « Livingstone », de « l'étrange poème » de Livingstone (t. 19, 57), par la force du verbe, du tableau verbal, rassemble dans un même monde, dans le sens où l'œuvre « fait monde », la nature et la culture (chansons des hommes et chants de l'oiseau, le nom chantant de l'oiseau « ramatutu »/quetzal). Un univers sémiotique, un paysage sonore, le poème, où les signes verbaux (oraux), graphiques, picturaux, suivent une même dynamique universelle, celle du flux (liquide, sonore), de la réverbération et

de l'éclosion grâce à l'obstacle (la roche, dès le titre aussi : « Livingstone », pierre ou roche vive), le mouvement même de l'inscription (*scribere*, gratter, inciser la surface, inscrire, imprimer, « una mano impresa »), de l'écoute (« canto penetrante », sur cet obstacle qu'est l'oreille interne) et de l'émission verbale (le souffle, vital, se heurtant aux organes de la phonation), une épopée humaine, valeur cardinale pour Martí:

El río-el eco: las menudas ondas del río. –Las letras indias: ¡dicen que es encanto! Los caribes no tienen escritura: hay una mano impresa, basamentos horizontales de roca calcárea: –aquí la tierra se brinda, no se encoge. –La gota de agua que cae todo el año. Las flores sobre las rocas. El canto penetrante del ramatutu. Bandada de pájaros blancos. Entrada solemne. Marcha majestuosa.

ABOLICIONISMO Y ANTISEGREGACIONISMO EN LOS TEXTOS DE JOSÉ MARTÍ

Sandra Monet-Descombey Hernández

Université de Lyon 2 – LCE – GRIHAL

*“En la patria de mi amor
Quisiera yo ver nacer
El pueblo que puede ser,
Sin odios y sin color.”¹*

“Ser culto es el único modo de ser libre”².

*“La libertad no es una bandera a cuya sombra los
vencedores devoran a los vencidos y los abruman con
su incansable rencor : la libertad es una loca robusta
que tiene un padre, el más dulce de los padres –el
amor– y una madre, la más rica de las madres –la
paz. Sin mutuo amor, sin mutua ayuda, siempre será
un país raquítico. La dicha es el premio de los que
crean, –y no de los que se destruyen”³.*

Precursor del Modernismo latinoamericano, el poeta y pensador cubano de *Nuestra América* llegó a combinar el compromiso independentista y el proyecto de una sociedad igualitaria, fundamentado en la ética de un letrado del siglo XIX. Fue inspirado por los valores espirituales y artísticos, tanto del poeta mago romántico como de los filósofos griegos y los pensadores del Siglo de las Luces. Según Carmen Suárez León, Víctor Hugo y José Martí fueron dos creadores de aliento épico que aspiraban a la libertad: "le premier incarne la modernité du monde occidental, le relais d'un monde aux grandes traditions culturelles et impériales ; le second couronne une tradition contre-coloniale et éclaire un monde nouveau où il fallait fonder toutes les libertés et anéantir les servitudes".⁴

Poeta visionario y lúcido hombre político, Martí encarnó el combate nacional por la independencia de Cuba, afrontando la represión del gobierno colonial español y la censura. Llegó a superar las divergencias políticas de sus compatriotas y las rivalidades internas. Para aquellas nuevas naciones en aras de construcción y desarrollo, aspiraba a la soberanía y emancipación, defendiendo la democracia y la libertad. Fue el precursor

1 “A Néstor Ponce de León”, 1889, OCEC, tomo 15, *Poesía II*, La Habana, Centro de Estudios Martianos, 2007, pp. 273-274.

2 *La América*, New York, 5/1884, *Obras completas* CD-Rom, tomo 8, La Habana, Centro de Estudios Martianos, p. 289.

3 *Un viaje a Venezuela*, Caracas, Biblioteca Ayacucho, reedición 2005, p. 285.

4 Carmen SUÁREZ LEÓN, *José Martí & Victor Hugo, au carrefour des modernités*, Paris, Le Temps des Cerises, 2002, p. 139.

de la emancipación cultural de afirmación identitaria de la América criolla y mestiza, a favor de la igualdad racial y social, mediante la integración política y la educación para todos. Para alcanzar tales objetivos, promovió la unidad de las naciones latinas que compartían la misma herencia de la Colonia. Era preciso condenar y superar la violencia política, las dictaduras y la inestabilidad gubernamental, el irrespeto de los derechos y las constituciones, las autocracias y los caudillismos, las guerras civiles. Había que transformar la organización social segregativa, vencer las discriminaciones, injusticias y desigualdades sociales, económicas, culturales y raciales.

Gracias a sus estancias sucesivas en el extranjero (España, México, Guatemala, Venezuela, Estados Unidos), a sus numerosos desplazamientos en nombre del Partido Revolucionario Cubano creado por él con el fin de unificar la lucha en el exilio y en la Isla (Caribe, América central), aprendió a conocer mejor al ser humano: Presidentes de la República en México o Guatemala, excelsos poetas o filósofos (Víctor Hugo, Walt Whitman, Ralph W. Emerson), hombres humildes (obreros explotados y huelguistas reprimidos, esclavos negros, indios discriminados). Aunque no era partidario de la "guerra social" ni de la lucha de clases, anhelaba romper las barreras de raza o de clase: "Con los pobres de la tierra / quiero yo mi suerte echar" (Poema III, *Versos Sencillos*, 1891). Quería "hacer el bien", "con todos y para el bien de todos" (discurso de Tampa del 26 de noviembre de 1891) y para la humanidad: "sólo el amor engendra melodías" ("Crin hirsuta", *Versos Libres*, escritos por los años 1882-1885). La visión del mundo de José Martí, desde Europa hacia América Latina, es la de un espíritu descentrado y curioso, que anuncia la modernidad contemporánea del "Tout-Monde" (Edouard Glissant). Dio a conocer su América a sus habitantes, puso en marcha todo un proceso de toma de conciencia identitaria y auto-desalienante que liberara a estos pueblos política y culturalmente. Combatió las exacciones del poder colonial, mediante posiciones muy avanzadas para aquella época, con su deseo de ir en contra de los prejuicios, de las ideas preconcebidas y las formas, frecuentes en su tiempo, de discriminación y segregación contra los negros descendientes de esclavos, los indígenas vencidos y humillados, los obreros del proletariado naciente y los colonos o campesinos expropiados en beneficio de la concentración latifundista. Fomentó la educación y el acceso libre para todos y todas a la escuela. Creó y apoyó asociaciones no segregadas para promover el aprendizaje de la escritura a los obreros negros iletrados de origen cubano, instalados en Florida. Se declaró a favor de la separación efectiva del Estado y la Iglesia, del respeto de las instituciones y del derecho al sufragio universal.

Para ilustrar las posiciones antirracistas y antisegregacionistas de Martí, nos proponemos dar una muestra temática de algunos textos claves del letrado cubano: "Mi raza", "Madre América", "Nuestra América", los "Apuntes de viaje", con algunas referencias a sus cartas y a las crónicas de las Conferencias del Congreso de Washington. Destacaremos sus posiciones acerca del tema de la "raza", de la esclavitud y el abolicionismo, del independentismo y la "cuestión de los negros", así como su proyección en cuanto al contexto estadounidense.

En torno a la independencia y la abolición

La colonia española se asentó y prosperó en la isla de Cuba, durante más de cuatro siglos, gracias al comercio marítimo y a la agricultura de pequeña productividad, con la trata negrera, reforzada a finales del siglo XVIII por la economía de plantación organizada esencialmente con mano de obra esclava. Entre 1511 y 1761, unos 60 000 esclavos fueron introducidos en Cuba, entre 1790 y 1860, más de 300 000. Entre 1817, fecha de la primera prohibición de la trata, y 1835, año de la Ley de represión del tráfico negrero, el comercio transatlántico, legal y clandestino, estuvo en constante aumento; luego, se detuvo paulatinamente entre 1860 y 1873. Se abolió la esclavitud entre 1880 y 1886. Pese a un destacado abolicionismo desde la Isla (años 1830-40) y las presiones de los británicos, la abolición para muchos esclavos, negros criollos o recién llegados de África, no fue efectiva hasta la Primera Guerra de Independencia. Por estos años (con el aumento de la trata), la población negra (libre y esclava, de color) superaba el número de blancos en la Isla, en la parte occidental y central; asimismo, se incrementaron las rebeliones (palenques en Oriente y el centro del país) y el cimarronaje se enfrentó a la represión colonial agudizada por las masacres y las ejecuciones durante la Conspiración de la Escalera (1844).

Además del problema específico de Cuba (alargamiento de la duración de la trata, de la esclavitud y porcentaje creciente de negros y mulatos en la población cubana a lo largo del siglo XIX), José Martí tuvo una buena comprensión de las características étnicas de América, por la diversidad cultural y social del continente latino. La población de América se componía sólo en parte de criollos de origen español, minoritarios en su mayoría, o a veces mayoritarios con los mestizos (lo eran entre letrados y políticos). En muchas regiones, los pueblos indígenas eran mayoritarios. Los blancos representaban una pequeña mayoría, variable según los países y las épocas (entre los siglos XIX y XX), frente a mulatos y negros descendientes de esclavos africanos presentes en el Caribe insular y continental, en Brasil, en algunas provincias de Colombia, Venezuela, Ecuador, Perú, y en porcentaje ínfimo en Bolivia, Uruguay, Argentina. El mito de una América blanca, mantenido antes y después de Martí, en países que ocultaban a sus indios o sus negros o los forzaban a asimilarse, perduró en la práctica del "blanqueamiento" para alcanzar la "raza ideal" que permitiera el ascenso social, sin destruir los esquemas segregativos.

En el siglo XIX, se consideraba la esclavitud como práctica degradante para el amo blanco pero fueron pocos los que denunciaron la deshumanización infligida al esclavo y menos aún los que promovieron la igualdad racial. Cuba no iba a conocer aquella sociedad ideal, soñada por Martí, durante la República (1902-1958) liderada al principio por antiguas figuras de la Segunda Guerra de Independencia, y vigilada de cerca por las leyes de sumisión al imperio estadounidense (hasta las prácticas de segregación en lugares públicos en los años 1940-1950). El país se mantuvo alejado del modelo ideado por Martí, salvo algunas excepciones con la Constitución democrática de 1940, y luego con la de la Revolución (1976), siendo éstas las más avanzadas al

respecto (cf. Alejandro de la Fuente).

José Martí fue el primer poeta en condenar simbólicamente la esclavitud como crimen contra la humanidad (poema XXX, *VS*). Fue él quien escribió que las razas no existían ("Mi raza", "Nuestra América"): que uno sea blanco, negro o mulato, lo que importa es el patriota y el ser humano. El poeta puso su verdad al servicio de los demás, del Bien como valor esencial, pero sin pretensiones a la fama o la gracia absoluta, ni a convertirse en un guía para la eternidad, ni en una estatua de mármol ("Sueño con claustros de mármol", XLV, *VS*). Evocó el tema de la igualdad racial repetidas veces entre 1880 y 1888, y no cesó, tras el fin del combate abolicionista en Cuba, de sostener tesis antirracistas y antisegregacionistas, para Cuba y todos los países de la América del norte y del sur. En un discurso patriótico de 1888 ("Diez de octubre de 1888", Masonic Temple, Nueva York), dirigido a los cubanos patriotas en el exilio, recordó la necesidad de acabar con la discriminación y los prejuicios heredados de la Colonia. Los cubanos debían integrar dos principios básicos en el sentimiento patriótico de defensa de la soberanía nacional: el reconocimiento del apoyo de los negros durante la Primera Guerra de Independencia en la que muchos esclavos fueron liberados por ser soldados de la Primera República en armas (1868-1878), y la unión de todos en favor de una causa común, la libertad nacional. En 1890, funda la Liga, asociación de protección y mutuo apoyo a la educación para los cubanos y puertorriqueños negros o mulatos, obreros analfabetos del tabaco de las manufacturas de Florida. Para profundizar sobre estos temas, aconsejamos la lectura de los ensayos de Paul Estrade, *Los fundamentos de la democracia en Latinoamérica* (en la segunda parte, "La defensa de los desheredados", pp. 209-270) y de Jean Lamore, *José Martí, La liberté de Cuba et de l'Amérique latine* (pp. 9-17, capítulos VI, VII, VIII, "Martí y las razas", pp. 121-149).

"Mi raza"

Ante la urgencia de unificar la emigración en Estados Unidos, de evitar la desunión entre los exiliados y en Cuba frente al tema de la abolición y luego de la independencia, Martí promovió la unión de todos. En el texto escrito en Nueva York, "Mi raza" (*Patria*, 16 de abril de 1893⁵), asumió el claro objetivo de dejar atrás las arcaicas divisiones raciales y la oposición libertad *versus* servidumbre. Más allá de los conceptos de raza y de racismo genético tan debatidos en el siglo XIX (tesis evolucionistas), y de las divisiones internas (conflictos de clases), tanto de los racistas blancos como negros, Martí abogaba por los derechos del ser humano. La tonalidad didáctica de su corto artículo es motivada por el anhelo de convencer a sus interlocutores:

"El hombre no tiene ningún derecho especial porque pertenezca a una raza o a otra; dígame hombre, y ya se dicen todos los derechos."

"Insistir en las divisiones de raza, en las diferencias de raza, de un pueblo naturalmente dividido, es dificultar la ventura pública y la individual, que están en el mayor acercamiento de los factores que han de vivir en común."

5 Consultar el sitio del Centro de Estudios Martianos, www.josemarti.cu.

Se notará la constante preocupación de Martí por el bien común, la comunión de intereses individuales y colectivos, y la defensa de la idea de una convivencia insoslayable por ser evidente ("han de vivir en común"), en un pueblo "naturalmente dividido" cuyo poblamiento se hizo a lo largo de los siglos de su existencia mediante el cruce étnico y la aculturación. Por lo demás, no se puede cambiar el pasado, al contrario hay que vanagloriarse de la historia nacional. La recuerda el escritor, como en muchos otros textos, a través de la gesta ejemplar de la Primera República en armas (primera abolición y Constitución de Guáimaro de 1869): "La República no se puede volver atrás", "En Cuba hay mucha grandeza en negros y blancos." Estos argumentos situados al final del texto permiten ganarse el apoyo de sus lectores, es un razonamiento que nadie puede negarle: los valores republicanos unen a los patriotas en torno a la defensa de la libertad y la igualdad. "En Cuba no hay temor a la guerra de razas. Hombre es más que blanco, más que mulato, más que negro."

No obstante, la circunstancia nacional no es la única óptica privilegiada en este artículo considerado como una aclaración, como lo anuncia el locutor en la primera frase: "Esa de racista está siendo una palabra confusa y hay que ponerla en claro." A lo largo de su exposición didáctica que provoca obvios efectos de concientización, con su tono sentencioso y solemne, se avanzan los argumentos que introducen (los primeros citados) o concluyen cada sección argumentativa: "La paz pide los derechos comunes de la naturaleza; los derechos diferenciales, contrarios a la naturaleza, son enemigos de la paz." Sus criterios, seguramente influidos por los conceptos humanistas de Diderot y Rousseau, en cuanto a humanidad y derecho natural, se combinan con los de alcance ético y político: "Los negros están demasiado cansados de la esclavitud para entrar voluntariamente en la esclavitud del color. Los hombres de pompa e interés se irán de un lado, blancos o negros; y los hombres generosos y desinteresados se irán de otro."

La perspectiva humanista y universalista es la que prima en los discursos suyos de esta índole sentenciosa y declarativa (que es declaración de fe ética y patriótica, a la vez que humanista), con la defensa de cualidades como la generosidad, el decoro, la "lealtad y ternura". Un hombre vale por sus méritos y no por su color de piel: aseveración que fue altamente innovadora en aquella sociedad finisecular, basada en el sistema social racializado de la Colonia.

El activista cubano no dejó de lado otra posición inquebrantable de su combate político: la integración social y los derechos para cada ciudadano. Al evocar a los sabios que sí saben olvidar su color, tanto los blancos como los negros, expresa su ideal de justicia y armonía social: "Juntos trabajan, blancos y negros, por el cultivo de la mente, por la propagación de la virtud, por el triunfo del trabajo creador y de la caridad sublime." Son los lemas de Martí que reivindicaba el culto al trabajo y la solidaridad, el acceso a la educación y la cultura para el bien de todos.

"Martí y las razas"

El antropólogo cubano Fernando Ortiz, en su famosa conferencia "Martí y las razas", pronunciada en La Habana (1941), delante del Palacio de los Capitanes Generales de la Isla, antiguo símbolo del dominio colonial, evoca el contexto de Martí y

aquel ambiente opresivo: "el absolutismo colonial, con falta de libertades y sobra de opresiones, necesitaba del racismo como elemento ideológico de su estructuración social." "Tuvo Martí que librarse del peso de los vetustos prejuicios e intereses, que hacían gravitar unas razas sobre otras, incapacitándolas a todas para la integración nacional".⁶ Fernando Ortiz comenta que Martí tenía el proyecto de publicar un libro titulado "Mis negros". Quedan relatados en sus archivos sus encuentros con negros esclavos o libres, y sus recuerdos de la esclavitud: las "cadenas" y las "trabas" (el bocabajo en el pueblo de Hanábana que le inspiró su poema XXX de los *Versos sencillos* de 1891); el anciano a quien conoció en el presidio "algo de robles rotos, majestad desoladora"; un niño o "negrito", etc. Establece la diferencia entre "los negros de África salvajes" y los criollos de Cuba. Los considera de raza "de alma noble y generosa" pero de "razas primitivas":

"Tiene el negro una bondad nativa, que ni el martirio de la esclavitud pervierte, no se obscurece con su varonil bravura. [...] íntima comunión con la naturaleza, puede con ella estremecerse y regocijarse"; "recuerda en sus movimientos la majestad del león: y hay en su afecto una lealtad tan dulce que no hace pensar en los perros, sino en las palomas; y hay en sus pasiones tal claridad, tenacidad, intensidad, que se parecen a la de los rayos del sol"⁷

Esta bondad es natural, primigenia (de nacimiento), no pervertida por la civilización europea, siendo lo natural y bruto, sin pulir, es un valor positivo en el ideal martiano. Podemos observar el primitivismo de la época, pero remitimos a los cuentos de *La Edad de oro* en que se evocan sin distinciones jerárquicas todas las civilizaciones, África incluida. Como señala Iván Schulman, "en el negro descubre Martí bondades y virtudes raigales como las del indio, y lo vincula con la naturaleza, modo martiano de afirmar su innata superioridad humana y su acendrado espiritualismo."⁸

Constituye una mirada desde fuera, siendo Martí un criollo, hijo de españoles peninsulares: no era ni indio ni negro ni mulato. Esa identificación social y cultural suya "con los pobres de la tierra" (Poema III, *VS*) es impulsada por su proyección firmemente política. Adopta una posición defensiva para contrarrestar las visiones prejuiciadas que se daban de los negros a los que se solía asociar con lo feo y diabólico desde los tiempos coloniales. Martí se esfuerza por destacar sus cualidades: bondad natural, capacidad emocional y espiritual de percibir lo bello de la naturaleza, humildad y honradez, ansia de acceder a la educación y cultura (y a la razón). La perspectiva política de Martí para integrar al negro a la nación no sólo estriba en reconocer su papel político y militar con la Independencia sino que forma parte de su proyecto de sociedad criolla. Para ello, el descendiente de esclavos tenía que recobrar su humanidad, lo que le había sido negado en tiempos de esclavitud.

Por lo demás, dos de los pilares del movimiento independentista de Cuba eran negros y amigos de Martí: Antonio Maceo caído en combate un año después del poeta

6 Fernando ORTIZ, "Martí y las razas", in *Raza y racismo*, compiladores Esther Pérez y Marcel Lueiro, La Habana, Caminos, 2009, p. 51.

7 Martí citado en ORTIZ, *ibid.*, p. 68.

8 Ivan A. SCHULMAN, "Fernando Ortiz y el culto a Martí" in *Vigencias: Martí y el Modernismo*, La Habana, CEM, 2005 (cf. "Desde los Estados Unidos: Martí y las minorías étnicas y culturales", 1981).

(1896), con el que estaba en contacto desde el año 1882, y Juan Gualberto Gómez desde 1879, periodista y pensador político, fundador de los periódicos *La Igualdad* y *La Fraternidad* en La Habana. Son muchos los testimonios de Martí sobre figuras revolucionarias de la Independencia, por ejemplo dedicados a Rafael Serra, Antonio Maceo a cuya madre, Mariana Grajales, le rindió un famoso homenaje (1892).

En los textos revolucionarios de *Patria*, siempre se reitera la idea de unión de los cubanos: "Los hombres verdaderos, negros o blancos, se tratarán con lealtad y ternura, por el gusto del mérito, y el orgullo de todo lo que honre la tierra en que nacimos, negro o blanco." ("Mi raza") Hallamos los mismos juicios y valores morales, el decoro, el respeto, el amor:

"el perdón mutuo de una y otra raza, y aquella prudencia siempre digna y siempre generosa de que sé que su altivo y noble corazón está animado. Para mí es un criminal el que promueva en Cuba odios, o se aproveche de los que existen. Y otro criminal el que pretenda sofocar las aspiraciones legítimas a la vida de una raza buena y prudente que ha sido ya bastante desgraciada."

"Los esclavos, blancos o negros, fueron depuestos en largas generaciones, por el recuerdo de la esclavitud más que por la culpa del color, del derecho en la aptitud y en la virtud con sus antiguos amos."⁹

Otros textos de Martí son comentados por Ortiz, mediante un discurso osado en una época en que todavía los prejuicios raciales eran vigentes, a pesar de que la vanguardia negrista de los años 1920-1930 había dado más visibilidad a los aportes africanos en la cultura cubana y al combate por los derechos cívicos y la integración de los negros. Además, en los años cuarenta, poco se conocía sobre los textos de Martí. Ortiz resalta la importancia de los últimos escritos del poeta durante la preparación de la guerra hasta el "Manifiesto de Montecristi" y la carta a Henríquez y Carvajal, desde la República dominicana, en los que el cubano se oponía a la tiranía colonial desmintiendo el hecho de que iba a ser una guerra de razas, porque los revolucionarios cubanos iban aliados a los negros de Jamaica y Haití (los mismos argumentos de casi un siglo atrás, cuando la gesta de Bolívar y su discurso tan debatido de la *Carta de Jamaica*).

"Para muchos blancos era un temor real a la rebeldía de los subyugados, para otros era un pretexto más para la subyugación; para unos negros era un signo de su propia potencia, que era temida por ser amenaza verdadera; para otros era un nuevo vejamen que más los aherrojaba en la servidumbre; para todos, para blancos y negros, era una dolorosa preocupación, una muralla contra libertades y progresos, un complejo inhibitorio que durante siglos influyó, y no hay por qué negar que influye todavía, en las sinuosidades de nuestra historia patria."¹⁰

Antes y después de la Guerra de los Diez Años, perduraba el miedo al negro, a los mambises. Según Miguel Barnet, "más de 70 % de los mambises o guerreros cubanos eran de origen africano"¹¹. Desde la Primera Guerra, el gobierno colonial dividía en Cuba a su población de color (favores y distinciones a ciertos negros y mulatos, paternalismo); liberaron a los esclavos que lucharon del lado español durante la guerra. En el bando español (aunque también los hubo independentistas), se

9 Tres citas anteriores de Martí, citado por ORTIZ, *op. cit.*, p. 82.

10 ORTIZ, *op. cit.*, p. 75.

11 Miguel BARNET, *La fuente viva*, La Habana, Editora Abril, 2011, p. 274.

posicionaban los Batallones de Pardos y Morenos (institución colonial militar), frente a muchos esclavos y cimarrones que se unieron a los primeros alzados en 1868-69. Nótese que el texto de declaración de la abolición de Carlos Manuel de Céspedes era bastante moderado, pues pedía la abolición progresiva y con indemnizaciones (cf. Constitución de Guáimaro). El texto de Antonio Maceo, el Titán de Bronce, declarado en el exilio en Kingston (1879), "Proclama ¡Viva Cuba independiente!", resulta mucho más revolucionario. Luego de dirigirse a los "jóvenes", al pueblo ("tu, pueblo"), a los "españoles", a los "cubanos", y antes de terminar por los "compañeros de la pasada guerra" y los "cubanos emigrados", declaraba el líder independentista:

"¡Esclavos! El tirano os ha negado la libertad y os condena al martirio. El hombre negro es tan libre como el blanco: la maldad del opresor os tiene sufriendo las crueldades de vuestros amos. El látigo que aún cruje sobre vuestras espaldas lo sufrís porque estáis engañados; recordad que vuestros compañeros que pelearon en la pasada guerra, conquistaron su libertad porque los cubría la bandera de Cuba, que es la de todos los cubanos; agrupaos, pues, bajo de ella, y obtendréis libertad y derecho, y haréis luego causa común con los que hoy quieren redimiros de la degradante situación en que os encontráis."¹²

A estas posiciones tan radicales para el contexto de la época, le hacen eco los escritos de Martí:

"Libres hicimos a los hombres negros, y es necesario que sean libres. Viles dejamos de ser los hombres blancos, y es necesario que no volvamos a ser viles."¹³

Nuestra América

En "Nuestra América", la concepción del hombre americano representado por el mestizo ha de contar con la de "hombre natural", descartando al criollo alienado por modelos europeos. Pero la unidad ha de hacerse con todos: "El mestizo autóctono ha vencido al criollo exótico", "No hay odio de razas, porque no hay razas"; "Peca contra la Humanidad el que fomente y propague la oposición y el odio de razas". Más allá del lenguaje cristiano generalmente poco usado por el cubano por preferirle el criterio moral, privilegia la bondad del hombre que adquiere legitimidad al ejercer el bien en nombre de la justicia. El que guía esa marcha hacia la unidad es el aldeano, orgulloso de sus raíces, el que parte a vencer el ejército del Norte, aquél que "ahoga en sangre a sus indios": "con los oprimidos había que hacer causa común, para afianzar el sistema opuesto a los intereses y hábitos de mando de los opresores"¹⁴. El historiador Pedro Pablo Rodríguez explicita la noción de "hombre natural" asociada a la "república nueva", para cuando Cuba se libere:

12 Antonio MACEO in *Raza y racismo*, *op. cit.*, p. 349.

13 Citado por Ortiz, *op. cit.*, p. 82. Cf. Leyda Oquendo, "Martí. Apuntes sobre su antirracismo militante" (2008), *Raza y racismo*, *op. cit.*, pp. 261-271. Cf. Carlos Alberto Más Zabala, *José Martí: del antiesclavismo a la integración racial*, La Habana, Editorial Ciencias Sociales, 1996 ; "José Martí: del antiesclavismo a la integración racial. Mis negros", 2010-10-25, *Cubarte*.

<http://archivo.cubarte.cult.cu/periodico/print/articulo/16003.html>

14 José MARTÍ, "Nuestra América", Caracas, Biblioteca Ayacucho, 2005, pp. 31-39.

"[...] ese reconocimiento del "hombre natural" (cuyo desdén, incluso, explica para Martí el fenómeno del tirano o caudillo latinoamericano) no implicaba para el Maestro alejarse de su aspiración a un equilibrio de todos los elementos del país (que incluiría, por supuesto, al criollo y al culto).

Tampoco puede obviarse cómo su concepto del hombre natural reúne al indio (el descendiente de la cultura original), al negro (aportador de otros elementos a esta nueva identidad latinoamericana) y a un sector social bien definido: el campesino, es decir, el trabajador de la tierra en países de franca economía agrícola bien lejos todavía de la industrialización."¹⁵

Frente a la barbarie, Martí junta a sus personajes emblemáticos, "el indio, el negro, el campesino", por ser las fuerzas sociales que encarnan la futura rebelión de los oprimidos, invirtiendo el famoso debate entre "civilización y barbarie". El indio queda mudo y se va a la selva donde permanece, viviendo en armonía con su medio natural. El negro canta una música triste, "solo y desconocido, entre las olas y las fieras". Aunque la puesta en escena del negro con la música es algo estereotipado (desde el teatro bufo cubano y las coplas de las guarachas satíricas y racistas), se evoca su sufrimiento por su condición de descendiente de esclavo, su pobreza o su pérdida de libertad. Tal vez la imagen de las olas remita al pasado remoto de la travesía transatlántica cuando el comercio triangular deportaba a millones de cautivos africanos; entonces las fieras podrían designar a los perros de presa o mastines amaestrados para perseguir esclavos fugitivos. La soledad, aludida en la cita anterior, sería la consecuencia de la marginalización y segregación racial de la cual era víctima el negro en toda América.

En sus "Apuntes de viaje", en que afloran la profunda americanidad de José Martí y su compromiso americanista, el locutor convertido en "peregrino andante" narra cómo aprendió a conocer el continente indio y mestizo. Su descubrimiento de la otra América, diferente de la realidad insular cubana pero en sintonía con ella, por la belleza de su paisaje y la diversidad de sus poblados, tras la admiración primera, deja lugar a la afirmación de una voluntad de cambio. Aquellas sociedades observadas durante su recorrido por tierras y mares, eran consideradas por él como arcaicas; por ello, tenían que luchar urgentemente por su emancipación y contra la miseria social y cultural. Tras maravillarse por las tradiciones mayas o de la costa caribeña (Yucatán, Belice), el ojo testimonial se focaliza sobre la población "abigarrada" de los negros de la isla holandesa de Curazao. Los define como una "raza degenerada, raza enferma", una comunidad así percibida ya que para él, la miseria era sinónimo de ignorancia, embrutecimiento, bajeza y sumisión, pero debía inspirar compasión: "los negros pobres de esta tierra".¹⁶

Martí rechaza la inferiorización social a que era sometido el negro, como lo había hecho antes acerca de la deshumanización del esclavo. Tras recordar al anciano negro, conocido durante el presidio, en su "Carta a Valero Pujol" (27 de noviembre de 1877), declaraba su amor por "América tierra de pasión", "mi gran madre América", la Madre Patria, tanto su amor a Guatemala como su admiración por "la elocuencia de un negro de África": "Estoy orgulloso ciertamente, de mi amor a los hombres, de mi

15 Pedro Pablo RODRÍGUEZ, "Nuestra América como programa revolucionario" (1991) in *Al Sol voy, atisbos a la política martiana*, La Habana, Centro de Estudios Martianos, 2012, p. 202.

16 José MARTÍ, Biblioteca Ayacucho, *op. cit.*, p. 281, p. 276.

apasionado afecto a todas estas tierras, preparadas a común destino por iguales y cruentos dolores."¹⁷

La "raza", en nuestra América, no es un concepto biológico sino cultural, ya que para Martí las razas no existen. En esto contradice a los latinoamericanos y los cubanos que retomaron el discurso racista, derivado de teorías europeas de los evolucionistas (Darwin, Spencer, Gobineau), sobre las razas superiores e inferiores. Le confiere una significación social a los problemas raciales (negros, indios), por ejemplo en 1884: "No se ve cómo del mismo golpe que paralizó al indio, se paralizó a América? Y hasta que no se haga andar al indio, no comenzará a andar bien la América", o sea para el progreso en el continente, constituye un freno (o rémora, así aparece en algunos textos suyos). Al respecto, citamos la "Carta a Serafín Bello" (16 de noviembre de 1889, in *Obras escogidas*, tomo I):

"El hombre de color tiene derecho a ser tratado por sus cualidades de hombre, sin referencia alguna a su color." "El obrero no es un ser inferior, no se ha de tender a tenerlo en corrales, y gobernarlo con la pica, sino en abrirle, de hermano a hermano, las consideraciones y derechos que aseguran en los pueblos la paz y la felicidad."

Mediante estas afirmaciones, le hace eco (en contrapunto) a los discursos de ciertos reformadores moderados, algunos cubanos, puertorriqueños y demás, que pretendían reformar la sociedad ocultando los conflictos raciales, la "guerra de razas", ya que se seguía temiendo el "peligro negro": se preconizaba no otorgarles derechos a los negros, por si tomaran el poder por las armas y se sublevaran contra sus "salvadores". Era un discurso que se había propagado desde hacía ya más de un siglo, como consecuencia de la revuelta de los esclavos en Haití y del cimarronaje en Cuba. Varias figuras políticas y pensadores habían puesto en tela de juicio esos falsos razonamientos, con los que se justificaba la necesidad de explotación económica: el abolicionista puertorriqueño Ramón Emeterio Betances que había condenado la esclavitud y la trata, los historiadores y políticos haitianos Louis-Joseph Janvier, Anténor Firmin y Hannibal Price, que publicaron ensayos para "rehabilitar la raza negra" y la historia de la República haitiana. Intentaron deconstruir los discursos racistas de científicos franceses o alemanes que pretendían demostrar, por estudios antropométricos o biológicos, que se podía clasificar a los seres humanos en "razas superiores e inferiores". Esto fue luego un modo, por parte de los poderes oficiales de países imperialistas, entre otros, de justificar las guerras de conquista colonial, en el transcurso del siglo XIX (Argelia, África del Sur) y del siglo XX (África subsahariana, Asia del sureste).

Antisegregacionismo

Para volver a la citada representación del negro cantando o tocando música, se encuentra pues en los "Apuntes de viaje" (Curazao, Venezuela), y también en las "Escenas americanas" publicadas en la prensa de Estados Unidos. Su artículo, "El

¹⁷ *Ibid.*, p. 313.

terremoto de Charleston" (1886), es una crónica testimonial de cuanto sufrió la población de la ciudad después de un terremoto, y el testigo se fijó en la capa más pobre de esta sociedad: "Son negros, negros en quienes ha resucitado, en lamentosos himnos y en terribles danzas, el miedo primitivo que los fenómenos de la naturaleza inspira a su encendida raza"¹⁸. Como ya lo hemos visto, la visión de Martí es esquemática, permaneciendo los negros asociados a sus orígenes primitivos de África, al menos como el público de aquel entonces se lo imaginaba. Sin embargo, este artículo y otros, destaca el interés de Martí por la causa de los negros, menos secundarios en su obra que en la de los escritores del siglo XIX. Martí fue uno de los primeros en reactualizar la gesta ejemplar de un abolicionista norteamericano blanco, John Brown, quien salvó a varios esclavos ayudándoles a huir de la plantación; por lo cual fue condenado a muerte, antes de la guerra de Secesión (cf. Martí, "Un drama terrible"). Asimismo, Martí denunció en *La Nación* o *La Opinión pública*, al fin de los ochenta, los linchamientos que ocurrían en el "Sur yanqui" donde ya el Ku Klux Klan había sido fundado:

"muestra la llaga que llevan en el corazón los que se alimentaron de sangre esclava, y hoy viven como sobre carbones ardientes, rechazando con furia el aire negro, el amor negro, la ambición negra: no hay día sin asesinato en los Estados del Sur."¹⁹

Las referencias a otras figuras históricas como Lincoln son numerosas en "Madre América", "Nuestra América", en los textos de las Conferencias dedicadas al Congreso de Washington. Se alaba la gesta gloriosa del presidente republicano Abraham Lincoln, por sus esfuerzos por evitar el baño de sangre que había de ser la Guerra de Secesión, y la consecuente escisión del pueblo norteamericano a causa de la abolición de la esclavitud sólo defendida por el Norte (Sur *yankee* esclavista y conservador): "entre el estruendo y el polvo que levantan al caer las cadenas de un millón de hombres emancipados!" ("Madre América"). Esta imagen, en honor de los esclavos anónimos, se contrapone a la de la Historia oficial dedicada a ensalzar la figura heroica de Lincoln.

Con la misma intencionalidad crítica en su invectiva contra la política imperialista de los Estados Unidos y al poner en tela de juicio el pretendido beneficio que podría sacar Latinoamérica en asociarse política y económicamente con esta potencia que demuestra tanto menosprecio a los pueblos del sur, escribe el cronista en "La Conferencia monetaria de las Repúblicas de América":

"este factor, que consumió la raza nativa, fomentó y vivió de la esclavitud de otra raza y redujo o robó los países vecinos, se ha acendrado [...]. Creen en la necesidad, en el derecho bárbaro, como único derecho [...]. Creen en la superioridad de "la raza anglosajona contra la raza latina". Creen en la bajeza de la raza negra, que esclavizaron ayer y vejan hoy, y de la india, que exterminan. Creen que los pueblos de Hispanoamérica están formados, principalmente, de indios y de negros."²⁰

Este punto de vista y el anterior comentado reflejan posiciones que durante la segunda mitad del siglo XX se calificaron como una deconstrucción de los mitos, inherente al proceso de descolonización de las mentes. Es de nuevo la prueba de que Martí estaba avanzado para su tiempo, por su lucidez, su ausencia de prejuicios, su

18 José MARTÍ, *Obras escogidas*, La Habana, Editora Política, 1979, p. 121.

19 José MARTÍ, *Obras completas*, tomo XII ; cf. Estrade (2000), capítulo III, pp. 209-225.

20 José MARTÍ, Biblioteca Ayacucho, *op. cit.*, p. 154.

espíritu de contradicción frente a los esquemas tradicionales de representación.

En Estados Unidos, José Martí se interesa por el pasado de resistencia antiesclavista a través de otras figuras como Frederick Douglass y Wendell Phillips, abogado abolicionista más radical que Lincoln. Martí había colocado un retrato del segundo en su oficina. Le dedicó un elogio fúnebre, en *La América* y *La Nación* (febrero y marzo de 1884). Frederick Douglass, nacido esclavo, militante abolicionista, publicó numerosos ensayos y su autobiografía, y se convirtió en una figura política de Estados Unidos. Estaba presente en el Congreso en calidad de Cónsul de Haití. Fue objeto de crítica irónica de parte de Martí, porque le parece demasiado dispuesto a dejar el gobierno de Estados Unidos asentar su poder en Haití (en un contexto de intervenciones militares en Haití y República Dominicana).

Acerca de la cuestión de los descendientes de esclavos en debate, todavía de alcance reducido en aquel tiempo en el territorio estadounidense, se nota que Martí conoce a aquellas dos grandes figuras históricas que han tratado el tema y los cita: F. Douglass y el historiador haitiano Hannibal Price. Por otra parte, su ojo observador denota su interés en hacer patente la desigualdad racial: se da cuenta que en aquellas sociedades coloniales fundadas sobre la explotación de los negros, éstos aún permanecen sometidos a la obligación (o la tradición) de ejercer ciertas profesiones del proletariado o de la domesticidad. Nadie pues, excepto Martí, se asombra en el Congreso que los camareros sean negros: "Los negros van y vienen, diez para cada huésped, cepillo en mano"²¹.

En el texto n° 5 de las Conferencias (febrero de 1890), Martí concluye evocando unas proposiciones de leyes que otorgaban la autorización de expatriación de los negros de América para África, una "solución" entre otras (como el blanqueamiento, la segregación, la represión, los asesinatos y linchamientos tolerados en muchas ciudades del Sur) para hacer "desaparecer el problema negro" (retomamos términos que se usarán hasta el siglo XX), en vez de promover el acceso libre a la ciudadanía y de imponer la igualdad de derechos, tal y como Martí la defendía. Las medidas, criticadas aquí por el cubano, desembocaron más tarde, por ejemplo en los primeros decenios del siglo XX, en los viajes de la *Black Star Line*, compañía marítima fundada por Marcus Garvey, hombre político jamaicano. Por motivo del rescate de los orígenes africanos y para afirmar el orgullo del pueblo negro, envió centenares de familias de afrodescendientes a instalarse en África del Oeste (Freetown, Liberia), puesto que la Nación norteamericana los rechazaba :

"Se habla menos del proyecto del debate de los senadores sobre el proyecto de ley que convida a los norteamericanos negros a expatriarse, a salir de su patria para siempre, para que no tengan que tratarlos como hombres, y sentarse a su lado en los carros, los norteamericanos blancos."²²

En "Nuestra América", el locutor Martí se posicionaba junto a los indios y los negros, apartados de la Historia oficial, para forzar a los nuevos amos a "desestancar al

21 José MARTÍ, Biblioteca Ayacucho, *op. cit.*, p. 53.

22 *Ibid.*, p. 87.

indio", a "ir haciendo lado al negro suficiente": el negro ya puede ser orgulloso, recobró su dignidad con la abolición. Le tocaba encontrar su lugar en la sociedad criolla y afirmar sus derechos. La realidad de aquel entonces distaba mucho de lo que anhelaba Martí. No obstante, la "sangre natural" simboliza la legitimidad de todos estos pueblos del continente que han de avanzar juntos, "un solo pecho y una sola mente"²³, por ser iguales en derechos y deberes. Van participando en el proceso de civilizar Nuestra América. El "pecho" es la parte noble del cuerpo para el poeta, "me sacaré lo que en el pecho tengo" (*Versos libres*), ya que es la morada del corazón; la "mente" es el alma y la inteligencia, pues la emoción y la razón, los dos pilares de su concepción del mundo y de la actuación suya para mejorarlo. Es el combate en su propio ser entre las concepciones del arte de tradicional oposición, entre lo apolíneo y lo dionisiaco, pero en él es un combate fundador, no sólo agónico: se ha de "fundar sobre las hidras".

Una vez más, podemos constatar el adelanto progresista de la visión ética y política de José Martí respecto de la de sus contemporáneos. En los textos que hemos citado, el autor insistió en la palabra "patria" porque –y esto hasta el siglo XX–, los negros no eran considerados como ciudadanos legítimos de esas naciones americanas, tanto en el norte como en el sur. Para la justa reconsideración y reivindicación de su papel en la conformación de estas naciones, hubo que esperar las negritudes de los años 1910-1916 (con la *Black Renaissance* y el *Black Harlem* en Nueva York, animados por norteamericanos y poetas de Jamaica y Trinidad), el *Negrismo* en el Caribe hispanófono (con Luis Palés Matos, Nicolás Guillén, Manuel del Cabral, respectivamente de Puerto Rico, Cuba y República Dominicana, 1928-1940), el Indigenismo haitiano de la *Revue Indigène* con Jacques Roumain y Jean-Price Mars al final de los años veinte, las negritudes francófonas con Aimé Césaire, René Ménil, Léon-Gontran Damas, Guy Tirolien, Alioune Diop (Martinica, Guyana, Guadalupe, África del Oeste), de los años treinta a sesenta (primer Congreso de los escritores negros y anticolonialistas en 1956).

23 *Op. cit.*, p. 37

De la Cuba esclavagiste à Notre Amérique

Photo: The New York Times

Colloque International

**Vendredi 16 Janvier 2015
La Sorbonne**

Salle Delpy
Institut d'Etudes Ibériques
et latino-américaines
31, rue Gay-Lussac
75005 Paris

**Samedi 17 Janvier 2015
Université de Lyon 2**

Amphi Benveniste
Campus Berges du Rhône
7, rue Raulin
69007 Lyon

Organisatrices :

Sylvie Bouffartigue
sylvie.bouffartigue@univ-savoie.fr

Sandra Hernandez
sandra.hernandez@univ-lyon2.fr

René-Clémentine Lucien
renee.lucien@paris-sorbonne.fr



UNIVERSITÉ
LUMIÈRE
LYON 2
UNIVERSITÉ DE LYON



CRIMIC



Le colloque se déroule sur deux sites :

16 janvier 2014 à l'Université Paris Sorbonne, Institut d'Etudes Ibériques et Latino-américaines, 31 rue Gay-Lussac, Salle Delpy

17 janvier 2014 à l'Université Lumière Lyon 2, Campus Berges du Rhône, Amphi Benveniste, 7 rue Raulin, Lyon 7^e.

De la Cuba esclavagiste à Notre Amérique

Organisatrices : Sylvie Bouffartigue, Sandra Hernandez, Clémentine Lucien.

Programme

Vendredi 16 janvier

Université Paris Sorbonne, Institut d'Etudes Ibériques et Latino-américaines
31 rue Gay-Lussac, Salle Delpy

9h30 Ouverture du colloque

En présence de Nancy Berthier, directrice du CRIMIC, de Miguel Rodriguez, responsable d'IBERHIS et des organisatrices Sylvie Bouffartigue, Sandra Hernandez, Clémentine Lucien.

9h45-11h15 Première session, modérateur : Miguel Rodriguez

9h45- 10h30

Conférence de Paul Estrade, professeur émérite, Université Paris VIII, GRIHAL
« Réflexions sur le concept martinien de Notre Amérique : genèse, portée et mise en oeuvre, héritage »

10h30-11h

Hervé Le Corre, Université de Paris Sorbonne, CRIAL
« Ecrire le paysage, inscrire le politique dans les « Viajes » de José Martí »

11h Discussion et Pause

11h15-12h15 Deuxième session, modératrice : Consuelo Naranjo Orovio

11h15- 11h45

Sandra Hernandez, Université de Lyon II, LCE, GRIHAL
« Abolicionismo y antisegregacionismo en los textos de José Martí »

11h45-12h 15

Sylvie Bouffartigue, Université de Savoie-Mont Blanc, LLSETI, GRIHAL
« Nuestra América : iconografía de un proyecto de Nuestra América del siglo XXI »

12 h 15 Discussion

12h30-14h Déjeuner

13h45 Reprise

14 h-15h30 Troisième session, modératrice: Sandra Hernandez

14h-14h30

Elsa Capron, Université de la Réunion, CRLHOI
« Mujeres esclavas en las plantaciones cubanas entre 1789-1886 : ¿qué realidades ? »

14h30-15h

David Castaner, Université Paris Sorbonne, CRIMIC
« De la utopía de las plantaciones a la abolición de la esclavitud : representaciones de esclavos y libertos en la pintura cubana de la segunda mitad del siglo XI »

15h-15h30

Renée Clémentine Lucien, Paris Université Paris-Sorbonne, CRIMIC, GRIHAL
« Relaciones entre negros de plantación y marginados, cimarrones y apalencados ».

15h30 Discussion et pause

16 h-17h00 Quatrième session, modératrice Clémentine Lucien

16h-17h00

Conférence de Consuelo Naranjo Orovio, directrice du GECCMA-CSIC, Madrid
« Noticias que viajan y propagación del terror : de la memoria de la revolución de Saint Domingue »

Le programme est consultable sur <http://griahal.free.fr>

De la Cuba esclavagiste à Notre Amérique

Photo: The New York Times

Colloque International

**Vendredi 16 Janvier 2015
La Sorbonne**

Salle Delpy
Institut d'Etudes Ibériques
et latino-américaines
31, rue Gay-Lussac
75005 Paris

**Samedi 17 Janvier 2015
Université de Lyon 2**

Amphi Benveniste
Campus Berges du Rhône
7, rue Raulin
69007 Lyon

Organisatrices :

Sylvie Bouffartigue
sylvie.bouffartigue@univ-savoie.fr

Sandra Hernandez
sandra.hernandez@univ-lyon2.fr

René-Clémentine Lucien
renee.lucien@paris-sorbonne.fr



UNIVERSITÉ
LUMIÈRE
LYON 2
UNIVERSITÉ DE LYON



CRIMIC



Le colloque se déroule sur deux sites :

16 janvier 2014 à l'Université Paris Sorbonne, Institut d'Etudes Ibériques et Latino-américaines, 31 rue Gay-Lussac, Salle Delpy

17 janvier 2014 à l'Université Lumière Lyon 2, Campus Berges du Rhône, Amphi Benveniste, 7 rue Raulin, Lyon 7^e.

De la Cuba esclavagiste à Notre Amérique

Organisatrices : Sylvie Bouffartigue, Sandra Hernandez, Clémentine Lucien.

Programme

Samedi 17 janvier

Université Lyon 2, Campus Berges du Rhône, 7, rue Raulin, Amphi Benveniste

9h00 Ouverture du colloque

En présence de Françoise Moulin Civil, Rectrice de l'Académie de Lyon et des organisatrices Sylvie Bouffartigue, Sandra Hernandez, Clémentine Lucien.

9h15-11h Première session, modératrice : Sandra Hernandez

9h15- 10h00

Conférence de José Antonio Piqueras, Professeur, Université de Castellón
«La plantación esclavista y sus condiciones políticas»

10h00-10h30

Elsa Capron, Université de la Réunion, CRLHOI
« Mujeres esclavas en las plantaciones cubanas entre 1789-1886 : ¿qué realidades ? »

10h30-11h00

Renée Clémentine Lucien, Paris Université Paris-Sorbonne, CRIMIC, GRIHAL
« Relaciones entre negros de plantación y marginados, cimarrones y apalencados ».

11h Discussion et pause

11h15-12h30 Deuxième session, modérateur: Paul Estrade

11h15-12h00

Conférence de Consuelo Naranjo Orovio, directrice du GECCMA-CSIC, Madrid
« Noticias que viajan y propagación del terror : de la memoria de la revolución de Saint Domingue »

12h00-12h30

Sylvie Mégevand, Université de Toulouse II, FRAMESPA
« Au temps de l'esclavage : réflexions sur l'iconographie *costumbrista* cubaine (années 1840-1870). »

12h30-13h00

Magali Kabouç Université de Lyon II, LCE
« *Cecilia Valdés* et ses relectures »

13h00 Discussion

13h15-14h15 Déjeuner

14h15-16h Troisième session, modératrice : Françoise Moulin Civil

14h15-15h00

Conférence de Paul Estrade, professeur émérite, Université Paris VIII, GRIHAL
« Réflexions sur le concept martinien de Notre Amérique : genèse, portée et mise en œuvre, héritage »

15h00-15h30

Alvar de la Llosa, Université de Lyon II, LCE
« José Martí, América Latina y las Conferencias de Washington: panamericanismo y relaciones internacionales. »

15h30-16h

Sylvie Bouffartigue, Université de Savoie Mont Blanc, LLSETI, GRIHAL
« Nuestra América : iconografía de un proyecto de Nuestra América del siglo XXI »

16h Discussion et pause

16h15-17h30 Quatrième session, modératrice : Sylvie Bouffartigue

16h15-17h00

Conférence de Jean Lamore, professeur émérite, Université de Bordeaux III
« Intuición y premisas de Nuestra América en los Apuntes de viaje de Martí »

17h00-17h30

Sandra Hernandez, Université de Lyon II, LCE, GRIHAL
« Abolicionismo y antisegregacionismo en los textos de José Martí »

17h30 Discussion et pause

Revue TEXTURES

N° 21

Revue publiée et éditée par le
Centre de recherche Langues et Cultures Européennes (LCE)

Octobre 2015

ACTES du COLLOQUE INTERNATIONAL

organisé les 16 et 17 janvier 2015
Paris-Sorbonne / Lyon 2

De la Cuba esclavagiste à Notre Amérique

ORGANISATION :

Sylvie Bouffartigue, Sandra Hernández, Alvar de La Llosa
Renée Clémentine Lucien

COMITE DE LECTURE :

Janice Argailot, Sylvie Bouffartigue, Paul Estrade, Sandra Hernández, Alvar de La Llosa, Renée Clémentine Lucien, Françoise Moulin Civil, Patricia Pérez Pérez

MISE EN PAGE

Sylvie Bouffartigue, Sandra Hernández, Alvar de La Llosa

EDITION :

Reprographie Université Lumière Lyon 2, RIME

Faculté des Langues, Université Lumière Lyon 2
Laboratoire "Langues et Cultures Européennes", MILC
Maison Internationale des Langues et des Cultures
35, rue Raulin 69907 LYON

Dépôt légal :
4^{ème} trimestre 2015

ISSN 1253 - 5044

CUBA : sur les chemins de l'émancipation

Entrée tardivement dans l'économie de plantation à la fin du XVIII^e et dans les premières décennies du XIX^e siècle, cette colonie qu'était Cuba fut le théâtre d'une montée en puissance de ce système socio-économique fondé sur un développement considérable de la traite d'esclaves africains et une progressive systématisation de la monoculture sucrière après le recul de la production de café. Les nouvelles conditions de la pratique esclavagiste pesèrent lourdement sur les rapports entre le pouvoir métropolitain qui en fut un des premiers bénéficiaires et la plantocratie cubaine partagée entre son incessant besoin de bras esclaves et l'appréhension résultant d'un accroissement démographique de la population servile. La conséquence la plus évidente de ces relations fut le difficile cheminement de l'abolitionnisme, dont témoigne la teneur de textes officiels conçus et façonnés sous l'impulsion des planteurs et commerçants influents.

Dans le décret du 27 décembre 1868 sur l'esclavage à Cuba, « le Père de la Patrie », Carlos Manuel de Céspedes, s'engagea résolument dans la voie de l'ébranlement d'un système plantationniste qui avait prévalu pendant sept décennies, en déclarant qu'une Cuba libre ne pouvait être une Cuba esclavagiste. Dans le droit fil de ce défi indépendantiste, José Martí reprit le flambeau allumé par les *Mambises* de la République en Armes de Cuba Libre, non seulement dans une perspective de libération de la grande Île mais de toute l'Amérique autrefois espagnole, qui devait trouver son nécessaire parachèvement dans celle des Antilles encore assujetties par des intérêts colonialistes et impérialistes. *Notre Amérique*, forte de sa richesse multidimensionnelle, de sa charge politique, historique, identitaire et poétique, constitue l'acmé de cette trajectoire martinienne.